

SYSTEME
DE
LA NATURE.
SECONDE PARTIE.

1213
THE
FAMINE

OF THE

1774

SYSTEME
DE
LA NATURE,
OU

BES LOIX DU MONDE PHYSIQUE
ET DU MONDE MORAL.

PAR MIRABAUD,

Secrétaire perpétuel, &c. des Quarante de
l'Académie française.

*Quæ bene cognita si sentas: Natura videtur
Libera continud Dominis privata superbis,
Ipse sua per se sponte omnia Dñs agere expers.*

LUCRETIVS DE NATURA RERUM;
LIB. II, vers 1178.

SECONDE PARTIE.

A LONDRES.

1780.

13

EXHIBIT

EXHIBIT

10



One half of the ...
The ...
The ...
The ...

EXHIBIT

EXHIBIT

10

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la Divinité..... Page 1

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie..... 17

CHAPITRE III.

Idees manifestes & contradictoires de la Théologie..... 37

CHAPITRE IV.

*Examen des preuves de l'existence de Dieu, données
par Clarke.....* 90

CHAPITRE V.

*Examen des preuves de l'existence de Dieu, données
par Descartes, Malebranche, Newton, &c. 139*

CHAPITRE VI.

Du Panthéisme, ou idées naturelles de la Divinité. 168

CHAPITRE VII.

*Du Théisme, du Démonisme, du système de l'Opéisme,
des causes finales.....* 193

CHAPITRE VIII.

*Examen des avantages qui résultent pour les hommes
de leurs notions sur la Divinité, ou de leur in-
fluence sur la morale, sur la politique, sur les
sciences & sur le bonheur des nations & des in-
dividus.....* 234

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE IX.

Les notions théologiques ne peuvent point être la base de la morale. Parallèle de la morale théologique & de la morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'esprit humain. page 263

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité : de l'inconséquence & de l'inutilité de leur conduite à son égard. 291

CHAPITRE XI.

Apologie des sentimens contenus dans cet ouvrage. De l'impie. Existe-t-il des Athées ? 323

CHAPITRE XII.

L'Athéisme est-il compatible avec la morale ? 341

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui peuvent porter à l'Athéisme : ce système peut-il être dangereux , peut-il être embrassé par le vulgaire. 361

CHAPITRE XIV.

Abrégé du code de la nature. 401

Fin de la Table de la seconde Partie.

SYSTEME

SYSTÈME DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE

*De la Divinité ; des preuves de son existence ,
de ses attributs ; de la manière dont elle
influe sur le bonheur des hommes.*

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la Divinité.

SI les hommes avoient le courage de remonter à la source des opinions gravées le plus profondément dans leur cerveau ; s'ils se rendoient un compte exact des raisons qui les leur font respecter comme sacrées ; s'ils examinoient de sang-froid les motifs de leurs espérances & de leurs craintes , ils trouveroient que souvent les objets ou les idées en possession de les remuer le plus fortement , n'ont aucune réalité , & ne sont que des mots vides de sens , des fantômes créés par l'ignorance , & modifiés par une imagination malade. Leur esprit

Tome II.

A

travaille à la hâte & sans suite au milieu du désordre de ses facultés intellectuelles, troublées par des passions qui les empêchent de raisonner juste ou de consulter l'expérience dans leurs jugemens. Placez un être sensible dans une nature dont toutes les parties sont en mouvement, il sentira diversement en raison des effets agréables ou désagréables qu'il sera forcé d'éprouver; en conséquence il se trouvera heureux ou malheureux, &, suivant les qualités des sensations qui s'exciteront en lui, il aimera ou craindra, il cherchera ou fuira les causes réelles ou supposées des effets qui s'opèrent dans sa machine. Mais, s'il est ignorant ou privé d'expérience, il se trompera sur ces causes, il ne pourra remonter jusqu'à elles, il ne connoîtra ni leur énergie ni leur façon d'agir, & jusqu'à ce que des expériences réitérées aient fixé son jugement, il sera dans le trouble & dans l'incertitude.

L'HOMME est un être qui n'apporte en naissant que l'aptitude à sentir plus ou moins fortement, d'après sa conformation individuelle; il ne connoît aucune des causes qui viennent d'agir sur lui, peu à peu, à force de les sentir, il découvre leurs différentes qualités; il apprend à les juger; il se familiarise avec elles; il leur attache des idées d'après la manière dont il se trouve affecté, & ces idées sont vraies ou fausses suivant que ses organes sont bien ou mal constitués & capables de faire des expériences sûres & réitérées.

LES premiers instans de l'homme sont marqués par des besoins; c'est-à-dire, pour conserver son être, il faut nécessairement le concours de plusieurs causes analogues à lui, sans lesquelles il ne pourroit se maintenir dans l'existence qu'il a reçue;

LA NATURE, CHAP. I.

cés besoins dans un être sensible se manifestent par un désordre, un amaillément, une langueur dans sa machine, qui lui donnent la conscience d'une sensation pénible : ce dérangement subsiste & augmente jusqu'à ce que la cause nécessaire pour la faire cesser, vienne rétablir l'ordre convenable à la machine humaine. Le besoin est le premier des maux que l'homme éprouve; cependant ce mal est nécessaire au maintien de son être qu'il ne feroit point averti de conserver, si le désordre de son corps ne l'obligeoit à y porter remède. Sans besoins, nous ne serions que des machines insensibles, semblables aux végétaux, incapables, comme eux, de nous conserver ou de prendre les moyens de persévérer dans l'existence que nous avons reçue. C'est à nos besoins que sont dus nos passions, nos desirs, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles; ce sont nos besoins qui nous forcent à penser, à vouloir, à agir; c'est pour les satisfaire, ou pour mettre fin aux sensations pénibles qu'ils nous causent, que, suivant notre sensibilité naturelle & l'énergie qui nous est propre, nous déployons les forces, soit de notre corps, soit de notre esprit. Nos besoins étant continuels, nous sommes obligés de travailler sans relâche à nous procurer les objets capables de les satisfaire; en un mot, c'est par ses besoins multipliés que l'énergie de l'homme est dans une action perpétuelle; dès qu'il n'a plus de besoins, il tombe dans l'inaction, dans l'apathie, dans l'ennui, dans une langueur incommode & nuisible à son être; état qui dure jusqu'à ce que de nouveaux besoins viennent le ranimer ou le réveiller de cette léthargie.

D'où l'on voit que le mal est nécessaire à l'homme; sans lui il ne pourroit ni connoître ce

4 S Y S T È M E D E

qui lui nuit, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être; il ne différeroit en rien des êtres insensibles, & non organisés, si le mal momentané, que nous nommons besoins, ne le forçoit à mettre en jeu ses facultés, à faire des expériences, à comparer & distinguer les objets qui lui peuvent nuire, de ceux qui sont favorables à son être. Enfin, sans le mal, l'homme ne connoitroit point le bien, il seroit continuellement exposé à périr; semblable à un enfant dépourvu d'expérience, à chaque pas il courroit à sa perte certaine, il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, il n'auroit point de volontés, de passions, de desirs, il ne se revolteroit point contre les objets désagréables, il ne pourroit les écarter de lui; il n'auroit point de motifs pour rien aimer ou rien craindre; il seroit un automate insensible, il ne seroit plus un homme.

S'IL n'existoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la divinité. Si la nature lui eût permis de satisfaire aisément tous ses besoins renaissans, ou de n'éprouver que des sensations agréables, ses jours eussent coulé dans une uniformité perpétuelle, & il n'auroit point eu des motifs pour rechercher les causes inconnues des choses. Méditer est une peine; l'homme toujours content ne s'occuperoit qu'à satisfaire ses besoins, à jouir du présent, à sentir des objets qui l'avertiroient sans cesse de son existence d'une façon qu'il approuveroit nécessairement. Rien n'alarmeroit son cœur, tout seroit conforme à son être, il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétude pour l'avenir; ces mouvemens ne peuvent être que les suites de quelque sensation fâcheuse qui l'auroit antérieurement affecté, du

LA NATURE, CHAP. I.

qui, en troublant l'ordre de la machine, auroit interrompu le cours de son bonheur.

INDÉPENDANCE des besoins qui se renouvellent à chaque instant dans l'homme, & que souvent il se trouve dans l'impossibilité de satisfaire, tout homme a senti une foule de maux; il souffrit de la part de l'inclemence des saisons, des disettes, des contagions, des accidens, des maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme est craintif & défiant. L'expérience de la douleur nous alarme sur toutes les causes inconnues, c'est-à-dire, dont nous n'avons point encore éprouvé les effets; cette expérience fait que subitement, ou, si l'on veut, par instinct, nous nous mettons en garde contre tous les objets dont nous ignorons les suites pour nous-mêmes. Nos inquiétudes & nos craintes augmentent en raison de la grandeur du désordre que ces objets produisent en nous, de leur rareté, c'est-à-dire de notre inexpérience sur leur compte, de notre sensibilité naturelle, de la chaleur de notre imagination. Plus l'homme est ignorant ou dépourvu d'expérience, plus il est susceptible d'effroi; la solitude, l'obscurité des forêts, le silence & les ténèbres de la nuit, le sifflement des vents, les bruits soudains & confus, sont pour tout homme, qui n'est point accoutumé à ces choses, des objets de terreur; l'homme ignorant est un enfant que tout étonne & fait trembler. Ses alarmes disparaissent ou se calment à mesure que l'expérience l'a plus ou moins familiarisé avec les effets de la nature; il se rassure dès qu'il connoît, ou croit connoître, les causes qu'il voit agir, & dès qu'il fait les moyens d'éviter leurs effets. Mais s'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent, ou qui le font souffrir,

il ne fait à qui s'en prendre ; ses inquiétudes se doublent , son imagination s'égaré ; elle lui exagère ou lui peint dans le désordre l'objet inconnu de sa terreur ; elle le fait analogue à quelques uns des êtres déjà connus , elle lui suggère des moyens semblables à ceux qu'il emploie d'ordinaire pour détourner les effets & désarmer la puissance de la cause cachée qui a fait naître ses inquiétudes & ses craintes. C'est ainsi que son ignorance & sa foiblesse le rendent superstitieux.

PEU d'hommes, même de nos jours, ont suffisamment étudié la nature, ou se sont mis au fait des causes physiques & des effets qu'elles doivent produire. Cette ignorance étoit, sans doute, plus grande encore dans des temps plus reculés ; ou l'esprit humain dans son enfance n'avoit pas fait les expériences & les progrès que nous voyons en lui. Des sauvages dispersés ne connurent qu'imparfaitement, ou point du tout, les voies de la nature ; la société seule perfectionne les connoissances humaines ; il faut des efforts multipliés & combinés pour deviner la nature. Cela posé, toutes les causes durent être des mystères pour nos sauvages ancêtres ; la nature entière fut une énigme pour eux ; tous ces phénomènes durent être merveilleux & terribles pour des êtres dépourvus d'expérience ; tout ce qu'ils voyoient dut leur paroître inusité, étrange, contraire à l'ordre des choses.

NE soyons donc point surpris de voir les hommes trembler encore aujourd'hui à la vue des objets qui ont fait jadis trembler leurs pères. Les éclipses, les comètes, les météores furent autrefois des sujets d'alarmes pour tous les peuples de

la terre; ces effets, si naturels aux yeux de la saine philosophie, qui peu à peu en a démêlé les vraies causes, sont encore en droit d'alarmer la partie la plus nombreuse & la moins instruite des nations modernes; le peuple, ainsi que ses ignorans ancêtres, trouve du merveilleux & du surnaturel dans tous les objets auxquels ses yeux ne sont point accoutumés, ou dans toutes les causes inconnues qui agissent avec une force dont il n' imagine pas que les agens connus puissent être capables. Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles, dans tous les effets frappans dont il ne peut se rendre compte; il nomme *surnaturelles* toutes les causes qui les produisent, ce qui signifie simplement qu'il n'est point familiarisé avec elles, qu'il ne les connoit pas, ou que dans la nature il n'a point vu d'agens dont l'énergie fût capable de produire des effets aussi rares que ceux dont ses yeux sont frappés.

OUTRE les phénomènes naturels & ordinaires, dont les nations furent témoins sans en deviner les causes, elles ont, dans des temps très-éloignés de nous, éprouvé des calamités, soit générales, soit particulières, qui durent les plonger dans la consternation & dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales & les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événemens physiques, des désastres, des catastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancêtres. Si l'histoire ne nous apprenoit point ces grandes révolutions, nos yeux ne suffiroient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, & suivant le cours des choses, ont dû être & seront encore successivement, & dans des temps différens, ébran-

lées, culbutées, altérées, inondées, embrasées ? De vastes continens furent engloutis par les eaux ; les mers sorties de leurs limites ont usurpé le domaine de la terre ; retirées par la suite, ces eaux nous ont laissé des preuves frappantes de leur séjour par les coquilles, les dépouilles de poissons, les restes de corps marins que l'observateur attentif rencontre à chaque pas dans les contrées fertiles que nous habitons aujourd'hui. Les feux souterrains se sont en différens lieux ouvert des soupiraux effrayans. En un mot ; les élémens déchainés se sont, à plusieurs reprises, disputé l'empire de notre globe ; celui-ci ne nous montre par-tout qu'un vaste amas de débris & de ruines. Quelle dut être la frayeur de l'homme, qui dans tous les pays vit la nature entière armée contre lui, & menaçant de détruire sa demeure ! Quelles furent les inquiétudes des peuples pris au dépourvu, quand ils virent une nature si cruellement travaillée, un monde prêt à écrouler, une terre déchirée qui servit de tombeau à des villes, à des provinces, à des nations entières ! Quelles idées des mortels écrasés par la terreur durent-ils se former de la cause irrésistible qui produisoit des effets si étendus ! Ils ne purent, sans doute, les attribuer à la nature ; ils ne la soupçonnèrent point d'être auteur ou complice du désordre qu'elle éprouvoit elle-même ; ils ne virent pas que ces révolutions & ces désordres étoient des effets nécessaires de ces loix immuables, & contribuoient à l'ordre qui la fait subsister.

Ce fut dans ces circonstances fatales que les nations, ne voyant point sur la terre d'agens assez puissans pour opérer les effets qui la troubloient d'une façon si marquée, portèrent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes vers le

LA NATURE, CHAP. I.

dieu, où elles supposèrent que devoient résider des agens inconnus dont l'inimitié détruisoit ici bas leur félicité.

C'EST dans le sein de l'ignorance, des alarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puisé leurs premières notions sur la divinité. D'où l'on voit qu'elles dûrent être ou suspectes ou fausses, & toujours affligeantes. En effet, sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du nord, dans les régions brûlantes du midi, sous les zones les plus tempérées, nous voyons que par-tout les peuples ont tremblé, & que c'est en conséquence de leurs craintes & de leurs malheurs qu'ils se sont fait des Dieux nationaux, ou qu'ils ont adoré ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agens si puissans fut toujours associée à celle de la terreur; leur nom rappela toujours à l'homme ses propres calamités ou celles de ses pères; nous tremblons aujourd'hui parce que nos ayeux ont tremblé il y a des milliers d'années. L'idée de la divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes: si nous remontons à la source de nos craintes actuelles, & des pensées lugubres qui s'élèvent dans notre esprit toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions & les déastres qui ont détruit une partie du genre humain, & consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre; ceux-ci nous ont transmis jusqu'à ce jour leurs frayeurs & les idées noires qu'ils se sont faites des causes ou des Dieux qui les avoient alarmés (1).

(1) Un auteur Anglois a dit avec raison que le déluge universel a peut-être autant dérangé le monde moral

Si les Dieux des nations furent enfantés dans le sein des alarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue qu'il se fit pour lui-même. Faute de connoître les causes naturelles & leurs façons d'agir, lorsqu'il éprouve quelque infortune ou quelque sensation fâcheuse, il ne fait à qui s'en prendre. Les mouvemens qui, malgré lui, s'excitent au dedans de lui-même, ses maladies, ses peines, ses passions, ses inquiétudes, les altérations douloureuses que sa machine éprouve sans en démêler les vraies sources, enfin la mort, dont l'aspect est si redoutable pour un être sortement attaché à la vie, sont des effets qu'il regarde comme surnaturels, parce qu'ils sont contraires à sa nature actuelle; il les attribue donc à quelque cause puissante, qui, malgré tous ses efforts, dispose à chaque instant de lui. Son imagination désespérée des maux qu'il trouve inévitables, lui crée sur le champ quelque fantôme, sous lequel la conscience de la propre foiblesse l'oblige de frissonner. C'est alors

que le monde physique, & que les cervelles humaines conservent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus. Voyez *Philemon & Hydaspe*, page 355.

Il est peu vraisemblable que le déluge, dont parlent les livres saints des Juifs & des Chrétiens ait été universel; mais il y a tout lieu de croire que toutes les parties de la terre ont, en différens temps, éprouvé des déluges; c'est ce que nous prouve la tradition uniforme de tous les peuples du monde, & encore plus les vestiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à plus ou moins de profondeur dans les couches de la terre: cependant il pourroit se faire qu'une comète, en venant heurter vivement notre globe, eût produit une secousse assez forte pour submerger à la fois les continens, ce qui a pu se faire sans miracle.

LA NATURE, CHAP. I. 51

que, glacé par la terreur, il médite tristement sur ses peines, & cherche en tremblant les moyens de les écarter, en désarmant le courroux de la chimère qui le poursuit. Ce fut donc toujours dans l'atelier de la tristesse que l'homme malheureux façonna le fantôme dont il a fait son Dieu.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons, que d'après ceux que nous sommes à portée de connoître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté, de l'intelligence, du dessein, des projets, des passions, en un mot, des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui. Dès qu'une cause visible ou supposée l'affecte d'une façon agréable ou favorable à son être, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui : il juge au contraire que toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses, est mauvaise par sa nature & dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vices, un plan, un système de conduite à tout ce qui paroît produire de soi-même des effets liés, agir avec ordre & suite, opérer constamment les mêmes sensations sur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toujours de lui-même & de sa propre façon d'agir, il aime ou il craint les objets qui l'ont affectés : il s'en approche avec confiance ou avec crainte ; il les cherche ou il les fuit quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance. Bientôt il leur parle, il les invoque, il désire de lui accorder leur assistance, ou de cesser de l'affliger ; il tâche de les gagner par des soumissions, par des bassesses, par des présents, auxquels il se trouve lui-même sensible ; enfin il exerce l'hospitalité à leur égard, il leur donne un asyle, il leur fait une demeure, &

leur fournit les choses qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très-grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation de ces Dieux *natu-
relles*, que chaque homme se fait dans les nations sauvages & grossières. Nous voyons que des hommes simples regardent comme les arbitres de leur sort, des animaux, des pierres, des substances informes & inanimées, des fétiches, qu'ils transforment en divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des desirs & des volontés.

Il est encore une disposition qui sert à tromper l'homme sauvage, & qui trompera tous ceux que la raison n'aura point défabusés des apparences; c'est le concours fortuit de certains effets avec des causes qui ne les ont point produits, ou la coexistence de ces effets avec de certaines causes qui n'ont avec eux aucunes liaisons véritables. C'est ainsi que le sauvage attribuera la bonté ou la volonté de lui faire du bien à quelque objet, soit inanimé, soit animé, tel qu'une pierre d'une certaine forme, une roche, une montagne, un arbre, un serpent, un animal, &c. si toutes les fois qu'il a rencontré ces objets, les circonstances ont voulu qu'il eût un bon succès à la chasse, à la pêche, à la guerre, ou dans toute autre entreprise. Le même sauvage, tout aussi gratuitement, attachera l'idée de malice ou de méchanceté à un objet quelconque qu'il aura rencontré un jour où il éprouvera quelque accident fâcheux; incapable de raisonner, il ne voit pas que ces effets divers sont dus à des causes naturelles, à des circonstances nécessaires; il trouve plus court d'en faire honneur à des causes incapables d'influer sur lui, ou de lui vouloir du bien & du mal, conséquemment

son ignorance & la paresse de son esprit les *divinisent*, c'est-à-dire, leur prêtent de l'intelligence, des passions, des desseins, & leur supposent un pouvoir surnaturel. Le sauvage n'est jamais qu'un enfant; celui-ci frappe l'objet qui lui déplaît, de même que le chien mord la pierre qui le blesse, sans remonter à la main qui la lui jette.

TELLE est encore, dans l'homme sans expérience, le fondement de la foi qu'il a pour les présages heureux ou malheureux; il les regarde comme des avertissemens donnés par ses Dieux ridicules, à qui il attribue une sagacité, une prévoyance, des facultés dont il est lui-même dépourvu. L'ignorance & le trouble font que l'homme croit une pierre, un reptile, un oiseau beaucoup plus instruits que lui-même. Le peu d'observations que fit l'homme ignorant, ne firent que le rendre plus superstitieux; il vit que certains oiseaux annonçoient par leur vol, leurs cris, des changemens, du froid, du chaud, du beau temps, des orages; il vit qu'en certains temps il sortoit des vapeurs du fond de quelques cavernes; il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire que ces êtres connoissoient l'avenir & jouissoient du don de prophétie.

Si peu-à-peu l'expérience & la réflexion parviennent à détromper l'homme de la puissance, de l'intelligence & des vertus qu'il avoit d'abord assignées à des objets insensibles; il les suppose du moins mis en jeu par quelque cause secrète, par quelque agent invisible, dont ils sont les instrumens; c'est alors à cet agent caché qu'il s'adresse; il lui parle, il cherche à le gagner, il implore son assistance, il veut fléchir sa colère;

& pour y réussir, il emploie les mêmes moyens dont il se serviroit pour appaiser ou gagner les êtres de son espèce.

LES sociétés dans leur origine, se voyant souvent affligées & maltraitées par la nature, supposèrent aux élémens ou aux agens cachés qui les régloient, une volonté, des vues, des besoins, des desirs semblables à ceux de l'homme. De-là les sacrifices imaginés pour les nourrir, des libations pour les abreuver, de la fumée & de l'encens pour repaître leur odorat. On crut que les élémens ou leurs moteurs irrités s'apaisoient, comme l'homme irrité, par des prières, par des bassesses, par des présens. L'imagination travailla pour deviner quels pouvoient être les présens & les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, & qui ne faisoient point connoître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe; on leur servit ensuite des viandes, on leur immola des agneaux, des genisses, des taureaux. Comme on les vit presque toujours irrités contre l'homme, on leur sacrifia peu-à-peu des enfans, des hommes. Enfin le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit que l'on crut que l'agent souverain qui préside à la nature, dédaignoit les offrandes empruntées de la terre & ne pouvoit être appaisé que par le sacrifice d'un Dieu. L'on présuma qu'un être infini ne pouvoit être reconcilié avec la race humaine que par une victime infinie.

LES vieillards, comme ayant le plus d'expérience, furent communément chargés de la réconciliation avec la puissance irritée (1). Ceux-ci

(1) Le mot grec *πρεσβυς*, d'où vient le mot *prêtre*, signifie vieillard. Les hommes ont toujours été pénétrés

l'accompagnerent de cérémonies, de rites, de précautions, de formules; ils retracerent à leurs concitoyens les notions transmises par les ancêtres, les observations faites par eux, les fables qu'ils en avoient reçues. C'est ainsi que s'établit le sacerdoce; c'est ainsi que se forma le culte; c'est ainsi que peu-à-peu il se fit un corps de doctrine, adopté dans chaque société & transmis de race en race. En un mot, tels sont les élémens informés & précaires dont on se servit par-tout pour composer la religion; elle fut toujours un système de conduite inventé par l'imagination & par l'ignorance pour rendre favorables les puissances inconnues auxquelles on supposa la nature soumise: quelque divinité irascible & placable lui servit toujours de base; ce fut sur cette notion puérile & absurde que le sacerdoce fonda ses droits, ses temples, ses autels, ses richesses, son autorité, ses dogmes. En un mot, c'est sur ces fondemens grossiers que portent tous les systèmes religieux du monde: inventés dans l'origine par des Sauvages, ils ont encore le pouvoir de régler le sort des nations les plus civilisées. Ces systèmes si ruineux dans leurs principes, ont été diversement modifiés par l'esprit

de respect pour tout ce qui portoit le caractère de l'antiquité, ils lui ont toujours associé l'idée d'une sagesse & d'une expérience consommée. C'est, selon les apparences, par une suite de ce préjugé que les hommes, lorsqu'ils sont embarrassés, préfèrent communément l'autorité de l'antiquité & les décisions de leurs ancêtres à celles du bon sens & de la raison, c'est ce qu'on voit sur-tout dans les matières qui touchent à la religion; on s'imagine que l'antiquité tenoit la religion de la première main; & que c'est dans son enfance ou dans son berceau qu'on doit la trouver dans toute sa sagesse & sa pureté. Je laisse à penser combien cette idée est fondée!

humain, dont l'essence est de travailler sans relâche sur les objets inconnus auxquels il commence toujours par attacher une très-grande importance, & qu'il n'ose ensuite jamais examiner de sang-froid.

TELLE fut la marche de l'imagination dans les idées successives qu'elle se fit, ou qu'on lui donna sur la divinité. La première théologie de l'homme lui fit d'abord craindre & adorer les élémens mêmes, des objets matériels & grossiers; il rendit ensuite ses hommages à des agens préfidant aux élémens, à des génies puissans, à des génies inférieurs, à des héros ou à des hommes doués de grandes qualités. A force de réfléchir, il crut simplifier les choses en soumettant la nature entière à un seul agent, à une intelligence souveraine, à un esprit, à une ame universelle qui mettoit cette nature & ses parties en mouvement. En remontant de causes en causes, les mortels ont fini par ne rien voir, & c'est dans cette obscurité qu'ils ont placé leur Dieu; c'est dans ces abîmes ténébreux que leur imagination inquiète travailla toujours à se fabriquer des chimères, qui les affligeront jusqu'à ce que la connoissance de la nature les détrompe des fantômes qu'ils ont toujours si vainement adorés.

Si nous voulons nous rendre compte de nos idées sur la divinité, nous serons obligés de convenir que, par le mot *Dieu*, les hommes n'ont jamais pu désigner que la cause la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils voyoient: ils ne font usage de ce mot que lorsque le jeu des causes naturelles & connues cesse d'être visible pour eux; dès qu'ils perdent le fil de ces causes,
ou

ou des que leur esprit ne peut plus en suivre la chaîne, ils tranchent la difficulté, & terminent leurs recherches en appelant *Dieu* la dernière des causes, c'est-à-dire celle qui est au-delà de toutes les causes qu'ils connoissent; ainsi ils ne font qu'assigner une dénomination vague à une cause ignorée, à laquelle leur paresse ou les bornes de leurs connoissances les forcent de s'arrêter. Toutes les fois qu'on nous dit que Dieu est l'auteur de quelque phénomène, cela signifie qu'on ignore comment un tel phénomène a pu s'opérer par le secours des forces ou des causes que nous connoissons dans la nature. C'est ainsi que le commun des hommes, dont l'ignorance est le partage, attribue à la divinité, non-seulement les effets inusités qui les frappent, mais encore les évènements les plus simples dont les causes sont les plus faciles à connoître pour quiconque a pu les méditer (1). En un mot l'homme

(1) Il paroît que c'est faute de connoître les vraies causes des passions, des talens, de la verve poétique, de l'ivresse, &c. que ces êtres ont été divinifiés sous les noms de *Cupidon*, d'*Apollon*, d'*Esculape*, de *Furius*. La terreur & la fièvre ont eu pareillement des autels. En un mot, l'homme a cru devoir attribuer à quelque divinité tous les effets dont il ne pouvoit se rendre compte. Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé les songes, les vapeurs hystériques, les vertiges comme des effets divins. Les Mahométans ont encore un grand respect pour les fous. Les Chrétiens regardent les extases comme des faveurs du ciel, ils appellent *visions* ce que d'autres appelleroient folie, vertige, dérangement de cerveau. Les femmes hystériques & sujettes aux vapeurs sont les plus sujettes aux extases & aux visions. Les pénitens & les moines qui jeûnent, sont les plus exposés à recevoir les faveurs du Très-Haut ou à rêver crent. Les Germains, suivant Tacite, croyoient que les femmes avoient quelque chose de divin. Ce sont des femmes qui chez les Sauvages les excitent à la guerre. Les Grecs ont eu leurs *Pythias*, leurs *Sibylles*, leurs *Prophétesses*.

à toujours respecté les causes inconnues des effets surprenans, que son ignorance l'empêchoit de démêler.

Il reste donc à demander si nous pouvons nous flatter de connoître parfaitement les forces de la nature, les propriétés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent résulter de leurs combinaisons ? Savons-nous pourquoi l'aimant attire le fer ? Sommes-nous en état d'expliquer les phénomènes de la lumière, de l'électricité, de l'élasticité ? Connoissons-nous le mécanisme qui fait que la modification de notre cerveau, que nous nommons volonté, met nos bras en action ? Pouvons-nous nous rendre compte comment notre œil voit, notre oreille entend, notre esprit conçoit ? Si nous sommes incapables de nous rendre raison des phénomènes les plus journaliers que la nature nous présente, de quel droit lui refuseroit-on le pouvoir de produire par elle-même & sans le secours d'un agent étranger plus inconnu qu'elle-même, d'autres effets incompréhensibles pour nous ? En serons-nous plus instruits quand, toutes les fois que nous verrons un effet dont nous ne pourrons point démêler la vraie cause, on nous dira que cet effet est produit par la puissance ou la volonté de Dieu, c'est-à-dire, vient d'un agent que nous ne connoissons point, & dont jusqu'ici l'on a pu nous donner encore bien moins d'idées que de toutes les causes naturelles ? Un son auquel nous ne pouvons attacher aucun sens fixe, suffit-il donc pour éclaircir des problèmes ? Le mot Dieu peut-il signifier autre chose que la cause impénétrable des effets qui nous étonnent & que nous ne pouvons expliquer ? Quand nous serons de bonne foi avec nous-mêmes, nous serons toujours forcés de

convenir que c'est uniquement l'ignorance où l'on fut des causes naturelles & des forces de la nature, qui donna la naissance aux Dieux ; c'est encore l'impossibilité où la plupart des hommes se trouvent de se tirer de cette ignorance, de se faire des idées simples de la formation des choses, de découvrir les vraies sources des événements qu'ils admirent ou qu'ils craignent ; qui leur fait croire que l'idée d'un Dieu est une idée nécessaire pour rendre compte de tous les phénomènes, aux vraies causes desquels l'on ne peut pas remonter. Voilà pourquoi l'on regarde comme des insensés tous ceux qui ne voient pas la nécessité d'admettre un agent inconnu ou une énergie secrète que, faute de connoître la nature, l'on plaça hors d'elle-même.

Tous les phénomènes de la nature font naître nécessairement dans les hommes des sentimens divers. Les uns leur sont favorables & les autres leur sont nuisibles ; les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoissance ; les autres excitent en eux le trouble, l'aversion, le desespoir. D'après les sensations variées qu'ils éprouvent, ils aiment ou craignent les causes auxquelles ils attribuent les effets qui produisent en eux ces différentes passions ; ils proportionnent ces sentimens à l'étendue des effets qu'ils ressentent ; leur admiration & leurs craintes augmentent à mesure que les phénomènes dont ils sont frappés sont plus vastes, plus irrésistibles, plus incompréhensibles, plus inusités, plus intéressans pour eux. L'homme se fait nécessairement le centre de la nature entière ; il ne peut en effet juger des choses que suivant qu'il en est lui-même affecté ; il ne peut aimer que ce qu'il trouve favorable à son être ; il hait ce

craint nécessairement tout ce qui le fait souffrir ; enfin , comme on a vu , il appelle désordre tout ce qui dérange sa machine , & croit que tout est dans l'ordre dès qu'il n'éprouve rien qui ne convienne à sa façon d'exister. Par une suite nécessaire de ces idées , le genre humain s'est persuadé que la nature entière étoit faite pour lui seul ; que ce n'étoit que lui seul qu'elle avoit en vue dans ses ouvrages , ou bien que les causes puissantes à qui cette nature étoit subordonnée , n'avoient pour objet que l'homme dans tous les effets qu'elles opéroient dans l'univers.

S'IL y avoit sur la terre d'autres êtres pensans que l'homme , ils tomberoient vraisemblablement dans le même préjugé que lui ; il est fondé sur la prédilection que chaque individu s'accorde nécessairement à lui-même ; prédilection qui subsiste jusqu'à ce que la réflexion & l'expérience l'aient rectifiée.

AINSI dès que l'homme est content , dès que tout est en ordre pour lui , il admire ou il aime la cause à laquelle il croit devoir son bien-être ; dès qu'il est mécontent de sa façon d'exister , il hait & craint la cause qu'il suppose avoir produit en lui ces effets affligeans. Mais le bien-être se confond avec notre existence , il cesse de se faire sentir , lorsqu'il est habituel & continu ; nous le jugeons alors inhérent à notre essence ; nous en concluons que nous sommes faits pour être toujours heureux ; nous trouvons naturel que tout concoure au maintien de notre être. Il n'en est pas de même quand nous éprouvons des façons d'être qui nous déplaisent ; l'homme qui souffre est tout étonné du changement qui se fait en lui ; il

le juge contre nature, parce qu'il est contre sa propre nature ; il s'imagine que les événemens qui le blessent sont opposés à l'ordre des choses ; il croit que la nature est dérangée toutes les fois qu'elle ne lui procure point la façon de sentir qui lui convient : & il conclut de ces suppositions, que cette nature, ou que l'agent qui la meut, sont irrités contre lui.

C'EST ainsi que l'homme, presque insensible au bien, sent très-vivement le mal ; il croit l'un naturel, il croit l'autre contraire à la nature. Il ignore, ou il oublie, qu'il fait partie d'un tout, formé par l'assemblage de substances dont les unes sont analogues & les autres contraires ; que les êtres dont la nature est composée sont doués de propriétés diverses, en vertu desquelles ils agissent diversément sur les corps qui se trouvent à portée d'éprouver leur action ; il ne voit pas que ces êtres, dénués de bonté ou de malice, agissent suivant leurs essences & leurs propriétés, sans pouvoir agir autrement qu'ils ne font. C'est donc faute de connoître ces choses, qu'il regarde l'auteur de la nature comme la cause des maux qu'il éprouve, & qu'il le juge méchant, c'est-à-dire animé contre lui.

En un mot, l'homme regarde le bien-être comme une dette de la nature, & les maux comme une injustice qu'elle lui fait ; persuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fit souffrir, si elle n'étoit mue par une force ennemie de son bonheur, qui eût des raisons pour l'affliger & le punir. D'où l'on voit que le mal fut, encore plus que le bien, le motif des recherches que les hommes ont faites

sur la divinité, des idées qu'ils s'en sont formées, & de la conduite qu'ils ont tenue à son égard. L'admiration seule des œuvres de la nature, & la reconnoissance de ses bienfaits n'eussent jamais déterminé le genre humain à remonter paisiblement par la pensée à la source de ces choses ; familiarisés sur le champ avec les effets favorables à notre être, nous ne nous donnons point les mêmes peines pour en chercher les causes, que pour découvrir celles qui nous inquiètent ou nous affligent. Ainsi en réfléchissant sur la divinité, ce fut toujours sur la cause de ses maux que l'homme médita ; ses méditations furent toujours vaines, parce que ses maux, ainsi que ses biens, sont des effets également nécessaires des causes naturelles, auxquelles son esprit eût dû plutôt s'en tenir, que d'inventer des causes fictives, dont jamais il ne put se faire que des idées fausses, vu qu'il les emprunta toujours de sa propre façon d'être & de sentir. Obstiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la nature universelle dont il ne fait qu'une faible partie.

Un peu de réflexion suffiroit néanmoins pour défabuser de ces idées. Tout nous prouve que le bien & le mal sont en nous des façons d'être dépendantes des causes qui nous remuent & qu'un être sensible est forcé d'éprouver. Dans une nature composée d'êtres infiniment variés, il faut nécessairement que le choc ou la rencontre de matières discordantes trouble l'ordre & la façon d'exister des êtres qui n'ont point d'analogie avec elles ; elle agit dans tout ce qu'elle fait d'après des loix certaines ; les biens & les maux que nous éprouvons sont des suites nécessaires des qualités inhérentes aux êtres dans la sphère d'actions desquels nous

nous trouvons. Notre naissance, que nous nommons un bienfait, est un effet aussi nécessaire que notre mort, que nous regardons comme une injustice du sort ; il est de la nature de tous les êtres analogues de s'unir pour former un tout ; il est de la nature de tous les êtres composés de se détruire ou de se dissoudre les uns plutôt & les autres plus tard. Tout être en se dissolvant fait éclore des êtres nouveaux ; ceux-ci se détruiront à leur tour pour exécuter éternellement les loix immuables d'une nature qui n'existe que par les changemens continuels que subissent toutes les parties. Cette nature ne peut être regardée ni comme bonne ni comme méchante ; tout ce qui se fait en elle est nécessaire. Cette même matière ignée, qui est en nous le principe de la vie, devient souvent le principe de notre destruction, de l'incendie d'une ville, de l'explosion d'un volcan. Cette eau qui circule dans nos fluides, si nécessaire à notre existence actuelle, devenue trop abondante, nous suffoque, est la cause de ces inondations qui souvent viennent engloutir la terre & ses habitans. Cet air sans lequel nous ne pourrions respirer, est la cause de ces ouragans & de ces tempêtes qui rendent inutiles les travaux des mortels. Les élémens sont forcés de se déchaîner contre nous lorsqu'ils sont combinés d'une certaine manière, & leurs suites nécessaires sont ces ravages, ces contagions, ces famines, ces maladies, ces fléaux divers pour lesquels nous implorons à grands cris des puissances sourdes à nos voix : elles n'exauceront jamais nos vœux que lorsque la nécessité qui nous affligeoit a remis les choses dans l'ordre que nous trouvons convenable à notre espèce ; ordre relatif qui fut & qui sera toujours la mesure de tous nos jugemens.

LES hommes ne firent donc point des réflexions si simples ; ils ne virent point que tout dans la nature agissoit par des loix inaltérables ; ils regardèrent les biens qu'ils éprouvoient comme des faveurs , & leurs maux comme des signes de colère dans cette nature , qu'ils supposèrent animée des mêmes passions qu'eux ou du moins gouvernée par quelque agent secret qui lui faisoit exécuter ses volontés favorables ou nuisibles à l'espèce humaine. Ce fut à cet agent supposé qu'ils adressèrent leurs vœux : assez peu occupés de lui au sein du bien-être , ils le remercièrent pourtant de ses bienfaits , dans la crainte que leur ingratitude ne provoquât sa fureur ; mais ils l'invoquèrent sur-tout avec ferveur dans leurs calamités , dans leurs maladies , dans les désastres qui effrayoient leurs regards ; ils lui demandèrent alors de changer en leur faveur l'essence & la façon d'agir des êtres ; chacun d'eux prétendit que pour faire cesser le moindre mal qui l'affligeoit , la chaîne éternelle des choses fut arrêtée ou brisée.

C'est sur des prétentions si ridicules que sont fondées les prières ferventes , que les mortels , presque toujours mécontents de leur sort & jamais d'accord sur leurs desirs , adressent à la divinité. Sans cesse à genoux devant la puissance imaginaire qu'ils jugent en droit de commander à la nature , ils la supposent assez forte pour en déranger le cours , pour la faire servir aux vœux particulières & l'obliger à contenter les desirs discordans des êtres de l'espèce humaine. Le malade expirant sur son lit , lui demande que les humeurs amassées dans son corps , perdent sur le champ les propriétés qui les rendent nuisibles à son être , & que par un acte de sa puissance son Dieu renouvelle ou

crée de nouveau les ressorts d'une machine usée par des infirmités. Le cultivateur d'un terrain humide & bas se plaint à lui de l'abondance des pluies dont son champ est inondé, tandis que l'habitant d'une colline élevée le remercie de ses faveurs, & sollicite la continuation de ce qui fait le désespoir de son voisin. Enfin chaque homme veut un Dieu pour lui tout seul, & demande qu'en sa faveur, suivant ses fantaisies momentanées & ses besoins changeans, l'essence invariable des choses soit continuellement changée.

D'où l'on voit que les hommes demandent à chaque instant des miracles. Ne soyons donc point surpris de leur crédulité, ou de la facilité avec laquelle ils adoptent les récits des œuvres merveilleuses qu'on leur annonce comme des signes de la puissance & de la bienveillance de la divinité, & comme des preuves de son empire sur la nature entière, à laquelle, en la gagnant, ils se sont promis de commander eux-mêmes (1); par une suite de ces idées, cette nature s'est trouvée totalement dépouillée de tout pouvoir; elle ne fut plus regardée que comme un instrument passif, & avenglor

(1) Les hommes se sont bien aperçus que la nature étoit sourde, ou n'interrompoit jamais sa marche, en conséquence ils l'ont, par intérêt, soumise à un agent intelligent, qu'ils supposèrent, par son analogie avec eux, plus disposé à les écouter qu'une nature insensible qu'ils ne pouvoient arrêter. Il reste donc à savoir si l'intérêt de l'homme peut être regardé comme une preuve indubitable de l'existence d'un agent doué d'intelligence, & si de ce que la chose convient à l'homme, il peut conclure qu'elle est. Enfin il faudroit voir si réellement l'homme, à l'aide de cet agent, est jamais parvenu à changer la marche de la nature.

par lui-même, qui agissoit que suivant les ordres variables des agens tout puissans auxquels on la crut subordonnée. C'est ainsi que, faute d'envisager la nature sous son vrai point de vue, on la méconnut entièrement, on la méprisa, on la crut incapable de rien produire par elle-même, & l'on fit honneur de toutes ses œuvres, soit avantageuses, soit nuisibles pour l'espèce humaine, à des puissances fictives, auxquelles l'homme prêta toujours ses propres dispositions, en ne faisant qu'agrandir leur pouvoir. En un mot, ce fut sur les débris de la nature que les hommes élevèrent le colosse imaginaire de la divinité.

Si l'ignorance de la nature donne la naissance aux Dieux, la connoissance de la nature est faite pour les détruire. A mesure que l'homme s'instruit, ses forces & ses ressources augmentent avec ses lumières, les sciences, les arts conservateurs, l'industrie lui fournissent des secours, l'expérience le rassure, ou lui procure des moyens de résister aux efforts de bien des causes qui cessent de l'alarmer dès qu'il les a connues. En un mot, ses terreurs se dissipent dans la même proportion que son esprit s'éclaire. L'homme instruit cesse d'être superstitieux.

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

LA nature, les élémens furent, comme on vient de le voir, les premières divinités des hommes; ils ont toujours commencé par adorer des êtres matériels, & chaque individu, comme on a dit, & comme on peut le voir dans les nations sauvages, se fait un Dieu particulier de tout objet physique qu'il suppose être la cause des événemens qui l'intéressent; jamais il ne va chercher hors de la nature visible la source de ce qui lui arrive ou des phénomènes dont il est témoin; comme il ne voit par-tout que des effets matériels, il les attribue à des causes du même genre; incapable dans sa simplicité primitive de ces rêveries profondes & de ces spéculations subtiles, qui sont les fruits du loisir, il n'imagine point une cause distinguée des objets qui le frappent, ni d'une essence totalement différente de tout ce qu'il apperçoit.

L'OBSERVATION de la nature fut la première étude de ceux qui eurent le loisir de méditer; ils ne purent s'empêcher d'être frappés des phénomènes du monde visible. Le lever & le coucher des astres, le retour périodique des saisons, les variations de l'air, la fertilité & la stérilité des champs, les avantages & les dommages causés par les eaux, les effets tantôt utiles & tantôt terribles du feu, furent des objets propres à les faire penser. Ils durent naturellement croire que des êtres qu'ils voyoient se mouvoir d'eux-mêmes, agis-

soient par leur propre énergie ; d'après leurs influences bonnes ou mauvaises sur les habitans de la terre, ils leur supposèrent le pouvoir & la volonté de leur faire du bien ou de leur nuire. Ceux qui les premiers furent prendre de l'ascendant sur des hommes sauvages, grossiers, dispersés dans les bois, occupés de la chasse ou de la pêche, errans & vagabonds, peu attachés au sol dont ils ne savoient point encore tirer parti, furent toujours des observateurs plus expérimentés, plus instruits des voies de la nature que les peuples, ou plutôt que les individus épars, qu'ils trouvèrent ignorans & dénués d'expérience. Leurs connoissances supérieures les mirent à portée de leur faire du bien, de leur découvrir des inventions utiles, de s'attirer la confiance des malheureux à qui ils venoient tendre une main secourable ; des sauvages nus, affamés, exposés aux injures de l'air & aux attaques des bêtes, dispersés dans des cavernes & des forêts, occupés du soin pénible de chasser ou de travailler sans relâche pour se procurer une subsistance incertaine, n'avoient point eu le loisir de faire des découvertes propres à faciliter leurs travaux : ces découvertes sont toujours les fruits de la société ; des êtres isolés & séparés les uns des autres ne trouvent rien, & songent à peine à chercher. Le sauvage est un être qui demeure dans une enfance perpétuelle, & qui n'en sortirait point, si l'on ne venoit le tirer de sa misère. Farouche d'abord, il s'apprivoise peu à peu avec ceux qui lui font du bien ; une fois gagné par leurs bienfaits, il leur donne sa confiance, à la fin il va jusqu'à leur sacrifier sa liberté.

20 C'EST communément du sein des nations civilisées que sont sortis tous les personnages qui ont

apporté la sociabilité, l'agriculture, les arts, les loix, les Dieux, les cultes & les opinions religieuses à des familles ou hordes encore éparpillées & non réunies en corps de nation. Ils adoucirent leurs mœurs, ils les rassemblèrent, ils leur apprirent à tirer parti de leurs forces, à s'entre-aider mutuellement pour se procurer leurs besoins avec plus de facilité. En rendant ainsi leur existence plus heureuse, ils s'attirèrent leur amour & leur vénération, ils acquirent le droit de leur prescrire des opinions, ils leur firent adopter celles qu'ils avoient eux-mêmes inventées ou puisées dans les pays civilisés d'où ils étoient sortis. L'histoire nous montre les plus fameux législateurs comme des hommes qui, enrichis des connoissances utiles que l'on trouve au sein des nations policées, portèrent à des sauvages privés d'industrie & de secours, des arts que jusque-là ceux-ci avoient ignorés. Tels ont été les Bacchus, les Orphées, les Tripotèmes, les Moïses, les Numas, les Zamobis, en un mot, les premiers qui donnèrent aux nations l'agriculture, les sciences, les divinités, les cultes, les mystères, la théologie, la jurisprudence.

L'ON demandera peut-être si les nations que nous voyons aujourd'hui rassemblées ont toutes été dispersées dans l'origine ? nous dirons que cette dispersion peut avoir été produite à plusieurs reprises par les révolutions terribles dont, comme on a vu ci-devant, notre globe fut plus d'une fois le théâtre, dans des temps si reculés que l'histoire n'a pu nous en transmettre les détails. Peut-être que les approches de plus d'une comète ont produit sur notre terre plusieurs ravages universels, qui ont à chaque fois anéanti la portion la plus

considérable de l'espèce humaine. Ceux qui purent échapper à la ruine du monde, plongés dans la consternation & la misère, ne furent guère en état de conserver à leur postérité des connoissances effacées par les malheurs dont ils avoient été les victimes & les témoins : accablés de frayeurs eux-mêmes, ils n'ont pu nous faire passer qu'à l'aide d'une tradition obscure, leurs affreuses aventures, ni nous transmettre les opinions, les systêmes & les arts antérieurs aux révolutions de la terre. Il y eut peut-être de toute éternité des hommes sur la terre, mais en différens périodes ils furent anéantis, ainsi que leurs monumens & leurs sciences ; ceux qui survécurent à ces révolutions périodiques, ont formé à chaque fois une nouvelle race d'hommes, qui à force de temps, d'expérience & de travaux, ont peu-à-peu retiré de l'oubli les inventions des races primitives. C'est peut-être à ces renouvellemens périodiques du genre humain qu'est due l'ignorance profonde dans laquelle nous le voyons encore plongé sur les objets les plus intéressans pour lui. Voilà peut-être la vraie source de l'imperfection de nos connoissances, des vices de nos institutions politiques & religieuses auxquelles la terreur a toujours présidé, de cette inexpérience & de ces préjugés puériles qui font que l'homme est encore par-tout dans un état d'enfance, en un mot, si peu susceptible de consulter sa raison & d'écouter la vérité. A en juger par la foiblesse & la lenteur de ses progrès à tant d'égards, on diroit que la race humaine ne fait que de sortir de son berceau, ou qu'elle fut destinée à ne jamais atteindre l'âge de raison ou de virilité (1).

(1) Ces hypothèses paroîtront, sans doute, hasardées à ceux qui n'ont point assez médité sur la nature. Il peut y

Quoi qu'il en soit de ces conjectures ; soit que la race humaine ait toujours existé sur la terre, soit qu'elle y soit une production récente & passagère de la nature, il nous est facile de remonter jusqu'à l'origine de plusieurs nations existantes ;

avoir en non-seulement un *déluge universel*, mais encore un très-grand nombre d'autres déluges depuis que notre globe existe. Ce globe lui-même peut être une production nouvelle dans la nature & n'avoir point toujours occupé la place qu'il occupe maintenant. Voyez *Partie I, chap. VI*. Quelque idée que l'on adopte là-dessus, il est certain qu'indépendamment des causes extérieures qui peuvent changer totalement sa face, comme l'impulsion d'une comète peut le faire, il est certain, dis-je, que ce globe renferme en lui-même une cause qui peut totalement le changer. En effet, outre le mouvement diurne & sensible de la terre, elle en a un très-lent & presque insensible par lequel tout doit changer en elle ; c'est le mouvement d'où dépendent les précessions des équinoxes observées par Hipparque & par d'autres mathématiciens : par ce mouvement la terre doit, au bout de plusieurs milliers d'années, changer totalement, & les mers doivent à la longue finir par occuper la place qu'occupent maintenant les terres du continent. D'où l'on voit que notre globe est dans une disposition continuelle à changer, ainsi que tous les êtres de la nature. Les anciens ont connu ce mouvement de la terre, dont je parle ; il paroît que c'est ce qui a donné lieu à l'idée de leur *grande année*, que les uns ont fixée à 36525 années chez les Egyptiens, à 36425 chez les Sabiens, &c. tandis que d'autres ont fixé ce période à 100000 ans, & jusqu'à 753200 ans. Voyez le *Tome XXIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

Aux révolutions générales que notre terre a éprouvées en différens temps, l'on peut encore joindre les révolutions particulières, telles que les inondations des mers, les tremblemens de la terre, les embrasemens souterrains qui ont pu affecter des nations particulières au point de les disperser & de leur faire oublier toutes les sciences qu'elles connoissent auparavant.

nous les voyons toujours dans l'état sauvage, c'est-à-dire, composées de familles dispersées; celles-ci se rapprochent à la voix de quelques législateurs ou missionnaires dont elles reçoivent les bienfaits, les loix, les opinions & les dieux. Ces personnages dont les peuples reconnurent la supériorité, fixèrent les divinités nationales, en laissant à chaque individu les dieux qu'il s'étoit formés d'après ses propres idées, ou en leur en substituant de nouveaux, apportés des régions d'où ils venoient eux-mêmes.

POUR mieux imprimer leurs leçons dans les esprits, ces hommes, devenus les docteurs, les guides & les maîtres des sociétés naissantes, parlèrent à l'imagination de leurs auditeurs. La poésie par ses images, par ses fictions, par ses nombres, son harmonie & son rythme frappa l'esprit des peuples, & grava dans leur mémoire les idées qu'on voulut leur donner; à sa voix la nature entière fut animée: elle fut personnifiée ainsi que toutes ses parties; la terre, les airs, les eaux, le feu prirent de l'intelligence, de la pensée, de la vie; les élémens furent divinifiés. Le ciel, cet immense espace qui nous entoure, devint le premier des dieux; le temps son fils, qui détruit ses propres ouvrages, fut une divinité inexorable, qu'on craignit & que l'on révéra sous le nom de *Saturne*; la matière éthérée, ce feu invisible qui vivifie la nature, qui pénètre & féconde tous les êtres, qui est le principe du mouvement & de la chaleur, fut appelé *Jupiter*; il épousa *Junon* la déesse des airs; ses combinaisons avec tous les êtres de la nature furent exprimées par ses métamorphoses & ses fréquens adultères; on l'arma de la foudre, par où l'on voulut indiquer qu'il produisoit

faisoit les météores. Suivant les mêmes fictions, le soleil, cet astre bienfaisant qui mûrit d'une façon si marquée sur la terre, devint un *Osiris*, un *Belus*, un *Mithras*, un *Adonis*, un *Appollon*; la nature attristée de son éloignement périodique fut une *Isis*, une *Astarté*, une *Vénus*, une *Cybele*. Enfin toutes les parties de la nature furent personnifiées; la mer fut sous l'empire de *Neptune*; le feu fut adoré par les Egyptiens sous le nom de *Serapis*, sous celui d'*Ormus* ou d'*Oromaze* par les Perses; sous les noms de *Vesta* & de *Vulcan* chez les Romains.

TELLE est donc la véritable origine de la mythologie. Fille de la physique embellie par la poésie, elle ne fut destinée qu'à peindre la nature & ses parties. Pour peu que l'on daigne consulter l'antiquité, on s'apercevra sans peine que ces sages fameux, ces législateurs, ces prêtres, ces conquérans qui instruisirent les nations dans l'enfance, adoroient eux-mêmes ou faisoient adorer au vulgaire la nature agissante ou le grand tout, envisagé suivant ces différentes opérations ou qualités; (1) c'est ce grand tout qu'ils ont divinisé; ce sont ses parties qu'ils ont personnifiées; c'est de la nécessité de ses loix qu'ils ont fait le *Destin*; l'allégorie masqua sa façon d'agir: & enfin ce furent

(1) Les Grecs appeloient la Nature une divinité qui avoit mille noms (*Μυτιόνοια*). Toutes les divinités du Paganisme n'étoient autre chose que la nature envisagée suivant ses différentes fonctions & sous ses différens points de vue. Les emblèmes dont on ornoit ces divinités prouvent encore cette vérité. Ces différentes manières d'envisager la nature ont fait naître le polythéisme & l'idolâtrie. Voy. les remarques critiques contre Toland, par M. Benoît, page 238.

les parties de ce grand tout que l'idolâtrie représenta sous des symboles & des figures (1).

POUR compléter la preuve de ce qui vient d'être dit, & pour faire voir que c'étoit le grand tout, l'univers, la nature des choses qui étoit le véritable objet du culte de l'antiquité payenne, donnons ici le commencement de l'hymne d'Orphée, adressée au Dieu Pan.

« O PAN! je t'invoque, ô Dieu puissant, ô
 » nature universelle! les cieus, les mers, la terre
 » qui nourrit tout, & le feu éternel; car ce sont
 » là tes membres, ô Pan tout-puissant; &c. »
 Rien n'est plus propre à confirmer ces idées, que l'explication ingénieuse qu'un auteur moderne nous donne de la fable de Pan, ainsi que de la figure sous laquelle on l'avoit représenté. « Pan, dit-il, » suivant la signification de son nom, est l'embème sous lequel les anciens ont désigné l'ensemble des choses: il représente l'univers, &

(1) Pour se convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à ouvrir les auteurs anciens. Je crois, dit Varron, que Dieu est l'ame de l'univers, que les Grecs ont nommé KOΣΜΟΣ, & que l'univers lui-même est Dieu. Cicéron dit: *Eos qui dii appellantur rerum naturas esse.* V. DE NATURA DEORUM, LIB. III, CAP. 24. Le même Cicéron dit que dans les mystères de Samothrace, de Lemnos & d'Eleusis c'étoit bien plus la nature, que les Dieux, que l'on expliquoit aux initiés. *Rerum magis natura cognoscitur quàm deorum.* Joignez à ces autorités le livre de la Sagesse, chap. XIII, v. 10; & chap. XIV, v. 15 & 22. Pline dit d'un ton très-dogmatique: *Il faut croire que le Monde, ou ce qui est renfermé sous la vaste étendue des cieus, est LA DIVINITÉ même, éternelle, immense, sans commencement ni fin.* V. PLIN. HIST. NAT. LIB. II, CAP. I. init,

» dans l'esprit des plus savans philosophes de l'an-
 » tiquité il passoit pour le premier & le plus
 » ancien des Dieux. Les traits sous lesquels on
 » le peint, forment le portrait de la nature &
 » de l'état sauvage où elle se trouvoit au com-
 » mencement. La peau mouchetée du léopard dont
 » ce Dieu se couvroit, étoit l'image des cieux
 » remplis d'étoiles & de constellations. Sa personne
 » étoit composée de parties dont les unes con-
 » viennent à l'animal raisonnable, c'est-à-dire, à
 » l'homme, & d'autres à l'animal dépourvu de
 » raison, tel qu'est le bouc. C'est ainsi, dit-il,
 » que l'univers est composé d'une intelligence qui
 » gouverne tout, & des élémens féconds & pro-
 » lifiques du feu, de l'eau, de la terre & de l'air.
 » Pan aime à poursuivre les nymphes, ce qui
 » annonce le besoin que la nature a de l'humidité
 » pour toutes ses productions, & que ce Dieu,
 » comme la nature, est fortement enclin à la
 » génération. Selon les Egyptiens & les plus anciens
 » des sages de la Grèce, Pan n'avoit ni père ni
 » mère; il étoit sorti de Démogorgon, au même
 » instant que les Parques ses sœurs fatales : belle
 » façon d'exprimer que l'univers étoit l'ouvrage
 » d'un pouvoir inconnu, & qu'il avoit été formé
 » d'après les rapports invariables & les loix éter-
 » nelles de la nécessité ! Mais son symbole le plus
 » significatif & le plus propre à exprimer l'har-
 » monie de l'univers, c'est son chalumeau mys-
 » térieux, composé de sept tuyaux inégaux, mais
 » propres à produire les accords les plus justes
 » & les plus parfaits. Les orbes que décrivent les
 » sept planètes dans notre système solaire ont des
 » diamètres différens, & sont parcourus en des
 » tems divers par des corps inégaux pour la masse;
 » cependant c'est de l'ordre de leurs mouvemens que

» résulte l'harmonie que nous voyons dans les
» sphères » &c. (1).

VOILA donc le grand tout, l'ensemble des choses adoré & divinisé par les sages de l'antiquité; tandis que le vulgaire s'arrêtoit à l'emblème, au symbole sous lequel on lui montrait la nature, ses parties & ses fonctions personnifiées: son esprit borné ne lui permit jamais de remonter plus haut; il n'y eut que ceux qu'on jugea dignes d'être initiés aux mystères, qui connurent la réalité masquée sous ces emblèmes.

EN effet, les premiers instituteurs des nations & leurs successeurs dans l'autorité ne leur parlèrent que par des fables, des énigmes, des allégories qu'ils se réservèrent le droit de leur expliquer. Ce ton mystérieux étoit nécessaire, soit pour masquer leur propre ignorance, soit pour conserver leur pouvoir sur un vulgaire qui ne res-

(1) Ce passage m'a été fourni par un ami; il est tiré d'un livre anglois intitulé *letters concerning Mythology*. L'on ne peut guère douter que les plus sages d'entre les payens n'aient adoré la nature, que la mythologie ou la théologie payenne désignoient sous une infinité de noms & d'emblèmes différens. Apulée, tout Platonicien qu'il étoit & accoutumé aux notions mystiques & inintelligibles de son maître, appelle la nature, *rerum natura parens, elementorum omnium domina, sæculorum progenies initialis. . . . matrem siderum, parentem temporum, orbisque totius dominam*. C'est cette nature que les uns adoroient sous le nom de la mère des Dieux, d'autres sous le nom de Vénus, de Cérès, de Minerve, &c. Enfin le polythéisme des payens est parfaitement prouvé par ces paroles remarquables de Maxime de Madaure, qui, en parlant de la nature, dit: *Ita ut, de ejus quasi membra carptim, variis supplicationibus prosequimur, totum colere profecto videamur*.

pecte pour l'ordinaire que ce qu'il ne peut comprendre. Leurs explications furent toujours dictées par l'intérêt, par l'imposture, ou par l'imagination en délire; elles ne firent de siècles en siècles que rendre plus méconnoissable la nature & ses parties, que, dans l'origine, l'on avoit voulu peindre; elles furent remplacées par une foule de personnages fictifs, sous les traits desquels on les avoit représentées: les peuples les adorèrent sans pénétrer le vrai sens des fables emblématiques qu'on en racontoit; ces personnages idéaux & leurs figures matérielles, dans lesquelles on crut que résidoit une vertu divine & mystérieuse, furent les objets de leur culte, de leurs craintes, de leurs espérances; leurs actions étonnantes & incroyables furent une source inépuisable d'admiration & de rêveries, qui se transmirent d'âges en âges, & qui nécessaires à l'existence des ministres des Dieux, ne firent que redoubler l'aveuglement du vulgaire; il ne devina point que c'étoit la nature, ses parties, ses opérations, les passions de l'homme & ses facultés qu'on avoit accablées sous un amas d'allégories (1); il n'eût des yeux que pour les personnages emblématiques qui leur servoient de voile; il leur attribua ses biens & ses maux; il tomba dans toutes sortes de folies & de fureurs pour

(1) Les passions des hommes & leurs facultés furent divinisées, parce que les hommes ne purent en deviner les causes véritables. Comme les passions fortes semblent entraîner l'homme malgré lui, on attribua ces passions à un Dieu ou on les divinisa; c'est ainsi que l'amour devint dieu. L'éloquence, la poésie, l'industrie furent divinisées sous le nom d'*Hermès*, de *Mercury*, d'*Apollon*. Les remords furent appelés *furies*. Chez les Chrétiens la raison est encore divinisée sous le nom de *verbe éternel*.

les rendre propices à ses vœux ; ainsi, faute de connoître la réalité des choses, son culte dégénéra souvent dans les plus cruelles extravagances & dans les folies les plus ridicules.

Tout nous prouve donc que la nature & ses parties diverses ont été par-tout les premières divinités des hommes. Des physiciens les observèrent bien ou mal, & saisirent quelques-unes de leurs propriétés & de leurs façons d'agir ; des poètes les peignirent à l'imagination & leur prêtèrent du corps & de la pensée ; le statuaire exécuta les idées des poètes ; des prêtres ornèrent ces divinités de mille attributs merveilleux & terribles ; le peuple les adora ; il se prosterna devant ces êtres si peu susceptibles d'amour ou de haine, de bonté ou de méchanceté ; & , comme nous le verrons par la suite, il devint méchant & pervers pour plaire à ces puissances, qu'on lui peignit toujours sous des traits odieux.

A FORCE de raisonner & de méditer sur cette nature ainsi ornée, ou plutôt défigurée, les spéculateurs subséquens ne reconnurent plus la source d'où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux & les ornemens fantastiques dont ils les avoient parés. De physiciens & de poètes, transformés par le loisir & par des vaines recherches en métaphysiciens ou en théologiens, ils crurent avoir fait une importante découverte en distinguant subtilement la nature d'elle-même, de sa propre énergie, de sa faculté d'agir. Ils firent peu à peu de cette énergie un être incompréhensible qu'ils personnifièrent, qu'ils appelèrent le moteur de la nature, qu'ils désignèrent sous le nom de *Dieu*, & dont jamais ils ne purent se former d'idées certaines.

Cet être abstrait & métaphysique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leurs contemplations perpétuelles (1). Ils le regardèrent non-seulement comme un être réel, mais encore comme le plus important des êtres; & à force de rêver & de subtiliser la nature disparut, elle fut dépouillée de ses droits; elle fut regardée comme une masse privée de force & d'énergie, comme un amas ignoble de matières purement passives, qui, incapable d'agir par elle-même, ne put plus être conçue agissante dans le concours du moteur qu'on lui avoit associé. Ainsi l'on préféra une force inconnue à celle que l'on eût été à portée de connoître, si l'on eût daigné consulter l'expérience; mais l'homme cesse bientôt de respecter ce qu'il entend, & d'estimer les objets qui lui sont familiers; il se figure du merveilleux dans tout ce qu'il ne conçoit pas; son esprit travaille sur tout pour saisir ce qui semble échapper à ses regards, & au défaut de l'expérience, il ne consulte plus que son imagination, qui le repait de chimères.

EN conséquence les spéculateurs, qui avoient subtilement distingué la nature de la force, ont successivement travaillé à revêtir cette force de mille qualités incompréhensibles; comme ils ne virent point cet être, qui n'est qu'un mode, ils en firent un *esprit*, une intelligence, un être incorporel, c'est-à-dire, une substance totalement différente de tout ce que nous connoissons (2).

(1) Le mot grec ΘΕΟΣ vient de *τίθημι*, *pono*, *facio*, ou plutôt de ΘΕΑΟΜΑΙ, *specto*, *contemplor*.

(2) Voyez ce qui a été dit sur le système de la spiritualité; dans la première partie de cet ouvrage; & voyez la seconde note du chap. VI de celle-ci.

Ils ne s'apperçurent jamais que toutes leurs inventions, & les mots qu'ils avoient imaginés, ne servoient que de masque à leur ignorance réelle, & que toute leur science prétendue se bornoit à dire par mille détours qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité de comprendre comment la nature agissoit. Nous nous trompons toujours faute d'étudier la nature; nous nous égarens toutes les fois que nous voulons en sortir; mais bientôt nous sommes forcés d'y rentrer, ou de substituer des mots que nous n'entendons pas, aux choses que nous connoîtrions bien mieux si nous voulions les voir sans préjugés.

Un théologien peut-il en bonne foi se croire plus éclairé pour avoir substitué les mots vagues d'*esprit*, de *substance incorporelle*, de *divinité*, &c. aux mots intelligibles de *matière*, de *nature*, de *mobilité*, de *nécessité*? Quoi qu'il en soit, ces mots obscurs une fois imaginés, il fallut leur attacher des idées; on ne put les puiser que dans les êtres de cette nature dédaignée, qui sont toujours les seuls que nous puissions connoître. Les hommes les puisèrent donc en eux-mêmes; leur ame servit de modèle à l'ame universelle; leur esprit fut le modèle de l'esprit qui règle la nature; leurs passions & leurs desirs furent le prototype des siens; leur intelligence fut le moule de la sienne; ce qui leur convenoit à eux-mêmes fut nommé l'ordre de la nature; cet ordre prétendu fut la mesure de sa sagesse; enfin les qualités que les hommes appellent des perfectiones en eux-mêmes, furent les modèles en petit des perfectiones divines. Ainsi, malgré tous leurs efforts, les théologiens furent & seront toujours des *antropomorphites*, ou

ne pourriont s'empêcher de faire de l'homme le modèle unique de leur divinité (1).

EN effet, l'homme dans son Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme; il a beau subtiliser, il a beau étendre son pouvoir & ses perfections; il n'en fera jamais qu'un homme gigantesque, exagéré, qu'il rendra chimérique à force d'entasser sur lui des qualités incompatibles: il ne verra jamais en Dieu qu'un être de l'espèce humaine, dont il s'efforcera d'aggrandir les proportions au point d'en faire un être totalement inconcevable. C'est d'après ces dispositions que l'on attribue l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice, la science, la puissance à la divinité, parce que l'homme est intelligent lui-même; parce qu'il a l'idée de la sagesse dans quelques êtres de son espèce; parce qu'il aime à trouver en eux des dispositions favorables pour lui-même; parce qu'il estime ceux qui montrent de l'équité; parce qu'il a lui-même des connoissances qu'il voit plus étendues dans quelques individus qu'en lui; enfin, parce qu'il jouit de certaines facultés qui dépendent de son organisation. Bientôt il étend ou exagère toutes ces qualités; la vue des phénomènes de la

(1) L'homme, dit Montaigne, ne peut être que ce qu'il est, ni imaginer que selon sa portée; il a beau s'évertuer, il ne connoît d'âme que la sienne. On disoit à un homme très-célèbre, que Dieu avoit fait l'homme à son image: l'homme le lui a bien rendu, répliqua ce philosophe. Xénophanes disoit que, si le bœuf ou l'éléphant savoient sculpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de représenter la divinité sous leur propre figure; & qu'en cela ils auroient autant de raison que Polyclète ou Phidias en lui donnant la forme humaine. Nous voyons, dit Lamotte le Vayer, que la Théanthropie sert de fondement à tout le Christianisme.

nature, qu'il se sent incapable de produire ou d'imiter, le force à mettre de la différence entre son Dieu & lui; mais il ne sait où s'arrêter; il craindrait de se tromper s'il osoit fixer les bornes des qualités qu'il lui assigne; Le mot *infini* est le terme abstrait & vague dont il se sert pour les caractériser. Il dit que sa puissance est *infinie*: ce qui signifie qu'il ne conçoit pas où son pouvoir peut s'arrêter à la vue des grands effets dont il le fait l'auteur. Il dit que sa bonté, sa sagesse, sa science, sa clémence sont *infinies*: ce qui veut dire qu'il ignore jusqu'où ses perfections peuvent aller dans un être dont la puissance surpasse autant la sienne. Il dit que ce Dieu est éternel, c'est-à-dire infini pour la durée; parce qu'il ne comprend pas qu'il ait pu commencer ni qu'il puisse jamais cesser d'exister, ce qu'il estime un défaut dans les êtres transitoires qu'il voit se dissoudre & sujets à la mort. Il présume que la cause des effets dont il est témoin est nécessaire, immuable, permanente, & non sujette à changer comme toutes ses œuvres passagères qu'il connoît soumises à la dissolution, à la destruction, au changement de formes. Ce moteur prétendu étant toujours invisible pour l'homme, agissant d'une façon impénétrable & cachée, il croit que, semblable au principe caché qui anime son propre corps, ce Dieu est le mobile de l'univers; en conséquence il en fait l'ame, la vie, le principe du mouvement de la nature. Enfin, quand, à force de subtiliser, il est parvenu à croire que le principe qui meut son corps est un *esprit*, une substance *immatérielle*, il fait son Dieu spirituel ou immatériel; il le fait immense, quoique privé d'étendue; il le fait immuable quoique capable de mouvoir la nature, & quoiqu'il le suppose l'auteur de tous les changemens qui se font dans la nature.

L'IDÉE de l'unité de Dieu fut une suite de l'opinion que ce Dieu étoit l'ame de l'univers : cependant elle ne peut être que le fruit tardif des méditations humaines (1). La vue des effets opposés & souvent contradictoires qui s'opéroient dans le monde, dut persuader qu'il devoit y avoir un grand nombre de puissances ou de causes distinctes & indépendantes les unes des autres ; les hommes ne purent imaginer que les effets si divers qu'ils voyoient, partissent d'une seule & même cause ; ils admirent donc plusieurs causes ou plusieurs Dieux agissans sur des principes différens ; les uns furent regardés comme des puissances amies, les autres comme des puissances ennemies du genre humain. Telle est l'origine du dogme si ancien & si universel qui suppose dans la nature deux principes ou deux puissances opposées d'intérêts , & perpétuellement en guerre , à l'aide desquelles on crut expliquer ce mélange constant de biens & de maux , de prospérités & d'infortunes , en un mot, ces vicissitudes auxquelles le genre humain est sujet en ce monde. Voilà la source des combats que toute l'antiquité supposa entre des Dieux bons & méchans, entre *Osis* & *Typhon* ; *Orosmane* & *Arimane* ; *Jupiter* & les *Titans* ; *Jehovah* & *Satan*. Cependant , pour leur propre intérêt , les hommes ont toujours promis tout l'avantage de cette guerre à la divinité bienfaisante ;

(1) L'idée de l'unité de Dieu , comme on sait , coûta la vie à Socrate. Les Athéniens traitèrent en athée un homme qui ne croyoit qu'un Dieu. Platon n'osa pas rompre entièrement avec le polythéisme ; il conserva *Vénus* créatrice, *Pallas* , déesse du pays , un *Jupiter* tout puissant. Les chrétiens furent regardés comme des athées par les payens , parce qu'ils n'adoroient qu'un seul Dieu.

celle-ci, selon eux, devoit à la fin rester en possession du champ de bataille; il fut de l'intérêt des hommes que la victoire lui demeurât.

LORS même que les hommes ne reconnurent qu'un seul Dieu, ils supposèrent toujours que les différens départemens de la nature étoient par lui confiés à des puissances soumises à ses ordres supêmes; sur lesquelles le souverain des Dieux se déchargeoit des soins de l'administration du monde. Ces Dieux subalternes furent multipliés à l'infini; chaque homme, chaque ville, chaque contrée eurent leurs divinités locales & tutélaires; chaque événement heureux ou malheureux eut une cause divine, & fut la suite d'un décret souverain, chaque effet naturel, chaque opération, chaque passion dépendirent d'une divinité que l'imagination théologique, disposée à voir des Dieux partout & à toujours méconnoître la nature, embellit ou défigura, que la poésie exagéra & anima dans ses peintures, que l'ignorance avide reçut avec empressement & soumission.

TELLE est l'origine du Polythéisme; tels sont les fondemens & les titres de la hiérarchie que les hommes établirent entre les Dieux, parce qu'ils se sentirent toujours incapables de s'élever jusqu'à l'être incompréhensible qu'ils avoient reconnu pour le souverain unique de la nature, sans jamais en avoir des idées bien distinctes. Telle est la vraie généalogie de ces Dieux d'un ordre inférieur, que les peuples placèrent comme des moyennes proportionnelles entre eux & la cause première de toutes les autres causes. Chez les Grecs & les Romains, nous voyons en conséquence les Dieux partagés en deux classes; les uns furent appelés

les *grands Dieux* (1), & formerent un ordre aristocratique que l'on distingua des *petits Dieux*, ou de la foule des divinités payennes. Cependant les premiers comme les derniers furent soumis au *fatum*, c'est-à-dire, au destin, qui n'est visiblement que la nature agissante par des loix nécessaires, rigoureuses, immuables : ce destin fut regardé comme le Dieu des Dieux mêmes. On voit qu'il n'est autre chose que la nécessité personnifiée, & qu'il y avoit de l'inconséquence dans les payens à fatiguer de leurs sacrifices & de leurs prières des divinités, qu'ils croyoient soumises elles-mêmes au destin inexorable, dont il ne leur étoit jamais possible d'enfreindre les décrets. Mais les hommes cessent toujours de raisonner dès qu'il est question de leurs notions théologiques.

Ce qui vient d'être dit nous montre encore la source commune d'une foule de puissances mi-toyennes, subordonnées aux Dieux, mais supérieures aux hommes dont on a rempli l'univers (2).

(1) Les Grecs nommoient les grands Dieux *Θεοί Κασιόποι* — *Cabiri*; les Romains les appeloient *Dii majorum gentium* ou *Dii consens*, parce que toutes les nations s'étoient accordées à diviniser les parties les plus frappantes & les plus agissantes de la nature, comme le soleil, le feu, la mer, le temps, &c. tandis que les autres Dieux étoient purement locaux, c'est-à-dire, n'étoient réverés que dans des contrées particulières, ou par des particuliers; on sait qu'à Rome chaque citoyen avoit des Dieux pour lui tout seul, qu'il adoroit sous le nom de *Penates*, de *Lares*, &c.

(2) Ce sont les Dieux que les Romains nommoient *Dii medioximi*; ils les regardoient comme des intercesseurs, des médiateurs, des puissances qu'il falloit révéler pour obtenir leurs faveurs ou pour détourner leur colère ou leur malin vouloir.

Elles furent vénérées sous les noms de *nymphe*s, de *demi-Dieux*, d'*angés*, de *démons*, de bons & de mauvais *génies*, d'*esprits*, de *héros*, de *saints*, &c. Ces êtres constituèrent différentes classes de divinités intermédiaires, qui devinrent les objets des espérances & des craintes, des consolations & des frayeurs des mortels; ceux-ci ne les inventèrent que dans l'impossibilité de concevoir l'être incompréhensible qui gouvernoit le monde en chef, & dans le désespoir de pouvoir traiter directement avec lui.

NÉANMOINS à force de méditer, quelques penseurs sont parvenus à n'admettre dans l'univers qu'une seule divinité dont la puissance & la sagesse suffisoient pour le gouverner. Ce Dieu fut regardé comme le monarque jaloux de la nature; on se persuada que ce seroit l'offenser que de donner des rivaux & des associés au souverain à qui seul étoient dus les hommages de la terre; on crut qu'il ne pouvoit s'accommoder d'un empire divisé; on supposa qu'un pouvoir infini & qu'une sagesse sans bornes n'ayoiént besoin ni de partage ni de secours. Ainsi quelques penseurs plus subtils que les autres n'ont admis qu'un seul Dieu, & se sont flattés d'avoir fait en cela une découverte très-importante. Cependant dès le premier pas leur esprit dut être jeté dans les plus grands embarras par les contrariétés dont il fallut supposer ce Dieu l'auteur; en conséquence on fut forcé d'admettre dans ce Dieu monarque des qualités contradictoires, incompatibles, disparates, qui s'excluoient les unes les autres; attendu qu'on lui voyoit produire à chaque instant des effets très-opposés, & démentir évidemment les qualités qu'on lui avoit assignées. En supposant un Dieu, unique, l'auteur de toute

chose, on ne put se dispenser de lui attribuer une bonté, une sagesse, un pouvoir sans limites, d'après les bienfaits, d'après l'ordre que l'on crut voir régner dans le monde; d'après les effets merveilleux qu'il y opéroit: mais d'un autre côté comment s'empêcher de lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice à la vue des désordres fréquens & des maux sans nombre dont le genre humain est si souvent la victime & dont ce monde est le théâtre? comment éviter de le taxer d'imprudence, en le voyant continuellement occupé à détruire ses propres ouvrages? comment ne pas soupçonner en lui de l'impuissance, en voyant l'inexécution perpétuelle des projets qu'on lui supposoit?

ON crut trancher ces difficultés en lui créant des ennemis, qui, quoique subordonnés au Dieu suprême, ne laissent pas de troubler son empire & de frustrer ses vues: on en avoit fait un roi, on lui donna des adversaires qui, malgré leur impuissance, voulurent lui disputer sa couronne. Telle est l'origine de la fable des *Titans* ou des *anges rebelles* que leur orgueil fit plonger dans un abîme de misères, & qui furent changés en démons ou génies malfaisans; ceux-ci n'eurent d'autres fonctions que de rendre inutiles les projets du tout-puissant, de séduire & de soulever contre lui les hommes ses sujets (1).

(1) La fable des *Titans* ou des *anges rebelles* est très-ancienne & très-répandue dans le monde; elle sert de fondement à la théologie des Bramines de l'Indostan, ainsi qu'à celle des prêtres européens. Selon les Bramines, tous les corps vivans sont animés par des Anges déchus, qui, sous ces formes, expient leur rébellion. Cette fable, ainsi

EN conséquence de cette fable si ridicule , le monarque de la nature fut perpétuellement aux prises avec les ennemis qu'il s'étoit créés à lui-même ; malgré sa puissance infinie , il ne voulut ou ne put totalement les réduire : jamais il n'eut des sujets bien soumis ; il fut continuellement occupé à lutter , à récompenser les sujets lorsqu'ils obéissoient à ses loix , à les punir quand ils avoient le malheur d'entrer dans les complots des ennemis de sa gloire. Par une suite de ses idées , empruntées de l'état de guerre où les rois sont presque toujours sur la terre , il se trouva des hommes qui se donnèrent pour les ministres de Dieu , qui le firent parler , qui dévoilèrent ses intentions cachées , qui montrèrent la violation de ses loix comme le plus affreux des crimes ; les peuples ignorans reçurent ses décrets sans examen ; ils ne virent point que c'étoit l'homme , & non le Dieu , qui leur parloit ; ils ne sentirent point qu'il devoit être impossible à de foibles créatures d'agir contre le gré d'un Dieu que l'on supposoit le créateur de tous les êtres , & qui ne pouvoit avoir d'ennemis dans la nature , que ceux qu'il s'étoit lui-même créés. On prétendit que l'homme , malgré sa dépendance propre & la toute-puissance de son Dieu , pouvoit l'offenser , étoit capable de le contrarier , de lui déclarer la guerre , de renverser ses desseins , de troubler l'ordre qu'il avoit établi : on supposa que ce Dieu , pour faire sans doute

que celle des *Démons* , fait jouer un rôle bien ridicule à la divinité ; en effet , elle suppose qu'elle se fait des adversaires pour s'exercer , se tenir en haleine , & pour faire éclater son pouvoir. Cependant ce pouvoir n'éclate aucunement , vu que , suivant les notions théologiques , le *Diable* a bien plus d'adhérens que la Divinité.

parade

parade de sa puissance, s'étoit fait des ennemis à lui-même, afin d'avoir le plaisir de les combattre, sans vouloir ni les détruire ni changer leurs dispositions malheureuses. Enfin l'on crut qu'il avoit accordé à ses ennemis rebelles, ainsi qu'aux hommes, la liberté de violer ses ordres, d'anéantir ses projets, d'allumer sa bile, de faire taire sa bonté pour aimer sa justice. Dès-lors on regarda tous les biens de cette vie comme des récompenses, & les maux, comme des châtimens mérités. Le système de la liberté de l'homme ne semble inventé que pour le mettre à portée d'offenser son Dieu, & pour justifier celui-ci du mal qu'il fit à l'homme pour avoir usé de la liberté funeste qu'il lui avoit donnée.

CES notions ridicules & contradictoires servirent néanmoins de base à toutes les superstitions du monde; toutes ont cru par-là rendre compte de l'origine du mal, & indiquer la cause pour laquelle le genre humain éprouvoit des misères. Cependant les hommes ne purent se dissimuler que souvent ils souffroient ici bas sans qu'aucun crime de leur part, sans qu'aucune transgression connue eût provoqué la colère de leur Dieu; ils virent que ceux-mêmes qui remplissoient le plus fidèlement ses ordres prétendus, étoient souvent enveloppés dans une ruine commune avec les téméraires violateurs de ses loix. Accoutumés à plier sous la force, à le regarder comme donnant des droits, à trembler sous leurs souverains terrestres, à leur supposer la faculté d'être iniques, à ne jamais leur disputer leurs titres, à ne point critiquer la conduite de ceux qui ont la puissance en main, les hommes osèrent encore bien moins critiquer la conduite de leur Dieu ou l'accuser d'une cruauté

non motivée. D'ailleurs les ministres du monarque céleste inventèrent des moyens de le disculper, & de faire retomber sur les hommes eux-mêmes la cause des maux ou des châtimens qu'ils éprouvoient ; en conséquence de la liberté qu'ils prétendirent avoir été donnée aux créatures, ils supposèrent que l'homme avoit péché, que sa nature s'étoit pervertie, que toute la race humaine portoit la peine encourue par les fautes de ses ancêtres, dont le monarque implacable se vengeoit encore sur leur innocente postérité. On trouva cette vengeance très-légitime, parce que, d'après des préjugés honteux, les hommes proportionnent bien plus les châtimens à la puissance & à la dignité de l'offensé, qu'à la grandeur ou à la réalité de l'offense. En conséquence de ce principe on pensa qu'un Dieu avoit indubitablement le droit de venger sans mesure & sans terme, les outrages faits à sa majesté divine. En un mot, l'esprit théologique se mit à la torture pour trouver les hommes coupables, & pour disculper la divinité des maux que la nature leur fait nécessairement éprouver. On inventa mille fables pour rendre raison de la façon dont le mal étoit entré dans ce monde ; & les vengeances du ciel parurent toujours très-motivées, parce que l'on crut que les fautes commises contre un être infiniment grand & puissant, devoient être infiniment punies.

D'AILLEURS on voyoit que les puissances de la terre, même quand elles commettent les injustices les plus criantes, ne souffrent point qu'on les taxe d'être injustes, qu'on doute de leur sagesse, qu'on murmure de leur conduite. On se garda donc bien d'accuser d'injustice le despote de l'univers, de douter de ses droits, de se plaindre de ses rigueurs ;

On crut qu'un Dieu pouvoit tout se permettre contre les foibles ouvrages de ses mains, qu'il ne devoit rien à ses foibles créatures, qu'il étoit en droit d'exercer sur elles un empire absolu & illimité. C'est ainsi qu'en usent les tyrans de la terre, & leur conduite arbitraire servit de modèle à celle que l'on prêta à la divinité; ce fut sur leur façon absurde & déraisonnable de gouverner qu'on fit à Dieu une jurisprudence particulière. D'où l'on voit que les plus méchans des hommes ont servi de modèles à Dieu, & que le plus injuste des gouvernemens fut le modèle de son administration divine. Malgré sa cruauté & sa déraison, l'on ne cessa jamais de le dire très-juste & rempli de sagesse.

LES hommes en tout pays ont adoré des Dieux bizarres, injustes, sanguinaires, implacables, dont jamais ils n'osèrent examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout cruels, dissolus, partiaux; ils ressemblèrent à ces tyrans effrénés, qui se jouent impunément de leurs sujets malheureux, trop foibles ou trop aveugles pour leur résister ou pour se soustraire au joug qui les accable. C'est un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'hui l'on nous fait adorer; le Dieu des chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée, nous a rendu susceptibles. Semblable à un monarque enivré de son pouvoir, il fait une vaine parade de sa puissance, & ne paroît occupé que du plaisir puérile de montrer qu'il est le maître & qu'il n'est soumis à aucunes loix. Il nous punit pour ignorer son essence inconcevable & ses volontés obscures. Il nous punit des transgressions de nos pères; ses caprices despotiques décident de notre sort éternel;

c'est d'après ses décrets fatals que nous devenons ses amis ou ses ennemis ; en dépit de nous-mêmes : il ne nous fait libres que pour avoir le plaisir barbare de nous châtier de l'abus nécessaire que nos passions ou nos erreurs nous font faire de notre liberté. Enfin la théologie nous montre dans tous les âges les mortels punis pour des fautes inévitables & nécessaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique & méchant (1).

C'EST sur ces notions déraisonnables que les théologiens par toute la terre ont fondé les cultes que les hommes devoient rendre à la divinité, qui, sans être liée envers eux, avoit le droit de les lier eux-mêmes : son pouvoir suprême la dispensa de tout devoir envers ses créatures, elles s'obstinèrent à se regarder comme coupables, toutes les fois

(1) La théologie payenne ne montrait aux peuples, dans la personne de leurs Dieux, que des hommes dissolus, injustes, adultères, vindicatifs, punissant avec rigueur des crimes nécessaires & prédits par les oracles. La théologie judaïque & chrétienne nous montre un Dieu partial qui choisit ou rejette, qui aime ou qui hait suivant son caprice, en un mot, un tyran qui se joue de ses créatures, qui punit en ce monde tout le genre humain pour la faute d'un seul homme ; qui *prédestine* le plus grand nombre des mortels à être ses ennemis, afin de les punir pendant l'éternité, pour avoir reçu de lui la liberté de se déclarer contre lui. Toutes les religions du monde ont pour base la toute-puissance de Dieu sur l'homme, le despotisme de Dieu sur l'homme, & la déraison divine. De-là parmi les chrétiens le dogme du *péché originel* ; de-là les opinions théologiques sur la grâce, sur la nécessité d'un médiateur ; en un mot, de-là cet océan d'absurdités dont la théologie chrétienne est remplie. Il paroît en général qu'un Dieu raisonnable ne conviendrait nullement aux intérêts des prêtres.

qu'elles éprouvèrent des calamités. Ne soyons donc point étonnés si l'homme religieux fut dans des frayeurs & des trances continuelles ; l'idée de Dieu lui rapela sans cesse celle d'un tyran impitoyable, qui se faisoit un jeu du malheur de ses sujets ; ceux-ci, même sans le savoir, pouvoient à chaque instant encourir sa disgrâce ; cependant ils n'osèrent jamais le taxer d'injustice, parce qu'ils crurent que la justice n'étoit point faite pour régler les actions d'un monarque tout-puissant que son rang élevé mettoit infiniment au-dessus de l'espèce humaine, tandis que néanmoins on s'étoit imaginé qu'il avoit formé l'univers uniquement pour elle.

C'EST donc faute de regarder les biens & les maux comme des effets également nécessaires ; c'est faute de les attribuer à leurs véritables causes, que les hommes se sont créés des causes fictives, des divinités malfaisantes, dont rien ne put les désabuser. Cependant en considérant la nature, ils auroient pu voir que le mal physique est une suite nécessaire des propriétés particulières à quelques êtres ; ils auroient reconnu que les pestes, les contagions, les maladies sont dues à des causes physiques, à des circonstances particulières, à des combinaisons, qui, quoique très-naturelles, sont funestes à leur espèce, & ils auroient cherché dans la nature elle-même les remèdes propres à diminuer ou faire cesser les effets qui les faisoient souffrir. Ils auroient vu pareillement que le mal moral n'étoit qu'une suite nécessaire de leurs mauvaises institutions ; que ce n'étoit point aux Dieux du ciel, mais à l'injustice des princes de la terre qu'étoient dues les guerres, les disettes, les famines, les revers, les calamités, les vices & les crimes dont ils gémissoient si souvent. Ainsi pour écarter

ces maux, ils n'eussent point inutilement étendu leurs mains tremblantes vers des fantômes incapables de les soulager, & qui ne sont point les auteurs de leurs peines; ils eussent cherché dans une administration plus sensée, dans des loix plus équitables, dans des institutions plus raisonnables, les remèdes à ces infortunes qu'ils attribuent faussement à la vengeance d'un Dieu, qu'on leur peint comme un tyran, en même temps qu'on leur défend de douter de sa justice & de sa bonté.

En effet, on ne cesse de répéter aux hommes que leur Dieu est infiniment bon, qu'il ne veut que le bien de ses créatures, qu'il n'a tout fait que pour elles: malgré ces assurances si flatteuses, l'idée de sa méchanceté sera nécessairement la plus forte; elle est bien plus propre à fixer l'attention des mortels que celle de sa bonté; cette idée noire est toujours celle qui se présente la première à l'esprit; toutes les fois qu'il s'occupe de la divinité, l'idée du mal fait nécessairement sur l'homme une impression bien plus vive que celle du bien; par conséquent le Dieu bienfaisant sera toujours éclipsé par le Dieu redoutable. Ainsi, soit qu'on admette plusieurs divinités opposées d'intérêts, soit qu'on ne reconnoisse qu'un seul monarque dans l'univers, le sentiment de la crainte l'emportera nécessairement sur celui de l'amour; on n'adore le Dieu bon que pour l'empêcher d'exercer ses caprices, ses fantaisies, sa malice; c'est toujours l'inquiétude & la terreur qui mettent l'homme à ses pieds; c'est sa rigueur & sa sévérité qu'il cherche à désarmer. En un mot, quoique par-tout l'on nous assure que la divinité est remplie de miséricorde, de clémence, de bonté, c'est toujours à un génie malfaisant, à un maître capricieux, à un démon redouté à qui

Pon rend par-tout des hommages serviles & un culte
dicté par la crainte.

Ces dispositions n'ont rien qui doive nous sur-
prendre ; nous ne pouvons sincèrement accorder
notre confiance & notre amour qu'à ceux en qui
nous trouyons une volonté permanente de nous
faire du bien ; dès que nous avons lieu de soup-
çonner en eux la volonté, le pouvoir ou le droit
de nous nuire, leur idée nous afflige, nous les crai-
gnons & nous prenons de la défiance contre eux ;
nous les haïssons au fond du cœur, même sans
oser nous l'avouer. Si la divinité doit être regardée
comme la source commune des biens & des maux
qui arrivent en ce monde ; si elle a tantôt la vo-
lonté de rendre les hommes heureux & tantôt celle
de les plonger dans la misère ou de les punir avec
rigueur ; les hommes doivent nécessairement redou-
ter ses caprices ou sa sévérité, & en être bien
plus occupés que de sa bienfaisance, qu'ils voient
se démentir si souvent. Ainsi l'idée de leur monarque
céleste doit toujours les inquiéter ; la sévérité de
ses jugemens doit les faire trembler bien plus
que ses bienfaits ne peuvent les consoler ou les
rassurer.

Si Pon fait attention à cette vérité, on sentira
pourquoi toutes les nations de la terre ont tremblé
devant les Dieux & leur ont rendu des cultes bi-
zarres, insensés, lugubres & cruels ; ils les ont
servis comme des despotes peu d'accord avec eux-
mêmes, ne connoissant d'autres règles que leurs
fantaisies, tantôt favorables & plus souvent nuisibles
à leurs sujets, en un mot, comme des maîtres in-
constans, moins aimables par leurs bienfaits, que
redoutables par leurs châtimens, par leur malice,

par leurs rigueurs, que l'on n'osa jamais trouver injustes ou excessives. Voilà pourquoi nous voyons les adorateurs d'un Dieu, que l'on montre sans cesse comme le modèle de la bonté, de l'équité & de toutes les perfections, se livrer aux plus cruelles extravagances contre eux-mêmes, dans la vue de se punir & de prévenir la vengeance céleste, & commettre contre les autres les crimes les plus affreux, quand ils croient par-là désarmer la colère, appaiser la justice & rappeler la clémence de leur Dieu. Tous les systèmes religieux des hommes, leurs sacrifices, leurs prières, leurs pratiques & leurs cérémonies n'ont eu jamais pour objet que de détourner la fureur de la divinité, de prévenir ses caprices & d'exciter en elle le sentiment de la bonté, dont on la voyoit se départir à tout moment. Tous les efforts, toutes les subtilités de la théologie n'ont eu pour but que de concilier dans le souverain de la nature, les idées discordantes qu'elle avoit elle-même fait naître dans l'esprit des mortels. L'on pourroit justement la définir l'art de composer des chimères en combinant ensemble des qualités impossibles à concilier.

CHAPITRE III.

*Idees confuses & contradictoires de la
Théologie.*

TOUT ce qui vient d'être dit nous prouve que malgré tous les efforts de leur imagination, les hommes n'ont jamais pu s'empêcher de puiser dans leur propre nature les qualités qu'ils ont assignées à l'être qui gouvernoit l'univers. Nous avons déjà entrevu les contradictions nécessairement résultantes du mélange incompatible de ces qualités humaines, qui ne peuvent convenir à un même sujet, vu qu'elles se détruisent les unes les autres: les théologiens eux-mêmes ont senti les difficultés insurmontables que leurs divinités présentoient à la raison; ils ne purent s'en tirer qu'en défendant de raisonner, qu'en déroutant les esprits, qu'en embrouillant de plus en plus les idées déjà si confuses & si discordantes qu'ils donnoient de leur Dieu; par ce moyen ils l'enveloppèrent de nuages, ils le rendirent inaccessible, & ils devinrent les maîtres d'expliquer à leur fantaisie les voies de l'être énigmatique qu'ils faisoient adorer. Pour cet effet ils l'exagérèrent de plus en plus; ni le temps, ni l'espace, ni la nature entière ne purent contenir son immensité, tout en lui devint un mystère impénétrable. Quoique l'homme dans l'origine eût emprunté de lui-même les couleurs & les traits primitifs dont il composa son Dieu; quoiqu'il en eût fait un monarque puissant, jaloux, vindicatif, qui pouvoit être injuste sans blesser sa justice, en un mot semblable aux princes les plus pervers; la théo-

logie, à force de rêveries, perdit, comme on a dit, la nature humaine de vue, & pour rendre la divinité plus différente de ses créatures, elle lui assigna en outre des qualités si merveilleuses, si étranges, si éloignées de tout ce que notre esprit peut concevoir, qu'elle s'y perdit elle-même; elle se persuada, sans doute que, par-là même, ces qualités étoient divines; elle les crut dignes de Dieu, parce que nul homme ne put s'en faire aucune idée. On parvint à persuader aux hommes qu'il falloit croire ce qu'ils ne pouvoient concevoir; qu'il falloit recevoir avec soumission des systèmes improbables & des conjectures contraires à la raison; que cette raison étoit le sacrifice le plus agréable que l'on pût faire à un maître fantasque, qui ne vouloit pas que l'on fit usage de ses dons. En un mot, on fit croire aux mortels qu'ils n'étoient pas faits pour comprendre la chose la plus importante pour eux (1). D'un autre côté l'homme se persuada que les attributs gigantesques & vraiment incompréhensibles que l'on assignoit à son monarque céleste, mettoient entre lui & ses esclaves un intervalle assez grand pour que ce maître superbe ne fût point offensé de la comparaison; il se promit que son despote orgueilleux lui feroit gré des efforts qu'il feroit pour le rendre plus grand, plus merveilleux, plus puissant, plus arbitraire, plus inaccessible aux regards de ses foibles sujets. Les hommes sont toujours dans l'idée, que ce qu'ils ne peuvent concevoir est

(1) Il est évident que toute religion est fondée sur le principe absurde, que l'homme est obligé de croire fermement ce qu'il est dans l'impossibilité la plus totale de comprendre. Suivant les notions de la théologie même, l'homme, par sa nature, doit être dans une ignorance invincible relativement à Dieu.

bien plus noble, & plus respectable, que ce qu'ils sont à portée de comprendre : ils s'imaginent que leur Dieu, comme les tyrans, ne veut point être vu de trop près.

CE sont ces préjugés qui paroissent avoir fait éclore ces qualités merveilleuses, ou plutôt intelligibles, que la théologie prétendit convenir exclusivement au souverain du monde. L'esprit humain, que son ignorance invincible & les craintes réduisoient au désespoir, enfanta les notions obscures & vagues dont il orna son Dieu ; il eut ne pouvoir point lui déplaire, pourvu qu'il le rendit totalement incommensurable ou impossible à comparer avec ce qu'il connoît de plus sublime & de plus grand. De-là cette foule d'attributs négatifs, dont des rêveurs ingénieux ont successivement embelli le fantôme de la divinité ; afin d'en former un être distingué de tous les autres, ou qui n'eût rien de commun avec ce que l'esprit humain a la faculté de connoître.

LES attributs théologiques ou métaphysiques de Dieu ne sont en effet que de pures négations des qualités qui se trouvent dans l'homme, ou dans tous les êtres qu'il connoît : ces attributs supposent la divinité exempte de ce qu'il nomme en lui-même, ou dans tous les êtres qui l'entourent, des foiblesses & des imperfections. Dire que *Dieu est infini*, c'est, comme on a déjà pu le voir, affirmer qu'il n'est point, comme l'homme, ou comme tous les êtres que nous connoissons, circonscrit par les bornes de l'espace (1). Dire que Dieu est

(1) Hobbes dit que tout ce que nous imaginons est fini.

éternel, signifie qu'il n'a point en, comme nous; ou comme tout ce qui existe, un commencement, & qu'il n'aura point de fin; dire que Dieu est *immuable*, c'est prétendre qu'il n'est point, comme nous, ou comme tout ce qui nous environne, sujet au changement. Dire que Dieu est *immatériel*, c'est avancer que sa substance ou son essence sont d'une nature que nous ne concevons point, mais qui doit être dès-lors totalement différente de tout ce que nous connoissons.

C'EST de l'amas confus de ces qualités négatives que résulte le Dieu théologique; ce tout métaphysique dont il sera toujours impossible à l'homme de se faire aucune idée. Dans cet être abstrait tout est infinité, immensité, spiritualité, omniscience, ordre, sagesse, intelligence, puissance sans bornes. En combinant ces mots vagues ou ces modifications, l'on crut faire quelque chose; on étendit ces qualités par la pensée, & l'on crut avoir fait un Dieu, tandis qu'on ne fit qu'une chimère. On s'imagina que ces perfections ou qualités devoient convenir à ce Dieu, parce qu'elles ne conviennent à rien de ce que nous connoissons; on crut qu'un être incompréhensible devoit avoir des qualités

6. qu'ainsi le mot INFINI ne peut former aucune idée ni aucune notion. V. LEVIATHAN. CAP. III.

Un théologien parle sur le même ton à le mot même *infini* confond, dit-il, nos idées sur Dieu, & rend le plus parfait des êtres parfaitement inconnu pour nous, car le mot *infini* n'est qu'une négation, qui signifie ce qui n'a ni fin, ni limites, ni mesure, & par conséquent ce qui n'a point de nature positive & déterminée, & partant rien du tout. Il ajoute qu'il n'y a que l'habitude qui ait fait adopter ce mot, qui sans cela nous paroitroit vide de sens & une contradiction. V. *Sherlock Vindice of trinity*, p. 77.

inconcevables ; voilà les matériaux dont la théologie se sert pour composer le fantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre humain de tomber à genoux.

NEANMOINS un être si vague, si impossible à concevoir ou à définir, si éloigné de tout ce que les hommes peuvent connoître ou sentir, n'est guère propre à fixer leurs regards inquiets ; leur esprit a besoin d'être arrêté par des qualités qu'il soit à portée de connoître & de juger. Ainsi après avoir subtilisé ce Dieu métaphysique, & l'avoir rendu en idée si différent de tout ce qui agit sur les sens, la théologie se trouve forcée de le rapprocher de l'homme dont elle l'avoit tant éloigné, elle en refait un homme par les qualités *morales* qu'elle lui assigne ; elle sent que sans cela on ne pourroit persuader aux mortels qu'il puisse y avoir des rapports entre eux & l'être vague, aérien, fugitif, incommensurable qu'on leur fait adorer, elle s'apperçoit que ce Dieu merveilleux n'est propre qu'à exercer l'imagination de quelques penseurs dont le cerveau s'est accoutumé à travailler sur des chimères, ou à prendre des mots pour des réalités : enfin, elle voit qu'il faut au plus grand nombre des enfans matériels de la terre, un Dieu plus analogue à eux, plus sensible, plus connoissable. En conséquence la divinité, malgré son essence ineffable ou divine, est revêtue de qualités humaines, & l'on ne sentit jamais leur incompatibilité avec un être que l'on avoit fait essentiellement différent de l'homme, & qui ne peut par conséquent avoir ses propriétés ni être modifié comme lui. L'on ne vit point qu'un Dieu immatériel & dépourvu d'organes corporels ne pouvoit ni agir ni penser comme un être matériel que son

organisation particulière rend susceptible des qualités, des sentimens, des volontés, des vertus que nous trouvons en lui. La nécessité de rapprocher Dieu de ses créatures, a fait passer sur ces contradictions palpables, & la théologie s'obstine toujours à lui attribuer des qualités que l'esprit humain tenteroit vainement de concevoir ou de concilier. Selon elle, un pur esprit est le moteur du monde matériel; un être immense peut remplir l'espace sans en exclure pourtant la nature; un être immuable est la cause des changemens continuels qui s'opèrent dans le monde; un être tout-puissant ne peut empêcher le mal qui lui déplaît; la source de l'ordre est forcée de permettre le désordre, en un mot, les qualités merveilleuses du Dieu théologique sont à chaque instant démenties.

NOUS ne trouvons pas moins de contradictions & d'incompatibilités dans les perfections ou qualités humaines qu'on a cru devoir lui attribuer, pour que l'homme s'en fit une idée. Ces qualités que l'on nous dit que Dieu possède *éminemment*, se démentent à chaque instant. On nous assure qu'il est bon; la bonté est une qualité connue, vu qu'elle se rencontre dans quelques êtres de notre espèce; nous desirons sur-tout la trouver dans ceux de qui nous dépendons; on prétend que la bonté de Dieu se montre dans toutes ses œuvres; cependant nous ne donnons le titre de bon qu'à ceux d'entre les hommes dont les actions ne produisent sur nous que des effets que nous approuvons; le maître de la nature a-t-il donc cette bonté? n'est-il pas l'auteur de toutes choses? Dans ce cas, ne sommes-nous pas forcés de lui attribuer également les douleurs de la goutte, les ardeurs de la fièvre;

les contagions, les famines, les guerres qui désolent
 l'espèce humaine ? Lorsque je suis en proie aux
 douleurs les plus aiguës ; lorsque je languis dans
 l'indigence & les infirmités ; lorsque je gémis sous
 l'oppression, où est la bonté de Dieu pour moi ?
 lorsque des gouvernemens négligens ou pervers
 produisent & multiplient la misère, la stérilité, la
 dépopulation & les ravages dans ma patrie, où est
 la bonté de Dieu pour elle ? lorsque des révolu-
 tions terribles, des déluges, des tremblemens de
 terre, bouleversent une grande partie du globe
 que j'habite, où est la bonté de ce Dieu ? où est
 le bel ordre que sa sagesse a mis dans l'univers ?
 comment démêler les preuves de sa providence
 bienfaisante, lorsque tout semble annoncer qu'elle
 se joue de l'espèce humaine ? que penser de la
 tendresse d'un Dieu qui nous afflige, qui nous
 éprouve, qui se plaît à contrister ses enfans ? que
 deviennent ces *causes finales*, si faussement suppo-
 sées, & qu'on nous donne comme les preuves les
 plus fortes de l'existence d'un Dieu sage & tout-
 puissant, qui néanmoins ne put conserver son
 ouvrage qu'en le détruisant, & qui n'a pu tout-
 d'un-coup lui donner le degré de perfection & de
 consistance dont il étoit susceptible ? On nous
 assure que Dieu n'a créé l'univers que pour l'homme,
 qu'il a voulu que sous lui il fût roi de la nature,
 Foible monarque ! dont un grain de sable, dont
 quelques atômes de bile, dont quelques humeurs
 déplacées détruisent l'existence & le règne, tu
 prétends qu'un Dieu bon a tout fait pour toi ?
 tu veux que la nature entière soit ton domaine
 & tu ne peux te défendre contre les plus légers
 de ses coups ! tu te fais un Dieu pour toi seul,
 tu supposes qu'il veille à ta conservation, tu crois
 qu'il s'occupe de ton bonheur, tu t'imagines qu'il

à tout créé pour toi ; & d'après ces idées présumptueuses tu prétends qu'il est bon ! ne vois-tu pas qu'à chaque instant sa bonté pour toi se dément ? ne vois-tu pas que ces bêtes, que tu crois soumises à ton empire, dévorent souvent tes semblables, que le feu les consume, que l'océan les engloutit, que ces élémens, dont tu admires l'ordre, les rendent les victimes de leurs affreux défordres ? ne vois-tu pas que cette force, que tu appelles ton Dieu, que tu prétends ne travailler que pour toi, que tu supposes uniquement occupée de ton espèce, flattée de tes hommages, touchée de tes prières, ne peut être appelée bonne, puisqu'elle agit nécessairement ? En effet, même dans tes idées, ce Dieu est une cause universelle, qui doit songer au maintien du grand tout dont tu l'as si follement distingué. Cet être n'est-il donc pas, selon toi-même, le Dieu de la nature, le Dieu des mers, des fleuves, des montagnes, de ce globe, où tu n'occupes qu'une si petite place, de tous ces autres globes que tu vois rouler dans l'espace autour du soleil qui t'éclaire ? Cesse donc de t'obstiner à ne voir que toi seul dans la nature ; ne te flatte pas que le genre humain, qui se renouvelle & disparoît comme les feuilles des arbres, puisse absorber tous les soins & la tendresse de l'agent universel, qui, selon toi, règle les destins de toutes choses.

III. QU'EST-CE que la race humaine comparée à la terre ? qu'est-ce que cette terre comparée au soleil ? qu'est-ce que notre soleil comparé à cette foule de soleils qui, à des distances immenses, remplissent la voûte du firmament, non pour réjouir tes regards, non pour exciter ton admiration, comme tu te l'imagines ; mais pour occuper la place que

la nécessité leur assigne. O homme foible & vain !
remets-toi donc à ta place ; reconnais par tout
les effets de la nécessité ; reconnais dans tes biens
& tes maux les différentes façons d'agir des êtres
doués de propriétés diverses dont la nature est
l'assemblage , & ne suppose plus à son prétendu
moteur une bonté ou une malice incompatibles ,
des qualités humaines , des idées & des vues qui
n'existent qu'en toi-même.

EN dépit de l'expérience, qui dément à chaque
instant les vues bienfaisantes que les hommes sup-
posent à leur Dieu, ils ne cessent de l'appeler bon ;
lorsque nous nous plaignons des désordres & des
calamités, dont nous sommes si souvent les victimes
& les témoins, on nous assure que ces maux ne
sont qu'apparens ; on nous dit que si notre esprit
borné pouvoit sonder les profondeurs de la sagesse
divine & les trésors de la bonté, nous verrions
toujours les plus grands biens résulter de ce que
nous appelons des maux. Malgré ces réponses tri-
voles, nous ne pouvons jamais trouver du bien
que dans les objets qui nous affectent d'une façon
favorable à notre existence actuelle ; nous serons
toujours forcés de trouver du désordre & du mal
dans tout ce qui nous affectera, même en passant,
d'une façon douloureuse ; si Dieu est l'auteur des
causes qui produisent en nous ces deux façons de
sentir si opposées, nous serons obligés d'en con-
clure qu'il est tantôt bon & tantôt méchant ; à moins
qu'on ne veuille convenir qu'il n'est ni l'un ni
l'autre, & qu'il agit nécessairement. Un monde où
l'homme éprouve tant de maux, ne peut être
soumis à un Dieu parfaitement bon ; un monde
où l'homme éprouve tant de biens, ne peut être
gouverné par un Dieu méchant. Il faut donc ad-

mettre deux principes également puissans, opposés l'un à l'autre; ou bien il faut convenir que le même Dieu est alternativement bon & méchant; ou enfin il faut avouer que ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait; dans ce cas ne seroit-il pas inutile de l'adorer ou de le prier? vu qu'il ne seroit alors que le *deslin*, la nécessité des choses; ou du moins il seroit soumis aux règles invariables qu'il se seroit imposées à lui-même.

POUR justifier ce Dieu des maux qu'il fait éprouver au genre humain, on nous dit qu'il est juste, & que ces maux sont des châtimens qu'il inflige pour les injures qu'il a reçues des hommes. Ainsi l'homme a le pouvoir de faire souffrir son Dieu! mais pour offenser quelqu'un, il faut supposer des rapports entre nous & celui que nous offensois; quels sont les rapports qui peuvent subsister entre les foibles mortels & l'être infini qui a créé le monde? Offenser quelqu'un, c'est diminuer la somme de son bonheur, c'est l'affliger, c'est le priver de quelque chose, c'est lui faire éprouver un sentiment douloureux. Comment est-il possible que l'homme puisse altérer le bien-être du souverain tout puissant de la nature, dont le bonheur est inaltérable? comment les actions physiques d'un être matériel peuvent-elles influer sur une substance immatérielle, & lui faire éprouver des sentimens incommodes? comment une foible créature, qui a reçu de Dieu son être, son organisation, son tempérament, d'où résultent ses passions, sa façon d'agir & de penser, peut-elle agir contre le gré d'une force irresistible, qui ne consent jamais au désordre ou au péché?

D'un autre côté la justice, d'après les seules idées que nous puissions nous en former, suppose

une disposition permanente de rendre à chacun ce qui lui est dû; or la théologie nous répète sans cesse que Dieu ne nous doit rien; que les biens qu'il nous accorde sont des effets gratuits de sa bonté, & que, sans blesser son équité, il peut disposer à son gré des ouvrages de ses mains, & même les plonger, s'il lui plaisoit, dans l'abîme de la misère. Mais en cela je ne vois pas l'ombre de la justice; je n'y vois que la plus affreuse des tyrannies; j'y trouve l'abus le plus révoltant de la puissance. En effet ne voyons-nous pas l'innocence souffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant & récompensé sous l'empire de ce Dieu dont on vante la justice (1)? Ces maux sont passagers, dites-vous, ils n'auront qu'un temps. A la bonne heure, mais votre Dieu est donc injuste au moins pour quelque temps? C'est, direz-vous, pour leur bien qu'il châtie ses amis. Mais, s'il est bon, comment peut-il consentir à les laisser souffrir, même pour un temps? s'il fait tout, qu'a-t-il besoin d'éprouver ses favoris dont il n'a rien à craindre? s'il est vraiment tout puissant, ne pourroit-il pas leur épargner ces infortunes passagères & leur procurer tout d'un coup une félicité du-

(1) *Dies deficiet, si velim numerare quibus bonis male evenierit; nec mirus si commemorem quibus malis optime.* CICER. DE NAT. DEOR. Lib. V.

Si un roi vertueux possédoit l'anneau de Gyges, c'est-à-dire, avoit la faculté de se rendre invisible, ne s'en servirait-il pas pour remédier aux abus, pour récompenser les bons, pour prévenir les complots des méchans, en un mot, pour faire régner l'ordre & le bonheur dans ses Etats? Dieu est un monarque invisible & tout-puissant, cependant ses états sont le théâtre du crime & du désordre, il ne remédie à rien.

nable ? si sa puissance est inébranlable qu'a-t-il besoin de s'inquiéter des vains complots que l'on voudroit faire contre lui ?

QUEL est l'homme rempli de bonté & d'humanité qui ne désirât de tout son cœur de rendre ses semblables heureux ? Si Dieu surpasse en bonté tous les êtres de l'espèce humaine, pourquoi ne fait-il point usage de sa puissance infinie pour les rendre tous heureux ? Cependant nous voyons que sur la terre presque personne n'a lieu d'être satisfait de son sort. Contre un mortel qui jouit, on en voit des millions qui souffrent ; contre un riche qui vit dans l'abondance, il est des millions de pauvres qui manquent du nécessaire ; des nations entières gémissent dans l'indigence pour satisfaire les passions de quelques princes, de quelques grands que toutes leurs vexations ne rendent pas plus fortunés pour cela. En un mot, sous un Dieu tout-puissant, dont la bonté n'a point de bornes, la terre est par-tout arrosée des larmes des misérables. Que répond-on à tout cela ? On nous dit froidement, que *les jugemens de Dieu sont impénétrables* ; en ce cas, demanderai-je, de quel droit voulez-vous en raisonner ? sur quel fondement lui attribuez-vous une vertu que vous ne pouvez point pénétrer ? quelle idée vous formez-vous d'une justice qui ne ressemble jamais à celle de l'homme ?

ON nous dit que la justice de Dieu est balancée par sa clémence, sa miséricorde & sa bonté. Mais qu'entendons-nous par clémence ? n'est-elle pas une dérogation aux règles sévères d'une justice exacte & rigoureuse, qui fait que l'on remet à quelqu'un le châtiment qu'il avoit mérité ? Dans

un prince, la clémence est, ou une violation de la justice, ou l'exemption d'une loi trop dure; les loix d'un Dieu infiniment bon, équitable & sage peuvent-elles donc être trop sévères, & s'il est vraiment immuable, peut-il y déroger un instant? Nous approuvons néanmoins la clémence dans un souverain, quand sa trop grande facilité ne devient pas nuisible à la société; nous l'estimons, parce qu'elle annonce en lui de l'humanité, de la douceur, une âme compatissante & noble, qualités que dans nos maîtres nous préférons à la rigueur, à la dureté, à l'inflexibilité. D'ailleurs les loix humaines sont défectueuses; elles sont souvent trop sévères; elles ne peuvent prévoir toutes les circonstances & tous les cas; les châtimens qu'elles décrètent ne sont pas toujours justes & proportionnés aux délits. Il n'en est point ainsi des loix d'un Dieu que nous supposons parfaitement juste & sage; ses loix doivent être si parfaites, que jamais elles ne puissent souffrir d'exceptions; la divinité ne peut, par conséquent, jamais y déroger sans blesser son immuable équité.

La vie future fut inventée pour mettre à couvert la justice de la divinité, & pour la disculper des maux que souvent elle fait éprouver en ce monde à ses plus grands favoris: c'est là, nous dirons, que le monarque céleste doit procurer à ses élus un bien-être inaltérable, qu'il leur avoit refusé sur la terre; c'est là qu'il dédommagera ceux qu'il aime des injustices passagères, des épreuves affligeantes qu'il leur avoit fait supporter ici bas. Cependant cette invention est-elle faite pour nous donner des idées bien claires & bien propres à justifier la providence? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, sur quel fondement pourroient-elles at-

tendre dans l'avenir un bonheur plus réel & plus constant, que celui dont elles jouissent à présent? Ce sera, dit-on, fondées sur ces promesses, contenues dans ses oracles révélés. Mais est-il bien sûr que ses oracles sont émanés de lui? D'un autre côté le système de l'autre vie ne justifie pas ce Dieu d'une injustice au moins passagère; or, une injustice, même passagère, ne détruit-elle point l'immutabilité que l'on attribue à la divinité? Enfin, un être tout-puissant, que l'on fait l'auteur de toutes choses, n'est-il pas lui-même la cause première ou le complice des offenses qu'on lui fait? n'est-il pas le véritable auteur du mal ou du péché qu'il permet, tandis qu'il pourroit l'empêcher; & dans ce cas peut-il avec justice punir ceux qui s'en rendent coupables?

L'ON entrevoit déjà la foule des contradictions & des hypothèses extravagantes auxquelles les attributs que la théologie prête à son Dieu, doivent nécessairement donner lieu. Un être revêtu à la fois de tant de qualités discordantes sera toujours indéfinissable, ne présentera que des notions qui se détruisent les unes les autres, & il sera par conséquent un être de raison. Ce Dieu a, dit-on, créé le ciel, la terre & tous les êtres qui les habitent, en vue de sa propre gloire. Mais un monarque supérieur à tous les êtres, qui n'a point de rivaux ni d'égaux dans la nature, qui ne peut être comparé à aucune de ses créatures, peut-il être animé du désir de la gloire? peut-il craindre d'être avili aux yeux de ses semblables? a-t-il besoin de l'estime, des hommages, de l'admiration des hommes? L'amour de la gloire n'est en nous que le désir de donner à nos semblables une haute idée de nous-mêmes; cette passion est louable,

lorsqu'elle nous détermine à faire des choses utiles & grandes ; mais plus souvent encore elle n'est qu'une foiblesse attachée à notre nature, elle n'est qu'un desir de nous distinguer des êtres avec qui nous nous comparons. Le Dieu dont on nous parle doit être exempt de cette passion : il n'a point de semblables, il n'a point d'émules, il ne peut s'offenser des idées que l'on a de lui. sa puissance ne peut souffrir aucune diminution, rien ne peut troubler son éternelle félicité, ne faut-il pas en conclure qu'il ne peut être ni susceptible de desirer la gloire, ni sensible aux louanges & à l'estime des hommes ? Si ce Dieu est jaloux de ses prérogatives, de ses titres, de son rang, de sa gloire, pourquoi souffre-t-il que tant d'hommes puissent l'offenser ? pourquoi permet-il que tant d'autres aient de lui des opinions si défavorables ? pourquoi s'en trouve-t-il quelques-uns qui ont la témérité de lui refuser l'encens dont son orgueil est si flatté ? comment permet-il qu'un mortel comme moi ose attaquer ses droits, ses titres, son existence même ? C'est pour te punir, dites-vous, d'avoir abusé de ses graces. Mais pourquoi permet-il que j'abuse de ses graces ? ou pourquoi les graces qu'il me donne, ne sont-elles pas suffisantes pour me faire agir selon ses vues ? C'est qu'il t'a fait libre. Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit prévoir que je pourrois abuser ? est-ce donc un présent bien digne de sa bonté qu'une faculté qui me met à portée de braver sa toute-puissance, de lui débaucher ses adorateurs, de me rendre moi-même éternellement malheureux ? n'eût-il pas été plus avantageux pour moi de n'être jamais né, ou du moins d'avoir été mis au rang des brutes ou des pierres, que d'être malgré moi placé parmi les êtres intelligens, pour y exercer

le fatal pouvoir de me pendre sans ressources ni en outrageant ou en méconnoissant l'arbitre de mon sort ? Dieu n'eût-il pas bien mieux montré sa bonté toute-puissante à mon égard si Dieu n'eût-il pas travaillé plus efficacement à sa propre gloire, s'il m'eût forcé de lui rendre mes hommages, & par là de mériter un bonheur ineffable ?

Le système si peu fondé de la liberté de l'homme, que nous avons détruit ci-devant, fut visiblement imaginé pour laver l'auteur de la nature du reproche qu'on doit lui faire d'être l'auteur, la source, la cause primitive des crimes de ses créatures. En conséquence de ce présent funeste, donné par un Dieu bon, les hommes, suivant les idées sinistres de la théologie, seront pour la plupart éternellement punis de leurs fautes en ce monde. Des supplices recherchés & sans fin sont, par la justice d'un Dieu miséricordieux, réservés à des êtres fragiles, pour des délits passagers, pour de faux raisonnemens, pour des erreurs involontaires, pour des passions nécessaires qui dépendent du tempérament que ce Dieu leur a donné, des circonstances où il les a placés, ou, si bon veut, de l'abus de cette prétendue liberté qu'un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder à des êtres capables d'en abuser. Appellerions-nous bon, raisonnable, juste, clément, miséricordieux un père qui armeroit la main d'un enfant pétulant dont il connoitroit l'imprudence, d'un couteau dangereux & tranchant, & qui le puniroit pendant toute sa vie pour s'en être lui-même blessé ? Appellerions-nous juste, clément & miséricordieux un prince, qui ne proportionnant point le châtiment à l'offense, ne mettroit point de fin aux

tourmens d'un sujet qui dans l'ivresse auroit passagèrement blessé sa vanité, sans pourtant lui causer aucun préjudice réel, sur-tout après avoir pris soin lui-même de l'énivrer. Regardons-nous comme tout-puissant un monarque dont les états seroient dans une éternelle anarchie, qu'à l'exception d'un petit nombre de sujets fidèles, tous les autres pourroient à chaque instant mépriser ses loix, l'insulter lui-même, frustrer ses volontés ? O théologiens ! convenez que votre Dieu n'est qu'un amas de qualités qui forment un tout aussi incompréhensible pour votre esprit que pour le mien : à force de le surcharger d'attributs incompatibles vous en avez fait une vraie chimère, que toutes vos hypothèses ne peuvent maintenir dans l'existence que vous voulez lui donner.

ON répond néanmoins à ces difficultés, que la bonté, que la sagesse, que la justice sont en Dieu des qualités si éminentes, ou si peu semblables aux nôtres, qu'elles n'ont aucun rapport avec ces mêmes qualités, quand elles se trouvent dans les hommes. Mais, répliquerai-je, comment me former une idée de ces perfections divines, si elles ne ressemblent en rien à celle de ces vertus que je trouve dans mes semblables, ou aux dispositions que je sens en moi-même ? Si la justice de Dieu n'est point celle des hommes ; si elle opère de la façon que les hommes appellent injustice ; si sa bonté, sa clémence, sa sagesse ne se manifestent point par les signes auxquels nous pouvons les reconnoître ; si toutes ses qualités divines sont contraires aux idées reçues ; si dans la théologie toutes les notions humaines sont obscurcies ou renversées, comment des mortels, semblables à moi, prétendent-ils les annoncer, les connoître, les expliquer

aux autres ? La théologie donneroit-elle à l'esprit le don ineffable de concevoir ce que nul homme n'est à portée de comprendre ? procureroit-elle à ses supports la faculté merveilleuse d'avoir des idées précises d'un Dieu composé de tant de qualités contradictoires ? en un mot, le théologien seroit-il lui-même un Dieu ?

O N nous ferme la bouche en disant que Dieu lui-même a parlé, qu'il s'est fait connoître aux hommes. Mais quand &c. à qui ce Dieu a-t-il parlé ? Où sont ses divins oracles ? Cent voix s'élèvent à la fois, cent mains même les montrent dans des recueils absurdes & discordans : je les parcours & par-tout je trouve que le Dieu de la sagesse a parlé un langage obscur, insidieux, déraisonnable. Je vois que le Dieu de la bonté a été cruel & sanguinaire ; que le Dieu de la justice a été injuste & partial, a ordonné l'iniquité ; que le Dieu des miséricordes destine les plus affreux châtimens aux malheureuses victimes de sa colère. D'ailleurs que d'obstacles se présentent quand il s'agit de vérifier les prétendues révélations d'une divinité qui, dans deux contrées de la terre, n'a jamais tenu le même langage ; qui a parlé en tant de lieux, tant de fois & toujours si diversement, qu'elle semble ne s'être montrée par-tout que dans le dessein formé de jeter l'esprit humain dans la plus étrange perplexité.

LES rapports que l'on suppose entre les hommes & leur Dieu ne peuvent être fondés que sur les qualités morales de cet être : si ces qualités morales ne sont point connues des hommes, elles ne peuvent servir de modèle à des hommes. Il faudroit que ces qualités fussent de nature à en être con-

nues, pour en être imitées; comment puis-je imiter un Dieu dont la bonté, la justice ne ressemblent en rien aux miennes, ou plutôt sont directement contraires à ce que j'appelle soit justice soit bonté? Si Dieu n'est rien de ce que nous sommes, comment pouvons-nous, même de loin, nous proposer de l'imiter, de lui ressembler, de suivre la conduite nécessaire pour lui plaire en nous conformant à lui? quels peuvent être, en effet, les motifs du culte, des hommages, de l'obéissance que l'on nous dit de rendre à l'être suprême, si nous ne les établissons sur sa bonté, sur sa véracité, sur sa justice, en un mot, sur des qualités telles que nous pouvons les connoître & comment en avoir des idées claires, si ces qualités en Dieu ne sont plus de la même nature qu'en nous.)

ON nous dira, sans doute, qu'il ne peut y avoir de proportions entre le créateur & son ouvrage; que l'argille n'est point en droit de demander au potier qui la façonne, *pourquoi m'as-tu formé ainsi?* Mais s'il n'y a point de proportion entre l'ouvrier & son ouvrage; s'il n'y a point entre eux d'analogie, quels peuvent être les rapports qui subsisteront entre eux? si Dieu est incorporel, comment agit-il sur les corps; ou comment des êtres corporels peuvent-ils agir sur lui, l'offenser, troubler son repos, exciter en lui des mouvemens de colère? Si l'homme n'est, relativement à Dieu, qu'un *vasc d'argille*, ce *vasc* ne doit ni prier ni actions de grâces à son potier pour la forme qu'il a voulu lui donner. Si ce potier s'irrite contre son *vasc* pour l'avoir mal formé, ou pour l'avoir rendu incapable des usages auxquels il l'avoit destiné, le potier, s'il n'est un insensé, devrait s'en

prendre à lui-même des défauts qu'il y trouve; il peut bien le briser, mais le *vasé* ne pourra l'en empêcher, il n'aura ni motifs ni moyens pour fléchir sa colère; il sera forcé de subir son sort, & le potier seroit complètement privé de raison, s'il vouloit punir son vase au lieu de le refaire pour lui donner une forme plus convenable à ses desseins.

L'ON voit que d'après ces notions les hommes n'ont pas plus de rapports avec Dieu que les pierres. Mais si Dieu ne doit rien aux hommes; s'il n'est tenu de leur montrer ni justice ni bonté, les hommes de leur côté ne peuvent lui rien devoir. Nous ne connoissons point entre les êtres de rapports qui ne soient réciproques; les devoirs des hommes entre eux sont fondés sur leurs besoins mutuels; si Dieu na pas besoin d'eux, il ne peut leur rien devoir, & les hommes ne peuvent l'offenser. Cependant l'autorité de Dieu ne peut être fondée que sur le bien qu'il fait aux hommes, & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne peuvent avoir d'autres motifs que l'espoir du bonheur qu'ils attendent de lui; s'il ne leur doit point ce bonheur tous leurs rapports sont anéantis & leurs devoirs n'existent plus. Ainsi, de quelque façon que l'on envisage le système théologique, il se détruit lui-même. La théologie ne sentira-t-elle jamais que plus elle s'efforce d'exalter son Dieu, d'exagérer sa grandeur, plus elle le rend incompréhensible pour nous? que plus elle l'éloigne de l'homme, ou plus elle déprime celui-ci, & plus elle affoiblit les rapports qu'elle avoit supposés entre ce Dieu & lui? Si le souverain de la nature est un être infini & totalement différent de notre espèce, & si l'homme n'est à ses yeux qu'un ciron

ou un peu de boue, il est clair qu'il ne peut y avoir de rapports moraux entre des êtres si peu analogues, & il est encore plus évident que le vase qu'il a formé ne peut point raisonner sur son compte.

C'EST pourtant sur les rapports subsistans entre l'homme & son Dieu, que tout culte se fonde. Néanmoins toutes les religions du monde ont pour base un Dieu despote; mais le despotisme n'est-il pas un pouvoir injuste & déraisonnable? Attribuer à la divinité l'exercice d'un tel pouvoir, n'est-ce pas saper également sa bonté, sa justice, sa sagesse infinies? Les hommes, en voyant les maux dont souvent ils se trouvent assaillis en ce monde, sans pouvoir deviner par où ils ont pu s'attirer la colère divine, seront toujours tentés de croire que le maître de la nature est un sultan qui ne doit rien à ses sujets, qui n'est point obligé de leur rendre aucuns comptes, qui n'est point tenu de se conformer aux loix, qui n'est pas lui-même soumis aux règles qu'il prescrit aux autres, qui peut en conséquence être injuste, qui a le droit de pousser sa vengeance au-delà de toutes les bornes. Enfin, des théologiens ont prétendu que Dieu seroit le maître de détruire & de replonger dans le chaos l'univers que sa sagesse en avoit tiré; tandis que ces mêmes théologiens, nous citent l'ordre & l'arrangement merveilleux de cet univers comme la preuve la plus convaincante de son existence (1).

(1) Nous concevons au moins, dit le docteur Gastrell, que Dieu pourroit bouleverser l'univers & le replonger dans le chaos. VOYEZ DÉFENSE DE LA RELIGION TANT NATURELLE QUE RÉVÉLÉE.

EN un mot, la théologie met au nombre des qualités de Dieu le privilège incommunicable d'agir contre toutes les loix de la nature & de la raison, tandis que c'est sur sa raison, sa justice sa sagesse, sa fidélité à remplir ses engagemens prétendus, que l'on veut établir le culte que nous lui devons & les devoirs de la morale. Quelle mer de contradictions ! Un être qui peut tout & qui ne doit rien à personne, qui dans ses décrets éternels peut les choisir ou les rejeter, les prédestiner au bonheur ou au malheur, qui est en droit de les faire servir de jouets à ses caprices & de les affliger sans raison, qui pourroit aller jusqu'à détruire & anéantir l'univers, n'est-il pas un tyran ou un démon ? Est-il rien de plus affreux que les conséquences immédiates que l'on peut tirer de ces idées révoltantes, que nous donnent de leur Dieu ceux qui nous disent de l'aimer, de le servir, de l'imiter, d'obéir à ses ordres ? ne vaudroit-il pas mieux mille fois dépendre de la matière aveugle, d'une nature privée d'intelligence, du hasard ou du néant, d'un Dieu de pierre ou de bois, que d'un Dieu que l'on suppose tendre des pièges aux hommes, les inviter à pécher, permettre qu'ils commettent des crimes qu'il pourroit empêcher, afin d'avoir le barbare plaisir de les en punir sans mesure, sans utilité pour lui-même, sans correction pour eux-mêmes, sans que leur exemple puisse servir à corriger les autres ? Une sombre terreur doit nécessairement résulter de l'idée d'un tel être ; son pouvoir nous arrachera bien des hommages serviles ; nous l'appellerons bon pour le flatter ou pour désarmer sa malice ; mais, sans renverser l'essence des choses, un pareil Dieu ne pourra se faire aimer de nous, lorsque nous réfléchirons qu'il ne nous doit rien,

qu'il a le droit d'être injuste, qu'il peut punir ses créatures pour avoir abusé de la liberté qu'il leur accorde, ou pour n'avoir point eu les grâces qu'il a voulu leur refuser.

AINSI, en supposant que Dieu n'est assreint envers nous par aucunes règles, on s'ape visiblement les fondemens de tout culte. Une théologie qui assure que Dieu a pu créer des hommes pour les rendre éternellement malheureux, ne nous montre qu'un génie malfaisant, dont la malice est un abîme inconcevable, & surpasse infiniment la cruauté des êtres les plus dépravés de notre espèce. Tel est néanmoins le Dieu qu'on a le front de proposer pour modèle au genre humain ! telle est la divinité qu'adorent des nations même qui se vantent d'être les plus éclairées de ce monde !

C'EST pourtant sur le caractère moral de la divinité, c'est-à-dire, sur sa bonté, sa sagesse, son équité, son amour de l'ordre, que l'on prétend fonder notre morale, ou la science des devoirs qui nous lient aux êtres de notre espèce. Mais comme ses perfections & ses bontés se dementent très-souvent pour faire place à des méchancetés, à des injustices, à des sévérités cruelles, on est forcé de la trouver changeante, capricieuse, inégale dans sa conduite, en contradiction avec elle-même, d'après les façons d'agir si diverses qu'on lui attribue. En effet, on la voit tantôt favorable & tantôt disposée à nuire au genre humain ; tantôt amie de la raison & du bonheur de la société, tantôt elle interdit l'usage de la raison, elle agit en ennemie de toute vertu, elle est flattée de voir la société troublée. Cependant, comme on a vu, les mortels écrasés par la crainte n'osent guère

s'avouer que leur Dieu soit injuste ou méchant ; ni se persuader qu'il les autorise à l'être ; ils en concluent seulement que tout ce qu'ils font d'après ses ordres prétendus ou dans la vue de lui plaire, est toujours très-bien, quelque nuisible qu'il paroisse d'ailleurs aux yeux de la raison. Ils le supposent le maître de créer le juste & l'injuste, de changer le bien en mal, & le mal en bien, le vrai en faux, la fausseté en vérité ; en un mot, ils lui donnent le droit d'altérer l'essence éternelle des choses ; ils font ce Dieu supérieur aux loix de la nature, de la raison, de la vertu ; ils croient ne pouvoir jamais mal faire en suivant ces préceptes les plus absurdes, les plus contraires à la morale, les plus opposés au bon sens, les plus nuisibles au repos des sociétés. Avec de tels principes ne soyons pas surpris de voir les horreurs que la religion fait commettre sur la terre. La religion la plus atroce fut la plus conséquente (1).

(1) La Religion moderne de l'Europe a visiblement causé plus de ravages & de troubles qu'aucune autre superstition connue : elle fut en cela très-conséquente à ses principes. On a beau prêcher la tolérance & la douceur au nom d'un Dieu despotique, qui seul a droit aux hommages de la terre, qui est très-jaloux, qui veut que l'on admette quelques dogmes, qui punit cruellement pour des opinions erronées, qui demande du zèle dans ses adorateurs ; un tel Dieu doit faire un fanatique persécuteur de tout homme conséquent. La théologie d'aujourd'hui est un venin subtilisé, propre à tout infecter par l'importance qu'on lui attache. A force de métaphysique, les théologiens modernes sont devenus absurdes & méchans par système : en admettant une fois les idées odieuses qu'ils donnent de la divinité, il fut impossible de leur faire entendre qu'ils devoient être humains, équitables, pacifiques, indulgens, tolérans : ils prétendirent, & prouvèrent, que ces vertus humaines & sociales n'étoient

EN fondant la morale sur le caractère peu moral d'un Dieu qui change de conduite, l'homme ne peut jamais savoir à quoi s'en tenir ni sur ce qu'il doit à Dieu, ni sur ce qu'il se doit à lui-même, ni sur ce qu'il doit aux autres. Rien ne fut donc plus dangereux que de lui persuader qu'il existoit un être supérieur à la nature, devant qui la raison devoit se taire, à qui, pour être heureux, l'on devoit tout sacrifier ici bas. Ses ordres prétendus & son exemple durent nécessairement être plus forts que les préceptes d'une morale humaine; les adorateurs de ce Dieu ne purent écouter la nature & le bon sens, que quand ils s'accorderent par hasard avec les caprices de leur Dieu, à qui l'on supposa le pouvoir d'anéantir les rapports invariables des êtres, de changer la raison en déraison, la justice en injustice, le crime même en vertu. Par une suite de ces idées, l'homme religieux n'examine jamais les volontés & la conduite du despote céleste d'après les règles ordinaires; tout inspiré qui lui viendra de sa part, & qui se prétendra chargé d'interpréter ses oracles, aura le droit de le rendre déraisonnable & criminel; son premier devoir sera toujours d'obéir à Dieu sans murmurer.

TELLES sont les conséquences fatales & nécessaires du caractère moral que l'on donne à la divinité, & de l'opinion qui persuade aux mortels qu'ils doivent obéir aveuglément au souverain absolu dont les volontés arbitraires & changeantes règlent tous les devoirs. Ceux qui ont eu les pré-

point de raison dans la cause de la religion, & seroient des trahisons & des crimes aux yeux du monarque céleste, à qui tout devoit être sacrifié.

miers le front de dire aux hommes, qu'en matière de religion il ne leur étoit permis de consulter ni leur raison, ni les intérêts de la société, se sont évidemment proposé d'en faire les jouets ou les instrumens de leur propre méchanceté. C'est donc de cette erreur radicale que sont parties toutes les extravagances que les différentes religions ont apportées sur la terre, les fureurs sacrées qui l'ont ensanglantée, les persécutions inhumaines qui ont tant de fois désolé les nations, en un mot, toutes ces horribles tragédies, dont le nom du très-haut fut la cause & le prétexte ici bas. Toutes les fois qu'on voulut rendre les hommes infociables, on leur cria que Dieu le vouloit ainsi. Ainsi, les théologiens eux-mêmes ont pris soin de calomnier & de diffamer le fantôme qu'ils ont élevé pour leur intérêt sur les débris de la raison humaine, & d'une nature très-méconnue, mais mille fois préférable à un Dieu tyrannique, qu'ils rendent odieux pour toute âme honnête, en croyant l'exalter & le couvrir de gloire. Ces théologiens sont les vrais destructeurs de leur propre idole, par les qualités contradictoires qu'ils accumulent sur elle : ce sont eux qui, comme on le prouvera encore par la suite, rendent la morale incertaine & flottante, en la fondant sur un Dieu changeant, capricieux, bien plus souvent injuste & cruel, que rempli de bonté. Ce sont eux qui la renversent & l'anéantissent en ordonnant le crime, le carnage, la barbarie au nom du souverain de l'univers, & en nous interdisant l'usage de la raison, qui seule devroit régler nos actions & nos idées.

QUOI QU'IL en soit, en admettant, si l'on veut, pour un instant que Dieu possède toutes les vertus

LA NATURE, CHAP. III. 81

humaines dans un degré de perfection infinie, nous serons bientôt forcés de reconnoître qu'il ne peut les allier avec les attributs métaphysiques, théologiques & négatifs dont nous avons déjà parlé. Si Dieu est un pur esprit, comment pourroit-il agir comme l'homme, qui est un être corporel? Un pur esprit ne voit rien; il n'entend ni nos prières ni nos cris; il ne peut s'attendrir sur nos misères, étant dépourvu des organes par le ministère desquels les sentimens de la pitié peuvent s'exciter en nous: il n'est point immuable, si ses dispositions peuvent changer: il n'est point infini, si la nature entière, sans être lui, peut exister conjointement avec lui; il n'est point tout-puissant, s'il permet ou s'il ne prévient pas le mal & les désordres dans le monde. Il n'est point par-tout, s'il n'est pas dans l'homme qui pèche, ou s'il s'en retire au moment où il commet le péché. Ainsi, de quelque façon que l'on regarde ce Dieu, les qualités humaines qu'on lui assigne s'entredétruisent nécessairement, & ces mêmes qualités ne peuvent aucunement se combiner avec les attributs surnaturels que la théologie lui donne.

A L'ÉGARD de la *révélation* prétendue des volontés de Dieu, loin d'être une preuve de sa bonté ou de sa tendresse pour les hommes, elle ne seroit qu'une preuve de sa malice. En effet, toute révélation suppose que la divinité a pu laisser manquer le genre humain pendant longtemps de la connoissance des vérités les plus importantes à son bonheur. Cette révélation faite à un petit nombre d'hommes choisis, annonçeroit de plus dans cet être une partialité, une prédilection injustes, peu compatibles avec la bonté du père commun de la race humaine. Cette révélation

nuiroit encore à l'immutabilité divine, puisque Dieu auroit permis dans un temps que les hommes ignorassent les volontés, & qu'il auroit voulu dans un autre temps qu'ils en fussent instruits. Cela posé, toute révélation est contraire aux notions qu'on nous donne de la justice, de la bonté d'un Dieu qu'on nous dit immuable, & qui, sans avoir besoin de se révéler ou de se faire connoître par des miracles, pourroit instruire & convaincre les hommes, leur inspirer les idées qu'il desire, en un mot, disposer de leurs esprits & de leurs cœurs. Que sera-ce si nous voulons examiner en détail toutes les prétendues révélations que l'on assure avoir été faites aux mortels ! Nous y verrons que ce Dieu n'y débite que des fables indignes d'un être sage, n'y agit que d'une manière contraire aux notions naturelles de l'équité ; n'y annonce que des énigmes & des oracles impossibles à comprendre ; se peint lui-même sous des traits incompatibles avec ses perfections infinies ; exige des puérilités qui le dégradent aux yeux de la raison ; déranger l'ordre qu'il avoit établi dans la nature pour convaincre des créatures, à qui jamais il ne parvient à faire prendre les idées, les sentimens, la conduite qu'il voudroit leur inspirer. Enfin nous trouverons que Dieu ne s'est jamais manifesté que pour annoncer des mystères inexplicables, des dogmes intelligibles, des pratiques ridicules, pour jeter l'esprit humain dans la crainte, la défiance & la perplexité, & sur-tout pour fournir une source intarissable aux disputes des mortels (1).

(1) Il est évident que toute révélation qui n'est pas claire, ou qui enseigne des *mystères*, ne peut être l'ouvrage d'un être intelligent & sage : dès qu'il parle, on doit présumer que c'est pour être entendu de ceux à qui il veut se ma-



ON voit donc que les idées que la théologie nous donne de la divinité seront toujours confuses, incompatibles, & finiront nécessairement par nuire au repos des humains. Ces notions obscures & ces spéculations vagues feroient assez indifférentes, si les hommes ne regardoient comme importantes leurs rêveries sur l'être inconnu dont ils croient dépendre, & s'ils n'en tiroient des inductions pernicieuses pour eux-mêmes. Comme ils n'auroient jamais de mesure commune & fixe pour juger de cet être, enflanté par des imaginations variées & diversement modifiées, ils ne pourront jamais ni s'entendre, ni s'accorder sur les idées qu'ils s'en formeront. De-là cette diversité nécessaire dans les opinions religieuses, qui de tout temps ont donné lieu à des querelles insensées, que l'on regarda toujours comme très-essentielles, & qui ont conséquemment toujours intéressé la tranquillité des nations. Un homme d'un sang bouillant ne s'accommodera point du Dieu d'un homme flegmatique & tranquille; un homme infirme, bilieux, mécontent ne verra point ce Dieu du même oeil, que celui qui jouit d'un tempérament plus sain, d'où résultent communément la gaîté, le contentement, la paix. Un homme bon, équitable, compatissant & tendre ne s'en fera point le même portrait, que celui qui est d'un caractère dur.

nifester. Parler pour n'être point entendu, n'annoncer que de la folie ou de la mauvaise foi. Il est donc très-démonstré que tout ce que les prêtres ont appelé des *mystères*, sont des inventions faites pour jeter un voile épais sur leurs propres contradictions & leur propre ignorance sur la divinité. Ils tranchèrent toutes les difficultés en disant, c'est un *mystère*. D'ailleurs leur intérêt voulut que les hommes n'entendissent rien à la science prétendue dont ils s'étoient faits les dépositaires.

inflexible & méchant. Chaque individu modifia toujours son Dieu d'après sa propre façon d'être, de penser & de sentir. Un homme sage, honnête & sensé ne pourra jamais se figurer qu'un Dieu puisse être cruel & déraisonnable.

NÉANMOINS, comme la crainte prévida nécessairement à la formation des Dieux; comme l'idée de la divinité fut continuellement associée à celle de la terreur, son nom fit toujours trembler les mortels, il réveilla dans leur esprit des idées lugubres & désolantes; tantôt il les jeta dans l'inquiétude, tantôt il mit leur imagination en feu. L'expérience de tous les siècles nous prouve que ce nom vague, devenu pour le genre humain la plus importante des affaires, répand par-tout la consternation ou l'ivresse, & produit dans les esprits les plus affreux ravages. Il est bien difficile qu'une crainte habituelle, qui est sans contredit la plus incommode des passions, ne soit un levain fatal, capable d'aigrir à la longue les tempéramens les plus modérés.

Si un misanthrope, en haine de la race humaine, eût formé le projet de jeter les hommes dans la plus grande perplexité, eût-il pu imaginer un moyen plus efficace que de les occuper sans relâche d'un être non-seulement inconnu, mais encore totalement impossible à connoître, qu'il leur eût annoncé pourtant comme le centre de toutes leurs pensées, comme le modèle & le but unique de leurs actions, comme l'objet de toutes leurs recherches, comme une chose plus importante que la vie, puisque leur félicité présente & future devoit nécessairement en dépendre? que feroit-ce si à ces idées, déjà si propres à leur troubler le cerveau, il joignoit encore celle d'un monarque absolu qui

ne suit aucunes règles dans sa conduite, qui n'est lié par aucuns devoirs; qui peut punir pendant l'éternité les offenses qu'on lui fait dans le temps; dont il est très-aisé de provoquer la fureur, qui s'irrite des idées & des pensées des hommes, dont même, sans le savoir, on peut encourir la disgrâce. Le nom d'un pareil être suffiroit assurément pour porter le trouble, la désolation, la consternation dans les âmes de tous ceux qui l'entendroient prononcer; son idée les poursuivroit par-tout, elle les affligeroit sans cesse, elle les jeteroit dans le désespoir. A quelle torture leur esprit ne se mettroit-il pas pour chercher à deviner cet être si redoutable, pour découvrir le secret de lui plaire, pour imaginer ce qui peut le désarmer? dans quelles frayeurs ne feroit-on pas de n'avoir pas rencontré juste! que de disputes sur la nature, sur les qualités d'un être également inconnu de tous les hommes, & vu diversément par chacun d'eux! quelle variété dans les moyens que l'imagination enfanteroit pour trouver grace devant ses yeux ou pour écarter son courroux!

TELLE est mot pour mot l'histoire des effets que le nom de Dieu a produits sur la terre. Les hommes en furent toujours effrayés, parce qu'ils n'eurent jamais d'idées fixes de l'être que ce nom pouvoit représenter. Les qualités que quelques spéculateurs, à force de se creuser le cerveau, ont cru découvrir en lui, ne firent que troubler le repos des nations & de chacun des citoyens qui les composent, les alarmer sans sujet, les remplir d'aigreurs & d'animosités, rendre leur existence malheureuse, leur faire perdre de vue les réalités nécessaires à leur bonheur. Par le charme magique de ce mot redoutable, le genre humain demeura

comme engourdi & stupéfait, ou bien un fanatisme aveugle le rendit furieux ; tantôt abattu par la crainte, il rampa comme un esclave qui se courbe sous la verge d'un maître inexorable toujours prêt à frapper : il crut n'être né que pour servir ce maître qu'il ne connut jamais, & dont on lui donna les idées les plus terribles, pour trembler sous son joug, pour travailler à l'appaiser, pour redouter ses vengeances, pour vivre dans les larmes & la misère. S'il leva ses yeux baignés de pleurs vers son Dieu, ce fut dans l'excès de sa douleur ; il s'en défia néanmoins toujours, parce qu'il le crut injuste, sévère, capricieux, implacable. Il ne put ni travailler à son bonheur, ni rassurer son cœur, ni consulter sa raison, parce qu'il sanglotta toujours & qu'il ne lui fut jamais permis de perdre de vue ses craintes. Il devint l'ennemi de lui-même & de ses semblables, parce qu'on lui persuada que le bien-être lui étoit ici-bas interdit. Toutes les fois qu'il fut question de son tyran céleste, il n'eut plus de jugement, il ne raisonna plus, il tomba dans un état d'enfance ou de délire qui le soumit à l'autorité. L'homme fut destiné à la servitude dès le sein de sa mère, & l'opinion tyrannique le força de porter ses fers pendant le reste de ses jours. En proie aux terreurs paniques que l'on ne discontinua point de lui inspirer, il ne parut être venu sur la terre que pour y rêver, y gémir, y soupirer, se nuire à lui-même, se priver de tout plaisir, se rendre la vie amère ou troubler la félicité des autres. Perpétuellement infesté par les terribles chimères que son imagination en délire lui présenta sans cesse, il fut abject, stupide, déraisonnable, & souvent il devint méchant pour honorer le Dieu qu'on lui proposa pour modèle ou qu'on lui dit de venger.

C'EST ainsi que les mortels se prosternent de race en race devant les vains fantômes que la crainte, dans l'origine, fit éclore au sein de l'ignorance & des calamités de la terre. C'est ainsi qu'ils adorent en tremblant les vaines idoles qu'ils élèvent dans les profondeurs de leur propre cerveau, dont ils ont fait un sanctuaire : rien ne peut les détromper, rien ne peut leur faire sentir que c'est eux-mêmes qu'ils adorent, qu'ils tombent à genoux devant leur propre ouvrage, qu'ils s'effraient du tableau bizarre qu'ils ont eux-mêmes tracé; ils s'obstinent à se prosterner, à s'inquiéter, à trembler; ils se font un crime du desir même de dissiper leurs craintes; ils méconnoissent la ridicule production de leur propre démence : ils se conduisent comme des enfans qui se font peur à eux-mêmes, quand ils retrouvent dans un miroir leurs propres traits qu'ils ont défigurés. Leurs extravagances si fâcheuses pour eux-mêmes, ont pour époque dans le monde la notion funeste d'un Dieu; elles continueront & se renouvelleront jusqu'au temps où cette notion inintelligible ne sera plus regardée comme importante & nécessaire au bonheur des sociétés. En attendant, il est évident que celui qui parviendrait à détruire cette notion fatale, ou du moins à diminuer ses terribles influences, seroit, à coup sûr, l'ami du genre humain.



C H A P I T R E I V.

*Examen des preuves de l'existence de Dieu,
données par Clarke.*

L'UNANIMITÉ des hommes à reconnoître un Dieu est communément regardée comme la preuve la plus forte de l'existence de cet être. Il n'est point, nous dit-on, de peuple sur la terre qui n'ait des idées vraies ou fausses d'un agent tout-puissant qui gouverne le monde. Les Sauvages les plus grossiers, ainsi que les nations les plus civilisées, sont également forcés de remonter par la pensée à une cause première de tout ce qui existe; ainsi, nous assure-t-on, le cri de la nature même doit nous convaincre de l'existence d'un Dieu, dont elle a pris soin de graver la notion dans l'esprit de tous les hommes, &c. l'on conclut de-là que l'idée de Dieu est une idée innée.

Si, dégagés de préjugés, nous analysons cette preuve, qui paroît si triomphante à bien des gens, vous verrez que le consentement universel des hommes, sur un objet qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu connoître, ne prouve rien; il nous prouve seulement qu'ils ont été des ignorans & des insensés, toutes les fois qu'ils ont tenté de se faire quelque idée d'un être caché qu'ils ne pouvoient soumettre à l'expérience, ou de raisonner sur la nature de cet être qu'ils ne purent jamais saisir par aucun côté. Les notions fâcheuses de la divinité, que nous voyons répandues sur la terre, nous annoncent uniquement que les hommes en toute contrée,

ont essuyé d'affreux revers, ont éprouvé des dé-
 fastres & des révolutions, ont senti des peines,
 des chagrins, des douleurs dont ils ont méconnu
 les causes physiques & naturelles. Les événemens
 dont ils ont été les victimes ou les témoins, ont
 excité leur admiration ou leur frayeur; & faute
 de connoître les forces & les loix de la nature,
 ses ressources infinies, les effets qu'elle doit nécessai-
 rement produire dans des circonstances données,
 ils ont cru que ces phénomènes étoient dus à quel-
 qu'agent secret, dont ils n'ont eu que des idées
 vagues, ou qu'ils ont supposé se conduire d'après
 les mêmes motifs & suivant les mêmes règles qu'ils
 avoient eux-mêmes.

LE consentement des hommes à reconnoître un
 Dieu, ne prouve donc rien, sinon que dans le
 sein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, &
 que leur imagination troublée a cherché des moyens
 de fixer ses incertitudes sur la cause inconnue des
 phénomènes qui frapportoient leurs regards, ou qui
 les obligeoient de frissonner. Leur imagination
 diverse a diversement travaillé sur cette cause tou-
 jours incompréhensible pour eux. Tous avouent
 qu'ils ne peuvent ni connoître, ni définir cette
 cause: tous disent néanmoins qu'ils sont assurés
 de son existence; & quand on vient à les presser,
 ils nous parlent d'un *esprit*, mot qui ne nous
 apprend rien que l'ignorance de celui qui le
 prononce, sans pouvoir y attacher aucune idée
 certaine.

N'EN soyons point étonnés, l'homme ne peut
 avoir d'idées réelles que des choses qui agissent,
 ou qui ont précédemment agi sur ses sens: or
 il n'y a que des objets matériels, physiques ou

naturels qui puissent remuer nos organes & nous donner des idées ; vérité qui a été assez clairement prouvée au commencement de cet ouvrage pour nous empêcher d'y insister davantage. Nous dirons donc seulement que ce qui achève de démontrer que l'idée de Dieu est une notion acquise , & non une *idée innée* , c'est la nature même de cette notion , qui varie d'un siècle à l'autre , d'une contrée à une autre , d'un homme à un autre homme ; que dis-je ? qui n'est jamais constante dans le même individu. Cette diversité , cette fluctuation , ces changemens successifs ont les vrais caractères d'une connoissance , ou plutôt , d'une erreur acquise. D'un autre côté , la preuve la plus forte que l'idée de la divinité n'est fondée que sur une erreur , c'est que les hommes sont peu-à-peu parvenus à perfectionner toutes les sciences qui avoient pour objet quelque chose de réel , tandis que la science de Dieu est la seule qu'ils n'aient jamais perfectionnée ; elle est par-tout au même point ; tous les hommes ignorent également quel est l'objet qu'ils adorent ; & ceux qui s'en sont le plus sérieusement occupés , n'ont fait qu'obscurcir de plus en plus les idées primitives que les mortels s'en étoient formées.

Dès qu'on demande quel est le Dieu devant lequel on voit les hommes prosternés , on voit aussitôt les sentimens partagés. Pour que leurs opinions fussent d'accord , il faudroit que des idées , des sensations , des perceptions uniformes eussent par-tout fait naître les opinions sur la divinité ; ce qui supposeroit des organes parfaitement semblables , remués ou modifiés par des évènements parfaitement analogues. Or comme cela n'a pu arriver , comme les hommes , essentiellement différens par leurs

tempéramens, se sont trouvés dans des circonstances très-différentes, il a fallu nécessairement que leurs idées ne fussent point les mêmes sur une cause imaginaire qu'ils virent si diversement. D'accord sur quelques points généraux, chacun se fit son Dieu à sa manière, il le craignit, il le servit à sa façon. Ainsi le Dieu d'un homme ou d'une nation ne fut presque jamais le Dieu d'un autre homme ou d'une autre nation. Le Dieu d'un peuple sauvage & grossier, est communément un objet matériel sur lequel l'esprit s'est fort peu exercé; ce Dieu paroît très-ridicule aux yeux d'un autre peuple plus policé, c'est-à-dire, dont l'esprit a bien plus travaillé. Un Dieu spirituel, dont les adorateurs méprisent le culte que rend un Sauvage à un objet matériel, est la production subtile du cerveau de plusieurs penseurs qui ont long-temps médité dans une société polie où l'on s'en est fortement & long-temps occupé. Le Dieu théologique que les nations les plus civilisées admettent aujourd'hui sans le comprendre, est, pour ainsi dire, le dernier effort de l'imagination humaine; il est au Dieu d'un Sauvage, comme un habitant de nos villes, où règne le faste, revêtu d'un habit de pourpre artistement brodé, est à un homme tout nud ou couvert simplement de la peau des bêtes. Ce n'est que dans les sociétés civilisées, où le loisir & l'aisance procurent la faculté de rêver & de raisonner, que des penseurs oisifs méditent, disputent, font de la métaphysique; la faculté de penser est presque nulle dans les Sauvages occupés de la chasse, de la pêche & du soin de se procurer une subsistance incertaine par beaucoup de travaux. L'homme du peuple parmi nous, n'a point des idées plus relevées de la divinité, & ne l'analyse pas plus que le Sauvage. Un Dieu spi-

rituel, immatériel, n'est fait que pour occuper le loisir de quelques hommes subtils, qui n'ont pas besoin de travailler pour subsister. La théologie, cette science si importante & si vantée, n'est utile qu'à ceux qui vivent aux dépens des autres, ou qui s'avrogent le droit de penser pour tous ceux qui travaillent. Cette science futile, occupée de chimères, devient dans les sociétés policées, qui n'en sont pas plus éclairées pour cela, une branche de commerce très-avantageuse pour les prêtres, & très-nuisible pour leurs concitoyens, sur-tout, quand ils ont la folie de vouloir prendre part à leurs opinions inintelligibles.

QUELLE distance infinie entre une pierre informe, un animal, un astre, une statue, & le Dieu si abstrait que la théologie moderne a revêtu d'attributs dans lesquels elle se perd elle-même ! Le Sauvage se trompe, sans doute, sur l'objet auquel il adresse ses vœux ; semblable à un enfant, il s'éprend du premier être qui frappe vivement sa vue, ou il a peur de celui dont il croit avoir reçu quelque disgrâce ; mais au moins ses idées sont-elles fixées par un être réel qu'il a devant les yeux. Le Lapon qui adore une roche, le Nègre qui se prosterne devant un serpent monstrueux, voient au moins ce qu'ils adorent : l'idolâtre se met à genoux devant une statue, dans laquelle il croit que réside une vertu cachée qu'il juge utile ou nuisible à lui-même ; mais le raisonneur subtil qu'on nomme théologien dans les nations civilisées, & qui, en vertu de sa science inintelligible, se croit en droit de se moquer du Sauvage, du Lapon, du Nègre, de l'idolâtre, ne voit pas qu'il est lui-même à genoux devant un être qui n'existe que dans son propre cerveau, & dont il lui est impossible d'avoir

aucune idée, à moins que, comme le Sauvage ignorant, il ne rentre promptement dans la nature visible pour lui donner des qualités possibles à concevoir.

AINSI les notions de la divinité que nous voyons répandues par toute la terre ne prouvent point l'existence de cet être; elles ne sont qu'une erreur générale diversement acquise & modifiée dans l'esprit des nations, qui ont reçu de leurs ancêtres ignorans & tremblans, les Dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces Dieux ont été successivement altérés, ornés, subtilisés par les penseurs, les législateurs, les prêtres, les inspirés qui les ont médités, qui ont prescrit des cultes au vulgaire, qui se sont servi de ses préjugés pour le soumettre à leur empire ou pour tirer parti de ses erreurs, de ses craintes & de sa crédulité; ces dispositions seront toujours une suite nécessaire de son ignorance & du trouble de son cœur.

S'IL est vrai, comme on l'assure, qu'il n'y ait sur la terre aucune nation si farouche & si sauvage qui n'ait un culte religieux ou qui n'adore quelque Dieu, il n'en résultera rien en faveur de la réalité de cet être. Le mot *Dieu* ne désignera jamais que la cause inconnue des effets que les hommes ont admirés ou redoutés. Ainsi cette notion si généralement répandue ne prouvera rien, sinon que tous les hommes & toutes les générations ont ignoré les causes naturelles des effets qui ont excité leur surprise & leurs craintes. Si nous ne trouvons point aujourd'hui de peuple qui n'ait un Dieu, un culte, une religion, une théologie plus ou moins subtile, c'est qu'il n'est aucun peuple qui n'ait essuyé des malheurs dont ses ancêtres ignorans

n'aient été alarmés, & qu'ils n'aient attribués à une cause inconnue & puissante qu'ils ont transmise à leur postérité, qui d'après eux n'a plus rien examiné.

D'AILLEURS l'universalité d'une opinion ne prouve rien en faveur de sa vérité. Ne voyons-nous pas un grand nombre de préjugés & d'erreurs grossières jouir, même aujourd'hui, de la sanction presque universelle du genre humain ? ne voyons-nous pas tous les peuples de la terre imbus des idées de magie, de divinations, d'enchantemens, de présages, de sortilèges, de revenans ? Si les personnes les plus instruites se sont guéries de ces préjugés, ils trouvent encore des partisans très-zélés dans le plus grand nombre des hommes, qui les croient pour le moins aussi fermement que l'existence d'un Dieu. En conclura-t-on que ces chimères, appuyées du consentement presque unanime de l'espèce humaine, ont quelque réalité ? Avant Copernic il n'y avoit personne qui ne crût que la terre étoit immobile, & que le soleil tournoit autour d'elle ; cette opinion universelle en étoit-elle moins une erreur pour cela ? Chaque homme a son Dieu : tous ces Dieux existent-ils, ou n'en existe-t-il aucun ? Mais on nous dira, chaque homme a son idée du soleil, tous ces soleils existent-ils ? Il est facile de répondre que l'existence du soleil est un fait constaté par l'usage journalier des sens, au lieu que l'existence d'un Dieu n'est constatée par l'usage d'aucun sens ; tout le monde voit le soleil, mais personne ne voit Dieu. Voilà la seule différence entre la réalité & la chimère : la réalité est presque aussi diverse dans la tête des hommes que la chimère, mais l'une existe & l'autre n'existe pas ; il y a d'un côté des qualités sur lesquelles on

On ne dispute point, de l'autre côté on dispute sur toutes les qualités. Personne n'a jamais dit, *il n'y a point de soleil, ou le soleil n'est point lumineux & chaud*; au lieu que plusieurs hommes sensés ont dit *il n'y a point de Dieu*. Ceux qui trouvent cette proposition affreuse & insensée, & qui affirment que Dieu existe, ne nous disent-ils pas en même temps qu'ils ne l'ont jamais vu ni senti & que l'on n'y connoit rien? La théologie est un monde où tout suit des loix inverses de celui que nous habitons!

QUE devient donc cet accord si vanté de tous les hommes à reconnoître un Dieu & la nécessité du culte qu'on doit lui rendre? il prouve qu'eux ou leurs pères ignorans ont éprouvé des malheurs sans pouvoir les rapporter à leurs véritables causes (1). Si nous avions le courage d'examiner les choses de sang-froid & de mettre à l'écart les préjugés que tout conspire à rendre aussi durables que nous, nous serions bientôt forcés de reconnoître que l'idée de la divinité ne nous est aucunement infusée par

(1) Quand on voudra examiner de sang-froid la preuve de l'existence de Dieu tirée du consentement de tous les hommes, on reconnoitra que l'on ne peut en rien conclure, sinon que tous les hommes ont deviné qu'il existoit dans la nature des forces motrices inconnues, des causes inconnues, vérité dont personne ne doutera jamais, vu qu'il est impossible de supposer des effets sans causes. Ainsi la seule différence qu'il y ait entre les athées & les théologiens ou déistes, c'est que les premiers assignent à tous les phénomènes des causes matérielles, naturelles, sensibles & connues, au lieu que les derniers leur assignent des causes spirituelles, surnaturelles, intelligibles, inconnues. Le Dieu des théologiens est-il en effet autre chose qu'une force occulte?

la nature, qu'il fut un temps où elle n'existoit point en nous ; & nous verrions que nous la tenons par tradition de ceux qui nous ont éduqués, que ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres, & qu'en dernier ressort elle est venue des Sauvages ignorans qui furent nos premiers pères, ou, si l'on veut, des législateurs adroits qui furent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les soumettre à leur joug.

Cependant il y eut des mortels qui se vantèrent d'avoir vu la divinité : le premier qui osa le dire aux hommes fut évidemment un menteur, dont l'objet fut de tirer parti de leur simplicité crédule, ou un enthousiaste qui débita pour des vérités les rêveries de son imagination. Nos ancêtres nous ont transmis les divinités qu'ils avoient ainsi reçues de ceux qui les ont trompés eux-mêmes, & dont les fourberies modifiées depuis d'âges en âges, ont peu-à-peu acquis la sanction publique & la solidité que nous voyons. En conséquence, le nom de Dieu est un des premiers mots que l'on ait fait retentir dans nos oreilles ; on nous en a parlé sans cesse ; on nous l'a fait balbutier avec respect & crainte ; on nous a fait un devoir d'adresser nos vœux & de fléchir le genouil devant un fantôme que ce nom représentait, mais qu'il ne nous fut jamais permis d'examiner. A force de nous répéter ce mot vide de sens, à force de nous menacer de cette chimère, à force de nous raconter les antiques fables qu'on lui attribue, nous nous persuadons que nous en avons des idées, nous confondons des habitudes machinales avec les instincts de notre nature, & nous croyons bonnement que tout homme apporte au monde l'idée de la divinité.

C'EST faite de nous rappeler les premières circonstances où notre imagination fut frappée du nom de Dieu & des récits merveilleux qui nous en ont été faits pendant le cours de notre enfance & de notre éducation ; que nous croyons cette idée abstraite inhérente à notre être & innée dans tous les hommes (1). Notre mémoire ne nous rappelle pas la succession des causes qui ont gravé ce nom dans notre cerveau. C'est uniquement par habitude que nous admirons & craignons un objet que nous ne connoissons que par le nom dont nous l'avons entendu désigner dès l'enfance. Aussitôt qu'on le prononce , nous lui associons machinalement & sans réflexion les idées que ce mot réveille dans notre imagination , & les sensations dont on nous a dit qu'il devoit être accompagné. Ainsi , pour peu que nous voulions être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que l'idée de Dieu & des qualités que nous lui attribuons n'a d'autre fondement que l'opinion de nos pères , traditionnellement infuse en nous par l'éducation , confirmée par l'habitude & fortifiée par l'exemple & par l'autorité.

ON voit donc comment les idées de Dieu , enfantées dans l'origine par l'ignorance , l'admiration & la crainte ; adoptées par l'inexpérience & la crédulité ; propagées par l'éducation , par l'exemple ,

(1) Jamblique, philosophe très-obscur & prêtre très-visionnaire, duquel néanmoins la théologie moderne semble avoir emprunté un grand nombre de ses dogmes, dit que ; antérieurement à tout usage de la raison, la notion des Dieux est inspirée par la nature, & même que nous avons une espèce de tact de la Divinité, préférable à la connoissance. VOY. JAMBLIQUES DE MYSTERIIS, pag. 1.

par l'habitude, par l'autorité, sont devenues inviolables & sacrées; nous les avons reçues malgré nous, sur la parole de nos pères, de nos instituteurs, de nos législateurs, de nos prêtres! nous y tenons par habitude & sans les avoir jamais examinées; nous les regardons comme sacrées parce qu'on nous a toujours assuré qu'elles étoient essentielles à notre bonheur; nous croyons les avoir toujours eues, parce que nous les avons dès notre enfance; nous les jugeons indubitables, parce que nous n'avons jamais eu l'intrépidité d'en douter. Si notre sort nous eût fait naître sur les côtes de l'Afrique, nous adorerions avec autant d'ignorance & de simplicité le serpent révééré par les Nègres, que nous adorons le Dieu spirituel & métaphysique, que l'on adore en Europe. Nous serions aussi indignés si quelqu'un nous disputoit la divinité de ce reptile, que nous aurions appris à respecter au sortir du sein de nos mères, que nos théologiens le sont quand on dispute à leur Dieu les attributs merveilleux dont ils l'ont orné. Cependant si l'on contestoit ses titres & ses qualités au Dieu-serpent des Nègres, au moins ne pourroit-on pas lui contester son existence, dont on seroit à portée de se convaincre par ses yeux. Il n'en est pas de même du Dieu immatériel, incorporel, contradictoire, ou de l'homme divinisé que nos penseurs modernes ont si subtilement composé. A force de rêver, de raisonner, de subtiliser, ils ont rendu son existence impossible pour quiconque osera la méditer de sang-froid. On ne pourra jamais se figurer un être qui n'est composé que d'abstractions & de qualités négatives, c'est-à-dire, qui n'a aucunes des qualités que l'esprit humain est susceptible de juger. Nos théologiens ne savent ce qu'ils adorent; ils n'ont aucune idée réelle de l'être dont ils s'occupent

sans cesse ; cet être seroit depuis long - temps anéanti , si ceux à qui on l'annonce avoient osé l'examiner.

EN effet , dès le premier pas nous nous trouvons arrêtés : l'existence même de l'être le plus important & le plus révérend est encore un problème pour quiconque veut peser de sang - froid les preuves qu'en donne la théologie , & quoiqu'avant de raisonner ou de disputer sur la nature & les qualités d'un être , il fût à propos de constater son existence , celle de la divinité n'est rien moins que démontrée pour tout homme qui voudra consulter le bon sens. Que dis-je ! les théologiens eux-mêmes n'ont presque jamais été d'accord sur les preuves dont on se servoit pour établir l'existence divine. Depuis que l'esprit humain s'occupe de son Dieu , & quand ne s'en est-il pas occupé ! on n'est point jusqu'ici parvenu à démontrer l'existence de cet objet intéressant d'une façon pleinement satisfaisante , pour ceux-mêmes qui veulent que nous en soyions convaincus. D'âges en âges de nouveaux champions de la divinité , des philosophes profonds , des théologiens subtils ont cherché de nouvelles preuves de l'existence de Dieu , parce qu'ils étoient , sans doute , peu contents de celles de leurs prédécesseurs. Les penseurs qui s'étoient flattés d'avoir démontré ce grand problème , furent souvent accusés d'athéisme & d'avoir trahi la cause de Dieu par la foiblesse des argumens dont ils l'avoient appuyé (1). Des

(1) Descartes , Pascal , le docteur Clarke lui-même ont été accusés d'athéisme par les théologiens de leur temps , ce qui n'empêche point que les théologiens subséquens ne fassent usage de leurs preuves & ne les donnent comme très-valables. Voyez plus loin au chapitre X. Depuis pei

hommes d'un très-grand génie ont en effet succè-
sivement échoué dans leurs démonstrations ou dans
les solutions qu'ils ont voulu donner ; en croyant
lever une difficulté , ils en ont continuellement fait
éclore cent autres. C'est en pure perte que les
plus grands métaphysiciens ont épuisé tous leurs
efforts , soit pour prouver que Dieu existoit , soit
pour concilier ses attributs incompatibles , soit pour
répondre aux objections les plus simples ; ils n'ont
encore pu réussir à mettre leur divinité hors d'at-
teinte : les difficultés qu'on leur oppose , sont assez
claires pour être entendues par un enfant , tandis
que dans les nations les plus instruites , l'on trou-
veroit à peine douze hommes capables d'entendre
les démonstrations , les solutions & les réponses
d'un Descartes , d'un Leibnitz , d'un Clarcke , quand
ils veulent nous prouver l'existence de la divinité.
N'en soyons point étonnés ; les hommes ne s'en-
tendent jamais eux-mêmes quand ils nous parlent
de Dieu ; comment pourroient-ils donc s'entendre
les uns les autres , ou convenir entre eux , quand
ils raisonnent sur la nature & les qualités d'un être
créé par des imaginations diverses que chaque
homme est forcé de voir différemment , & sur le
compte duquel les hommes seront toujours dans
une égale ignorance , faute d'avoir une mesure
commune pour en juger ?

POUR nous convaincre du peu de solidité des
preuves qu'on nous donne de l'existence du Dieu

un auteur célèbre (sous le nom du docteur Beaumann) vient
de publier un ouvrage dans lequel il prétend que toutes les
preuves données jusqu'à présent de l'existence de Dieu sont
caduques ; il leur substitue les siennes , tout aussi peu con-
vaincantes que les autres.

théologique, & de l'inutilité des efforts que l'on a faits pour concilier les attributs discordans, écoutons ce qu'en a dit le célèbre docteur Samuel Clarcke, qui, dans son traité de l'Existence & des attributs de Dieu, passe pour en avoir parlé de la façon la plus convaincante (1). Ceux qui l'ont

(1) Quoique bien des gens regardent l'ouvrage du docteur Clarcke comme le plus solide & le plus convaincant, il est bon d'observer que plusieurs théologiens de son temps & de son pays n'en ont point jugé de même, & ont regardé ses preuves comme insuffisantes, & sa méthode comme dangereuse à sa cause. En effet, le docteur Clarcke a prétendu prouver l'existence de Dieu *à priori*, ce que d'autres jugent impossible & regardent avec raison comme une *pétition de principe*. Cette manière de prouver a été rejetée par les scolastiques, tels qu'Albert-le-Grand, Thomas d'Aquin, Jean Scot, & par la plupart des modernes, à l'exception de Suarez; ils ont prétendu que l'existence de Dieu étoit impossible à démontrer *à priori*, vu qu'il n'y a rien d'antérieur à la première des causes; mais que cette existence ne pouvoit être démontrée qu'*à posteriori*, c'est-à-dire, par ses effets. En conséquence l'ouvrage du docteur Clarke fut vivement attaqué par un grand nombre de théologiens, qui l'accusèrent d'innovation & de desservir leur cause, en employant une méthode inusitée, rejetée, & peu propre à rien prouver. Ceux qui voudront connoître les raisons dont on s'est servi contre les démonstrations de Clarke, les trouveront dans un Ouvrage anglois qui a pour titre: *An enquiry into the ideas of space, time, immensity &c. by Edmund Law*, imprimé à Cambrige en 1734. Si l'auteur y prouve avec succès que les démonstrations *à priori* du docteur Clarke sont fausses, il sera facile de se convaincre par tout ce qui est dit dans notre ouvrage, que toutes les démonstrations *à posteriori*, ne sont pas mieux fondées. Au reste le grand cas que l'on fait aujourd'hui du livre de Clarke prouve que les théologiens ne sont pas d'accord entre eux, changent souvent d'avis, & ne sont pas difficiles sur les démonstrations qu'on donne de l'existence d'un être qui jusqu'ici n'est rien moins que démontrée. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ouvrage de Clarke, malgré les contradictions qu'il a éprouvées, jouit de la plus grande réputation.

suivi n'ont fait en effet que répéter ses idées, ou présenter ses preuves sous des formes nouvelles. D'après l'examen que nous allons en faire, l'on ose dire que l'on trouvera que ses preuves sont peu concluantes, que ses principes sont peu fondés, & que ses prétendues solutions ne sont propres à rien résoudre. En un mot, dans le Dieu du docteur Clarcke, ainsi que dans celui des plus grands théologiens, on ne verra qu'une chimère établie sur des suppositions gratuites, & formée par l'assemblage confus de qualités disparates, qui rendent son existence totalement impossible; enfin dans ce Dieu l'on ne trouvera qu'un vain fantôme, substitué à l'énergie de la nature que l'on s'est toujours obstiné à méconnoître. Nous allons suivre pied à pied les différentes propositions dans lesquelles ce savant théologien développe les opinions reçues sur la divinité.

I. *Quelque chose, dit M. Clarcke, a existé de toute éternité.*

CETTE proposition est évidente & n'a pas besoin de preuves. Mais quelle est cette chose qui a existé de toute éternité ? pourquoi ne seroit-ce pas plutôt la nature ou la matière, dont nous avons des idées, qu'un pur esprit, ou qu'un agent dont il nous est impossible de nous faire aucune idée ? ce qui existe ne suppose-t-il point, dès-lors même, que l'existence lui est essentielle ? ce qui ne peut point s'anéantir n'existe-t-il pas nécessairement ? & comment peut-on concevoir que ce qui ne peut cesser d'exister ou ce qui ne peut s'anéantir, ait eu un commencement ? Si la matière ne peut être anéantie, elle n'a pu commencer d'être ; ainsi nous dirons à M. Clarcke que c'est la matière, que

c'est la nature agissante par sa propre énergie, dont aucune partie n'est jamais dans un repos absolu, qui a toujours existé ; les différens corps matériels que cette nature renferme changent bien de formes, de combinaisons, de propriétés, & de façons d'agir, mais leurs principes ou élémens sont indestructibles & n'ont jamais pu commencer.

II. *Un être indépendant & immuable a existé de toute éternité.*

NOUS demanderons toujours quel est cet être ? nous demanderons s'il est indépendant de sa propre essence ou des propriétés qui le constituent ce qu'il est ? nous demanderons si cet être quelconque peut faire que les êtres qu'il produit ou qu'il meut agissent autrement qu'ils ne font, d'après les propriétés qu'il a pu leur donner ; & dans ce cas nous demanderons si cet être, tel qu'on puisse le supposer, n'agit pas nécessairement & n'est pas forcé d'employer les moyens indispensables pour remplir ses vues, & parvenir aux fins qu'il a, ou qu'on lui suppose ? Pour lors nous dirons que la nature est forcée d'agir d'après son essence ; que tout ce qui se fait en elle est nécessaire, & que si on la suppose gouvernée par un Dieu, ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait, & par conséquent est soumis lui-même à la nécessité.

ON dit qu'un homme est indépendant, lorsqu'il n'est déterminé dans ses actions que par les causes générales qui ont coutume de le mouvoir ; on dit qu'il est dépendant d'un autre homme, lorsqu'il ne peut agir qu'en conséquence des déterminations que ce dernier lui donne. Un corps est dépendant

d'un autre corps, lorsqu'il lui doit son existence & sa façon d'agir. Un être existant de toute éternité ne peut devoir son existence à aucun autre être ; il ne pourroit donc être dépendant de lui, que parce qu'il lui devoit son action ; mais il est évident qu'un être éternel ou existant par lui-même, renferme dans sa nature tout ce qu'il faut pour agir ; donc la matière étant éternelle est nécessairement indépendante dans le sens que nous avons expliqué. Donc elle n'a pas besoin d'un moteur dont elle doive dépendre.

L'ÊTRE éternel est aussi immuable, si par cet attribut l'on entend qu'il ne peut changer de nature : car si l'on vouloit dire par-là qu'il ne peut point changer de façon d'être ou d'agir, on le tromperoit sans doute, puisque, même en supposant un être immatériel, on seroit forcé de reconnoître en lui différentes manières d'être, différentes volitions, différentes façons d'agir ; à moins qu'on ne le supposât totalement privé d'action, auquel cas il seroit parfaitement inutile. En effet, pour changer de manière d'agir, il faut nécessairement changer de façon d'être. D'où l'on voit que les théologiens, en faisant Dieu immuable, le rendent immobile, & par conséquent inutile. Un être immuable dans ce sens de ne point changer de façon d'être, ne pourroit évidemment avoir ni des volontés successives, ni produire des actions successives : si cet être a créé la matière ou enfanté l'univers, il fut un temps où il voulut que cette matière & cet univers existassent, & ce temps fut précédé d'un autre temps où il avoit voulu qu'ils n'existassent point encore. Si Dieu est l'auteur de toutes choses ainsi que des mouvemens & des combinaisons de la matière ; il est sans cesse occupé à produire &

à détruire; par conséquent il ne peut être appelé *immuable* quant à sa façon d'exister. L'univers matériel se maintient toujours lui-même par les mouvemens & les changemens continuels de ses parties; la somme des êtres qui le composent, ou des élémens qui agissent en lui, est invariablement la même, dans ce sens l'immutabilité de l'univers est bien plus facile à concevoir & bien plus démontrée, que celle d'un Dieu distingué de lui, à qui l'on attribue tous les effets & changemens qui s'opèrent à nos yeux. La nature n'est pas plus accusable de mutabilité, à cause de la succession de ses formes, que l'être éternel des théologiens par la diversité de ses décrets.

III. *Cet être immuable & indépendant, qui existe de toute éternité, existe par lui-même.*

CETTE proposition n'est qu'une répétition de la première. Nous y répondrons donc en demandant pourquoi la matière, qui est indestructible, n'existeroit point par elle-même? Il est évident qu'un être qui n'a point eu de commencement, doit exister par lui-même; s'il eût existé par un autre, il auroit commencé d'être, & par conséquent il ne seroit point éternel. Ceux qui font la matière coéternelle à Dieu ne font que multiplier les êtres sans nécessité.

IV. *L'essence de l'être qui existe par lui-même est incompréhensible.*

M. CLARCKE eût parlé plus exactement, s'il eût dit que son essence est impossible. Cependant nous conviendrons que l'essence de la matière est incompréhensible, ou du moins que nous ne la conce-

vons que foiblement par les façons dont nous en sommes affectés ; mais nous dirons que nous sommes encore bien moins à portée de concevoir la divinité , que nous ne pouvons saisir par aucun côté. Ainsi nous concluons toujours que c'est une folie d'en raisonner ; que rien n'est plus ridicule que d'attribuer des qualités à un être distingué de la matière , tandis que , s'il existoit , ce seroit par la matière seule que nous pourrions le connoître , c'est-à-dire , nous assurer de son existence & de ses qualités. Enfin nous en concluons que tout ce qu'on nous dit de Dieu le rend matériel , ou prouve l'impossibilité où nous serons toujours de concevoir un être différent de la matière ; non étendu , & pourtant en tout lieu ; immatériel , & pourtant agissant sur la matière ; spirituel , & produisant la matière ; immuable , & mettant tout en mouvement. &c. &c. &c.

EN effet , l'incompréhensibilité de Dieu ne le distingue point de la matière ; celle-ci n'en sera pas plus aisée à comprendre , quand nous lui associerons un être encore bien moins compréhensible qu'elle-même , que nous connoissons du moins par quelques-uns de ses côtés. Nous ne connoissons l'essence d'aucun être , si par le mot *essence* l'on entend ce qui constitue la nature qui lui est propre ; nous ne connoissons la matière que par les perceptions , les sensations & les idées qu'elle nous donne ; c'est d'après cela que nous en jugeons bien ou mal , selon la disposition particulière de nos organes ; mais dès qu'un être n'agit sur aucun de nos organes ; il n'existe point pour nous , & nous ne pouvons sans extravagance parler de sa nature ou lui assigner des qualités. L'incompréhensibilité de Dieu devrait convaincre les hommes

qu'ils ne devroient point s'en occuper; mais cette indifférence n'accommoderoit point les ministres, qui veulent en raisonner sans cesse pour montrer leur savoir, & nous en occuper sans cesse pour nous soumettre à leurs vues. Cependant si Dieu est incompréhensible, nous devrions en conclure que nos prêtres ne le comprennent pas mieux que nous, & non pas en conclure que le parti le plus sûr est de nous en rapporter à l'imagination de ces prêtres.

V. *L'être qui existe nécessairement par lui-même est nécessairement éternel.*

CETTE proposition est la même que la première, à moins qu'ici le docteur Clarcke n'entende que, comme l'être existant par lui-même n'a point eu de commencement, il ne peut avoir de fin. Quoï qu'il en soit, on demandera toujours pourquoi l'on s'obstine à distinguer cet être de l'univers ? Et l'on dira que la matière ne pouvant point s'anéantir, existe nécessairement & ne cessera point d'exister. D'ailleurs comment faire dériver cette matière d'un être qui n'est point matière ? ne voit-on pas que la matière est nécessaire, & qu'il n'y a que la force, son arrangement, ses combinaisons, qui soient contingentes, ou plutôt passagères ? Le mouvement général est nécessaire, mais un mouvement donné ne l'est que tant que subsiste la combinaison dont ce mouvement est la suite ou l'effet : on peut changer les directions, accélérer ou retarder, suspendre ou arrêter un mouvement particulier, mais le mouvement général ne peut être anéanti. L'homme en mourant cesse de vivre ; c'est-à-dire, de marcher, de penser, d'agir de la façon qui est propre à l'organisation humaine; mais la matière qui com-

posoit son corps & son ame ne cesse point de se mouvoir pour cela, elle devient simplement susceptible d'un autre genre de mouvement.

VI. *L'être qui existe par lui-même doit être infini & présent par-tout.*

LE mot *infini* ne présente qu'une idée négative qui exclut toutes les bornes. Il est évident qu'un être qui existe nécessairement, qui est indépendant, ne peut être limité par rien qui soit hors de lui, il doit être sa limite à lui-même, en ce sens l'on peut dire *qu'il est infini*.

QUANT à ce qu'on nous dit qu'il est présent par-tout; il est évident que s'il n'y a rien hors de lui, il n'y a point de lieu où il ne soit présent, ou qu'il n'y aura que lui & le vide. Cela posé, je demande au docteur Clarcke si la matière existe, & si elle n'occupe pas du moins une portion de l'espace? Dans ce cas-là la matière ou l'univers doivent au moins exclure la divinité, qui n'est point matière, de la place que les êtres matériels occupent dans l'espace. Le Dieu des théologiens seroit-il par hasard l'être abstrait que l'on nomme l'espace ou le vide? Ils nous répondront que non; & ils nous diront que Dieu qui n'est point matière, *pénètre la matière*. Mais pour pénétrer la matière, il faut correspondre à la matière, & par conséquent avoir de l'étendue; or avoir de l'étendue, c'est avoir une des propriétés de la matière. Si Dieu pénètre la matière, il est matériel & se confond avec l'univers, dont il est impossible de le distinguer; & par une suite nécessaire Dieu ne peut jamais se séparer de la matière; il sera dans mon corps, dans mon bras, &c. ce qu'aucun théolo-

rien ne voudra m'accorder. Il me dira que c'est un mystère ; & je comprendrai par-là qu'il ne sait où placer son Dieu , qui pourtant , selon lui , remplit tout de son immensité.

VII. *L'être existant nécessairement est nécessairement unique.*

S'IL n'y a rien hors d'un être qui existe nécessairement , il faut qu'il soit unique. On voit que cette proposition est la même que la précédente ; à moins que l'on ne voulût nier l'existence de l'univers matériel , ou que l'on ne voulût dire avec Spinoza , qu'il n'y a , & que l'on ne peut concevoir d'autre substance que Dieu. *Præter Deum neque dari neque concipi potest substantia* , dit ce célèbre Athée dans sa quatorzième proposition.

VIII. *L'être existant par lui-même est nécessairement intelligent.*

ICI le docteur Clarke assigne à Dieu une qualité humaine. L'intelligence est une qualité des êtres organisés ou animés que nous ne connoissons nulle part hors de ces êtres. Pour avoir de l'intelligence il faut penser ; pour penser , il faut avoir des idées ; pour avoir des idées , il faut avoir des sens : quand on a des sens on est matériel ; & quand on est matériel , on n'est point un pur esprit.

L'ÊTRE nécessaire qui comprend , qui renferme & produit des êtres animés , renferme , comprend & produit des intelligences. Mais le grand tout a-t-il une intelligence particulière qui le meuve , le fasse agir , le détermine , comme l'intelligence

meut & détermine les corps animés ? c'est ce que rien ne peut prouver. L'homme s'étant mis à la première place de l'univers, a voulu juger de tout par ce qu'il voyoit en lui-même ; il a prétendu que pour être parfait, il falloit être comme lui ; voilà la source de tous les faux raisonnemens sur la nature & sur son Dieu. On s'imagine donc que ce seroit faire tort à la divinité que de lui refuser une qualité qui se trouve dans l'homme, & à laquelle il attache une idée de perfection & de supériorité. Nous voyons que nos semblables s'offensent lorsque nous disons qu'ils manquent d'intelligence, & nous jugeons qu'il en est de même de l'agent, que nous ne substituons à la nature que parce que nous reconnoissons qu'elle n'a point cette qualité. On n'accorde point de l'intelligence à la nature, quoiqu'elle renferme des êtres intelligens, c'est pour cela que l'on imagine un Dieu qui pense, qui agisse qui ait de l'intelligence pour elle. Ainsi ce Dieu n'est que la qualité abstraite, la modification de notre être nommé *intelligence* que l'on a personnifiée. C'est dans la terre que s'engendrent des animaux vivans que nous nommons des vers ; cependant nous ne disons point que la terre soit un être vivant. Le pain que nous mangeons & le vin que nous buvons ne sont point des substances pensantes, mais ils nourrissent, soutiennent & font penser des êtres susceptibles de cette modification particulière. C'est dans la nature que se forment des êtres intelligens, sentans, pensans ; cependant nous ne pouvons dire que la nature sente, pense & soit intelligente.

Comment, nous dira-t-on, refuser au créateur des qualités que nous voyons dans ses créatures ? l'ouvrage seroit-il donc plus parfait que l'ouvrier ?

LA NATURE, CHAP. IV. 113

le Dieu qui a fait l'œil ne verra-t-il point ? le Dieu qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point ? Mais d'après ce raisonnement ne devrions-nous pas attribuer à Dieu toutes les autres qualités que nous rencontrons dans les créatures ? ne dirions-nous pas avec autant de fondement que le Dieu qui a fait la matière, est lui-même matière ; que le Dieu qui a fait le corps, doit posséder un corps ; que le Dieu qui a fait tant d'insensés, est insensé lui-même ; que le Dieu qui a fait des hommes qui pêchent, est sujet à pêcher ? Si de ce que les ouvrages de Dieu possèdent certaines qualités & sont susceptibles de certaines modifications, nous allons en conclure que Dieu les possède aussi, à plus forte raison nous serons forcés d'en conclure pareillement que Dieu est matériel, est étendu, est pesant, est méchant, &c.

POUR attribuer à Dieu, c'est-à-dire, au moteur universel de la nature, une sagesse ou une intelligence infinies, il faudroit qu'il n'y eût ni folies, ni maux, ni méchanceté, ni désordre sur la terre. On nous dira, peut-être, que même d'après nos principes les maux & les désordres sont nécessaires ; mais nos principes n'admettent point un Dieu intelligent & sage qui auroit la puissance de les empêcher. Si en admettant un pareil Dieu, le mal n'en est pas moins nécessaire, à quoi ce Dieu si sage, si puissant, si intelligent peut-il servir ? Puisqu'il est lui-même soumis à la nécessité ; dès lors il n'est plus indépendant, sa puissance disparaît, il est forcé de laisser un libre cours aux essences des choses ; il ne peut empêcher les causes de produire leurs effets ; il ne peut s'opposer au mal ; il ne peut rendre l'homme plus heureux qu'il n'est ; il ne peut par conséquent être bon ; il est parfaitement inutile ; il n'est que le témoin tran-

qu'il de ce qui doit nécessairement arriver ; il ne peut empêcher de vouloir tout ce qui se fait dans le monde. Cependant on nous dit dans la proposition suivante que,

IX. L'être existant par lui-même est un agent libre.

UN homme est appelé libre lorsqu'il trouve en lui-même des motifs qui le déterminent à l'action, ou lorsque sa volonté ne trouve point d'obstacles à faire ce à quoi ses motifs le déterminent. Dieu, ou l'être nécessaire dont il est ici question, ne trouve-t-il point d'obstacles dans l'exécution de ses projets ? veut-il que le mal se fasse ou ne peut-il point l'empêcher ? Dans ce cas il n'est point libre, & sa volonté rencontre des obstacles continuels ; ou bien il faudra dire qu'il consent au péché, qu'il veut qu'on l'offense, qu'il souffre que les hommes gênent sa liberté & dérangent ses projets. Comment les théologiens se tireront-ils de ces embarras ?

D'un autre côté, le Dieu que l'on suppose ne peut agir qu'en conséquence des loix de sa propre existence ; on pourroit donc l'appeler un être libre, en tant que ses actions ne seroient déterminées par rien qui seroit hors de lui ; mais ce seroit abuser visiblement des termes : en effet, on ne peut point dire qu'un être qui ne peut point agir autrement qu'il ne fait, & qui jamais ne peut cesser d'agir qu'en vertu des loix de son existence propre, soit un être libre, il est évidemment nécessaire dans toutes ses actions. Demandons à un théologien si Dieu peut récompenser le crime & punir la vertu ? demandons lui encore si Dieu peut aimer le péché, ou s'il est libre lorsqu'il

LA NATURE, CHAP. IV. 115

L'action d'un homme produit nécessairement en lui une volonté nouvelle ; un homme est un être hors de Dieu, & néanmoins l'on prétend que la conduite de cet homme influe sur cet être libre & détermine nécessairement sa volonté. Enfin nous demanderons si Dieu peut ne pas vouloir ce qu'il veut, & ne pas faire ce qu'il fait ? sa volonté n'est-elle pas nécessitée par l'intelligence, la sagesse & les vues qu'on lui suppose ? Si Dieu est ainsi lié ; il n'est pas plus libre que l'homme : si tout ce qu'il fait est nécessaire, il n'est autre chose que le destin, la fatalité, le *fatum* des anciens ; & les modernes n'ont point changé de divinité, quoiqu'ils aient changé son nom.

ON nous dira, peut-être, que Dieu est libre ; en tant qu'il n'est point lié par les loix de la nature ou par celles qu'il impose à tous les êtres. Cependant, s'il est vrai qu'il ait fait ces loix, si elles sont les effets de sa sagesse infinie & de son intelligence suprême, il est par son essence obligé de les suivre, ou bien on sera forcé de convenir que Dieu pourroit agir en insensé. Les théologiens, dans la crainte sans doute, de gêner la liberté de Dieu, ont supposé qu'il n'étoit asservi à aucunes règles, comme nous l'avons prouvé ci-devant ; en conséquence ils en ont fait un être despotique, fantasque & bizarre, que sa puissance mettoit en droit de violer toutes les loix qu'il avoit lui-même établies. Par les prétendus miracles qu'on lui attribue, il déroge aux loix de la nature ; par la conduite qu'on lui suppose, il agit très-souvent d'une façon contraire à sa sagesse divine & à la raison qu'il a donnée aux hommes pour régler leurs jugemens. Si Dieu est libre en ce sens, toute religion est inutile ; elle ne peut se fonder que sur

les règles immuables que ce Dieu s'est prescrites à lui-même, & sur les engagements qu'il a pris avec le genre humain : dès qu'une religion ne le suppose point lié par ses engagements, elle se détruit elle-même.

X. La cause suprême de toutes choses possède une puissance infinie.

IL n'y a de puissance qu'en elle, cette puissance n'a donc point de bornes ; mais si c'est Dieu qui jouit de cette puissance, l'homme ne devroit pas avoir le pouvoir de mal faire ; sans quoi il seroit en état d'agir contre la puissance divine ; il y auroit hors de Dieu une force capable de contrebalancer la sienne ou de l'empêcher de produire les effets qu'elle se propose ; la divinité seroit forcée de souffrir le mal qu'elle ne pourroit point empêcher.

D'UN autre côté, si l'homme est libre de pécher, Dieu n'est pas libre lui-même, sa conduite est nécessairement déterminée par les actions de l'homme. Un monarque équitable n'est rien moins que libre, quand il se croit obligé d'agir conformément aux loix qu'il a juré d'observer, ou qu'il ne pourroit violer sans blesser la justice. Un monarque n'est point puissant, quand le moindre de ses sujets est à portée de l'insulter, de lui résister en face, ou de faire sourdement échouer tous ses projets. Cependant toutes les religions du monde nous montrent Dieu sous les traits d'un souverain absolu dont rien ne peut gêner les volontés ni borner le pouvoir ; tandis que d'un autre côté elles assurent que ses sujets ont à chaque instant le pouvoir & la liberté de lui désobéir & d'anéan-

tir ses desseins : d'où l'on voit évidemment que toutes les religions du monde détruisent d'une main ce qu'elles établissent de l'autre, & que d'après les idées qu'elles nous donnent, leur Dieu n'est ni libre, ni puissant, ni heureux.

XI. *L'auteur de toutes choses doit être infiniment sage.*

LA sagesse & la folie sont des qualités fondées sur nos propres jugemens; or dans ce monde, que Dieu est supposé avoir créé, conserver, mouvoir & pénétrer, il se passe mille choses qui nous paroissent des folies, & même les créatures, pour qui nous imaginons que l'univers a été fait, sont bien plus souvent insensées & déraisonnables, que prudentes & sensées. L'auteur de tout ce qui existe doit être également l'auteur de ce que nous appelons déraisonnable, & de ce que nous jugeons très-sage. D'un autre côté, pour juger de l'intelligence & de la sagesse d'un être, il faudroit au moins entrevoir le but qu'il se propose. Quel est le but de Dieu? C'est, nous dit-on, sa propre gloire; mais ce Dieu parvient-il à ce but & les pécheurs ne refusent-ils pas de le glorifier? D'ailleurs, supposer que Dieu est sensible à la gloire, n'est-ce pas lui supposer nos folies & nos faiblesses? n'est-ce pas le dire orgueilleux? Si l'on nous dit que le but de la sagesse divine est de rendre les hommes heureux, je demanderai toujours pourquoi ces hommes, en dépit de ses vues, se rendent si souvent malheureux? Si l'on me dit que les vues de Dieu sont impénétrables pour nous; je répondrai 1°. que dans ce cas c'est au hasard que l'on dit que la divinité se propose le bonheur de ses créatures, objet qui, dans le fait, n'est jamais rempli. Je répondrai 2°. qu'ignorant

son vrai but, il nous est impossible de juger de sa sagesse, & qu'il y a de la démence à vouloir en raisonner.

XII. *La cause suprême doit nécessairement posséder une bonté, une justice, une véracité infinies & toutes les autres perfections morales qui conviennent au gouverneur & au souverain juge du monde.*

L'IDÉE de la perfection est une idée abstraite, métaphysique, négative qui n'a nul archétype ou modele hors de nous. Un être parfait seroit un être semblable à nous, dont par la pensée nous ôtons toutes les qualités que nous trouvons nuisibles à nous-mêmes, & que pour cette raison nous appelons des imperfections; ce n'est jamais que relativement à nous & à notre façon de sentir & de penser, & non en elle-même qu'une chose est parfaite ou imparfaite; c'est selon que cette chose nous est plus ou moins utile ou nuisible, agréable ou désagréable. En ce sens comment pouvons-nous attribuer la perfection à l'être nécessaire? Dieu est-il parfaitement bon relativement aux hommes? Mais les hommes sont souvent blessés de ses ouvrages & forcés de se plaindre des maux qu'ils souffrent dans ce monde. Dieu est-il parfait relativement à ses œuvres? Mais ne voyons-nous pas souvent à côté de l'ordre le désordre le plus complet? Les œuvres si parfaites de la divinité ne salterent-elles pas, ne se détruiraient-elles pas sans cesse, ne nous font-elles pas, malgré nous, éprouver des chagrins & des peines qui balancent les plaisirs & les biens que nous recevons de la nature? Toutes les religions du monde ne supposent-elles pas un Dieu continuellement occupé à refaire, à réparer, à défaire, à rectifier ses ou-

vrages merveilleux ? On ne manquera pas de dire que Dieu ne peut pas communiquer à ses œuvres les perfections qu'il possède lui-même. Dans ce cas nous dirons que les imperfections de ce monde étant nécessaires pour Dieu lui-même, il ne pourra jamais y remédier, même dans un autre monde, & nous conclurons que ce Dieu ne peut être pour nous d'aucune utilité.

LES attributs métaphysiques ou théologiques de la divinité en font un être abstrait & inconcevable, dès qu'on le distingue de la nature & de tous les êtres qu'elle renferme : les qualités morales en font un être de l'espèce humaine, quoique par des attributs négatifs on se soit efforcé de l'éloigner de l'homme. Le Dieu théologique est un être isolé, & dans le vrai ne peut avoir aucuns rapports avec aucuns des êtres que nous connoissons. Le Dieu moral n'est jamais qu'un homme, que l'on a cru rendre parfait, en écartant de lui par la pensée les imperfections de la nature humaine. Les qualités morales des hommes sont fondées sur les rapports subsistans entre eux ou sur leurs besoins mutuels. Le Dieu théologique ne peut avoir des qualités morales ou des perfections humaines, il n'a pas besoin des hommes, il n'a aucuns rapports avec eux, vu qu'il ne peut y avoir de rapports qui ne soient réciproques. Un pur esprit ne peut avoir des rapports avec des êtres matériels, au moins en partie; un être infini ne peut avoir aucuns rapports avec des êtres finis; un être éternel ne peut avoir des rapports avec des êtres périssables & passagers. L'être unique, qui n'a ni genre ni espèce, qui n'a point de semblables, qui ne vit point en société, qui n'a rien de commun avec les créatures, s'il existoit réellement, ne

pourroit avoir aucunes des qualités que nous nommons perfections; il seroit d'un ordre si différent des hommes, que nous ne pourrions lui assigner ni vices ni vertus. On nous répète sans cesse que Dieu ne nous doit rien, que nul être ne peut se comparer à lui, que notre entendement borné ne peut concevoir ses perfections, que l'esprit humain n'est point fait pour comprendre son essence: mais par cela même ne détruit-on point nos rapports avec cet être si dissemblable, si disproportionné, si incompréhensible? Tous les rapports supposent une certaine analogie, tous les devoirs supposent une ressemblance & des besoins réciproques; pour rendre des devoirs à quelqu'un, il est nécessaire de le connoître.

ON nous dira, sans doute, que Dieu s'est fait connoître par la révélation. Mais cette révélation ne suppose-t-elle pas l'existence du Dieu sur laquelle nous disputons? cette révélation elle-même n'anéantit-elle pas les perfections morales qu'on lui attribue? toute révélation ne suppose-t-elle pas dans les hommes une ignorance, une imperfection, une perversité qu'un Dieu bon, sage, tout-puissant & prévoyant auroit dû prévenir? toute révélation particulière ne suppose-t-elle pas dans ce Dieu une préférence, une prédilection, une injuste partialité pour quelques-unes de ses créatures; dispositions qui contredisent visiblement & sa bonté & sa justice infinies? cette révélation n'annonce-t-elle pas en lui de l'aversion, de la haine, ou du moins de l'indifférence, pour le plus grand nombre des habitans de la terre, ou même un dessein formé de les aveugler pour les perdre? en un mot, dans toutes les révélations connues, la divinité, au lieu de nous être représentée comme sage, comme équitable, comme

remplie de tendresse pour l'homme, ne nous est-elle pas continuellement dépeinte comme fantasque, comme inique, comme cruelle, comme voulant séduire ses enfans, comme leur tendant, ou leur faisant tendre des pièges, comme les punissant ensuite pour y être tombés? En vérité le Dieu du docteur Clarcke & des chrétiens ne peut être regardé comme un être parfait, à moins que dans la théologie l'on n'appelle *perfections* ce que la raison & le bon sens appellent des imperfections frappantes ou des dispositions odieuses. Disons plus, il n'est point dans la race humaine d'individu aussi méchant, aussi vindicatif, aussi injuste, aussi cruel, que le tyran à qui les chrétiens prodiguent leurs hommages serviles, & à qui leurs théologiens prodiguent des perfections, à chaque instant démenties par la conduite qu'ils lui prêtent.

PLUS nous envisagerons le Dieu théologique, plus il nous paroîtra impossible & contradictoire; la théologie ne semble le former que pour le détruire aussitôt. Qu'est-ce, en effet, qu'un être dont on ne peut rien affirmer qui ne se trouve sur le champ démenti? qu'est-ce qu'un Dieu bon qui s'irrite sans cesse; un Dieu tout-puissant qui jamais ne vient à bout de ses desseins; un Dieu infiniment heureux, dont la félicité est continuellement troublée; un Dieu qui aime l'ordre & qui jamais ne peut le maintenir; un Dieu juste, qui permet que ses sujets les plus innocens essuient des injustices perpétuelles? qu'est-ce qu'un pur esprit qui crée & qui meut la matière? qu'est-ce qu'un être immuable qui est la cause des mouvemens & des changemens qui s'opèrent à chaque instant dans la nature? qu'est-ce qu'un être infini qui coëxiste pourtant avec l'univers? qu'est-ce qu'un

être omniscient, qui se croit obligé d'éprouver les créatures : qu'est-ce qu'un être tout-puissant qui ne peut jamais communiquer à ses ouvrages la perfection qu'il veut trouver en eux : qu'est-ce qu'un être revêtu de toutes sortes de qualités divines & dont la conduite est toujours humaine : qu'est-ce qu'un être qui peut tout & qui ne réussit à rien, qui n'agit jamais d'une façon digne de lui : Il est méchant, injuste, cruel, jaloux, irascible, vindicatif comme l'homme ; il échoue comme l'homme dans tous ses projets ; & cela avec tous les attributs capables de le garantir des défauts de notre espèce. Si nous voulons être de bonne foi, nous conviendrons que cet être n'est rien ; & nous trouverons que le fantôme imaginé pour expliquer la nature, est perpétuellement en contradiction avec cette nature, & qu'au lieu de tout expliquer, il ne sert qu'à tout embrouiller.

SELON Clarcke lui-même, le néant est ce dont on ne peut rien affirmer avec vérité, & dont on peut tout nier véritablement ; tellement que l'idée du néant est, pour ainsi dire, la négation d'absolument toutes les idées ; l'idée du néant fini ou infini est donc une contradiction dans les termes. Que l'on applique ce principe à ce que notre auteur a dit de la divinité, & l'on trouvera que, de son aveu même, elle est le néant infini, puisque l'idée de cette divinité est la négation d'absolument toutes les idées que les hommes sont capables de se former. La spiritualité n'est en effet qu'une pure négation de la corporéité ; en disant que Dieu est spirituel, n'est-ce pas nous dire qu'on ne sait pas ce qu'il est : On nous dit qu'il y a des substances que nous ne pouvons ni voir ni toucher & qui n'en existent pas moins pour cela. A la bonne heure ; mais dès

lors nous ne pouvons ni en raisonner ni leur assigner des qualités. Conçoit-on mieux l'infinité, qui est une pure négation des limites que nous trouvons dans tous les êtres ? l'esprit humain peut-il comprendre ce que c'est que l'infini ? & pour s'en former une espèce d'idée confuse, n'est-il pas obligé de joindre des quantités bornées à d'autres quantités qu'il ne conçoit encore que bornées à la toute puissance, l'éternité, l'omniscience, la perfection sont-elles donc autre chose que des abstractions ou des pures négations des bornes dans la force, dans la durée, dans la science ? Si l'on prétend que Dieu n'est rien de ce que l'homme peut connoître, peut voir, peut sentir ; si l'on ne peut rien en dire de positif, il est au moins permis de douter qu'il existe : si l'on prétend que Dieu est ce que disent nos théologiens, l'on ne peut s'empêcher de nier l'existence ou la possibilité d'un être qu'ils font le sujet de qualités que l'esprit humain ne pourra jamais concilier ni concevoir,

L'ÊTRE existant par lui-même doit être, suivant Clarke, un être simple, immuable, incorruptible, sans parties, sans figure, sans mouvement, sans divisibilité, en un mot, un être en qui ne se rencontrent aucunes des propriétés de la matière, qui, étant toutes finies, sont incompatibles avec l'infinité parfaite. En bonne foi ! Est-il bien possible de se faire quelque notion véritable d'un pareil être ? Les théologiens conviennent eux-mêmes que les hommes ne peuvent se faire une notion complète de Dieu ; mais, celle qu'on nous présente ici est non-seulement incomplète, mais encore elle détruit en Dieu toutes les qualités sur lesquelles notre esprit pourroit asseoir un jugement. Aussi M. Clarke est forcé d'avouer que lorsqu'il s'agit de déterminer la ma-

nière dont il est infini & dont il peut être présent par-tout, nos entendemens bornés ne sauroient ni l'expliquer ni le comprendre. Mais qu'est-ce qu'un être que nul homme ne peut ni expliquer ni comprendre? C'est une chimère, qui, si elle existoit, ne pourroit nullement l'intéresser.

PLATON, ce grand créateur de chimères, dit que ceux qui n'admettent que ce qu'ils peuvent voir & manier, sont des stupides & des ignorans qui refusent d'admettre la réalité de l'existence des choses invisibles. Nos théologiens nous tiennent le même langage : nos religions européennes ont été visiblement infectées des rêveries platoniciennes, qui ne sont évidemment que les résultats des notions obscures & de la métaphysique inintelligible des prêtres égyptiens, chaldéens, assyriens, chez lesquels Platon avoit été puiser sa prétendue philosophie. En effet, si la philosophie consiste dans la connoissance de la nature, l'on sera forcé de convenir que la doctrine platonique ne mérite aucunement ce nom, vu qu'elle n'a fait qu'écarter l'esprit humain de la nature visible pour le jeter dans un monde intellectuel, où il ne trouva que des chimères. Cependant, c'est cette philosophie fantastique qui règle encore toutes nos opinions. Nos théologiens, guidés encore par l'enthousiasme de Platon, n'entretiennent leurs sectateurs que d'esprits, d'intelligences, de substances incorporelles, de puissances invisibles, d'anges, de démons, de vertus mystérieuses, d'effets surnaturels, d'illuminations divines, d'idées innées, &c. (1). A les en croire,

(1) Quiconque se donnera la peine de lire les ouvrages de Platon & de ses disciples, tels que Proclus, Jamblique, Plotin, &c. y trouvera presque tous les dogmes & toutes

nos sens nous sont entièrement inutiles; l'expérience n'est bonne à rien; l'imagination, l'enthousiasme, le fanatisme, les mouvemens de crainte, nos préjugés religieux font naître en nous des *inspirations célestes*, des avertissemens divins, des sentimens naturels que nous devons préférer à la raison, au jugement, au bon sens. Après nous avoir imbus dès l'enfance de ces maximes si propres à nous éblouir & à nous aveugler, il leur est aisé de nous faire admettre les plus grandes absurdités sous le nom imposant de *mystères*, & de nous empêcher d'examiner ce qu'ils nous disent de croire. Quoi qu'il en soit, nous répondrons à Platon, & à tous les docteurs qui, comme lui, nous imposent la nécessité de croire ce que nous ne pouvons comprendre, que pour croire qu'une chose existe, il faut au moins en avoir quelque idée; que cette idée ne peut nous venir que par nos sens; que

les subtilités métaphysiques de la théologie chrétienne. Bien plus il y trouvera l'origine des *symboles*, des *rites*, des *sacremens*, en un mot de la *théurgie* employée dans le culte des chrétiens, qui dans leurs cérémonies religieuses ainsi que dans leurs dogmes, n'ont fait que suivre plus ou moins fidèlement les routes qui leur avoient été tracées par les prêtres du paganisme. Les folies religieuses ne sont pas aussi variées qu'on le pense.

A l'égard de la philosophie ancienne, à l'exception de celle de Démocrite & d'Epicure, elle fut pour l'ordinaire une vraie *théosophie*, imaginée par des prêtres d'Egypte & d'Assyrie. Pythagore & Platon n'ont été que des théologiens remplis d'enthousiasme, & peut-être, de mauvaise foi. Au moins l'on trouve chez eux un esprit mystérieux sacerdotal, qui sera toujours un signe que l'on cherche à tromper; ou que l'on ne veut point éclairer les hommes. C'est dans la nature, & non dans la théologie, que l'on peut puiser une philosophie intelligible & véritable.

tout ce que nos sens ne nous font point connoître n'est rien pour nous ; que s'il y a de l'absurdité à nier l'existence de ce qu'on ne connoît pas, il y a de l'extravagance à lui donner des qualités inconnues, & qu'il y a de la stupidité à trembler devant de vrais fantômes, ou à respecter de vaines idoles revêtues de qualités incompatibles que notre imagination a combinées sans jamais pouvoir consulter l'expérience & la raison.

CELA peut servir à répondre au docteur Clarke, qui nous dit : *quelle absurdité de se récrier si fort contre l'existence d'une substance immatérielle, dont l'essence n'est point compréhensible, & d'en parler comme de la chose la plus incroyable !* il avoit dit un peu plus haut, il n'y a point de plante si petite & si méprisable qu'elle soit ; il n'y a point d'animal si vil qui ne confonde le génie le plus sublime : les êtres inanimés sont environnés pour nous de ténèbres impénétrables. *Quelle extravagance donc de faire servir l'incompréhensibilité de Dieu à nier son existence !*

NOUS lui répondrons 1°. que l'idée d'une substance immatérielle ou privée d'étendue n'est qu'une absence d'idées, une négation de l'étendue, & que lorsqu'on nous dit qu'un être n'est point matière, on nous dit ce qu'il n'est pas & l'on ne nous apprend pas ce qu'il est ; & qu'en disant qu'un être ne peut tomber sous nos sens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous assurer s'il existe ou non.

2°. L'ON avouera sans peine que les hommes du plus grand génie ne connoissent point l'essence des pierres, des plantes, des animaux, ni les res-

LA NATURE, CHAP. IV. 117

forts secrets qui les constituent, qui les font végéter ou agir; mais que du moins on les voit, que nos sens les connoissent au moins à quelques égards, que nous pouvons appercevoir quelques uns de leurs effets, d'après lesquels nous les jugeons bien ou mal; au lieu que nos sens ne peuvent saisir par aucun côté un être immatériel, ni par conséquent nous en porter aucune idée; un tel être est pour nous une *qualité occulte*, ou plutôt un *être de raison*: si nous ne connoissons point l'essence ou la combinaison intime des êtres les plus matériels, nous découvrons du moins, à l'aide de l'expérience, quelques uns de leurs rapports avec nous-mêmes; nous connoissons leurs surfaces, leur étendue, leur forme, leur couleur, leur mollesse, leur dureté par les impressions qu'ils font sur nous: nous sommes à portée de les comparer, de les distinguer, de les juger, de les aimer ou de les fuir, d'après les différentes façons dont nous en sommes affectés: nous ne pouvons avoir les mêmes connoissances sur un Dieu immatériel, ni sur les esprits dont nous parlent sans cesse des hommes qui n'en peuvent point avoir plus d'idées que les autres mortels.

3°. Nous connoissons en nous-mêmes des modifications que nous nommons des sentimens, des pensées, des volontés, des passions: faute de connoître notre essence propre & l'énergie de notre organisation particulière, l'on attribue ces effets à une cause cachée & distinguée de nous-mêmes, que l'on a dit être *spirituelle*, parce qu'elle sembloit agir différemment de notre corps: cependant la réflexion nous prouve que des effets matériels ne peuvent partir que d'une cause matérielle. Nous ne voyons de même dans l'univers que des effets

physiques & matériels, qui ne peuvent partir que d'une cause analogue, & que nous attribuons, non à une cause spirituelle que nous ne connoissons pas, mais à la nature elle-même, que nous pouvons connoître à quelques égards, si nous daignons la méditer de bonne foi.

Si l'incompréhensibilité de Dieu n'est point une raison de nier son existence, elle n'en est pas une pour dire qu'il est immatériel, & nous le comprendrons encore bien moins spirituel que matériel, puisque la matérialité est une qualité connue, & que la spiritualité est une qualité occulte ou inconnue, ou plutôt une façon de parler dont nous ne nous servons que pour couvrir notre ignorance. Un aveugle ne ne raisonneroit pas bien, s'il nioit l'existence des couleurs, quoique ces couleurs n'existent réellement pas pour lui; mais seulement pour ceux qui sont à portée de les connoître; cet aveugle nous paroîtroit ridicule, s'il vouloit les définir. S'il existoit des êtres qui eussent des idées de Dieu ou d'un pur esprit, nos théologiens leur paroîtroient, sans doute, aussi ridicules que cet aveugle.

ON nous répète sans cesse que nos sens ne nous montrent que l'écorce des choses, que nos esprits bornés ne peuvent concevoir un Dieu: l'on en convient; mais ces sens ne nous montrent pas même l'écorce de la divinité que nos théologiens nous définissent, à qui ils donnent des attributs, sur laquelle ils ne cessent de disputer, tandis que jusqu'ici ils ne sont jamais parvenus à prouver son existence. « J'aime beaucoup, dit M. Locke, tous ceux qui défendent leurs opinions de bonne foi, mais il y a si peu de gens qui, d'après la » manière

» manière dont ils les défendent, paroissent plei-
 » nement convaincus des opinions qu'ils profes-
 » sent, que je suis tenté de croire qu'il y a dans
 » le monde bien plus de sceptiques qu'on ne
 » pense. » (1)

ABADIE nous dit qu'il s'agit de savoir s'il y a
 un Dieu, & non ce que c'est que ce Dieu. Mais
 comment s'assurer de l'existence d'un être que l'on
 ne pourra jamais connoître ? si l'on ne nous dit
 pas ce que c'est que cet être, comment pourrons-
 nous juger si son existence est possible ou non ?
 Nous venons de voir les fondemens ruineux sur
 lesquels les hommes ont jusqu'ici élevé le fantôme
 créé par leur imagination; nous venons d'examiner
 les preuves dont ils se servent pour établir son
 existence; nous avons reconnu les contradictions
 sans nombre qui résultent des qualités inconci-
 liables dont ils prétendent l'orner. Que conclure
 de tout cela, sinon qu'il n'existe pas ? Il est vrai
 qu'on nous assure qu'il n'y a point de contradiction
 entre les attributs divins : mais qu'il y a une dis-
 proportion entre notre esprit & la nature de l'être su-
 prême. Cela posé, de quelle mesure faut-il que
 l'homme se serve pour juger de son Dieu ? ne
 sont-ce pas des hommes qui ont imaginé cet être
 & qui l'ont revêtu des attributs qu'on lui donne ?
 Il faut être un esprit infini pour le comprendre,
 les théologiens peuvent-ils se vanter de le con-
 cevoir eux mêmes ? à quoi bon en parlent-ils à
 d'autres ? l'homme, qui ne sera jamais un être
 infini, pourra-t-il mieux concevoir son Dieu in-

(1) Voyez ses lettres familières. Hobbes dit que si les
 hommes y trouvoient quelque intérêt, ils donneroient de la
 certitude des élémens d'Euclide.

fini dans un monde futur, que dans celui qu'il habite aujourd'hui? Si nous ne connoissons point Dieu dès à présent, nous ne pouvons jamais nous flatter de le connoître par la suite, vu que jamais nous ne ferons des dieux.

CEPENDANT l'on prétend que ce Dieu est nécessaire à connoître; mais comment prouver qu'il est nécessaire de connoître ce qu'il est impossible de connoître? On nous dit pour lors que le bon sens & la raison suffisent pour convaincre de l'existence d'un Dieu. Mais d'un autre côté ne me dit-on pas que la raison est un guide infidèle en matière de religion? Que l'on nous montre au moins le terme précis où il faut quitter cette raison qui nous aura conduits à la connoissance de Dieu. La consulterons-nous encore lorsqu'il s'agira d'examiner si ce qu'on raconte de ce Dieu est probable, s'il peut réunir les attributs discordans qu'on lui donne, s'il a parlé le langage qu'on lui fait tenir? Nos prêtres ne nous permettront jamais de consulter la raison sur ces choses; ils prétendront alors que nous devons nous en rapporter aveuglément à ce qu'ils disent; ils assureront que le plus sûr est de nous soumettre à ce qu'ils ont jugé convenable de décider sur la nature d'un être qu'ils avouent ne point connoître, & n'être aucunement à la portée des mortels. D'ailleurs notre raison ne peut concevoir l'infini, ainsi elle ne peut nous convaincre de l'existence d'un Dieu; & si nos prêtres ont une raison plus sublime que la nôtre, ce ne sera jamais que sur la parole de nos prêtres que nous croirons en Dieu; nous n'en ferons jamais nous-mêmes parfaitement convaincus; la conviction intime ne peut être l'effet que de l'évidence & de la démonstration.

UNE chose est démontrée impossible, dès que non-seulement on ne peut en avoir d'idées vraies, mais encore quand les idées quelconques qu'on s'en forme se contredisent, se détruisent, répugnent les unes aux autres. Nous n'avons point d'idées vraies d'un esprit; les idées que nous pouvons nous en former se contredisent, lorsque nous disons qu'un être privé d'organes & d'étendue peut sentir, peut penser, peut avoir des volontés ou des desirs; le Dieu théologique ne peut point agir; il répugne à son essence divine d'avoir des qualités humaines; & si l'on suppose ces qualités infinies, elles n'en seront que plus inintelligibles & plus difficiles ou impossibles à concilier.

Si Dieu est pour les êtres de l'espèce humaine ce que les couleurs sont pour des aveugles nés, ce Dieu n'existe point pour nous: si l'on dit qu'il réunit les qualités qu'on lui assigne, ce Dieu est impossible. Si nous sommes des aveugles, ne raisonnons ni de Dieu ni de ses couleurs; ne lui donnons point d'attributs, ne nous occupons point de lui. Les théologiens sont des aveugles, qui veulent expliquer à d'autres aveugles les nuances & les couleurs d'un portrait représentant un original qu'ils n'ont pas même parcouru à tâtons (1).

(1) Je trouve dans l'ouvrage de M. Clarke lui-même, un passage de Melchior Canus, évêque des Canaries, que l'on pourroit opposer à tous les théologiens du monde, & à tous leurs argumens: *puderet me dicere non me intelligere, si ipsi intelligerent qui trasserunt.* Héraclitus disoit que si l'on demandoit à un aveugle ce que c'est que la vue, il répondroit que c'est l'aveuglement. S. Paul annonce son Dieu aux Athéniens comme étant précisément le Dieu inconnu auquel ils avoient élevé un autel. S. Denis l'Arcopagite dit que c'est lorsqu'on reconnoit

Que l'on ne nous dise pas que l'original, le portrait & les couleurs n'en existent pas moins; quoique l'aveugle ne puisse nous l'expliquer ni s'en faire une idée, d'après le témoignage des hommes qui jouissent de la vue; mais où sont les voyans qui ont vu la Divinité, qui la connoissent mieux que nous & qui sont en droit de nous convaincre de son existence?

LE docteur Clarcke nous dit que *c'est assez que les attributs de Dieu soient possibles & tels qu'il n'y ait point de démonstration du contraire*. Etrange façon de raisonner! la Théologie seroit-elle donc l'unique science où il fût permis de conclure qu'une chose est, dès-lors qu'elle est possible? après avoir avancé des rêveries sans fondement & des propositions que rien n'appuie, en est-on quitte pour dire qu'elles sont des vérités, parce qu'on ne peut pas démontrer le contraire? Cependant il est très-possible de démontrer que le Dieu théologique est impossible, pour le prouver, il suffit de faire voir, comme nous n'avons pas cessé de le faire, qu'un être formé par la combinaison monstrueuse des contrastes les plus choquans, ne peut point exister.

CEPENDANT l'on insiste toujours, & l'on nous dit que l'on ne peut concevoir que l'intelligence ou la pensée puissent être des propriétés & des modifications de la matière, dont cependant M. Clarcke avoue que nous ignorons l'essence &

que l'on ne connoit pas Dieu, qu'on le connoit le mieux. *Tunc Deum maxime cognoscimus, cum ignorare eum cognoscimus*. C'est sur ce Dieu inconnu que toute la théologie est fondée! C'est sur ce Dieu inconnu qu'elle raisonne sans cesse & c'est en l'honneur de ce Dieu inconnu que l'on égorge des hommes!

Pénétration, ou dont il a dit que les plus grands génies n'avoient que des idées superficielles & incomplètes. Mais ne peut-on pas lui demander s'il est plus aisé de concevoir que l'intelligence & la pensée soient des propriétés de l'esprit, dont on a certainement bien moins d'idées que de la matière ? Si nous n'avons que des idées obscures & imparfaites des corps les plus sensibles & les plus grossiers, comment connoîtrions-nous plus distinctement une substance immatérielle ou un Dieu spirituel qui n'agit sur aucun de nos sens, & qui, s'il agissoit sur eux, cesseroit dès-lors d'être immatériel ?

M. CLARKE n'est donc point fondé à nous dire que l'idée d'une substance immatérielle ne renferme aucune impossibilité & n'implique aucune contradiction, & que ceux qui disent le contraire sont obligés d'affirmer que tout ce qui n'est point matière n'est rien. Tout ce qui agit sur nos sens est matière ; une substance privée d'étendue ou des propriétés de la matière ne peut se faire sentir à nous ; ni par conséquent nous donner des perceptions ou des idées : constitués comme nous le sommes, ce dont nous n'avons point d'idées n'existe point pour nous. Ainsi il n'y a point d'absurdité à soutenir que tout ce qui n'est point matière n'est rien ; au contraire, c'est une vérité si frappante, qu'il n'y a que des préjugés invétérés ou la mauvaise foi qui puissent en faire douter.

NOTRE savant adversaire ne lève point la difficulté en demandant s'il n'existe que cinq sens, & si Dieu n'a pas pu donner des sens tout différens des nôtres à d'autres êtres que nous ne connoissons pas ? S'il n'en auroit pas pu donner d'autres à nous-mêmes.

dans l'état présent où nous nous trouvons ? Je réponds d'abord, qu'avant de présumer ce que Dieu peut faire ou ne pas faire, il faudroit avoir constaté son existence. Je réplique ensuite que nous n'avons dans le fait que cinq sens (1); que par leur secours l'homme est dans l'impossibilité de concevoir un être tel qu'on suppose le Dieu de la théologie; que nous ignorons absolument quelle seroit l'étendue de notre conception, si nous avions des sens de plus. Ainsi, demander ce que Dieu auroit pu faire en tel cas, c'est toujours supposer la chose en question, vu que nous ne pouvons savoir jusqu'où pourroit aller le pouvoir d'un être dont nous n'avons aucune idée. Nous n'en avons pas plus de ce que peuvent sentir & connoître des anges, des être différens de nous, des intelligences supérieures à nous. Nous ignorons la façon de véger des plantes; comment saurions-nous la façon de concevoir des êtres d'un ordre totalement distingué de nous? au moins pouvons-nous être assurés que si Dieu est infini, comme on l'assure, ni les anges, ni aucunes intelligences subordonnées ne peuvent le concevoir. Si l'homme est une énigme pour lui-même, comment pourroit-il comprendre ce qui n'est point lui? Il faut donc que nous nous bornions à juger avec les cinq sens que nous avons. Un aveugle n'a l'usage que de quatre sens; il n'est

(1) Les théologiens nous parlent souvent d'un *sens intime*, d'un *instinct naturel*, à l'aide desquels nous découvrons ou nous sentons la Divinité & les vérités prétendues de la religion. Mais pour peu qu'on veuille examiner les choses, on trouvera que ce *sens intime* & cet *instinct* ne sont que des effets de l'habitude, de l'enthousiasme, de l'inquiétude, du préjugé, qui, souvent en dépit de tout raisonnement, nous ramènent à des préjugés que notre esprit tranquille ne peut s'empêcher de rejeter.

point en droit de nier qu'il n'existe un sens de plus pour les autres ; mais il peut dire avec raison & vérité qu'il n'a aucune idée des effets qu'il produiroit avec le sens qui lui manque. C'est avec ces cinq sens que nous sommes réduits à juger de la divinité, qu'aucun d'eux ne nous montre ou ne voit mieux que nous. Un aveugle, entouré d'autres aveugles, ne feroit-il pas autorisé à leur demander de quel droit ils lui parlent d'un sens qu'ils n'ont point eux-mêmes, ou d'un être sur lequel leur propre expérience ne leur peut rien apprendre (1) ?

ENFIN on peut encore répondre à M. Clarcke que, suivant son système, la supposition est impossible, & ne doit point se faire, vu que Dieu ayant, selon lui, fait l'homme, voulu, sans doute, qu'il n'eût que cinq sens ; ou qu'il fût tel qu'il est actuellement, parce qu'il falloit qu'il fût ainsi pour répondre aux vues sages & aux desseins immuables que la théologie lui prête.

LE docteur Clarcke, ainsi que tous les autres théologiens, fonde l'existence de son Dieu sur la nécessité d'une force qui ait le pouvoir de commencer le mouvement. Mais si la matière a toujours existé, elle a toujours eu le mouvement, qui, comme on l'a prouvé, lui est aussi essentiel que son étendue, & découle de ses propriétés.

(1) En supposant, comme font les théologiens, que Dieu impose aux hommes la nécessité de le connoître, leur prétention paroît aussi déraisonnable que le seroit l'idée du propriétaire d'une terre à qui l'on supposeroit la fantaisie que les fourmis de son jardin le connusent lui-même, & raisonnassent pertinemment sur son compte.

primitives. Il n'y a donc de mouvement que dans la matière & par elle ; la mobilité est une suite de son existence ; non pas que le grand tout puisse occuper lui-même d'autres parties de l'espace que celles qu'il occupe actuellement, mais ses parties peuvent changer & changent continuellement leurs situations respectives ; c'est de-là que résultent la conservation & la vie de la nature, qui est toujours immuable dans son entier. Mais en supposant, comme on fait tous les jours, que la matière soit morte, c'est-à-dire incapable de rien produire par elle-même sans le secours d'une force motrice qui lui imprime le mouvement, pourrons-nous jamais concevoir que la nature matérielle reçoive son mouvement d'une force qui n'a rien de matériel ? L'homme pourra-t-il se figurer qu'une substance qui n'a aucunes des propriétés de la matière, puisse la créer, la tirer de son propre fond, l'arranger, la pénétrer, diriger ses mouvemens, la guider dans sa marche ?

LE mouvement est donc coéternel à la matière. De toute éternité les parties de l'univers ont agi les unes sur les autres, en raison de leurs énergies, de leurs essences propres, de leurs élémens primitifs & de leurs combinaisons diverses. Ces parties ont dû se combiner en raison de leurs analogies ou rapports, s'attirer & se repousser, agir & réagir, graviter les unes sur les autres, se réunir & se dissoudre, recevoir des formes & en changer par leurs collisions continuelles. Dans un monde matériel le moteur doit être matériel ; dans un tout dont les parties sont essentiellement en mouvement, il n'est pas besoin d'un moteur distingué de lui-même ; par sa propre énergie le tout doit être dans un mouvement perpétuel. Le mouvement

général, comme on l'a prouvé ailleurs, naît de tous les mouvemens particuliers que les êtres se communiquent sans interruption.

L'ON voit donc que la théologie, en supposant un Dieu qui imprimât le mouvement à la nature & qui en fût distingué, n'a fait que multiplier les êtres, ou plutôt n'a fait que personnifier le principe de la mobilité inhérent à la matière; en donnant à ce principe des qualités humaines, elle n'a fait que lui prêter de l'intelligence, de la pensée, des perfections qui ne peuvent aucunement lui convenir. Tout ce que M. Clarke & tous les autres théologiens modernes nous disent de leur Dieu, devient à quelques égards assez intelligible dès qu'on l'applique à la nature, à la matière: elle est éternelle, c'est-à-dire, elle ne peut avoir eu de commencement & n'aura jamais de fin: elle est infinie, c'est-à-dire, que nous ne concevons point ses bornes, &c. Mais des qualités humaines, toujours empruntées de nous-mêmes, ne peuvent lui convenir, vu que ces qualités sont des façons d'être ou des modes qui n'appartiennent qu'à des êtres particuliers, & non au tout qui les renferme.

AINSI, pour résumer les réponses qui ont été faites à M. Clarke, l'on dira 1°. que l'on peut concevoir que la matière a existé de toute éternité, vu qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu commencer; 2°. que la matière est indépendante, vu qu'il n'y a rien hors d'elle: qu'elle est immuable, vu qu'elle ne peut changer de nature, quoiqu'elle change sans cesse de formes ou de combinaisons; 3°. que la matière existe par elle-même, puisque, ne pouvant pas concevoir qu'elle puisse s'anéantir, nous ne pouvons pas concevoir qu'elle ait pu

commencer d'exister ; 4°. que nous ne connoissons point l'essence ni la vraie nature de la matière, quoique nous soyions à portée de connoître quelques-unes de ses propriétés & qualités, d'après la façon dont elle agit sur nous, ce que nous ne pouvons point dire de Dieu ; 5°. que la matière étant sans commencement, n'aura jamais de fin, quoique ses combinaisons & ses formes commencent & finissent ; 6°. que si tout ce qui existe ou tout ce que notre esprit peut concevoir est matière, cette matière est infinie, c'est-à-dire, ne peut être bornée par rien : qu'elle est présente par-tout, s'il n'y a point de lieu hors d'elle ; s'il y avoit en effet un lieu hors d'elle, ce seroit le vide & alors Dieu seroit le vide ; 7°. que la nature est unique, quoique ses élémens ou ses parties soient infiniment variées & douées de propriétés très-différentes ; 8°. que la matière modifiée, arrangée, combinée d'une certaine façon, produit dans quelques êtres ce que nous appelons l'intelligence ; c'est une de ses façons d'être, mais ce n'est pas une de ses propriétés essentielles ; 9°. que la matière n'est point un agent libre, puisqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait en vertu des loix de la nature ou de son existence ; & qu'ainsi les corps graves doivent nécessairement tomber, les corps légers doivent s'élever, le feu doit brûler, l'homme doit sentir le bien & le mal, suivant la nature des êtres dont il éprouve l'action ; 10°. que la puissance ou l'énergie de la matière n'a d'autres bornes que celles que leur prescrit sa nature même ; 11°. que la sagesse, la justice, la bonté, &c. sont des qualités propres à la matière combinée & modifiée comme elle se trouve dans quelques êtres de la nature humaine, & que l'idée de la perfection est une idée abstraite,

négative, métaphysique, ou une manière de considérer les objets, qui ne suppose rien de réel hors de nous; enfin, 12°. que la matière est le principe du mouvement, qu'elle le renferme en elle-même, puisqu'il n'y a qu'elle qui soit capable de le donner & de le recevoir, ce que l'on ne peut pas concevoir d'un être immatériel, simple, dépourvu de parties, qui, privé d'étendue, de masse, de pesanteur, ne pourroit ni se mouvoir lui-même ni mouvoir d'autres corps, & encore moins les créer, les produire, les conserver.

CHAPITRE V.

*Examen des preuves de l'existence de Dieu
données par Descartes, Malebranche,
Newton, &c.*

ON nous parle sans cesse de Dieu, & jamais personne n'est parvenu jusqu'ici à démontrer son existence; les génies les plus sublimes ont été forcés d'échouer contre cet écueil; les hommes les plus éclairés n'ont fait que halbutier sur la matière que tous s'accordent à regarder comme la plus importante. Comme s'il pouvoit être nécessaire de s'occuper d'objets inaccessibles à nos sens, & sur lesquels notre esprit ne peut avoir aucune prise!

AFIN de nous convaincre du peu de solidité que les plus grands personnages ont sçu donner aux preuves qu'ils ont successivement imaginées

pour établir l'existence d'un Dieu, examinons un peu de mots ce qu'en ont dit les philosophes les plus célèbres, & commençons par Descartes, le restaurateur de la philosophie parmi nous. Ce grand homme nous dit lui-même. « Toute la force de l'argument dont j'ai ici usé pour prouver l'existence de Dieu, consiste en ce que je reconnais qu'il ne seroit pas possible que ma nature fût telle qu'elle est, c'est-à-dire, que j'eusse en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existoit véritablement; ce même Dieu, dis-je, duquel l'idée est en moi, c'est-à-dire, qui possède toutes ces hautes perfections dont notre esprit peut bien avoir quelque légère idée sans pourtant les pouvoir comprendre, &c. » *K. Medit. III. Sur l'existence de Dieu, page LXXI.* Il avoit dit peu auparavant (page LXIX) : « Il faut nécessairement conclure que de cela seul que j'existe, & que l'idée d'un être souverainement parfait (c'est-à-dire de Dieu) est en moi, l'existence de Dieu est très-évidemment démontrée ».

1°. Nous répondrons à Descartes que nous ne sommes point en droit de conclure qu'une chose existe de ce que nous en avons l'idée; notre imagination nous présente l'idée d'un *Sphinx* ou d'un *hyppogriphes*, sans que pour cela nous soyions en droit d'en conclure que ces choses existent réellement.

2°. Nous dirons à Descartes, qu'il est impossible qu'il ait une idée positive & véritable du Dieu, dont, ainsi que les théologiens, il veut prouver l'existence. Il est impossible à tout homme, à tout être matériel, de se former une idée réelle d'un esprit, d'une substance privée d'étendue, d'un être

incorporel, agissant sur la nature qui est corporelle & matérielle, vérité que nous avons déjà suffisamment prouvée.

3°. Nous lui dirons qu'il est impossible que l'homme ait une idée positive & réelle de la perfection, de l'infini, de l'immenfité & des autres attributs que la théologie assigne à la divinité. Nous ferons donc à Descartes la même réponse qui a déjà été faite dans le chapitre précédent à la proposition XII^e de Clarke.

AINSI rien de moins concluant que les preuves sur lesquelles Descartes appuie l'existence de Dieu. Il fait de ce Dieu une pensée, une intelligence; mais comment concevoir une intelligence, une pensée, sans un sujet auquel ces qualités puissent adhérer? Descartes prétend que l'on ne peut concevoir Dieu que comme une vertu qui s'applique successivement aux parties de l'univers..... Il dit encore que Dieu ne peut être dit étendu, que comme on le dit du feu contenu dans un morceau de fer, qui n'a point, à proprement parler, d'autre extension que celle du feu lui-même..... Mais d'après ces notions on est en droit de lui reprocher qu'il annonce très-clairement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, ce qui est un *spinosisme* pur. En effet, on sait que c'est dans les principes de Descartes que Spinoza a purifié son système, qui en découle nécessairement.

C'EST donc avec raison que l'on a accusé Descartes d'athéisme, vu qu'il détruit très-fortement les faibles preuves qu'il donne de l'existence d'un Dieu. On est donc fondé à lui dire que son système renverse l'idée de la création. En effet, avant que

Dieu eût créé une matière il ne pouvoit coexister ni être coëxtendu avec elle; & dans ce cas, selon Descartes, il n'y avoit point de Dieu, vu qu'en ôtant aux modifications leur sujet, ces modifications doivent elles-mêmes disparaître. Si Dieu, selon les Cartésiens, n'est autre chose que la nature, ils sont très-spinosistes; si Dieu est la force motrice de cette nature, ce Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existe qu'autant que subsiste le sujet auquel il est inhérent; c'est-à-dire la nature dont il est le moteur; ainsi Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existera qu'autant que la nature qu'il meut; sans matière ou sans sujet à mouvoir, à conserver, à produire, que devient la force motrice de l'univers? si Dieu est cette force motrice, que deviendra-t-il sans un monde dans lequel il puisse exercer son action (1)?

ON voit donc que Descartes, loin d'établir solidement l'existence d'un Dieu, la détruit totalement. La même chose arrivera nécessairement à tous ceux qui en raisonneront; ils finiront toujours par se contredire, & se démentir eux-mêmes. Nous trouvons les mêmes incon séquences & contradictions dans les principes du célèbre Père Malebranche, qui, considérés avec l'attention la plus légère, semblent conduire directement au spinosisme; en effet, quoi de plus conforme au langage de Spinoza que de dire que *l'univers n'est qu'une émanation de Dieu; que nous voyons tout en Dieu; que tout ce que nous voyons est Dieu seul; que Dieu seul fait tout ce qui se fait; qu'il est lui-même toute l'action & toute l'opération qui est dans*

(1) Voyez l'impie convaincu ou dissertation contre Spinoza pages 115 & seqq. édit. d'Amst. 1685.

*toute la nature ; en un mot que Dieu est tout l'être
& le seul être ?*

N'EST-CE pas dire formellement que la nature est Dieu ? D'ailleurs en même temps que Malebranche nous assure que nous voyons tout en Dieu, il prétend qu'il n'est pas encore bien démontré qu'il y ait une matière & des corps, & que la foi seule nous enseigne ces grands mystères, dont sans elle nous n'aurions aucune connoissance. Sur quoi l'on peut avec raison lui demander comment l'on peut démontrer l'existence du Dieu qui a créé la matière, si l'existence de cette matière est encore un problème ?

MALEBRANCHE reconnoît lui-même que l'on ne peut avoir de démonstration exacte de l'existence d'un autre être, que de celui qui est nécessaire, il ajoute que si l'on y prend garde de près on verra qu'il n'est pas même possible de connoître avec une entière certitude si Dieu est ou n'est pas véritablement créateur d'un monde matériel & sensible. D'après ces notions, il est évident que, selon le P. Malebranche, les hommes n'ont que la foi pour garant de l'existence de Dieu ; mais la foi suppose elle-même cette existence ; si l'on n'est point sûr que Dieu existe, comment pourta-t-on être persuadé qu'il faut croire ce qu'il dit ?

D'UN autre côté, ces notions de Malebranche renversent évidemment tous les dogmes théologiques. Comment concilier avec la liberté de l'homme, l'idée d'un Dieu qui est la cause motrice de la nature entière ; qui meut immédiatement la matière & les corps ; sans la volonté duquel rien ne se fait dans l'univers, qui prédétermine les

créatures à tout ce qu'elles font ? comment avec cela peut-on prétendre que les âmes humaines aient la faculté de former des pensées & des volontés, de se mouvoir & de se modifier elles-mêmes ? si l'on suppose, avec les théologiens, que la conservation des créatures est une création continuée, n'est-ce pas Dieu qui en les conservant les met en état de mal faire ? Il est évident que, d'après le système de Malebranche, Dieu fait tout, & que ses créatures ne sont que des instrumens passifs dans ses mains ; leurs péchés ainsi que leurs vertus sont à lui ; les hommes ne peuvent ni mériter ni démeriter ; ce qui anéantit toute religion. C'est ainsi que la théologie est perpétuellement occupée à se détruire elle-même (1).

V O Y O N S donc maintenant si l'immortel Newton nous donnera des idées plus vraies & des preuves plus sûres de l'existence de Dieu. Cet homme, dont le vaste génie a deviné la nature & ses loix, s'est égaré dès qu'il les a perdues de vue ; esclave des préjugés de son enfance, il n'a pas osé porter le flambeau de ses lumières sur la chimère qu'on avoit gratuitement associée à cette nature ; il n'a pas reconnu que ses propres forces lui suffisoient pour produire tous les phénomènes qu'il avoit lui-même si heureusement expliqués. En un mot le sublime Newton n'est plus qu'un enfant quand il quitte la physique & l'évidence, pour se perdre dans les régions imaginaires de la théologie. Voici comme il parle de la divinité (2).

(1) Voyez *l'impie convaincu*, pages 143 & 214.

(2) Voyez *principia mathematica*, pag. 528 & seq. édit. de Londres de l'année 1726.

« CE Dieu , dit-il , gouverne tout , non
 » comme l'ame du monde , mais comme le sei-
 » gneur & le souverain de toutes choses. C'est
 » à cause de sa souveraineté qu'on l'appelle le
 » Seigneur Dieu , *παντοκρατωρ* , l'empereur uni-
 » versel. En effet le mot *Dieu* est relatif & se
 » rapporte à des esclaves ; la déité est la domina-
 » tion ou la souveraineté de Dieu , non sur son
 » propre corps , comme le pensent ceux qui re-
 » gardent Dieu comme l'ame du monde , mais
 » sur des esclaves ».

L'ON voit de-là que Newton , ainsi que tous
 les théologiens , fait de son Dieu , du pur esprit
 qui préside à l'univers , un monarque , un suzerain ,
 un despote , c'est-à-dire , un homme puissant ,
 un prince dont le gouvernement a pour modèle
 celui que les rois de la terre exercent quelque-
 fois sur leurs sujets transformés en esclaves , à
 qui pour l'ordinaire ils font sentir d'une façon
 très-fâcheuse le poids de leur autorité. Ainsi le
 Dieu de Newton est un despote , c'est-à-dire , un
 homme qui a le privilège d'être bon quand il
 lui plaît , injuste & pervers quand sa fantaisie l'y
 détermine. Mais suivant les idées de Newton , le
 monde n'ayant point été de toute éternité , les
 esclaves de Dieu ayant été formés dans le temps ,
 il faut en conclure qu'avant la création du monde
 le Dieu de Newton étoit un souverain sans sujet
 & sans états. Voyons si ce grand philosophe s'ac-
 corde mieux avec lui-même dans les idées sub-
 séquentes qu'il nous donne de son despote divi-
 nité.

« Le Dieu suprême , dit-il , est un être éternel ;
 » infini , absolument parfait ; mais quelque parfait
 Tome II.

» que soit un être, s'il n'a point de souveraineté ;
 » il n'est point le Dieu suprême. Le mot
 » *Dieu* signifie *seigneur* ; mais tout seigneur n'est
 » point Dieu ; c'est la souveraineté de l'être spi-
 » rituel qui constitue Dieu, c'est la vraie souve-
 » raineté qui constitue le vrai Dieu, c'est la
 » souveraineté suprême qui constitue le Dieu
 » suprême, c'est la souveraineté fautive qui con-
 » stitue le faux Dieu. De la souveraineté vraie,
 » il suit que le vrai Dieu est vivant, intelligent
 » & puissant ; & de ses autres perfections, il
 » s'ensuit qu'il est suprême ou souverainement
 » parfait. Il est éternel, infini, il fait tout ;
 » c'est-à-dire, qu'il dure depuis l'éternité & ne
 » finira jamais : (*durat ab aeterno, adest ab infinito*
 » *in infinitum*) il gouverne tout & il sait tout
 » ce qui se fait, ou ce qui peut se faire. Il n'est ni
 » l'éternité, ni l'infinité, mais il est éternel & infini ;
 » il n'est point l'espace ou la durée, mais il dure
 » & il est présent (*adest*) (1) ».

D A N S toute cette tirade intelligible, nous
 ne voyons que des efforts incroyables pour con-
 cilier des attributs théologiques ou des qualités
 abstraites avec les attributs humains donnés au
 monarque divinisé ; nous y voyons des qualités
 négatives qui ne conviennent plus à l'homme,
 données pourtant au souverain de la nature que
 l'on suppose un roi. Quoi qu'il en soit, voilà
 toujours le Dieu suprême qui a besoin de sujets
 pour établir sa souveraineté ; ainsi Dieu a besoin
 des hommes pour exercer son empire, sans cela

(1) Le mot *adest*, dont Newton se sert dans le texte
 paroît y être placé pour éviter de dire que Dieu est renfermé
 dans l'espace.

il ne seroit point roi. Quand il n'y avoit rien , de quoi Dieu étoit-il seigneur ? quoi qu'il en soit , ce seigneur , ce roi spirituel exerce-t-il vraiment son empire spirituel sur des êtres qui souvent ne font pas ce qu'il veut , qui luttent sans cesse contre lui , qui mettent le désordre dans ses états ? ce monarque spirituel est-il le maître des esprits , des ames , des volontés , des passions de ses sujets qu'il a laissé libres de se révolter contre lui ? ce monarque infini qui remplit tout de son immensité & qui gouverne tout , gouverne-t-il l'homme qui pèche , dirige-t-il ses actions , est-il en lui lorsqu'il offense son Dieu ? le diable , le faux Dieu , le mauvais principe n'a-t-il pas un empire plus étendu que le Dieu véritable , dont sans cesse , suivant les dogmes de la théologie , il renverse les projets ? le souverain véritable n'est-il pas celui dont le pouvoir dans un état influe sur le plus grand nombre des sujets ? si Dieu est présent par-tout , n'est-il pas le triste témoin & le complice des outrages que l'on fait par-tout à sa majesté divine ? s'il remplit tout , n'a-t-il pas de l'étendue , ne répond-il pas aux divers points de l'espace , & dès-lors ne cesse-t-il pas d'être spirituel ?

« Dieu est un , continue-t-il , & il est le même pour toujours & par-tout , non-seulement par sa seule vertu ou son énergie , mais encore par sa substance ».

MAIS comment un être qui agit , qui produit tous les changemens que subissent les êtres , peut-il être toujours le même ? qu'entend-on par la vertu ou l'énergie de Dieu ? ces mots vagues présentent-ils des idées nettes à notre esprit ?

Qu'entend-on par la substance divine ? si cette substance est spirituelle & privée d'étendue, comment peut-elle exister quelque part ? comment peut-elle mettre la matière en action ? comment peut-elle être conçue.

CEPENDANT Newton nous dit que « toutes les choses sont contenues en lui & se meuvent en lui, mais sans action réciproque (*sed sine mutua passione*). Dieu n'éprouve rien de la part des mouvemens des corps; ceux-ci n'éprouvent aucune résistance de la part de sa présence par tout ».

IL paroît ici que Newton donne à la divinité des caractères qui ne conviennent qu'au vide & au néant. Sans cela nous ne pouvons concevoir qu'il puisse n'y avoir point une action réciproque ou des rapports entre des substances qui se pénétre, qui s'environnent de toutes parts. Il paroît évident qu'ici l'auteur ne s'entend pas.

« C'EST une vérité incontestable que Dieu existe nécessairement, & la même nécessité fait qu'il existe toujours & par-tout : d'où il suit qu'il est en tout semblable à lui-même ; il est tout œil, tout oreille, tout cerveau, tout bras, tout sentiment, tout intelligence, tout action, mais d'une façon nullement humaine, nullement corporelle, & qui nous est totalement inconnue. De même qu'un aveugle n'a point idée des couleurs, c'est ainsi que nous n'avons point idée des façons dont Dieu sent & entend. »

L'EXISTENCE nécessaire de la divinité est précisément la chose en question ; c'est cette existence

qu'il eût fallu constater par des preuves aussi claires & des démonstrations aussi fortes que la gravitation & l'attraction. Si la chose eût été possible, le génie de Newton en seroit, sans doute, venu à bout. Mais, ô homme! si grand & si fort quand vous êtes géomètre, si petit & si foible quand vous devenez théologien, c'est-à-dire quand vous raisonnez de ce qui ne peut être ni calculé ni soumis à l'expérience, comment consentez-vous à nous parler d'un être qui est, de votre aveu, pour vous, ce qu'un tableau est pour un aveugle? pourquoi sortir de la nature pour chercher dans les espaces imaginaires des causes, des forces, une énergie que la nature vous eût montrées en elle-même, si vous eussiez voulu la consulter avec votre sagacité ordinaire? Mais le grand Newton n'a plus de courage, ou s'aveugle volontairement, dès qu'il s'agit d'un préjugé que l'habitude lui fait regarder comme sacré. Continuons pourtant encore d'examiner jusqu'où le génie de l'homme est capable de s'égarer, quand il abandonne une fois l'expérience & la raison pour se laisser entraîner par son imagination.

« DIEU, continue le père de la physique moderne, est totalement destitué de corps & de figure corporelle; voilà pourquoi il ne peut être ni vu, ni touché, ni entendu & ne doit être adoré sous aucune forme corporelle. »

MAIS quelles idées se former d'un être qui n'est rien de ce que nous connoissons? quels sont les rapports que l'on peut supposer entre nous & lui? à quoi bon l'adorer? En effet, si vous l'adorez, vous serez malgré vous obligé d'en faire un être semblable à l'homme, sensible comme

lui à des hommages, à des présens, à des flat-
teries, en un mot, vous en ferez un roi qui,
comme ceux de la terre, exige les respects de
ceux qui leur sont soumis. En effet, il ajoute :

» Nous avons idée de ses attributs, mais nous
» ne connoissons point ce que c'est qu'aucune sub-
» stance ; nous ne voyons que les figures & les
» couleurs des corps, nous n'entendons que des
» sons, nous ne touchons que des surfaces exté-
» rieures, nous ne sentons que des odeurs, nous
» ne goûtons que des saveurs ; aucun de nos
» sens, aucunes de nos réflexions ne peuvent
» nous montrer la nature intime des substances ;
» nous avons encore bien moins d'idées de
» Dieu. »

Si nous avons idée des attributs de Dieu, ce
n'est que parce que nous lui donnons les nôtres,
que nous ne faisons jamais qu'aggrandir ou exa-
gérer, au point de rendre méconnoissables des qua-
lités que nous connoissons d'abord. Si dans toutes
les substances qui frappent nos sens nous ne con-
noissons que les effets qu'elles produisent sur nous,
d'après lesquels nous leur assignons des qualités,
au moins ces qualités sont quelque chose & font
naître des idées distinctes en nous. Les connois-
sances superficielles ou quelconques que nos sens
nous fournissent, sont les seules que nous puissions
avoir ; constitués comme nous le sommes, nous
nous trouvons forcés de nous en contenter &
nous voyons qu'elles suffisent à nos besoins : mais
nous n'avons d'un Dieu distingué de la matière
ou de toute substance connue, pas même l'idée
la plus superficielle, & cependant nous en rai-
sonnons sans cesse !

« NOUS ne connoissons Dieu que par ses attributs, par ses propriétés, & par l'arrangement excellent & sage qu'il a donné à toutes les choses, & par leurs *causes finales*, & nous l'admirons à cause de ses perfections. »

Nous ne connoissons Dieu, je le répète, que par ceux de ses attributs que nous empruntons de nous-mêmes; mais il est évident qu'ils ne peuvent convenir à l'être universel, qui ne peut avoir ni la même nature, ni les mêmes propriétés, que des êtres particuliers tels que nous. C'est d'après nous que nous assignons à Dieu l'intelligence, la sagesse & la perfection, en faisant abstraction de ce que nous nommons des défauts en nous-mêmes. Quant à l'ordre ou à l'arrangement de l'univers, dont nous faisons un Dieu l'auteur, nous le trouvons excellent & sage lorsqu'il nous est favorable à nous-mêmes, ou lorsque les causes qui coexistent avec nous, ne troublent point notre existence propre; sans cela nous nous plaignons du désordre, les *causes finales* s'évanouissent. Nous supposons au Dieu immuable des motifs pareillement empruntés de notre propre façon d'agir, pour déranger le bel ordre que nous admirons dans l'univers. Ainsi c'est toujours en nous-mêmes, c'est dans notre façon de sentir que nous puisons les idées de l'ordre, les attributs de sagesse, d'excellence & de perfection que nous donnons à Dieu, tandis que tout le bien & le mal qui nous arrivent dans le monde sont des suites nécessaires des essences des choses & des loix générales de la matière; en un mot, de la gravité, de l'attraction & de la répulsion, des loix du mouvement, que Newton lui-même a si bien développées, mais qu'il n'a plus osé appliquer dès qu'il a été question du

fantôme à qui le préjugé fait honneur de tous les effets dont la nature est elle-même la vraie cause.

« N O U S révérons & nous adorons Dieu à
 » cause de sa souveraineté : nous lui rendons
 » un culte comme ses esclaves ; un Dieu des-
 » titué de souveraineté, de providence & de
 » causes finales ne seroit que la nature & le
 » destin. »

I L est vrai que nous adorons Dieu comme des esclaves ignorans, qui tremblent sous un maître qu'ils ne connoissent pas ; nous le prions follement, quoiqu'on nous le représente comme immuable ; & quoique, dans le vrai, ce Dieu ne soit autre chose que la nature agissante par des loix nécessaires, la nécessité personnifiée ou le destin à qui l'on a donné le nom de Dieu.

C E P E N D A N T Newton nous dit « d'une né-
 » cessité physique & aveugle qui seroit par-tout
 » & toujours la même, il ne pourroit sortir au-
 » cune variété dans les êtres ; la diversité que
 » nous voyons ne peut venir que des idées &
 » de la volonté d'un être qui existe nécessai-
 » rement. »

P O U R Q U O I cette diversité ne viendrait-elle pas des causes naturelles, d'une matière agissante par elle-même, & dont le mouvement rapproche & combine des élémens variés & pourtant analogues, ou séparés des êtres à l'aide de substances qui ne se trouvent point propres à faire union ? Le pain ne vient-il pas de la combinaison de la farine, du levain & de l'eau ? Quant à la négel-

fité aveugle, comme on l'a dit ailleurs, c'est celle dont nous ignorons l'énergie, ou dont aveugles nous-mêmes, nous ne connoissons pas la manière d'agir. Les phyficiens expliquent tous les phénomènes par les propriétés de la matière; & quand ils ne peuvent les expliquer, faute de connoître les causes naturelles, ils ne les croient pas moins déductibles de ces propriétés ou de ces causes. Les phyficiens sont donc en cela des athées? Sans quoi ils repondroient que c'est Dieu qui est l'auteur de tous ces phénomènes.

« ON dit, par allégorie, que Dieu voit, entend, parle, rit, aime, hait, desire, donne, reçoit, se réjouit ou se met en colère, combat, fait & fabrique, &c. car tout ce qu'on dit de Dieu s'emprunte de la conduite des hommes par une sorte d'analogie imparfaite & telle quelle. »

LES hommes n'ont pu faire autrement; faute de connoître la nature & ses voies, ils ont imaginé une énergie particulière qu'ils ont appelée Dieu, & ils l'ont fait agir suivant les mêmes principes qui les font agir eux-mêmes, ou suivant lesquels ils agiroient s'ils en étoient les maîtres; c'est de cette *théantropie* que sont découlées toutes les idées absurdes & souvent dangereuses sur lesquelles sont fondées toutes les religions du monde, qui toutes adorent dans leur Dieu un homme puissant & méchant. Nous verrons par la suite les funestes effets qui ont résulté pour l'espèce humaine, des idées que l'on s'est faites de la divinité, que l'on n'a jamais envisagée que comme un souverain absolu, un despote, un tyran. Quant à présent continuons d'examiner les preuves que

nous donnent les déicoles, de l'existence de leur Dieu, qu'ils s'imaginent voir par-tout.

ILS ne cessent en effet de nous répéter que ces mouvemens réglés, que cet ordre invariable que l'on voit régner dans l'univers, que ces bienfaits dont les hommes sont comblés, annoncent une sagesse, une intelligence, une bonté que l'on ne peut refuser de reconnoître dans la cause qui produit ces effets si merveilleux. Nous répondrons que les mouvemens réglés que nous voyons dans l'univers sont des suites nécessaires des loix de la matière; elle ne peut cesser d'agir comme elle fait, tant que les mêmes causes agissent en elle; ces mouvemens cessent d'être réglés, l'ordre fait place au désordre, dès que de nouvelles causes viennent troubler ou suspendre l'action des premières. L'ordre, comme on l'a fait voir ailleurs, n'est que l'effet qui résulte pour nous d'une suite de mouvemens; il ne peut y avoir de désordre réel relativement au grand ensemble, où tout ce qui se fait est nécessaire & déterminé par des loix que rien ne peut changer. L'ordre de la nature peut bien se démentir ou se détruire pour nous, mais jamais il ne se dément pour elle, puisqu'elle ne peut agir autrement qu'elle fait. Si, d'après les mouvemens réglés & bien ordonnés que nous voyons, nous attribuons de l'intelligence, de la sagesse, de la bonté à la cause inconnue ou supposée de ces effets, nous sommes obligés de lui attribuer pareillement de l'extravagance & de la malice, toutes les fois que ces mouvemens deviennent désordonnés, c'est-à-dire, cessent d'être réglés pour nous, ou nous troublent nous-mêmes dans notre façon d'exister.

ON prétend que les animaux nous fournissent une preuve convaincante d'une cause puissante de leur existence; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance à la sagesse (1). Nous ne pouvons douter de la puissance de la nature; elle produit tous les animaux que nous voyons à l'aide des combinaisons de la matière qui est

(1) Nous avons déjà fait remarquer ailleurs que plusieurs auteurs, pour prouver l'existence d'une intelligence divine, ont copié des traités entier d'anatomie & de botanique, qui ne prouvent rien, sinon qu'il existe dans la nature des élémens propres à s'unir, s'arranger, se coordonner de manière à former des tous ou des ensembles susceptibles de produire des effets particuliers. Ainsi ces écrits chargés d'érudition font voir seulement qu'il existe dans la nature des êtres diversément organisés, conformés d'une certaine façon, propres à certains usages, qui n'existeroient plus sous la forme qu'ils ont, si leurs parties cessoient d'agir comme elles font, c'est-à-dire, d'être disposées de manière à se prêter des secours mutuels. Etre surpris que le cerveau, que le cœur, que les yeux, que les artères & les veines d'un animal agissent comme ils font, ou que les racines d'une plante attirent des suc, ou qu'un arbre produise des fruits, c'est être surpris qu'un animal, une plante, ou un arbre existent. Ces êtres n'existeroient pas, ou ne seroient plus ce qu'ils sont, s'ils cessoient d'agir comme ils font, c'est ce qui arrive lorsqu'ils meurent. Si leur formation, leurs combinaisons, leurs façons d'agir & de se conserver quelque temps dans la vie, étoient une preuve que ces êtres sont des effets d'une cause intelligente, leur destruction, leur dissolution, la cessation totale de leur façon d'agir, leur mort devroient prouver de même que ces êtres sont les effets d'une cause privée d'intelligence & de vues constantes. Si l'on nous dit que ses vues nous sont inconnues; nous demanderons de quel droit on peut les prêter à cette cause, ou comment en raisonner?

dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite des loix nécessaires de la nature & de leur combinaison ; dès que cet accord cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelligence ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on faisoit honneur d'un accord si vanté ? ces animaux si merveilleux que l'on dit être les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'altèrent-ils point sans cesse & ne finissent-ils pas toujours par se détruire ? où est la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immutabilité d'un ouvrier qui ne paroît occupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on nous annonce comme les chef-d'œuvres de sa puissance & de son habileté ? Si ce Dieu ne peut faire autrement, il n'est ni libre ni tout-puissant. S'il change de volonté, il n'est point immuable. S'il permet que des machines qu'il a rendu sensibles, éprouvent de la douleur, il manque de bonté. S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que les animaux, ainsi que tous les autres ouvrages de la divinité, se détruisent, nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure, ou que tout ce que la nature fait est nécessaire & n'est qu'une suite de ses loix, ou que l'ouvrier qui la fait agir est dépourvu de plan, de puissance, de constance, d'habileté, de bonté.

L'HOMME, qui se regarde lui-même comme le chef-d'œuvre de la divinité, nous fourniroit plus que toute autre production la preuve de l'incapacité ou de la malice de son auteur prétendu : dans cet être sensible, intelligent, pensant, qui se croit l'objet constant de la prédilection divine, & qui fait son Dieu d'après son propre modèle, nous

ne voyons qu'une machine plus mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par la grande complication, que celle des êtres les plus grossiers. Les bêtes dépourvues de nos connoissances, les plantes qui végètent, les pierres privées de sentiment, sont à bien des égards des êtres plus favorisés que l'homme; ils sont au moins exempts des peines d'esprit, des tourmens de la pensée, des chagrins dévorans dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est-ce qui ne voudroit point être un animal ou une pierre, toutes les fois qu'il se rappelle la perte irréparable d'un objet aimé? ne vaudroit-il pas mieux être une masse inanimée, qu'un superstitieux inquiet qui ne fait que trembler ici bas sous le joug de son Dieu, & qui prévoit encore des tourmens infinis dans une vie future? Les êtres privés de sentiment, de vie, de mémoire & de pensée, ne sont point affligés par l'idée du passé, du présent & de l'avenir; ils ne se croient pas en danger de devenir éternellement malheureux pour avoir mal raisonné, comme tant d'êtres favorisés qui prétendent que c'est pour eux que l'architecte du monde a construit l'univers (1).

(1) Cicéron dit; *Inter hominem & belluam hoc maxime interest, quod hæc ad id solum quod adest, quodque præsens est, se accommodat, paululum admodum sentiens præteritum & futurum.* Ainsi ce qu'on a voulu faire passer pour une prérogative de l'homme, n'est qu'un désavantage réel. Sénèque a dit: *Nos & venturo torquemur & præterito, timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat, nemo tantum præsentibus miser est.* Ne pourroit-on pas demander à tout homme de bien, qui nous diroit qu'un Dieu bon a créé l'univers pour le bonheur de notre espèce sensible, voudriez-vous, vous-même, avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés? ne valoit-il pas mieux s'abstenir de créer un si grand nombre d'êtres sensibles, que de les appeler à la vie pour souffrir?

QUE l'on ne nous dise point que nous ne pouvons avoir l'idée d'un ouvrage sans avoir celle d'un ouvrier distingué de son ouvrage. *La nature n'est point un ouvrage* ; elle a toujours existé par elle-même, c'est dans son sein que tout se fait ; elle est un atelier immense pourvu de matériaux & qui fait les instrumens dont elle se sert pour agir : tous ses ouvrages sont des effets de son énergie & des agens ou causes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle met en action. Des élémens éternels, incréés, indestructibles, toujours en mouvement, en se combinant diversement, font éclore tous les êtres & les phénomènes que nous voyons, tous les effets bons ou mauvais que nous sentons, l'ordre ou le désordre, que nous ne distinguons jamais que par les différentes façons dont nous sommes affectés, en un mot, toutes les merveilles sur lesquelles nous méditons & raisonnons. Ces élémens n'ont besoin pour cela que de leurs propriétés soit particulières soit réunies, & du mouvement qui leur est essentiel, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger, les façonner, les combiner, les conserver & les dissoudre.

MAIS en supposant pour un instant qu'il soit impossible de concevoir l'univers sans un ouvrier qui l'ait formé & qui veille à son ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier ? sera-t-il dedans ou hors de l'univers ? est-il matière ou mouvement ? ou bien n'est il que l'espace, le néant ou le vide ? Dans tous ces cas, ou il ne seroit rien, ou il seroit contenu dans la nature & soumis à ses loix. S'il est dans la nature je n'y peux voir que de la matière en mouvement, & je dois en conclure que l'agent qui la meut est corporel & matériel,

& que par conséquent il est sujet à se dissoudre. Si cet agent est hors de la nature, je n'ai plus aucune idée du lieu qu'il occupe, ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un esprit sans étendue peut agir sur la matière dont il est séparé. Ces espaces ignorés que l'imagination a placés au delà du monde visible, n'existent point pour un être qui voit à peine à ses pieds; la puissance idéale qui les habite ne peut se peindre à mon esprit, que lorsque mon imagination combinera au hasard les couleurs fantastiques qu'elle est toujours forcée de prendre dans le monde où je suis : dans ce cas je ne ferai que reproduire en idée ce que mes sens auront réellement apperçu; & ce Dieu que je m'efforce de distinguer de la nature ou de placer hors de son enceinte, y rentrera toujours nécessairement & malgré moi (1).

L'ON insistera, & l'on dira que si l'on portoit une statue ou une montre à un sauvage qui n'en auroit jamais vu, il ne pourroit s'empêcher de reconnoître que ces choses sont des ouvrages de quelque agent intelligent plus habile & plus industrieux que lui-même : l'on conclura de-là que nous sommes pareillement forcés de reconnoître que la machine de l'univers, que l'homme, que les phénomènes de la nature sont des ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les nôtres.

(1) Hobbes dit « le monde est corporel, il a les dimensions de la grandeur, savoir longueur, largeur & profondeur. Toute portion d'un corps est corps, & a ces mêmes dimensions; conséquemment chaque partie de l'univers est corps & ce qui n'est pas corps n'est point partie de l'univers: mais comme l'univers est tout, ce qui n'en fait point partie n'est rien, & ne peut être nulle part. » V. HOBBS, LE VIATHAN, CH. 46.

Je réponds en premier lieu que nous ne pouvons douter que la nature ne soit très-puissante & très-industrieuse ; nous admirons son industrie toutes les fois que nous sommes surpris des effets étendus, variés & compliqués que nous trouvons dans ceux de ses ouvrages que nous prenons la peine de méditer ; cependant elle n'est ni plus ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages que dans les autres. Nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal qu'une tête organisée comme celle de Newton. Nous appelons industrieux un homme qui peut faire des choses que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes ; la nature peut tout, & dès qu'une chose existe c'est une preuve qu'elle a pu la faire. Ainsi ce n'est jamais que relativement à nous-mêmes que nous jugeons la nature industrieuse ; nous la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous jouissons d'une qualité que nous nommons *intelligence*, à l'aide de laquelle nous produisons des ouvrages où nous montrons notre industrie, nous en concluons que les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point, mais sont dus à un ouvrier intelligent comme nous, mais dont nous proportionnons l'intelligence à l'étonnement que les œuvres produisent en nous, c'est-à-dire, à notre faiblesse & à notre propre ignorance.

Je réponds en second lieu que le sauvage à qui l'on portera une statue ou une montre, aura ou n'aura pas d'idées de l'industrie humaine ; s'il en a des idées, il sentira que cette montre ou cette statue peuvent être des ouvrages d'un être de son espèce, jouissant de facultés qui lui manquent à lui-même. Si le sauvage n'a aucune idée de l'industrie

industrie humaine & des ressources de l'art, en voyant le mouvement spontané d'une montre, il croira qu'elle est un animal qui ne peut être l'ouvrage de l'homme. Des expériences multipliées confirment la façon de penser que je prête à ce sauvage (1). Ainsi, de même que beaucoup d'hommes qui se croient bien plus fins que lui, ce sauvage attribuera les effets étranges qu'il voit à un génie, à un esprit, à un Dieu, c'est-à-dire, à une *force inconnue*, à qui il assignera un pouvoir, dont il croit que les êtres de son espèce sont absolument privés : par là il ne prouvera rien, sinon qu'il ne sait pas ce que l'homme est capable de produire. C'est ainsi que les gens grossiers lèvent les yeux au ciel toutes les fois qu'il sont témoins de quelque phénomène inusité. C'est ainsi que le peuple appelle *miraculeux, surnaturels, divins* tous les effets étranges dont il ignore les causes naturelles ; & comme, pour l'ordinaire, il ne connoît les causes de rien, tout est miracle pour lui, ou du moins il s'imagine que Dieu est la cause de tous les biens & de tous les maux qu'il éprouve. Enfin, c'est ainsi que les théologiens tranchent toutes les difficultés en attribuant à Dieu tout ce dont ils ignorent, ou ne veulent pas que l'on connoisse les causes véritables.

Je réponds en troisième lieu que le sauvage en ouvrant la montre, en l'examinant par parties, sentira peut-être que ces parties annoncent un

(1) Les Américains prirent les Espagnols pour des Dieux, parce qu'ils avoient l'usage de la poudre à canon, parce qu'ils montoient à cheval, parce qu'ils avoient des vaisseaux qui voguoient tout seuls. Les habitans de l'île de Tenian, n'ayant pas la connoissance du feu avant la venue des Européens, le prirent pour un animal qui dévorait le bois, la première fois qu'ils le virent.

ouvrage qui ne peut venir que du travail de l'homme. Il verra qu'il diffère des productions immédiates de la nature, à qui il n'a point vu produire des roues faites d'un métal poli. Il verra encore que ces parties séparées les unes des autres n'agissent plus comme lorsqu'elles étoient assemblées; d'après ces observations le sauvage attribuera la montre à un homme, c'est-à-dire, à un être comme lui, dont il a des idées, mais qu'il juge capable de faire des choses qu'il ne fait pas faire lui-même; en un mot, il fera honneur de cet ouvrage à un être connu à quelques égards, pourvu de quelques facultés supérieures aux siennes; mais il se gardera bien de penser qu'un ouvrage matériel puisse être l'effet d'une cause immatérielle, ou d'un agent privé d'organes & d'étendue, dont il est impossible de concevoir l'action sur des êtres matériels: au lieu que, faute de connoître le pouvoir de la nature, nous faisons honneur de ses ouvrages à un être que nous connoissons bien moins qu'elle, & à qui, sans le connoître, nous attribuons ceux d'entre ses travaux que nous comprenons le moins. En voyant le monde nous reconnoissons une cause matérielle des phénomènes qui s'y passent; & cette cause c'est la nature, dont l'énergie se montre à ceux qui l'étudient.

QUE l'on ne nous dise point que d'après cette hypothèse, nous attribuons tout à une cause aveugle, au concours fortuit des atomes, au *hasard*. Nous n'appelons *causes aveugles* que celles dont nous ne connoissons point le concours, la force & les loix. Nous appelons *fortuits* des effets dont nous ignorons les causes & que notre ignorance & notre inexpérience nous empêchent de pressentir. Nous attribuons au *hasard* tous les effets dont

nous ne voyons point la liaison nécessaire avec leurs causes. La nature n'est point une cause aveugle ; elle n'agit point au hasard ; tout ce qu'elle fait ne seroit jamais fortuit pour celui qui connoîtroit sa façon d'agir, ses ressources & sa marche. Tout ce qu'elle produit est nécessaire, & n'est jamais qu'une suite de ses loix fixes & constantes ; tout en elle est lié par des nœuds invisibles, & tous les effets que nous voyons découlent nécessairement de leurs causes, soit que nous les connoissions, soit que nous ne les connoissions pas. Il peut bien y avoir ignorance de notre part, mais les mots *Dieu, Esprit, Intelligence*, &c. ne remédieront point à cette ignorance ; ils ne feront que la redoubler, en nous empêchant de chercher les causes naturelles des effets que nous voyons.

CELA peut servir de réponse à l'objection éternelle que l'on fait aux partisans de la nature, que l'on accuse sans cesse de tout attribuer au hasard. Le hasard est un mot vide de sens, ou du moins il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'emploient. Cependant l'on nous dit & l'on nous répète qu'un ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaisons du hasard. Jamais, nous dit-on, l'on ne pourra parvenir à faire un poème tel que l'*Iliade* avec des lettres jetées ou combinées au hasard. Nous en conviendrons sans peine ; mais en bonne foi, sont-ce des lettres, jetées avec la main comme des dés, qui produisent un poème ? Autant vaudroit-il dire que ce n'est point avec le pied que l'on peut faire un discours. C'est la nature qui combine, d'après des loix certaines & nécessaires, une tête organisée de manière à faire un poème : c'est la nature qui lui donne un cerveau propre à enfanter un pareil ouvrage : c'est la nature qui par le tem-

pérament, l'imagination, les passions qu'elle donne à un homme, le met en état de produire un chef-d'œuvre ; c'est son cerveau modifié d'une certaine manière, orné d'idées ou d'images, fécondé par les circonstances, qui peut devenir la seule matrice dans laquelle un poème puisse être conçu & développé. Une tête organisée comme celle d'Homère pourvue de la même vigueur & de la même imagination, enrichie des mêmes connoissances, placée dans les mêmes circonstances, produira nécessairement, & non pas au hasard, le poème de l'Iliade ; à moins que l'on ne voulût nier que des causes semblables en tout dussent produire des effets parfaitement identiques (1).

Il y a donc de la puérilité, ou de la mauvaise foi, à proposer de faire, à force de jets de la main, ou en mêlant des lettres au hasard, ce qui

(1) Seroit-on bien étonné, s'il y avoit dans un cornet cent mille dès, d'en voir sortir cent mille *fix* de suite ? Oui, sans doute, dira-t-on : mais si ces dès étoient tous *pipés*, on cesseroit d'en être surpris. Eh bien ! les molécules de la matière peuvent être comparées à des *dés pipés*, c'est-à-dire, produisent toujours certains effets déterminés ; ces molécules étant essentiellement variées par elles-mêmes & par leurs combinaisons, elles sont *pipées*, pour ainsi dire, d'une infinité de façons différentes. La tête d'Homère ou la tête de Virgile n'ont été que des assemblages de molécules, ou, si l'on veut, de *dés pipés* par la nature, c'est-à-dire, des êtres combinés & élaborés de manière à produire l'Iliade ou l'Enéide. On en peut dire autant de toutes les autres productions soit de l'intelligence, soit de la main des hommes. Quest-ce en effet que les hommes, sinon des *dés pipés*, ou des machines que la nature a rendu capables de produire des ouvrages d'une certaine espèce ? Un homme de génie produit un bon ouvrage, comme un arbre d'une bonne espèce, placé dans un bon terrain, cultivé avec soin, produit des fruits excellens.

ne peut être fait qu'à l'aide d'un cerveau organisé & modifié d'une certaine manière. Le germe humain ne se développe point au hasard; il ne peut être conçu ou formé que dans le sein d'une femme. Un amas confus de caractères ou de figures n'est qu'un assemblage de signes, destinés à peindre des idées; mais pour que ces idées puissent être peintes, il faut préalablement qu'elles aient été reçues, combinées, nourries, développées & liées dans la tête d'un poète, où les circonstances les font fructifier & mûrir, en raison de la fécondité, de la chaleur, & de l'énergie du sol où ces *germes intellectuels* auront été jetés. Les idées se combinent, s'étendent, se lient, s'associent, font un ensemble comme tous les corps de la nature : cet ensemble nous plaît, quand il fait naître dans notre esprit des idées agréables, quand il nous offre des tableaux qui nous remuent vivement. C'est ainsi que le poème d'Homère, enfanté dans sa tête, a le pouvoir de plaire à des têtes analogues & capables d'en sentir les beautés.

ON voit donc que rien ne se fait au hasard. Tous les ouvrages de la nature se font d'après des loix certaines, uniformes, invariables; soit que notre esprit puisse avec facilité suivre la chaîne des causes successives qu'elle met en action, soit que, dans ses ouvrages trop compliqués, nous nous trouvions dans l'impossibilité de distinguer les différens ressorts qu'elle fait agir. Il n'en coûte pas plus à la nature pour produire un grand poète, capable de faire un ouvrage admirable, que pour produire un métal brillant ou une pierre qui grave sur la terre. La façon dont elle s'y prend pour produire ces différens êtres, nous est également inconnue, quand nous n'y avons point

médité. L'homme naît par le concours nécessaire de quelques élémens; il s'accroît & se fortifie de la même manière qu'une plante ou qu'une pierre, qui se font, ainsi que lui, accrues & augmentées, par des substances qui viennent s'y joindre : cet homme sent, pense, agit, recoit des idées, c'est-à-dire, est par son organisation particulière susceptible de modifications dont la plante & la pierre sont totalement incapables : en conséquence l'homme de génie produit de bons ouvrages, & la plante des fruits qui nous plaisent & nous surprennent, en raison des sensations qu'ils opèrent en nous-mêmes, ou en raison de la rareté, de la grandeur, de la variété des effets qu'ils nous font éprouver. Ce que nous trouvons de plus admirable dans les productions de la nature & dans celles des animaux ou des hommes, n'est jamais qu'un effet naturel des parties de la matière, diversement arrangées & combinées; d'où résultent en eux des organes, des cerveaux, des tempéramens, des goûts, des propriétés, des talens différens.

LA nature ne fait donc rien que de nécessaire; ce n'est point par des combinaisons fortuites & par des jets hasardés qu'elle produit les êtres que nous voyons; tous ses jets sont sûrs, toutes les causes qu'elle emploie ont inmanquablement leurs effets. Quand elle produit des êtres extraordinaires merveilleux & rares, c'est que, dans l'ordre des choses, les circonstances nécessaires ou le concours des causes productrices de ces êtres, n'arrivent que rarement. Dès que ces êtres existent, ils sont dus à la nature, pour qui tout est également facile, & à qui tout est possible, quand elle rassemble les instrumens ou causes nécessaires pour agir. Ainsi ne limitons jamais les forces de la na-

ture. Les jets & les combinaisons qu'elle fait pendant une éternité, peuvent aisément produire tous les êtres; sa marche éternelle doit nécessairement amener & ramener de nouveau les circonstances les plus étonnantes & les plus rares pour des êtres, qui ne sont qu'un moment à portée de les considérer, sans jamais avoir ni le temps, ni les moyens d'en approfondir les causes. Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des élémens & des combinaisons infiniment variés, fussent pour produire tout ce que nous connoissons, & beaucoup d'autres choses que nous ne connoîtrons jamais.

AINSI, l'on ne peut trop le répéter aux deicoles, qui prêtent communément à leurs adversaires des opinions ridicules pour obtenir un triomphe facile & passager aux yeux prévenus de ceux qui n'osent rien approfondir; *le hasard n'est rien* qu'un mot imaginé, ainsi que le mot Dieu, pour couvrir l'ignorance où l'on est des causes agissantes dans une nature dont la marche est souvent inexplicable. Ce n'est point le hasard qui a produit l'univers, il est de lui-même ce qu'il est, il existe nécessairement & de toute éternité. Quelque cachées que soient les voies de la nature, son existence est indubitable; & sa façon d'agir nous est au moins bien plus connue que celle de l'être inconcevable qu'on a prétendu lui associer, qu'on a distingué d'elle même, que l'on a supposé nécessaire & existant par lui-même; tandis que jusqu'ici l'on n'a pu ni démontrer son existence, ni le définir, ni en rien dire de raisonnable, ni former sur son compte autre chose que des conjectures que la réflexion détruit aussitôt qu'elles ont été enfantées.

C H A P I T R E V I.

Du Phanthéisme ou idées naturelles de la Divinité.

ON voit par ce qui précède que toutes les preuves sur lesquelles la théologie prétend fonder l'existence de son Dieu, partent du faux principe que la matière n'existe point par elle-même & se trouve par sa nature dans l'impossibilité de se mouvoir, & par conséquent est incapable de produire les phénomènes que nous voyons dans le monde. D'après des suppositions si gratuites & si fausses, comme on l'a déjà fait voir ailleurs (1), on a cru que la matière n'avoit point toujours existé, mais qu'elle devoit son existence & ses mouvemens à une force distinguée d'elle-même, à un agent inconnu, auquel on la prétendit subordonnée. Comme les hommes trouvent en eux-mêmes une qualité qu'ils nomment *intelligence*, qui préside à toutes leurs actions, & à l'aide de laquelle ils parviennent aux fins qu'ils se proposent, ils ont attribué l'intelligence à cet agent invisible, mais ils ont étendu, aggrandi, exagéré cette qualité en lui, parce qu'ils l'ont fait l'auteur d'effets dont ils se sentoient incapables, ou qu'ils ne jugeoient point que les causes naturelles eussent la force de produire.

(1) Voyez partie I. chapitre 2. où l'on a fait voir que le mouvement est essentiel à la matière. Ce chapitre n'est qu'un résumé des cinq premiers chapitres de la première partie, qu'il est destiné à rappeler au lecteur; il pourra passer au suivant si ces idées lui sont présentes.

COMME jamais on ne put ni appercevoir cet agent, ni concevoir sa façon d'agir, on en fit un esprit, mot qui désigne que l'on ignore ce qu'il est, ou qu'il agit comme le souffle dont on ne peut point suivre l'action. Ainsi, en lui assignant la spiritualité, on ne fit que donner à Dieu une qualité occulte, que l'on jugea convenir à un être toujours caché & toujours agissant d'une manière imperceptible au sens. Dans l'origine cependant, il paroît que par le mot esprit on voulut désigner une matière plus déliée, que celle qui frappoit grossièrement les organes, capable de pénétrer celle-ci, de lui communiquer l'action & la vie, de produire en elle les combinaisons & les modifications que nos yeux y découvrent. Tel fut, comme on a vu, ce *Jupiter* destiné dans l'origine à représenter, dans la théologie des anciens, la matière éthérée qui pénètre, agit, vivifie tous les corps dont la nature est l'assemblage.

CE seroit en effet se tromper que de croire que l'idée de la spiritualité de Dieu, telle que nous la trouvons admise aujourd'hui, se soit présentée de bonne heure à l'esprit humain. Cette immatérialité, qui exclut toute analogie & toute ressemblance avec tout ce que nous sommes à portée de connoître, fut, comme on l'a déjà fait observer, le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes, qui forcés de méditer, sans aucuns secours du côté de l'expérience, sur le moteur caché de la nature, sont peu-à-peu parvenus à en faire ce fantôme idéal, cet être si fugitif que l'on nous fait adorer, sans pouvoir nous désigner sa nature autrement que par un mot auquel il nous est impossible d'attacher aucune idée véritable (1). Ainsi,

(1) Voyez ce qui a été dit là-dessus dans le chapitre VII.

à force de rêver & de subtiliser, le mot Dieu ne présenta plus aucune image; dès qu'on voulut en parler, il fut impossible de s'entendre, vu que chacun se le peignit à sa manière, & dans le portrait qu'il s'en fit, ne consulta que son propre tempérament, son imagination propre, ses rêveries particulières; si l'on s'accorda sur quelques points, ce fut pour lui assigner des qualités inconcevables, que l'on crut convenir à l'être inconcevable que l'on avoit enfanté; & de l'amas incompatible de ces qualités il ne résulta qu'un tout parfaitement impossible. Enfin, le maître de l'univers, le moteur tout-puissant de la nature, l'être que l'on annonça comme le plus important à connoître, fut par les rêveries théologiques réduit à n'être plus qu'un

dans la première partie. Quoique les premiers docteurs de l'église chrétienne eussent pour la plupart puisé dans la philosophie Platonicienne leurs notions obscures de *spiritualité* de *substances incorporelles & immatérielles*, de *puissances intellectuelles*, &c. on n'a qu'à ouvrir leurs ouvrages pour se convaincre qu'ils n'avoient point de Dieu l'idée que les théologiens voudroient nous en donner aujourd'hui. Tertullien, comme on l'a dit ailleurs, regardoit Dieu comme corporel. Sérapion disoit en pleurant, *qu'on lui avoit ôté son Dieu* en lui faisant adopter l'opinion de la *spiritualité*, qui cependant n'étoit pas aussi subtilisée pour lors qu'elle l'a été depuis. Plusieurs Pères de l'église ont donné une forme humaine à Dieu & ont traité d'hérétiques ceux qui en faisoient un esprit. Le Jupiter de la théologie payenne est regardé comme le plus jeune des enfans de Saturne ou du Temps; le Dieu spirituel des chrétiens est un produit du temps bien plus récent encore; ce n'est qu'à force de subtiliser que ce Dieu vainqueur de tous les Dieux qui l'avoient précédé, a pu se former peu-à-peu. La spiritualité est devenue le dernier retranchement de la théologie, qui est parvenue à faire un Dieu plus qu'aérien, dans l'espérance, sans doute, qu'un pareil Dieu seroit inattaquable; il l'est en effet, vu que l'attaquer, c'est combattre une pure chimère.

mot vague & dépourvu de sens, ou plutôt un vain son auquel chacun attacha ses propres idées. Tel est le Dieu que l'on a substitué à la matière, à la nature. Telle est l'idole à laquelle il n'est point permis de refuser son hommage.

Il y eut pourtant des hommes assez courageux pour résister au torrent de l'opinion & du délire. Ils crurent que l'objet que l'on annonçoit comme le plus important pour les mortels, comme le centre unique de leurs actions & de leurs pensées, demandoit à être attentivement examiné : ils comprirent que si l'expérience, le jugement & la raison pouvoient être de quelque utilité, ce devoit être, sans doute, pour considérer le monarque sublime qui gouvernoit la nature & qui régloit le destin de tous les êtres qu'elle renferme. Ils virent bientôt que l'on ne pouvoit s'en rapporter aux opinions universelles du vulgaire, qui n'examine rien ; & bien moins à ses guides qui, trompeurs ou trompés, défendent aux autres d'examiner, ou en sont incapables eux-mêmes. Ainsi quelques penseurs osèrent secouer le joug qui leur avoit été imposé dans leur enfance ; dégoutés des notions obscures, contradictoires, dépourvues de sens qu'on leur avoit fait contracter l'habitude de joindre machinalement au nom vague d'un Dieu impossible à définir ; rassurés par la raison contre les terreurs dont on avoit environné cette redoutable chimère ; révoltés des peintures hideuses sous lesquelles on prétendoit la représenter, ils eurent l'intrepidité de déchirer le voile du prestige & de l'imposture ; ils envisagèrent d'un œil tranquille cette force prétendue, devenue objet continuel des espérances, des craintes, des rêveries, des querelles des aveugles mortels. Bientôt le spectre disparut pour eux ; le calme de leur

esprit leur permet de ne voir par-tout qu'une nature agissante d'après des loix invariables, dont l'univers est le théâtre, dont les hommes, ainsi que tous les êtres, sont les ouvrages & les instrumens obligés d'accomplir les décrets éternels de la nécessité.

QUELQU'EFFORT que nous fassions pour pénétrer dans les secrets de la nature, nous n'y trouvons jamais, comme on l'a tant de fois répété, que de la matière diverse par elle-même & diversement modifiée à l'aide du mouvement. Son ensemble, ainsi que toutes ses parties, ne nous montrent que des causes & des effets nécessaires, qui découlent les uns des autres, & dont, par le secours de l'expérience, notre esprit est plus ou moins capable de découvrir l'enchaînement. En vertu de leurs propriétés spécifiques, tous les êtres que nous voyons gravitent, s'attirent & se repoussent, naissent ou se dissolvent, reçoivent & communiquent des mouvemens, des qualités, des modifications, qui pour un temps les maintiennent dans une existence donnée, ou qui les font passer à une nouvelle façon d'exister. C'est à ces vicissitudes continuelles que sont dus tous les phénomènes petits ou grands, ordinaires ou extraordinaires, connus ou inconnus, simples ou compliqués que nous voyons s'opérer dans le monde. C'est par ces changemens que nous connoissons la nature; elle n'est si mystérieuse que pour ceux qui la considèrent au travers du voile du préjugé, la marche est toujours simple pour ceux qui la regardent sans prévention.

ATTRIBUER les effets que nous voyons à la nature, à la matière diversement combinée, aux mouvemens qui lui sont inhérens, c'est leur donner

une cause générale & connue; vouloir remonter plus haut, c'est s'enfoncer dans les espaces imaginaires, où nous ne trouvons jamais qu'un abîme d'incertitudes & d'obscurités. Ne cherchons donc point un principe moteur hors d'une nature dont l'essence fut toujours d'exister & de se mouvoir, qui ne peut être conçue sans propriétés, par conséquent sans mouvement; dont toutes les parties sont dans une action, une réaction & des efforts continuels; où il ne se trouve point une molécule qui soit dans un repos absolu, & qui n'occupe nécessairement la place que lui assignent des loix nécessaires. Qu'est-il besoin de chercher, hors de la matière, un mobile pour la mettre en jeu, puisque son mouvement découle aussi nécessairement de son existence, que son étendue, sa forme, sa pesanteur, &c.; & puisqu'une nature dans l'inaction ne seroit plus la nature?

SI l'on demande comment on peut se figurer que la matière par sa propre énergie ait pu produire tous les effets que nous voyons; je dirai que si par matière l'on s'obstine à n'entendre qu'une masse inerte & morte, dépourvue de toute propriété: privée d'action, incapable de se mouvoir d'elle-même, on n'aura plus aucune idée de la matière. Dès qu'elle existe, elle doit avoir des propriétés & des qualités; dès qu'elle a des propriétés sans lesquelles elle ne pourroit exister, elle doit agir en raison de ces mêmes propriétés, puisque ce n'est que par son action que nous pouvons reconnoître & son existence & ses propriétés. Il est évident que, si par matière l'on entend ce qu'elle n'est pas, ou que, si l'on nie son existence, on pourra lui attribuer les phénomènes dont nos yeux sont témoins. Mais si par la na-

ture nous entendons ce qu'elle est véritablement, un amas de matières existentes & pourvues de propriétés, nous serons forcés de reconnoître que la nature doit se mouvoir elle-même, & par ses mouvemens divers être capable, sans secours étrangers, de produire tous les effets que nous voyons; nous trouverons que rien ne se fait de rien, que rien ne se fait au hasard; que la façon d'agir de chaque molécule de matière est nécessairement déterminée par son essence propre ou ses propriétés particulières.

Nous avons dit ailleurs que ce qui ne peut se détruire ou s'anéantir n'a pu commencer d'exister. Ce qui n'a pu commencer d'exister, existe nécessairement ou renferme en lui-même la cause suffisante de sa propre existence. Il est donc très-inutile de chercher hors de la nature, qui nous est connue, du moins à quelques égards, ou d'une cause existante par elle-même, une autre cause totalement inconnue de son existence. Nous connoissons dans la matière des propriétés générales, nous découvrons quelques-unes de ses qualités; à quoi bon lui chercher une cause inintelligible, que nous ne pouvons connoître par aucune propriété; à quoi bon recourir à l'opération inconcevable & chimérique que l'on a voulu désigner par le mot de *création* (1)? concevons-nous qu'un être

(1) Quelques théologiens ont eux-mêmes regardé le système de la *création* comme une hypothèse suspecte & peu probable, qui fut imaginée quelques siècles après Jésus-Christ. Un auteur qui a voulu réfuter Spinoza, prétend que Tertullien est le premier qui ait soutenu cette opinion contre un autre philosophe chrétien qui soutenoit l'éternité de la matière. Voyez l'Impie convaincu, à la fin de l'Avv.

immatériel ait pu tirer la matière de son propre fond? si la création est l'*réduction du néant*, ne faut-il pas en conclure que le Dieu qui l'a tirée de son propre fond, l'a tirée du néant & n'est lui-même que le néant? ceux qui nous parlent sans cesse de cet acte de la toute-puissance divine, par lequel une masse infinie de la matière a tout d'un coup été substituée au néant, entendent-ils bien ce qu'ils nous disent? est-il un homme sur la terre qui conçoive qu'un être privé d'étendue, puisse exister lui-même, devenir la cause de l'existence des êtres étendus; puisse agir sur la matière, la tirer de sa propre essence, la mettre en mouvement? En vérité, plus on considère la théologie & ses romans ridicules, plus on doit se convaincre qu'elle n'a fait autre chose qu'inventer des mots dépourvus de sens, & substituer des sons à des réalités intelligibles.

FAUTE de consulter l'expérience, d'étudier la nature, le monde matériel, on s'est jeté dans un monde intellectuel, que l'on a peuplé de chimères. On n'a point daigné considérer la matière ni la suivre dans ses différens périodes ou changemens. On a, ridiculement ou de mauvaise foi, confondu la dissolution, la décomposition, la séparation des parties élémentaires dont les corps sont composés, avec leur destruction radicale; on n'a point voulu voir que les élémens étoient indestructibles, tandis que leurs formes étoient passagères & dépendoient de combinaisons transitoires. On n'a point distingué le changement de figure, de position, de tissu auquel la matière est sujette, d'avec son anéantissement, qui est totalement impossible; on en a

issement. L'auteur de cet ouvrage va jusqu'à prétendre qu'il est impossible de combattre *Spinoza*, sans admettre la co-existence éternelle de la matière avec Dieu.

fauslement conclu que la matière n'étoit point un être nécessaire, qu'elle avoit commencé d'exister, qu'elle devoit son existence à un être inconnu plus nécessaire qu'elle ; & cet être idéal est devenu le créateur, le moteur, le conservateur de la nature entière. Ainsi, l'on n'a fait que substituer un vain nom à la matière, qui nous présente des idées véritables, à une nature dont à chaque instant nous éprouvons l'action & le pouvoir, & que nous connoîtrions bien mieux, si nos opinions abstraites ne nous mettoient sans cesse un bandeau devant les yeux.

LES notions les plus simples de la physique nous montrent en effet que, quoique les corps s'altèrent & disparoissent, rien pourtant ne se perd dans la nature ; les produits divers de la décomposition d'un corps servent d'éléments, de matériaux & de base à la formation, à l'accroissement au soutien d'autres corps. La nature entière subsiste & ne se conserve que par la circulation, la transmigration, l'échange & le déplacement perpétuels des molécules & des atômes insensibles ou des parties sensibles de la matière. C'est par cette *palingénésie* que subsiste le grand tout, qui, semblable au Saturne des anciens, est perpétuellement occupé à dévorer ses propres enfans. L'on pourroit dire à quelques égards, que le Dieu métaphysique qui a usurpé son trône, l'a privé de la faculté d'engendrer & d'agir, depuis qu'il s'est mis en sa place.

RECONNOISSONS donc que la matière existe par elle-même, qu'elle agit par sa propre énergie & qu'elle ne s'aneantira jamais. Disons que la matière est éternelle, & que la nature a été, est &

fera toujours occupée à produire, à détruire, à faire & à défaire, à suivre les loix résultantes de son existence nécessaire. Pour tout ce qu'elle fait, elle n'a besoin que de combiner des élémens & des matières essentiellement diverses qui s'attirent & se repoussent, se choquent ou s'unissent, s'éloignent ou se rapprochent, se tiennent assemblées ou se séparent. C'est ainsi qu'elle fait éclore des plantes, des animaux, des hommes, des êtres organisés, sensibles & pensans, ainsi que des êtres dépourvus de sentiment & de pensée. Tous ces êtres agissent pendant le temps de leur durée respective suivant des loix invariables, déterminées par leurs propriétés; leurs combinaisons, leurs analogies & leurs dissemblances, leurs configurations, leurs masses, leurs poids, &c. Voilà l'origine véritable de tout ce que nous voyons; voilà comment la nature par ses propres forces est en état de produire tous les effets dont nos yeux sont témoins, ainsi que tous les corps qui agissent diversement sur les organes dont nous sommes pourvus, & dont nous ne jugeons que d'après la manière dont ces organes sont affectés. Nous les disons bons, lorsqu'ils nous sont analogues ou contribuent à maintenir l'harmonie en nous-mêmes; nous les disons mauvais, lorsqu'ils troublent cette harmonie; & nous prêtons en conséquence un but, des idées, des desseins à l'être que nous faisons le moteur d'une nature que nous voyons dépourvue de projets & d'intelligence.

ELLE en est effectivement privée; elle n'a point d'intelligence & de but, elle agit nécessairement, parce qu'elle existe nécessairement. Ses loix sont immuables & fondées sur l'essence même des êtres. Il est de l'essence de la semence du mâle, com-

posée des élémens primitifs qui servent de base à l'être organisé, de s'unir avec celle de la femelle, de la féconder, de produire par sa combinaison avec elle un nouvel être organisé, qui, foible dans son origine par le défaut d'une quantité suffisante de molécules de matières propres à lui donner de la consistance, se fortifie peu à peu par l'addition journalière & continuelle de molécules analogues & appropriées à son être; ainsi, il vit, il pense, il se nourrit, il engendre à son tour des êtres organisés semblables à lui. Par une suite de loix constantes & physiques, la génération ne s'opère que lorsque les circonstances nécessaires pour la produire se trouvent réunies. Ainsi, cette génération ne se fait point au hasard; ainsi l'animal ne produit qu'avec l'animal de son espèce, parce qu'il est le seul analogue à lui-même, ou qui réunisse les qualités propres à produire un pareil être avec lui, sans cela il ne produiroit rien, ou il ne produiroit qu'un être, qu'il nomme *monstrueux*, parce qu'il est dissemblable à lui. Il est de l'essence de la graine des plantes d'être fécondée par la semence des étamines, de se développer ensuite dans le sein de la terre, de s'accroître à l'aide de l'eau, d'attirer pour cela des molécules analogues, de former peu à peu une plante, un arbruste, un arbre susceptible de la vie, de l'action, des mouvemens propres aux végétaux. Il est de l'essence des molécules de la terre atténuées, divisées, élaborées par les eaux & par la chaleur, de s'unir dans le sein des montagnes avec celles qui leur sont analogues, & de former, selon qu'elles sont plus ou moins similaires ou analogues, par leur aggrégation, des corps plus ou moins solides & purs que nous nommons un *crystal*, une *pierre*, un *métal*, un *minéral*. Il est de l'essence des exhalaisons élevées par la

chaleur de l'atmosphère de se combiner, de s'amasser, de se heurter, & par leurs combinaisons ou leurs chocs, de produire les météores & la foudre. Il est de l'essence de quelques matières inflammables de s'amasser, de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer dans les cavernes de la terre, & de produire ces explosions terribles & ces tremblemens de terre qui détruisent les montagnes, les champs, & les demeures des nations alarmées; celles-ci se plaignent à un être inconnu des maux qu'une nature nécessaire leur fait éprouver aussi nécessairement, que les biens qui les remplissent de joie. Enfin, il est de l'essence de certains climats de produire des hommes tellement organisés & modifiés, qu'ils deviennent ou très-utiles ou très-nuisibles à leur espèce, de même que c'est le propre de certaines portions de sol de faire naître des fruits agréables ou des poisons dangereux.

EN tout cela la nature n'a point de but; elle existe nécessairement; ses façons d'agir sont fixées par des loix qui découlent elles-mêmes des propriétés constitutives des êtres variés qu'elle renferme, & des circonstances que le mouvement continué doit nécessairement amener. C'est nous qui avons un but nécessaire, c'est de nous conserver nous-mêmes, c'est sur ce but que nous réglons toutes les idées que nous nous formons des causes qui agissent sur nous & que nous les jugeons. Animés & vivans nous-mêmes, semblables aux Sauvages, nous prêtons une âme & de la vie à tout ce qui agit sur nous: pensans & intelligens nous-mêmes, nous prêtons à tout de l'intelligence & de la pensée; mais comme nous en voyons la matière incapable, nous la supposons mue par un autre agent ou cause que nous

faisons toujours semblable à nous. Nécessairement attirés par ce qui nous est avantageux, & repoussés par ce qui nous nuit, nous cessons de voir que nos façons de sentir sont dues à notre organisation, modifiée par des causes physiques que, faute de connoître, nous prenons pour des instrumens employés par un être à qui nous prêtions nos idées, nos vues, nos passions, nos façons de penser & d'agir.

Si l'on nous demandoit après cela quel est le but de la nature ? nous dirons que c'est d'agir, d'exister, de conserver son ensemble. Si l'on nous demande pourquoi elle existe ? Nous dirons qu'elle existe nécessairement ; & que toutes ses opérations, ses mouvemens, ses œuvres sont des suites nécessaires de son existence nécessaire. Il existe quelque chose de nécessaire ; cette chose est la nature ou l'univers, & cette nature agit nécessairement comme elle fait. Si l'on veut substituer le mot *Dieu* à celui de *nature*, on pourra demander avec autant de raison pourquoi ce Dieu existe, qu'on peut demander quel est le but de l'existence de la nature. Ainsi, le mot Dieu ne nous rendra pas plus instruits du but de son existence. Au moins, en parlant de la nature ou de l'univers matériel, aurons-nous des idées fixes de la cause dont nous parlons, au lieu qu'en parlant du Dieu théologique nous ne saurons jamais ni ce qu'il peut être, ni s'il existe, ni les qualités que nous pourrions lui assigner. Si nous lui donnons des attributs, ce sera toujours nous-mêmes que nous diviniserons, & ce sera pour nous seuls que l'univers sera formé : idées que nous avons suffisamment détruites ; pour s'en détromper, il suffit d'ouvrir les yeux & de voir que nous subissons à notre manière un sort

que nous partageons avec tous les êtres dont la nature est l'assemblage ; comme nous , ils sont soumis à la nécessité , qui n'est que la somme des loix que la nature est obligée de suivre.

TOUT nous prouve donc que la nature ou que la matière existe nécessairement , & ne peut s'écarter des loix que son existence lui impose. Si elle ne peut s'anéantir , elle n'a pu commencer d'être. Les théologiens conviennent eux-mêmes qu'il faudroit un acte de la toute-puissance divine , ou ce qu'ils appellent un *miracle* , pour anéantir un être : mais un être nécessaire ne peut faire un miracle ; il ne peut déroger aux loix nécessaires de son existence : il faut donc en conclure que si Dieu est l'être nécessaire , tout ce qu'il fait est une suite de la nécessité de son existence & qu'il ne peut jamais déroger à ses loix. D'un autre côté , on nous dit que la création est un miracle , mais cette création seroit impossible à un être nécessaire qui ne peut agir librement dans aucune de ses actions. D'ailleurs un miracle n'est pour nous qu'un effet rare dont nous ignorons la cause naturelle ; ainsi en nous disant que *Dieu fait un miracle* , on ne nous apprend rien , sinon qu'une cause inconnue a produit d'une manière inconnue un effet que nous n'attendions pas ou qui nous paroît étrange. Cela posé , l'intervention d'un Dieu , loin de remédier à l'ignorance où nous sommes des forces & des effets de la nature , ne sert qu'à l'augmenter. La création de la matière & la cause à qui l'on en fait honneur , sont pour nous des choses aussi incompréhensibles ou aussi impossibles que son anéantissement.

CONCLUONS donc que le mot *Dieu* , ainsi que le mot *créer* , ne présentant à l'esprit aucune idée

véritable , devroient être bannis de la langue de tous ceux qui veulent parler pour s'entendre. Ce sont des mots abstraits , inventés par l'ignorance ; ils ne sont propres qu'à contenter des hommes dépourvus d'expérience , trop paresseux ou trop timides pour étudier la nature & ses voies ; à des enthousiastes dont l'imagination curieuse se plaint à s'élever hors du monde visible pour courir après des chimères. Enfin ces mots ne sont utiles qu'à ceux , dont l'unique profession est de repaître les oreilles du vulgaire de mots pompeux qu'ils n'entendent point eux-mêmes , & sur le sens desquels ils ne sont jamais d'accord.

L'HOMME est un être matériel ; il ne peut avoir des idées quelconques que de ce qui est matériel comme lui ; c'est-à-dire , de ce qui peut agir sur ses organes ou de ce qui a du moins des qualités analogues aux siennes. En dépit de lui-même il assigne toujours des propriétés matérielles à son Dieu , que l'impossibilité de le saisir , lui a fait supposer spirituel & distinguer de la nature ou du monde matériel. En effet , ou il faut consentir à ne pas s'entendre soi-même , ou il faut avoir des idées matérielles d'un Dieu que l'on suppose le créateur , le moteur , le conservateur de la matière : l'esprit humain a beau se mettre à la torture , il ne comprendra jamais que des effets matériels puissent partir d'une cause immatérielle , ou que cette cause puisse avoir des rapports avec des êtres matériels. Voilà , comme on a vu , pourquoi les hommes se croient forcés de donner à leur Dieu les qualités morales qu'ils ont eux-mêmes ; ils oublient que cet être purement spirituel , ne peut avoir , dès - lors , ni leur organisation , ni leurs idées , ni leurs façons de penser & d'agir ,

& que par conséquent il ne peut avoir ce qu'ils nomment intelligence, sagesse, bonté, colere, justice, &c. Ainsi dans le vrai les qualités morales que l'on attribue à la divinité, le supposent matériel, & les notions théologiques les plus abstraites se fondent sur un *anthropomorphisme* véritable.

LES théologiens, malgré toutes leurs subtilités, ne peuvent faire autrement ; ainsi que tous les êtres de l'espèce humaine, ils ne connoissent que la matière & n'ont aucune idée réelle d'un pur esprit. S'ils nous parlent d'intelligence, de sagesse & de vues dans la divinité, ce sont toujours celles de l'homme qu'ils lui prêtent & qu'ils s'obstinent à donner à un être que l'essence qu'on lui donne n'en rend point susceptible. Comment supposer des volontés, des passions, des desirs à un être qui n'a besoin de rien, qui se suffit à lui-même, dont les projets doivent être aussitôt exécutés que formés ? comment attribuer la colere à un être qui n'a ni sang ni bile ? comment un être tout-puissant, dont on admire la sagesse par l'ordre qu'il a lui-même établi dans l'univers, peut-il permettre que ce bel ordre soit sans cesse troublé, soit par les élémens en discorde, soit par les crimes des humains ? En un mot, un Dieu tel qu'on nous le dépeint ne peut avoir aucunes des qualités humaines qui dépendent toujours de notre organisation particulière, de nos besoins, de nos institutions, & qui sont toujours relatives à la société où nous vivons. Les théologiens s'efforcent vainement d'aggrandir, d'exagérer en idée, de perfectionner, à force d'abstractions, les qualités morales qu'ils assignent à leur Dieu ; ils ont beau nous dire qu'elles sont

en lui d'une nature différente de ses créatures, qu'elles sont *parfaites, infinies, suprémes, éminentes*; en tenant ce langage, ils ne s'entendent plus eux-mêmes; ils n'ont aucune idée des qualités dont ils nous parlent, vu que l'homme ne peut les concevoir, qu'en tant qu'elles ont de l'analogie avec ces mêmes qualités en lui.

C'EST ainsi qu'à force de subtiliser, les mortels n'ont aucune idée fixe du Dieu qu'ils ont enfanté. Peu contents d'un Dieu physique, d'une nature agissante, d'une matière capable de tout produire, ils veulent la dépouiller de l'énergie qu'elle possède en vertu de son essence, pour en revêtir un esprit pur, dont ils sont obligés de refaire un être matériel, dès qu'ils veulent s'en faire une idée ou se faire entendre aux autres. En rassemblant les parties de l'homme, qu'ils ne font qu'étendre & prolonger sans fin, ils croient former un Dieu. C'est sur le modèle de l'ame humaine qu'ils forment l'ame de la nature, ou l'agent secret dont elle reçoit l'impulsion. Après avoir fait l'homme double, ils font la nature double & ils supposent que cette nature est vivifiée par une intelligence. Dans l'impossibilité de connoître cet agent prétendu, ainsi que celui qu'ils avoient gratuitement distingué de leur propre corps, ils l'ont dit spirituel, c'est-à-dire, d'une substance inconnue: de ce qu'ils n'en avoient point d'idées, ils en ont conclu que la substance spirituelle étoit bien plus noble que la matière, & que sa prodigieuse subtilité, qu'ils ont nommée *simplicité*, & qui n'étoit qu'un effet de leurs abstractions métaphysiques, la mettoit à couvert de la décomposition, de la dissolution & de toutes les révolutions auxquelles les corps matériels sont évidemment exposés.

C'EST ainsi que les hommes préfèrent toujours le merveilleux au simple, ce qu'ils n'entendent pas à ce qu'ils peuvent entendre : ils méprisent les objets qui leur sont familiers & n'estiment que ceux qu'ils ne font point à portée d'apprécier : de ce qu'ils n'en ont que des idées vagues, ils en concluent qu'ils renferment quelque chose d'important, de surnaturel, de divin. En un mot, il leur faut du mystère pour remuer leur imagination, pour exercer leur esprit, pour repaître leur curiosité qui n'est jamais plus en travail, que quand elle s'occupe d'énigmes impossibles à deviner, & qu'elle juge dès-lors très-dignes de ses recherches (1). Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé la matière que l'on avoit sous les yeux, que l'on voyoit agir & changer de formes, comme une chose méprisable, comme un être contingent, qui n'existoit point nécessairement

(1) Un grand nombre de nations ont adoré le soleil : les effets sensibles de cet astre, qui semble donner la vie à toute la nature, devoient naturellement porter les hommes à lui rendre un culte. Cependant des peuples entiers ont quitté ce Dieu si visible, pour adopter un Dieu abstrait & métaphysique. Si l'on demande la raison de ce phénomène, je dirai que le Dieu le plus caché, le plus mystérieux, le plus inconnu doit toujours, par-là même, plaire davantage à l'imagination du vulgaire, que le Dieu qu'il voit tous les jours. Le ton mystérieux & inintelligible est essentiellement nécessaire aux prêtres de toute religion : une religion claire, intelligible, sans mystères paroîtroit peu divine au commun des hommes, & seroit peu utile au sacerdoce, dont l'intérêt est que le peuple ne comprenne rien à ce qu'il croit le plus important pour lui. Voilà, sans doute, le secret du clergé. Il lui fallut un Dieu inintelligible, qu'il fit agir & parler d'une façon inintelligible, se réservant le droit d'expliquer aux mortels ses ordres à sa manière.

& par lui-même. Voilà pourquoi l'on imagine un esprit que l'on ne conçoit jamais, & que, par cette raison même, l'on décida supérieur à la matière, existant nécessairement par lui-même, antérieur à la nature, son créateur, son moteur, son conservateur & son maître. L'esprit humain trouva de la pâture dans cet être mystique; il s'en occupa sans cesse; l'imagination l'embellit à sa manière; l'ignorance se reput des fables qu'on en raconta; l'habitude identifia ce fantôme avec l'esprit de l'homme, il lui devint nécessaire; l'homme crut tomber dans le vide quand on voulut l'en détacher pour ramener ses regards sur une nature que de longue-main il avoit appris à dédaigner ou à ne considérer que comme un amas impuissant de matières inertes, mortes, sans énergie, ou comme un assemblage vil de combinaisons & de formes sujettes à périr.

EN distinguant la nature de son moteur, les hommes sont tombés dans la même absurdité, que lorsqu'ils ont distingué leur ame de leur corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penser de l'être pensant. Trompés sur leur propre nature & sur l'énergie de leurs organes, ils se sont pareillement trompés sur l'organisation de l'univers; ils ont distingué la nature d'elle-même; la vie de la nature, de la nature vivante; l'action de cette nature, de la nature agissante. Ce fut cette ame du monde, cette énergie de la nature, ce principe actif que les hommes personnifièrent, séparèrent par abstraction, ornèrent tantôt d'attributs imaginaires, tantôt de qualités empruntées de leur essence propre. Tels sont les matériaux aériens dont ils se sont servis pour composer leur Dieu;

leur ame propre en fut le modèle; trompés sur la nature de celle-ci, ils n'eurent jamais des idées vraies de la divinité, qui n'en fut qu'une copie exagérée ou défigurée au point de méconnoître le prototype sur lequel on l'avoit originai-
 rement formée.

Si pour avoir voulu distinguer l'homme de lui-même, l'on ne put jamais s'en former des idées véritables, pour avoir distingué la nature d'elle-même, la nature & ses voies furent toujours méconnues. On a cessé de l'étudier pour remonter par la pensée à sa prétendue cause, à son moteur caché, au souverain qu'on lui avoit donné. On fit de ce moteur un être inconcevable, à qui l'on attribua tout ce qui se passoit dans l'univers; sa conduite parut mystérieuse & merveilleuse, parce qu'elle fut une contradiction continuelle; on supposa que sa sagesse & son intelligence étoient les sources de l'ordre, que sa bonté étoit la source de tous biens, que sa justice sévère ou son pouvoir arbitraire étoient les causes naturelles des désordres & des maux dont nous sommes affligés. En conséquence, au lieu de s'adresser à la nature pour découvrir les moyens d'obtenir ses faveurs ou d'écarter ses disgrâces; au lieu de consulter l'expérience, au lieu de travailler utilement à son bonheur, l'homme ne fut occupé qu'à s'adresser à la cause fictive qu'il avoit gratuitement associée à la nature; il rendit ses hommages au souverain qu'il lui avoit donné; il attendit tout de lui & ne compta plus ni sur lui-même ni sur les secours d'une nature devenue impuissante & méprisable à ses yeux.

RIEN ne fut plus nuisible au genre humain, que cette extravagante théorie, qui, comme nous le

prouverons bientôt, est devenue la source de tous les maux. Uniquement occupés du monarque imaginaire qu'ils avoient élevé sur le trône de la nature, les mortels ne la consultèrent plus en rien ; ils négligèrent l'expérience ; ils se méprisèrent eux-mêmes, ils méconnurent leurs propres forces, ils ne travaillèrent point à leur propre bien-être, ils devinrent des esclaves tremblans sous les caprices d'un tyran idéal dont ils attendirent tous leurs biens, ou dont ils craignirent les maux qui les affligeoient ici bas. Leur vie fut employée à rendre des hommages serviles à une idole dont ils se crurent éternellement intéressés à mériter les bontés, à désarmer la justice, à calmer le courroux ; ils ne furent heureux que lorsque, consultant la raison, prenant l'expérience pour guide, & faisant abstraction de leurs idées romanesques, ils reprurent courage, mirent en jeu leur industrie, & s'adressèrent à la nature, qui seule peut fournir les moyens de satisfaire leurs besoins & leurs desirs, & d'écarter ou diminuer les maux qu'ils sont forcés d'éprouver.

RAMENONS donc les mortels égarés aux autels de la nature ; détruisons pour eux les chimères que leur imagination ignorante & troublée a cru devoir élever sur son trône. Disons leur qu'il n'est rien ni au-dessus d'elle ni hors d'elle ; apprenons leur qu'elle est capable de produire, sans aucuns secours étrangers, tous les phénomènes qu'ils admirent, tous les biens qu'ils desireront, ainsi que tous les maux qu'ils appréhendent. Disons leur que l'expérience conduit à la connoître ; qu'elle se plaît à se dévoiler à ceux qui l'étudient ; qu'elle découvre ses secrets à ceux qui par leur travail, osent les lui arracher, & qu'elle récompense toujours la

grandeur d'ame, le courage & l'industrie. Disons leur que la raison peut seule les rendre heureux, que cette raison n'est autre chose que la science de la nature appliquée à la conduite de l'homme en société; disons leur que les fantômes dont leur esprit s'est si long-temps & si vainement occupé, ne peuvent ni leur procurer le bonheur qu'ils demandent à grands cris, ni détourner de leurs têtes les maux inévitables auxquels la nature les a soumis, & que la raison doit leur apprendre à supporter, quand il ne leur est point permis de les écarter par des moyens naturels. Apprenons leur que tout est nécessaire, que leurs biens & leurs maux sont des effets d'une nature qui, dans toutes ses œuvres, suit des loix que rien ne peut lui faire révoquer. Enfin répétons leur sans cesse que c'est en rendant leurs semblables heureux, qu'ils parviendront eux-mêmes à la félicité, qu'ils attendroient en vain du ciel, lorsque la terre la leur refuse.

La nature est la cause de tout; elle existe par elle-même; elle existera toujours, elle agira toujours; elle est sa propre cause; son mouvement est une suite nécessaire de son existence nécessaire; sans mouvement nous ne pouvons concevoir la nature; sous ce nom collectif nous désignons l'assemblage des matières agissantes en raison de leurs propres énergies. Cela posé, qu'est-il besoin de faire intervenir un être plus incompréhensible qu'elle pour expliquer ses façons d'agir, merveilles, sans doute, pour tout le monde, mais bien plus encore pour ceux qui ne l'ont point étudiée? En seront-ils plus avancés ou plus instruits, quand on leur dira qu'un être, qu'ils ne sont pas faits pour comprendre, est l'auteur des

effets visibles dont ils ne peuvent démêler les causes naturelles ? en un mot, l'être indéfinissable que l'on nomme *Dieu* leur fera-t-il mieux connaître la nature qui agit perpétuellement sur eux (1) ?

EN effet, si nous voulons attacher quelque sens au mot *Dieu*, dont les mortels se font des idées si obscures & si fausses, nous trouverons qu'il ne peut désigner que la nature agissante, ou la somme des forces inconnues qui animent l'univers, & qui forcent les êtres d'agir en raison de leur propre énergie, & par conséquent d'après des loix nécessaires & immuables. Mais dans ce cas le mot *Dieu* ne sera qu'un synonyme de *destin*, de *fatalité*, de *nécessité* : c'est pourtant à cette idée abstraite personnifiée & divinisée que l'on attribue la *spiritualité*, autre idée abstraite dont nous ne pouvons nous former aucun concept. C'est à cette abstraction que l'on assigne l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice dont un pareil être ne peut point être le sujet. C'est avec cette idée métaphysique que l'on prétend que les êtres de l'espèce humaine ont des rapports directs. C'est à cette idée personnifiée, divinisée, humanisée, spiritualisée, ornée des qualités les plus incompatibles, que l'on attribue des volontés, des passions, des desirs, &c. C'est cette idée personnifiée que l'on fait parler dans les différentes révélations que des hommes annoncent en tous pays à d'autres hommes comme émanées du ciel.

TOUT nous prouve donc que ce n'est point hors de la nature que nous devons chercher la

(1) Disons avec Cicéron, *Magna stultitia est earum rerum Deos facere effectores, causas rerum non quaerere.* CIC. III DE VINAT. LIB. II.

divinité. Quand nous voudrons en avoir une idée, disons que la nature est Dieu; disons que cette nature renferme tout ce que nous pouvons connoître, puisqu'elle est l'assemblage de tous les êtres capables d'agir sur nous & qui peuvent par conséquent nous intéresser. Disons que c'est cette nature qui fait tout, que ce qu'elle ne fait pas est impossible, que ce qui est hors d'elle n'existe point & ne peut exister, vu qu'il ne peut rien y avoir au-delà du grand tout. Enfin, disons que ces puissances invisibles, dont l'imagination a fait les mobiles de l'univers, ou ne sont que les forces de la nature agissante, ou ne sont rien. Q

Si nous ne connoissons la nature & ses voies que d'une façon incomplète; si nous n'avons que des idées superficielles & imparfaites de la matière, comment pourrions-nous nous flatter de connoître ou d'avoir des idées sûres d'un être bien plus fugitif & plus difficile à saisir par la pensée que les élémens, que les principes constitutifs des corps, que leurs propriétés primitives, que leurs façons d'agir & d'exister? Si nous ne pouvons remonter aux causes premières, contentons-nous des causes secondes & des effets que l'expérience nous montre; recueillons des faits véritables & connus, ils suffiront pour nous faire juger de ce que nous ne connoissons pas; bornons-nous aux foibles lueurs de vérité que nos sens nous fournissent, puisque nous n'avons pas de moyens pour en acquérir de plus grandes. Ne prenons point pour des sciences réelles, celles qui n'ont que notre imagination pour base; elles ne peuvent être qu'imaginaires. Tenons-nous en à la nature, que nous voyons, que nous sentons, qui agit sur nous,

dont nous connoissons au moins les loix générales, si nous ignorons ses détails & les principes secrets qu'elle emploie dans ses ouvrages compliqués; cependant soyons sûrs qu'elle agit d'une façon constante, uniforme, analogue & nécessaire. Observons donc cette nature; ne sortons jamais des routes qu'elle nous trace; nous en serions infailliblement punis par les erreurs sans nombre dont notre esprit se trouveroit aveuglé, & dont des maux sans nombre feroient les suites nécessaires. N'adorons point, ne flattons point à la manière des hommes, une nature sourde qui agit nécessairement & dont rien ne peut déranger le cours. N'implorons point un tout qui ne peut se maintenir que par la discorde des élémens, d'où naît l'harmonie universelle & la stabilité de l'ensemble. Songeons que nous sommes des parties sensibles d'un tout dépourvu de sentiment, dans lequel toutes les formes & les combinaisons se détruisent après être nées & avoir subsisté plus ou moins long-temps. Regardons la nature comme un atelier immense qui renferme tout ce qu'il faut pour agir & pour produire tous les ouvrages que nous voyons. Reconnoissons son pouvoir inhérent à son essence; n'attribuons point les œuvres à une cause imaginaire qui n'existe que dans notre cerveau. Bannissons plutôt à jamais de notre esprit un fantôme propre à le troubler, & à nous empêcher de prendre les voies simples, naturelles & sûres qui peuvent nous conduire au bonheur. Rétablissons donc cette nature si long-temps méconnue dans ses droits légitimes; écoutons sa voix dont la raison est l'interprète fidèle; faisons taire l'enthousiasme & l'imposture qui, pour notre malheur nous ont écartés du seul culte convenable à des êtres intelligens.

CHAPITRE VII.

Du Théisme ou Déisme, du système de l'Optimisme & des causes finales.

T RÈS peu d'hommes ont le courage d'examiner le Dieu que tous s'accordent à reconnoître ; il n'est presque personne qui ose douter de son existence qu'il n'a jamais constatée ; chacun reçoit sans examen dans l'enfance le nom vague du Dieu que ses pères lui transmettent, qu'ils consignent dans son cerveau avec les idées obscures qu'ils y attachent eux-mêmes & que tout conspire à rendre habituelles en lui : cependant chacun le modifie à sa manière ; en effet, comme on l'a souvent fait observer, les notions peu fixes d'un être imaginaire ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de l'espèce humaine ; chaque homme a sa façon de l'envisager ; chaque homme se fait un Dieu particulier, d'après son propre tempérament, ses dispositions naturelles, son imagination plus ou moins exaltée, ses circonstances individuelles, les préjugés qu'il a reçus & les manières dont il est affecté dans les temps différens. L'homme content & sain ne voit pas son Dieu des mêmes yeux que l'homme chagrin & malade ; l'homme d'un sang bouillant, d'une imagination embrasée ou sujet à la bile, ne le voit pas sous les mêmes traits que celui qui jouit d'une âme plus paisible, qui a l'imagination plus froide, qui est d'un caractère plus flegmatique. Que dis-je ! le même homme ne le voit pas de la même manière.

dans les différens instans de sa vie; son Dieu subit toutes les variations de sa machine, toutes les révolutions de son tempérament, les vicissitudes continuelles qu'éprouve son être. L'idée de la divinité dont on regarde l'existence comme si démontrée; cette idée que l'on prétend innée ou infuse à tous les hommes; cette idée dont on assure que la nature entière s'empresse de nous fournir des preuves, est perpétuellement flottante dans l'esprit de chaque individu, & varie à chaque instant pour tous les êtres de l'espèce humaine; il n'en est pas deux qui admettent précisément le même Dieu, il n'y en a pas un seul qui, dans des circonstances variées, ne le voie diversement.

NE soyons donc point surpris de la foiblesse des preuves qu'on nous donne de l'existence d'un être que les hommes ne verront jamais qu'au dedans d'eux-mêmes; ne soyons point étonnés de les voir si peu d'accord sur les idées qu'ils s'en forment, sur les systèmes qu'ils se font relativement à lui, sur les cultes qu'ils lui rendent: leurs disputes sur son compte, les inconséquences de leurs opinions, le peu de consistance & de liaison de leurs systèmes, les contradictions où ils tombent sans cesse dès qu'ils veulent en parler, les incertitudes où se trouvent leurs esprits toutes les fois qu'ils s'occupent de cet être si arbitraire, ne doivent point nous sembler étranges; il faut nécessairement disputer, quand on raisonne d'un objet vu diversement dans des circonstances variées, & sur lequel il n'est pas un seul homme qui puisse être constamment d'accord avec lui-même.

Tous les hommes s'accordent sur les objets qu'ils sont à portée de soumettre à l'expérience;

nous ne voyons point de disputes sur les principes de la géométrie ; les vérités évidentes & démontrées ne varient point dans notre esprit ; nous ne doutons jamais que la partie ne soit moins grande que le tout ; que deux, & deux fassent quatre , que la bienfaisance ne soit une qualité aimable , que l'équité ne soit nécessaire aux hommes en société. Mais nous ne trouvons que disputes , qu'incertitudes , que variations dans tous les systèmes qui ont la divinité pour objet ; nous ne voyons nulle harmonie dans les principes de la théologie ; l'existence de Dieu que l'on nous annonce partout comme une vérité évidente & démontrée , ne l'est que pour ceux qui n'ont point examiné les preuves sur lesquelles on la fonde. Ces preuves paroissent souvent fausses ou foibles à ceux-mêmes qui d'ailleurs ne doutent aucunement de cette existence ; les inductions ou les corollaires que l'on tire de cette prétendue vérité si démontrée , ne sont point les mêmes pour deux peuples ou même pour deux individus ; les penseurs de tous les siècles & de tous les pays se querellent sans cesse entre eux sur la religion , sur leurs hypothèses théologiques , sur les vérités fondamentales qui leur servent de base , sur les attributs & les qualités d'un Dieu dont ils se sont vainement occupés , & dont l'idée varie continuellement dans leur propre cerveau.

Ces disputes & ces variations perpétuelles ne roient au moins nous convaincre que les idées de la divinité n'ont ni l'évidence , ni la certitude qu'on leur attribue , & qu'il peut être permis de douter de la réalité d'un être que les hommes voient diversément , sur lequel ils ne sont jamais d'accord , & dont l'image varie si souvent en eux-

mêmes. Malgré tous les efforts & les subtilités de ses plus ardens défenseurs, l'existence de Dieu n'est pas même probable, & quand elle le seroit, toutes les probabilités du monde peuvent-elles acquérir la force d'une démonstration ? n'est-il pas bien étonnant que l'existence de l'être le plus important à croire & à connoître, n'ait pas même pour elle la probabilité, tandis que des vérités beaucoup moins importantes nous sont évidemment démontrées ? ne pourroit-on pas en conclure que nul homme n'est pleinement assuré de l'existence d'un être qu'il voit si sujet à varier au-dedans de lui-même, & qui deux jours de suite ne se présente point sous les mêmes traits à son esprit ? Il n'y a que l'évidence qui puisse nous convaincre pleinement. Une vérité n'est évidente pour nous, que lorsqu'une expérience constante & des réflexions répétées nous la montrent toujours sous le même point de vue. Du rapport constant que font les sens bien constitués, résulte l'évidence & la certitude qui seules peuvent produire une pleine conviction. Que devient donc la certitude de l'existence de la divinité ? les qualités discordantes peuvent-elles exister dans le même sujet ? & un être qui n'est qu'un amas de contradictions a-t-il la probabilité pour lui ? ceux qui l'admettent peuvent-ils être convaincus eux-mêmes ? & dans ce cas ne devraient-ils pas permettre que l'on doutât des prétendues vérités qu'ils annoncent comme démontrées & comme évidentes, tandis qu'ils sentent eux-mêmes qu'elles vacillent dans leurs têtes ? L'existence de Dieu & les attributs divins ne peuvent être des choses évidentes & démontrées pour nul homme sur la terre ; la non existence & l'impossibilité des qualités incompatibles que la théologie lui assigne, seront évidemment

démontrées pour quiconque voudra sentir qu'il est impossible qu'un même sujet réunisse des qualités qui se détruisent réciproquement, & que tous les efforts de l'esprit humain ne pourront jamais concilier (1).

Quoi qu'il en soit de ces qualités ou inconciliables ou totalement incompréhensibles que les théologiens assignent à un être déjà inconcevable par lui-même, dont ils font l'ouvrier ou l'architecte du monde, qu'en peut-il résulter pour l'espèce humaine, même en lui supposant de l'intelli-

(1) Cicéron a dit, *plura discrepantia vera esse non possunt*. D'où l'on voit que nul raisonnement, nulle révélation, nul miracle ne peuvent rendre faux ce que l'expérience nous démontre comme évident; il n'y a qu'un renversement de la cervelle qui puisse faire admettre des contradictions. Suivant le célèbre Wolff dans son *Ontologie*, § 99. *Possibile est quod nullam in se repugnantiam habet, quod contradictione caret*. D'après cette définition, l'existence de Dieu doit paroître impossible, vu qu'il y a contradiction à dire qu'un esprit sans étendue puisse exister dans l'étendue, ou mouvoir la matière qui a de l'étendue. S. Thomas dit que, *ens est quod non repugnat esse*. Cela posé, un Dieu tel qu'on le définit n'est qu'un être de raison, puisqu'il ne peut exister nulle part. Selon Bilfinger, *de Deo, animâ & mundo*, § V. *Essentia est primus rerum conceptus constitutivus vel quidditativus, cujus op. cætera, quæ de re aliqua dicuntur, demonstrari possunt*. Ne pourroit-on pas dans ce cas lui demander si quelqu'un a une idée de l'essence divine? quel est le concept qui constitue Dieu ce qu'il est, & duquel découle la démonstration de tout ce qu'on dit de lui? Demandez à un théologien si Dieu peut commettre le crime? Il vous dira que non, vu que le crime répugne à la justice, qui est de son essence. Mais ce même théologien ne voit pas qu'en supposant Dieu un pur esprit, il répugne tout autant à son essence d'avoir créé ou de mouvoir la matière, que de commettre un crime qui répugne à sa justice.

gence & des vues ? une intelligence universelle, dont les vues doivent s'étendre à tout ce qui existe, peut-elle avoir des rapports plus directs & plus intimes avec l'homme qui ne fait qu'une portion insensible du grand tout ? est-ce donc pour réjouir les insectes & les fourmis de son jardin que le monarque de l'univers a construit & embelli sa demeure ? serons-nous plus à portée de connoître ses projets, de deviner son plan, de mesurer sa sagesse avec nos foibles yeux, & pourrons-nous juger ses œuvres d'après nos vues rétrécies ? les effets bons ou mauvais, favorables ou nuisibles à nous-mêmes, que nous imaginerons partir de sa toute-puissance & de sa providence, en seront-ils moins des effets nécessaires de sa sagesse, de sa justice, de ses décrets éternels ? Dans ce cas pouvons-nous supposer qu'un Dieu si sage, si juste, si intelligent, changera son plan pour nous ? vaincu par nos prières & nos hommages serviles, reformera-t-il, pour nous plaire, ses arrêts immuables ? ôtera-t-il aux êtres leurs essences & leurs propriétés ? abrogera-t-il par des miracles les loix éternelles d'une nature dans lesquelles on admire sa sagesse & sa bonté ? fera-t-il qu'en notre faveur le feu cesse de brûler, quand nous en approcherons de trop près ? fera-t-il que la fièvre ou la goutte cessent de nous tourmenter quand nous aurons amassé les humeurs dont ces infirmités sont les suites nécessaires ? empêchera-t-il qu'un édifice qui tombe en ruine ne nous écrase de sa chute quand nous passerons à côté de lui ? nos vains cris & les supplications les plus ferventes empêcheront-ils que notre patrie soit malheureuse quand elle sera dévastée par un conquérant ambitieux, ou gouvernée par des tyrans qui l'oppriment ?

Si cette intelligence infinie est toujours forcée de donner un libre cours aux événemens que sa sagesse a préparés ; si rien n'arrive dans ce monde que d'après ses desseins impénétrables, nous n'avons rien à lui demander ; nous serions des insensés de nous y opposer, nous serions une injure à la prudence si nous voulions la régler. L'homme ne doit pas se flatter d'être plus sage que son Dieu, de pouvoir l'engager à changer de volontés ; de pouvoir le déterminer à prendre d'autres voies que celles qu'il a choisies pour accomplir ses décrets ; un Dieu intelligent ne peut avoir pris que les mesures les plus justes & les moyens les plus sûrs pour parvenir à son but ; s'il pouvoit en changer, il ne pourroit être appelé ni sage, ni immuable, ni prévoyant. Si Dieu pouvoit suspendre un instant les loix qu'il a lui-même fixées, s'il pouvoit changer quelque chose à son plan, c'est qu'il n'auroit point prévu les motifs de cette suspension ou de ce changement ; s'il n'a point fait entrer ces motifs dans son plan, c'est qu'il ne les a point prévus ; s'il les a prévus sans les faire entrer dans son plan, c'est qu'il ne l'a point pu. Ainsi de quelque façon qu'on s'y prenne, les vœux que les hommes adressent à la divinité & les différens cultes qu'ils lui rendent, supposent toujours qu'ils croient avoir affaire à un être peu sage, peu prévoyant, capable de changer, ou qui malgré sa puissance ne peut faire ce qu'il veut ou ce qui conviendrait aux hommes, pour lesquels on prétend néanmoins qu'il a créé l'univers.

C'EST pourtant sur des notions si mal digérées que sont fondées toutes les religions de la terre. Nous voyons par-tout l'homme à genoux devant un Dieu sage dont il s'efforce de régler la conduite,

de détourner les arrêts, de réformer le plan ; par-tout l'homme est occupé à le gagner par des bassesses & des présens, à vaincre sa justice à force de prières, de pratiques, de cérémonies, d'expiations qu'il croit capables de lui faire changer de résolutions ; par-tout l'homme suppose qu'il peut offenser son créateur & troubler son éternelle félicité ; par-tout l'homme est prosterné devant un Dieu tout-puissant, qui se trouve dans l'impossibilité de rendre ses créatures telles qu'elles doivent être pour accomplir ses vues divines & remplies de sagesse.

L'ON voit donc que toutes les religions du monde ne sont fondées que sur des contradictions manifestes, dans lesquelles les hommes seront forcés de tomber toutes les fois qu'ils méconnoîtront la nature, & qu'ils assigneront les biens ou les maux qu'ils éprouvent de sa part à une cause intelligente distinguée d'elle-même, dont ils ne pourront jamais se former d'idées certaines. L'homme sera toujours réduit, comme on l'a si souvent répété, à faire un homme de son Dieu ; mais l'homme est un être changeant, dont l'intelligence est bornée, dont les passions varient, qui, placé dans des circonstances diverses, paroît souvent en contradiction avec lui-même ; ainsi quoique l'homme croie faire honneur à son Dieu en lui donnant ses propres qualités, il ne fait que lui prêter son inconstance, ses faiblesses & ses vices. Les théologiens ou les fabricateurs de la divinité, auront beau distinguer, subtiliser, exagérer ses perfections prétendues & les rendre intelligibles, il démontrera toujours constant qu'un être qui s'irrite & qu'on appaise par des prières, n'est point un être immuable ; qu'un être qu'on offense,

n'est ni tout-puissant ni parfaitement heureux ; qu'un être qui n'empêche point le mal qu'il pourroit empêcher, consent au mal ; qu'un être qui donne la liberté de pécher a résolu dans ses décrets éternels que le péché seroit commis ; qu'un être qui punit les fautes qu'il a permis de faire, est souverainement injuste & déraisonnable ; qu'un être infini qui renferme des qualités infiniment contradictoires, est un être impossible & n'est qu'une chimère.

QUE l'on ne nous dise donc plus que l'existence d'un Dieu est au moins un problème. Un Dieu, tel que la théologie le dépeint, est totalement impossible ; toutes les qualités qu'on lui assignera, toutes les perfections dont on l'ornera se trouveront à chaque instant démenties. Quant aux qualités abstraites & négatives dont on voudra le décorer, elles seront toujours inintelligibles, & ne prouveront que l'inutilité des efforts de l'esprit humain, quand il veut se définir des êtres qui n'existent point. Dès que les hommes se croient très-intéressés à connoître une chose, ils travaillent à s'en faire une idée ; trouvent-ils de grands obstacles, ou même de l'impossibilité à s'éclaircir ? leur ignorance & le peu de succès de leurs recherches les disposent-ils à la crédulité ? pour lors des fourbes adroits ou des enthousiastes en profitent pour faire passer leurs inventions ou leurs rêveries qu'ils débitent comme des vérités constantes dont il n'est point permis de douter. C'est ainsi que l'ignorance, le désespoir, la paresse, l'inhabileté de réfléchir mettent le genre humain dans la dépendance de ceux qui se sont chargés du soin de lui faire des systèmes sur les objets sur lesquels il n'avoit aucunes idées. Dès qu'il s'agit de la di-

vinité & de la religion ; c'est-à-dire , des objets sur lesquels il est impossible de rien comprendre , les hommes raisonnent d'une façon bien étrange , ou sont les dupes de raisonnemens bien capiteux. De ce qu'ils se voient dans l'impossibilité totale d'entendre ce qu'on leur en dit , ils s'imaginent que ceux qui leur en parlent sont plus au fait des choses dont ils les entretiennent ; ceux-ci ne manquent pas de leur répéter que *le parti le plus sûr est de s'en rapporter à ce qu'ils disent* , de se laisser guider par eux , & de fermer les yeux : ils les menacent de la colère du fantôme irrité , s'ils refusoient de croire ce qu'on en dit , & cet argument , quoiqu'il suppose la chose en question , ferme la bouche au genre humain , qui , convaincu par ce raisonnement victorieux , craint d'apercevoir les contradictions palpables de la doctrine qu'on lui annonce , s'en rapporte aveuglément à ses guides , ne doutant pas qu'ils n'aient des idées bien plus nettes sur les objets merveilleux dont ils l'entretiennent sans cesse & que leur profession les oblige de méditer. Le vulgaire croit des sens de plus à ses prêtres qu'à lui ; il les prend pour des hommes divins ou pour des demi-Dieux. Il ne voit dans ce qu'il adore que ce que les prêtres en disent , & de tout ce qu'ils en disent , il résulte pour un homme qui pense , que Dieu n'est qu'un être de raison , un fantôme revêtu des qualités que les prêtres ont jugé convenables de lui donner pour redoubler l'ignorance , les incertitudes & les craintes des mortels. C'est ainsi que l'autorité des prêtres décide sans appel de la chose qui n'est utile qu'aux prêtres.

QUAND nous voudrons remonter à l'origine de ces choses , nous trouverons toujours que c'est l'igno

rance & la crainte qui ont créés les Dieux, que c'est l'imagination, l'enthousiasme & l'imposture qui les ont ornés ou défigurés, que c'est la foiblesse qui les adore, que c'est la crédulité qui les nourrit, que c'est l'habitude qui les respecte, que c'est la tyrannie qui les soutient, afin de profiter de l'aveuglement des hommes.

ON nous parle sans cesse des avantages qui résultent pour les hommes de la croyance d'un Dieu. Nous examinerons bientôt si ces avantages sont aussi réels qu'on le dit; en attendant il est question de savoir, si l'opinion de l'existence d'un Dieu est une erreur ou une vérité. Si c'est une erreur, elle ne peut être utile au genre humain; si c'est une vérité, elle doit être susceptible de preuves assez claires pour être saisies par tous les hommes à qui l'on suppose cette vérité nécessaire & avantageuse. D'un autre côté, l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine pour cela. Cela suffit pour répondre au docteur Clarke qui demande *s'il ne seroit pas à souhaiter qu'il existât un être bon, sage, intelligent & juste; son existence ne seroit-elle pas désirable pour le genre humain?* Nous lui dirons donc 1°. que l'auteur suppose d'une nature où nous sommes forcés de voir à chaque instant le désordre à côté de l'ordre, la méchanceté à côté de la bonté, la justice à côté de l'injustice, la folie à côté de la sagesse, ne peut pas plus être qualifié de bon, de sage, d'intelligent & de juste, que de méchant, d'insensé, de pervers, à moins qu'on ne supposât deux principes égaux en pouvoir dans la nature, dont l'un détruiroit sans cesse les ouvrages de l'autre. Nous dirons 2°. que le bien qui peut résulter pour nous d'une supposition, ne la rend ni plus certaine, ni même plus

probable. En effet, où en serions-nous si de ce qu'une chose nous est utile, nous allions en conclure qu'elle existe réellement ? Nous dirons 3^o. que tout ce qui a été rapporté jusqu'ici prouve que l'être que l'on associe à la nature est impossible à croire & répugne à toutes les notions communes. Nous dirons qu'il est impossible de croire bien sincèrement l'existence d'un être dont nous n'avons nulle idée réelle, & auquel nous ne pouvons en attacher aucune qui ne se détruise sur le champ. Pouvons-nous croire l'existence d'un être dont nous ne pouvons rien affirmer, qui n'est qu'un amas de négations & de privations de tout ce que nous connoissons ? en un mot, est-il possible de croire fermement l'existence d'un être sur lequel l'esprit humain ne peut asseoir aucun jugement qui ne se trouve à l'instant contredit ?

MAIS, me dira l'enthousiaste heureux, dont l'âme est sensible à ses jouissances, & dont l'imagination attendrie a besoin de se peindre un objet séduisant à qui elle puisse rendre grâces de ses prétendus bienfaits, « pourquoi m'ôter un Dieu que je vois
 » sous les traits d'un souverain rempli de sagesse
 » & de bonté ? quelle douceur ne trouve-je
 » point à me figurer un monarque puissant, intelligent & bon dont je suis le favori, qui s'occupe de mon bien-être, qui veille sans cesse
 » à ma sûreté, qui pourvoit à mes besoins, qui consent que sous lui je commande à la nature
 » entière ? Je crois le voir répandre sans cesse ses
 » bienfaits sur l'homme ; je vois sa providence
 » travailler pour lui sans relâche ; elle couvre en
 » sa faveur la terre de verdure & les arbres de
 » fruits délicieux ; elle peuple les forêts d'animaux
 » propres à le nourrir ; elle suspend sur sa tête des

« astres qui l'éclairent pendant le jour, qui guident ses pas incertains pendant la nuit ; elle étend autour de lui l'azur du firmament ; pour réjouir ses yeux, elle orne la prairie de fleurs ; elle arrose son séjour de fontaines, de ruisseaux, de rivières. Ah ! laissez-moi remercier l'auteur de tant de bienfaits. Ne m'ôtez point mon fantôme charmant ; je ne retrouverai point mes illusions si douces dans une nécessité sévère, dans une matière aveugle & inanimée, dans une nature privée d'intelligence & de sentiment.

« POURQUOI », dira l'infortuné, à qui son sort refuse avec rigueur des biens qu'il prodigue à tant d'autres, « pourquoi me ravir une erreur qui m'est chère ? pourquoi m'anéantir un Dieu, dont l'idée consolante tarit la source de mes pleurs & sert à calmer mes peines ? pourquoi me priver d'un objet que je me représente comme un père compatissant & tendre qui m'éprouve en ce monde, mais dans les bras duquel je me jette avec confiance, lorsque la nature entière semble m'abandonner ? En supposant même que ce Dieu n'est qu'une chimère ; les malheureux en ont besoin pour se garantir d'un affreux désespoir ? n'est-ce pas être inhumain & cruel que de vouloir les plonger dans le vide en cherchant à les détromper ? une erreur utile n'est-elle pas préférable à des vérités qui privent l'esprit de toute consolation & qui ne lui montrent aucun soulagement à ses maux » ?

NON, dirai-je à ces enthousiastes, la vérité ne peut jamais vous rendre malheureux ; c'est elle qui console véritablement ; elle est un trésor caché

qui, bien mieux que des fantômes inventés par la crainte, peut rassurer les cœurs & leur donner le courage de supporter les fardeaux de la vie : elle élève l'ame, elle la rend active, elle lui fournit des moyens de résister aux attaques du sort & de combattre avec succès la fortune ennemie. Je leur demanderai sur quoi ils fondent cette bonté qu'ils attribuent follement à leur Dieu. Mais ce Dieu, leur dirai-je, est-il donc bienfaisant pour tous les hommes ? contre un mortel qui jouit de l'abondance & des faveurs de la fortune, n'en est-il pas des milliers qui languissent dans le besoin & la misère ? ceux qui prennent pour modèle l'ordre, dont on suppose ce Dieu l'auteur, sont-ils donc les plus heureux en ce monde ? la bonté de cet être pour quelques individus favorisés ne se dément-elle jamais ? ces consolations même que l'imagination va chercher dans son sein, n'annoncent-elles pas des infortunes amenées par ses décrets & dont il est l'auteur ? la terre n'est-elle pas couverte de malheureux, qui ne semblent y être venus que pour souffrir, gémir & mourir ? cette providence divine se livre-t-elle au sommeil durant ces contagions, ces pestes, ces guerres, ces désordres, ces révolutions physiques & morales dont la race humaine est continuellement la victime ? cette terre dont on regarde la fécondité comme un bienfait du ciel, n'est-elle pas en mille endroits aride & inexorable ? ne produit-elle pas des poisons à côté des fruits les plus doux ? Ces rivières & ces mers que l'on croit faites pour arroser notre séjour & faciliter notre commerce, ne viennent-elles pas souvent inonder nos campagnes, renverser nos demeures, entraîner les hommes & leurs troupeaux également malheureux ? Enfin ce Dieu, qui préside à l'univers & qui veille

sans cesse à la conservation de ses créatures, ne les livre-t-il pas presque toujours aux fers de tant de souverains inhumains qui se font un jeu du malheur de leurs sujets, tandis que ces infortunés s'adressent en vain au ciel pour faire cesser des calamités multipliées, visiblement dues à une administration insensée, & non à la colère des cieux ?

LE malheureux qui cherche à se consoler dans les bras de son Dieu, devrait au moins se souvenir que c'est ce même Dieu, qui étant le maître de tout, distribue & le bien & le mal : si l'on croit la nature soumise à ses ordres suprêmes, ce Dieu est aussi souvent injuste, rempli de malice, d'imprudence, de déraison, que de bonté, de sagesse & d'équité. Si le dévot moins prévenu & plus conséquent vouloit un peu raisonner, il se défieroit d'un Dieu capricieux qui souvent le fait souffrir lui-même ; il n'iroit point se consoler dans les bras de son bourreau qu'il a la folie de prendre pour son ami ou pour son père.

NE voyons-nous pas en effet dans la nature un mélange constant de biens & de maux ? S'obstiner à n'y voir que du bien seroit aussi insensé que de vouloir n'y appercevoir que du mal. Nous voyons la sérénité succéder aux orages, la maladie à la santé, la paix à la guerre ; la terre produit en tout pays des plantes nécessaires à la nourriture de l'homme & des plantes propres à le détruire. Chaque individu de l'espèce humaine est un mélange nécessaire de bonnes & de mauvaises qualités ; toutes les notions nous présentent le spectacle bigarré des vices & des vertus ; ce qui révoit un individu en plonge beaucoup d'autres dans

le deuil & la tristesse ; il n'arrive point d'événemens qui n'aient des avantages pour les uns & des désavantages pour les autres. Les insectes trouvent une retraite sûre dans les débris de ce palais qui vient d'écraser des hommes dans sa chute. N'est-ce pas pour les corbeaux, les bêtes féroces & les vers que le conquérant semble livrer des batailles ? les prétendus favoris de la providence ne meurent-ils pas pour servir de pâture à des milliers d'insectes méprisables dont cette providence paroît aussi occupée que d'eux ? L'Halcyon, égaré par la tempête, se joue sur les flots soulevés, tandis que sur les débris de son navire brisé le matelot élève au ciel ses mains tremblantes. Nous voyons les êtres engagés dans une guerre perpétuelle vivans les uns aux dépens des autres, & profitans des infortunes qui les désolent & les détruisent réciproquement. La nature envisagée dans son ensemble nous montre tous les êtres alternativement sujets au plaisir & à la douleur, naissans pour mourir, exposés à des vicissitudes continuelles dont aucuns d'eux ne sont exempts. Le coup d'œil le plus superficiel suffit donc pour nous détromper de l'idée que l'homme est la cause finale de la création, l'objet constant des travaux de la nature ou de son auteur, à qui l'on ne peut attribuer, d'après l'état visible des choses & les révolutions continuelles de la race humaine, ni bonté ni malice, ni justice, ni injustice, ni intelligence ni déraison. En un mot, en considérant la nature sans préjugés, nous trouverons que tous les êtres sont également favorisés dans l'univers, & que tout ce qui existe subit des loix nécessaires, dont nul être ne peut être excepté.



AINSI, quand il est question d'un agent que nous voyons agir aussi diversement que la nature, ou que l'on prétendu moteur, il est impossible de lui assigner des qualités d'après ses ouvrages, tantôt avantageux & tantôt nuisibles à l'espèce humaine; ou du moins chaque homme sera forcé d'en juger d'après la façon particulière dont il est affecté; il n'y aura point de mesure fixe dans les jugemens que l'on en portera : nos façons de juger seront toujours fondées sur nos façons de voir & de sentir, & notre façon de sentir dépend de notre tempérament, de notre organisation, de nos circonstances particulières, qui ne peuvent être les mêmes pour tous les individus de notre espèce. Ces différentes façons d'être affecté, fourniront donc toujours les couleurs aux portraits que les hommes se feront de la divinité; conséquemment ces idées ne peuvent être ni fixes ni sûres : les inductions qu'ils en tireront, ne seront jamais ni constantes ni uniformes; chacun jugera toujours d'après lui-même, & ne verra que lui-même ou sa propre situation dans son Dieu.

CELA posé, des hommes contens, d'une ame sensible, d'une imagination vive se peindront la divinité sous les traits les plus charmans : ils ne croiront voir dans la nature entière, qui sans cesse leur causera des sensations agréables, que des preuves signalées de bienveillance & de bonté; dans leur extase poétique, ils s'imagineront apercevoir par-tout les empreintes d'une intelligence parfaite, d'une sagesse infinie, d'une providence tendrement occupée du bien-être de l'homme; l'amour-propre, se joignant encore à leur imagination exaltée, achèvera de leur persuader que l'univers n'est fait que pour la race humaine, ils

s'efforceront en idée de baiser avec transport la main imaginaire dont ils croiront tenir tant de bienfaits ; touchés de ces faveurs , flattés du parfum de ces roses dont ils ne voient point les épines , ou que leur délire extatique les empêche de sentir , ils ne croiront pouvoir payer d'assez de reconnoissance ces effets nécessaires , qu'ils regardent comme des preuves indubitables de la prédilection divine. Enivrés de ces préjugés , nos enthousiastes n'appercevront point les maux & les désordres dont l'univers est le théâtre ; ou s'ils ne peuvent s'empêcher de les voir , ils se persuaderont que dans les vues d'une providence bienfaisante ces calamités sont nécessaires pour conduire les hommes à une plus grande félicité ; la confiance qu'ils ont prise dans la divinité , dont ils s'imaginent dépendre , leur fait croire que l'homme ne souffre que pour son bien , & que cet être fécond en ressources saura lui faire tirer des avantages infinis des maux qu'il éprouve en ce monde. Leur esprit , ainsi préoccupé , ne voit dès-lors rien qui n'excite leur admiration , leur gratitude , leur confiance ; les effets les plus naturels & les plus nécessaires leur semblent des miracles de bienfaisance & de bonté ; obstinés à voir de la sagesse & de l'intelligence par-tout , ils ferment les yeux sur les désordres qui pourroient démentir les qualités aimables qu'ils attribuent à l'être dont leur cœur est épris : les calamités les plus cruelles , les évènements les plus affligeans pour la race humaine , cessent de leur paroître des désordres , & ne font que leur fournir de nouvelles preuves des perfections divines : ils se persuadent que ce qui leur paroît défectueux ou imparfait , ne l'est qu'en apparence ; & ils admirent la sagesse & la bonté de leur Dieu , même dans les effets les plus terribles & les plus propres à consterner.

C'EST à cette ivresse amoureuse, à cette infatuation étrange qu'est dû, sans doute, le système de l'optimisme, par lequel des enthousiastes, pourvus d'une imagination romanesque, semblent avoir renoncé au témoignage de leurs sens pour trouver que, même pour l'homme, *tout est bien* dans une nature où le bien se trouve constamment accompagné de mal, & où des esprits moins prévenus & des imaginations moins poétiques jugeroient que tout est ce qu'il peut être; que le bien & le mal sont également nécessaires; qu'ils partent de la nature des choses, & non d'une main fictive, qui, si elle existoit réellement, ou opéreroit tout ce que nous voyons, pourroit être appelée méchante avec autant de raison qu'on s'opiniâtre à l'appeler remplie de bonté. D'ailleurs pour être à portée de justifier la providence, des maux, des vices, des désordres que nous voyons dans le tout que l'on suppose son ouvrage, il faudroit connoître le but de tout. Or le tout ne peut avoir de but; car s'il avoit un but, une tendance, une fin, il ne seroit plus le tout.

ON ne manquera pas de nous dire que les désordres & les maux que l'on voit dans ce monde ne sont que relatifs & apparens, & ne prouvent rien contre la sagesse & la bonté divine. Mais ne peut-on pas répliquer que les biens si vantés & l'ordre merveilleux, sur lesquels on fonde la sagesse & la bonté de Dieu, ne sont pareillement que relatifs & apparens? Si c'est uniquement notre façon de sentir & de coexister avec les causes dont nous sommes environnés qui constitue l'ordre de la nature pour nous, & qui nous autorise à prêter de la sagesse ou de la bonté à son auteur, notre façon de sentir & d'exister ne doivent-ils pas nous

autoriser à nommer désordre ce qui nous nuit ; & à prêter de l'imprudence ou de la malice à l'être que nous supposerons mettre la nature en action ? En un mot, ce que nous voyons dans le monde, conspire à nous prouver que tout est nécessaire, que rien ne se fait au hasard, que tous les événemens bons ou mauvais, soit pour nous, soit pour les êtres d'un ordre différent, sont amenés par des causes agissantes d'après des loix certaines & déterminées & que rien ne peut nous autoriser à prêter aucunes de nos qualités humaines, ni à la nature, ni au moteur qu'on a voulu lui donner.

A L'ÉGARD de ceux qui prétendent que la sagesse suprême saura tirer les plus grands biens pour nous du sein même des maux qu'elle permet que nous éprouvions dans ce monde ; nous leur demanderons s'ils sont eux-mêmes les confidens de la divinité, ou sur quoi ils fondent leurs espérances flatteuses ? Ils nous diront, sans doute, qu'ils jugent de la conduite de Dieu par analogie, & que des preuves de sa sagesse & de sa bonté actuelles, ils sont en droit de conclure en faveur de sa sagesse & de sa bonté futures. Nous leur répondrons qu'ils partent d'après des suppositions gratuites ; que la sagesse & la bonté de leur Dieu se démentant si souvent en ce monde, rien ne peut les assurer que sa conduite cesse jamais d'être la même à l'égard des hommes qui éprouvent ici bas tantôt ses bienfaits & tantôt ses disgrâces. Si malgré sa bonté toute-puissante, Dieu n'a ni pu ni voulu rendre ses créatures chéries complètement heureuses en ce monde, quelle raison a-t-on de croire qu'il le pourra ou le voudra dans un autre ?

AINSI ce langage ne se fonde que sur des hypothèses ruineuses & qui n'ont pour base que l'imagination prévenue; il signifie que des hommes, persuadés une fois, sans motifs & sans cause, de la bonté de leur Dieu, ne peuvent se figurer qu'il consente à rendre ses créatures constamment malheureuses. D'un autre côté, quel bien réel & connu voyons-nous résulter pour le genre humain de ces stérilités, de ces famines, de ces contagions, de ces combats qui font périr tant de millions d'hommes & qui sans cesse dépeuplent & désolent le monde où nous sommes ? est-il quelqu'un capable de deviner les avantages résultans de tous les maux qui nous assiègent de toutes parts ? ne voyons-nous pas tous les jours des êtres voués à l'infortune depuis le sein de leur mère jusqu'au tombeau, trouver à peine le temps de respirer, & vivre les jouets constans de l'affliction, de la douleur & des revers ? comment ou quand ce Dieu si bon tirera-t-il du bien des maux qu'il leur fait souffrir ?

Tous les optimistes les plus enthousiastes, les théistes ou déistes eux-mêmes, les partisans de la religion naturelle (qui n'est rien moins que naturelle, ou fondée sur la raison) sont, ainsi que les superstitieux les plus crédules, forcés de recourir au système d'une autre vie pour disculper la divinité des maux qu'elle fait souffrir en celle-ci à ceux même que l'on suppose les plus agréables à ses yeux. Ainsi, en partant de l'idée que Dieu est bon & rempli d'équité, l'on ne peut se dispenser d'admettre une longue suite d'hypothèses qui n'ont, ainsi que l'existence de ce Dieu, que l'imagination pour base, & dont nous avons déjà fait voir la futilité. Il faut recourir au dogme si peu probable de la vie future.

& de l'immortalité de l'ame pour justifier la divinité; on est obligé de dire que, faute d'avoir pu ou voulu rendre l'homme heureux dans ce monde, elle lui procurera un bonheur inaltérable quand il n'existera plus, ou quand il n'aura plus les organes à l'aide desquels il est à portée de jouir aujourd'hui.

CEPENDANT toutes ces hypothèses merveilleuses sont elles-mêmes insuffisantes pour justifier la divinité de ses méchancetés ou de ses injustices passagères. Si Dieu a pu être injuste ou cruel un moment, Dieu a dérogé, du moins pour ce moment, à ses perfections divines; il n'est donc point immuable, sa bonté & sa justice sont donc sujettes à se démentir pour un temps, & dans ce cas, qui peut nous garantir que ces qualités, auxquelles on se fie, ne se démentent point de même dans cette vie future, inventée pour disculper Dieu des écarts qu'il se permet en ce monde? qu'est-ce qu'un Dieu qui est perpétuellement forcé de déroger à ses principes, & qui se trouve dans l'impuissance de rendre heureux ceux qu'il aime sans leur faire du mal injustement, au moins pendant leur séjour ici bas? Ainsi, pour justifier la divinité, il faudra recourir encore à d'autres hypothèses; il faudra supposer que l'homme peut offenser son Dieu, troubler l'ordre de l'univers, nuire à la félicité d'un être souverainement heureux, déranger les desseins de l'être tout-puissant. Il faudra, pour concilier les choses, recourir au système de la liberté de l'homme (1).

(1) Est-il rien de plus inconséquent que les idées de quelques *Théistes* qui nient la liberté de l'homme, & qui cependant s'obstinent à parler d'un Dieu vengeur & rémunérateur! Comment un Dieu juste peut-il punir des actions nécessaires?

Enfin, de proche en proche on se trouvera forcé d'admettre les idées les plus improbables, les plus contradictoires & les plus fausses, dès qu'on partira du principe que l'univers est gouverné par une intelligence remplie de sagesse, de justice & de bonté; ce principe seul suffit pour conduire insensiblement aux absurdités les plus grossières, quand on voudra se montrer conséquent.

CELA posé, tous ceux qui nous parlent de la bonté, de la sagesse, de l'intelligence divines, qui nous les montrent dans les œuvres de la nature; qui nous donnent ces mêmes œuvres comme des preuves incontestables de l'existence d'un Dieu ou d'un agent parfait, sont des hommes prévenus ou aveuglés par leur propre imagination, qui ne voient qu'un coin du tableau de l'univers sans embrasser l'ensemble. Enivrés du fantôme que leur esprit s'est formé, ils ressemblent à ces amans qui n'apperçoivent aucuns défauts dans l'objet de leur tendresse; ils se cachent, se dissimulent & se justifient ses vices & ses difformités; ils finissent souvent par les prendre pour des perfections.

L'ON voit donc que les preuves de l'existence d'une intelligence souveraine, tirées de l'ordre, de la beauté, de l'harmonie de l'univers, ne sont jamais qu'idéales, & n'ont de la force que pour ceux qui sont organisés & constitués d'une certaine façon, ou dont l'imagination riante est propre à enfanter des chimères agréables qu'ils embellissent à leur gré. Néanmoins ces illusions doivent souvent se dissiper pour eux-mêmes; dès que leur propre machine vient à se déranger, le spectacle de la nature, qui dans de certaines circonstances leur a paru si séduisant & si beau, doit alors faire place au dé-

sordre & à la confusion. Un homme d'un tempérament mélancolique, aigri par des malheurs ou des infirmités, ne peut voir la nature & son auteur du même oeil que l'homme sain, d'une humeur enjouée, content de tout. Privé de bonheur, l'homme chagrin ne peut y trouver que désordre, que difformité, que des sujets de s'affliger; il ne voit l'univers que comme le théâtre de la malice ou des vengeances d'un tyran courroucé; il ne peut aimer sincèrement cet être malfaisant, il le hait au fond du cœur, même en lui rendant les hommages les plus serviles; il adore en frémissant un monarque haïssable, dont l'idée ne produit dans son ame que les sentimens de la défiance, de la crainte, de la pusillanimité; en un mot, il devient superstitieux, crédule & très-souvent cruel, à l'exemple du maître qu'il se croit obligé de servir & d'imiter.

En conséquence de ces idées qui naissent d'un tempérament malheureux & d'une humeur fâcheuse, les superstitieux sont continuellement infectés de terreurs, de défiances & d'alarmes. La nature ne peut avoir des charmes pour eux; ils ne prennent aucune part à ses scènes riantes; ils ne regardent ce monde, si merveilleux & si beau que pour Ter-thousiaïste content, que comme une *vallée de larmes*, dans laquelle un Dieu vindicatif & jaloux ne les a placés que pour expier des crimes commis par eux-mêmes ou par leurs pères, pour être ici bas les victimes & les jouets de son despotisme, pour y subir des épreuves continuelles, afin d'arriver ensuite pour toujours à une existence nouvelle, dans laquelle ils seront heureux ou malheureux, suivant la conduite qu'ils auront tenue à l'égard du Dieu fantasque qui tient leur sort dans ses mains.

Ce sont ces idées sombres qui ont fait éclore sur la terre tous les cultes, toutes les superstitions les plus folles & les plus cruelles, toutes les pratiques insensées, tous les systèmes absurdes, toutes les notions & les opinions extravagantes, tous les mystères, les dogmes, les cérémonies, les rites, en un mot, toutes les religions; elles ont été, & seront toujours des sources éternelles d'alarmes, de discorde & de délire pour des rêveurs nourris de bile ou enivrés de la fureur divine, que leur humeur atrabilaire dispose à la méchanceté, que leur imagination égarée dispose au fanatisme, que leur ignorance prépare à la crédulité & soumet aveuglément à leurs prêtres: ceux-ci, pour leurs propres intérêts, se serviront souvent de leur Dieu farouche pour les exciter aux crimes & les porter à ravir aux autres le repos dont il sont privés eux-mêmes.

Ce n'est que dans la diversité des tempéramens & des passions, qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiste, de l'optimiste, de l'enthousiaste heureux, & celui du dévot, du superstitieux, du zélé, que son ivresse rend si souvent inflexible & cruel. Ils sont également insensés; ils sont les dupes de leur imagination: les uns dans le transport de leurs amours ne voient Dieu que du côté favorable; les autres ne le voient jamais que du mauvais côté. Toutes les fois que l'on part d'une supposition fautive, tous les raisonnemens qu'on fait ne sont qu'une longue suite d'erreurs; toutes les fois que l'on renonce au témoignage des sens, à l'expérience, à la nature, à la raison, il est impossible de connoître les bornes où l'imagination s'arrêtera. Il est vrai que les idées de l'enthousiaste heureux seront moins dan-

gereuses pour lui-même & pour les autres, que celles du superstitieux atrabilaire que son tempérament rendra lâche & cruel; cependant les Dieux de l'un & de l'autre n'en font pas moins des chimères; celui du premier est le produit de rêves agréables, celui du second est le produit d'un fâcheux transport au cerveau.

IL n'y aura jamais qu'un pas du théisme à la superstition. La moindre révolution dans la machine, une infirmité légère, une affliction imprévue suffisent pour altérer les humeurs, pour vicier le tempérament, pour renverser le système des opinions du théiste ou du dévôt heureux; aussitôt le portrait de son Dieu se trouvera défiguré, le bel ordre de la nature sera renversé pour lui, & la mélancolie le plongera peu à peu dans la superstition, dans la pusillanimité & dans tous les travers que produisent le fanatisme & la crédulité.

LA divinité, n'existant jamais que dans l'imagination des hommes, doit prendre nécessairement la teinte de leur caractère; elle aura leurs passions, elle suivra constamment les révolutions de leur machine, elle sera gaie ou triste, favorable ou nuisible, amie ou ennemie des hommes, sociable ou farouche, humaine ou cruelle, suivant que celui qui la porte dans son cerveau sera lui-même disposé. Un mortel plongé du bonheur dans la misère, de la santé dans la maladie, de la joie dans l'affliction, ne peut dans ses changemens d'état conserver le même Dieu. Qu'est-ce qu'un Dieu qui dépend à chaque instant des variations que des causes naturelles font subir aux organes des hommes? Étrange Dieu, sans doute, que celui dont l'idée flottante ne tient qu'au plus ou moins de chaleur & de fluidité de notre sang!

IL n'est point douteux qu'un Dieu constamment bon, rempli de sagesse, orné de qualités aimables & favorables à l'homme, ne soit une chimère plus séduisante que le Dieu du fanatique & du superstitieux; mais il n'en est pas moins une chimère, qui deviendra dangereuse, lorsque les spéculateurs qui s'en occuperont, changeront de circonstances ou de tempérament; ceux-ci le regardant comme l'auteur de toutes choses, verront leur Dieu changer, & seront au moins forcés de le regarder comme un être rempli de contradictions, sur lequel il n'est point sûr de compter; dès lors l'incertitude & la crainte s'empareront de leur esprit, & ce Dieu, que d'abord ils voyoient si charmant, deviendra pour eux un sujet de terreur, propre à les plonger dans la superstition la plus sombre, dont ils sembloient d'abord infiniment éloignés.

AINSI, le théisme, ou la prétendue *religion naturelle*, ne peut avoir des principes sûrs, & ceux qui la professent sont nécessairement sujets à varier dans leurs opinions sur la divinité & sur la conduite qui en découle. Leur système, fondé dans l'origine sur un Dieu sage, intelligent, dont la bonté ne peut jamais se démentir, dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt se convertir en fanatisme & en superstition. Ce système, médité successivement par des enthousiastes de différens caractères, doit éprouver des variations continuelles, & se départir très-promptement de sa prétendue simplicité primitive. La plupart des philosophes ont voulu substituer le théisme à la superstition, mais ils n'ont pas senti que le théisme étoit fait pour se corrompre, & pour dégénérer. En effet, des exemples frappans nous prouvent cette funeste vérité; le théisme s'est par-tout corrompu;

il a formé peu à peu les superstitions, les sectes extravagantes & nuisibles dont le genre humain s'est infecté. Dès que l'homme consentira à reconnoître hors de la nature des puissances invisibles, sur lesquelles jamais son esprit inquiet ne pourra fixer invariablement ses idées, & que son imagination sera seule en possession de lui peindre; dès qu'il n'osera consulter sa raison relativement à ces puissances imaginaires, il faudra nécessairement que ce premier faux pas l'égare & que sa conduite, ainsi que ses opinions, deviennent à la longue parfaitement absurdes (1).

(1) La religion d'*Abraham* paroît avoir été dans l'origine un *théisme* imaginé pour réformer la superstition des Chaldéens; le *théisme* d'*Abraham* fut corrompu par *Moyse*, qui s'en servit pour former la superstition judaïque. *Socrate* fut un *théiste*, qui, comme *Abraham*, croyoit aux inspirations divines: son disciple *Platon* orna le *théisme* de son maître de couleurs mystiques qu'il emprunta des prêtres Egyptiens & Chaldéens, & qu'il modifia lui-même dans son cerveau poétique. Les disciples de *Platon*, *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, *Porphyre*, &c. furent de vrais fanatiques, plongés dans la superstition la plus grossière. Enfin les premiers docteurs chrétiens furent des Platoniciens, qui combinèrent la superstition judaïque, réformée par les apôtres ou par *Jésus*, avec le platonisme. Bien des gens ont regardé *Jésus* comme un vrai *théiste*, dont la religion a été peu à peu corrompue. En effet, dans les livres qui renferment la loi qu'on lui attribue, il n'est question ni de culte, ni de prêtres, ni de sacrifices, ni d'offrandes, ni de la plupart des dogmes du christianisme actuel, devenu la plus nuisible des superstitions de la terre. *Mahomet*, en combattant le polythéisme de son pays, ne voulut que ramener les Arabes au *théisme* primitif d'*Abraham* & de son fils *Ismaël*, & cependant le mahométisme s'est divisé en 72 sectes. Tout cela nous prouve que le *théisme* est toujours mêlé de plus ou moins de fanatisme, qui finit tôt ou tard par produire des ravages.

L'ON appelle *théistes* ou *déistes*, parmi nous, ceux qui, détrompés d'un grand nombre d'erreurs grossières dont les superstitions vulgaires se sont successivement remplies, s'en tiennent purement à la notion vague de la divinité, qu'ils se bornent à regarder comme un agent inconnu, doué d'intelligence, de sagesse, de puissance & de bonté, en un mot, remplie de perfections infinies. Selon eux, cet être est distingué de la nature; ils fondent son existence sur l'ordre & la beauté qui règnent dans l'univers. Prévenus en faveur de sa providence bienfaisante, ils s'obstinent à ne point voir les maux, dont cet agent universel devoit être censé la cause, dès qu'il ne se sert point de sa puissance pour les empêcher. Épris de ces idées, dont on a fait voir le peu de fondement, il n'est point surprenant qu'ils soient peu d'accord dans leurs systèmes & dans les conséquences qu'ils en tirent. En effet, les uns supposent que cet être imaginaire, retiré dans la profondeur de son essence, après avoir fait sortir la matière du néant, l'abandonne pour toujours au mouvement qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont besoin d'un Dieu que pour enfanter la nature; cela fait, tout ce qui s'y passe n'est qu'une suite nécessaire de l'impulsion qui lui fut donnée dans l'origine des choses; il voulut que le monde existât, mais trop grand pour entrer dans les détails de l'administration, il livre tous les événemens aux causes secondes ou naturelles; il vit dans une parfaite indifférence de ses créatures qui n'ont plus aucuns rapports avec lui, & qui ne peuvent troubler en rien son bonheur inaltérable. D'où l'on voit que les *Déistes* les moins superstitieux font de leur Dieu un être inutile aux hommes; mais ils ont besoin d'un mot pour désigner la cause première ou la force inconnue à laquelle, faute de connoître

l'énergie de la nature, ils croient devoir attribuer la formation primitive, ou si l'on veut l'arrangement d'une manière éternelle à Dieu.

D'AUTRES théistes, pourvus d'une imagination plus vive, supposent des rapports plus particuliers entre l'agent universel & l'espèce humaine; chacun d'eux, suivant la fécondité de son génie, étend ou diminue ces rapports, suppose des devoirs de l'homme envers son créateur, croit que pour lui plaire, il faut imiter sa bonté prétendue & faire comme lui du bien à ses créatures. Quelques-uns s'imaginent que ce Dieu étant juste, réserve des récompenses à ceux qui font du bien, & des châtimens à ceux qui font du mal à leurs semblables. D'où l'on voit que ceux-ci *humanisent* un peu plus que les autres leur divinité, en la faisant semblable à un souverain qui punit ou récompense ses sujets, suivant leur fidélité à remplir leurs devoirs & les loix qu'il leur impose; ils ne peuvent, comme les déistes purs, se contenter d'un Dieu immobile & indifférent; il leur faut un Dieu plus rapproché d'eux-mêmes, ou qui du moins leur puisse servir à s'expliquer quelques-unes des énigmes que ce monde leur présente. Comme chacun de ces spéculateurs, que nous nommerons *théistes* pour les distinguer des premiers, se fait, pour ainsi dire, un système à part de religion, ils ne sont aucunement d'accord sur leurs cultes ni sur leurs opinions, il se trouve entre eux des nuances souvent imperceptibles qui, depuis le déisme simple, conduisent quelques-uns d'entre eux jusqu'à la superstition; en un mot, peu d'accord avec eux-mêmes, ils ne savent à quoi se fixer (1).

(1) Il est aisé de s'appercevoir que les écrits des *théistes* & des *déistes* sont communément aussi remplis de paro-

Il ne faut pas s'en étonner, si le Dieu du *déiste* est inutile, celui du *théiste* est nécessairement rempli de contradictions. Tous deux admettent un être qui n'est qu'une pure fiction; le font-ils matériel? il rentre dès lors dans la nature; le font-ils spirituel? ils n'en ont plus d'idées réelles; lui donnent-ils des attributs moraux? aussitôt ils en font un homme dont ils ne font qu'étendre les perfections, mais dont les qualités se démentent à chaque instant, dès qu'on le suppose l'auteur de toutes choses. Ainsi, dès que le genre humain éprouve des malheurs, vous les verrez nier la providence, se moquer des causes finales, forcés de reconnoître, ou que ce Dieu est impuissant, ou qu'il agit d'une façon contradictoire à sa bonté. Cependant ceux qui supposent un Dieu juste, ne sont-ils pas obligés de supposer des de-

gismes & de contradictions que ceux des théologiens, leurs systèmes sont souvent de la dernière inconséquence. Les uns disent que tout est nécessaire, nient la spiritualité & l'immortalité de l'âme, refusent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander dans ce cas à quoi peut servir leur Dieu? Ils ont besoin d'un mot que l'habitude leur a rendu nécessaire. Il est peu d'hommes dans le monde qui osent être conséquens: mais nous invitons tous les *Déistes*, sous quelque dénomination qu'on les désigne, à se demander à eux-mêmes s'il leur est possible d'attacher quelque idée fixe, permanente, invariable, toujours compatible avec la nature des choses, à l'être qu'ils se désignent sous le nom de *Dieu*, & ils verront que dès qu'ils le distinguent de la nature, ils n'y entendent plus rien. La répugnance que la plupart des hommes montrent pour l'athéisme, ressemble parfaitement à l'horreur du *vide*, ils ont besoin de croire quelque chose, leur esprit ne peut rester en suspens, sur-tout quand ils se persuadent que la chose les intéresse très-vivement, & alors plutôt que de ne rien croire, ils croiront tout ce qu'on voudra, & s'imagineront que le plus sûr est de prendre un parti.

voirs & des règles émanées de cet être, que l'on ne peut offenser, si l'on ne connoît ses volontés. Ainsi, le théiste de proche en proche, pour expliquer la conduite de son Dieu, se trouve dans un embarras continuel, dont il ne saura se tirer qu'en admettant toutes les rêveries théologiques, sans même se faire grace des fables absurdes qui furent imaginées pour rendre compte de l'étrange économie de cet être si bon, si sage, si rempli d'équité: il faudra de suppositions en suppositions remonter jusqu'au péché d'Adam ou jusqu'à la chute des anges rebelles, ou jusqu'au crime de Prométhée & la boîte de Pandore, pour trouver comment le mal est entré dans un monde soumis à une intelligence bienfaisante. Il faudra supposer la liberté de l'homme; il faudra reconnoître que la créature peut offenser son Dieu, provoquer sa colère, émouvoir ses passions & le calmer ensuite par des pratiques & des expiations superstitieuses. Si l'on suppose la nature soumise à un agent caché, doué de qualités occultes, agissant d'une façon mystérieuse, pourquoi ne supposeroit-on pas que des cérémonies, des mouvemens du corps, des paroles, des rites, des temples, des statues peuvent également contenir des vertus secrètes propres à se concilier l'être mystérieux que l'on adore? pourquoi n'ajouteroit-on pas foi aux forces cachées de la magie, de la theurgie, des enchantemens, des amulettes, des talismans? pourquoi ne pas croire aux inspirations, aux songes, aux visions, aux présages, aux augures? que fait-on si la force motrice de l'univers, pour se manifester aux hommes, n'a pas pu employer des voies impénétrables & n'a pas eu recours à des métamorphoses, des incarnations, des transubstantiations? toutes ces rêveries ne découlent-elles pas des notions absurdes que les hommes

hommes se sont faites de la divinité! Toutes ces choses & les vertus qu'on y attache, sont-elles plus incroyables & moins possibles que les idées du théisme, qui supposent qu'un Dieu inconcevable, invisible, immatériel a pu créer & peut mouvoir la matière; qu'un Dieu privé d'organes peut avoir de l'intelligence & penser comme les hommes, & avoir des qualités morales; qu'un Dieu intelligent & sage peut consentir au désordre; qu'un Dieu immuable & juste peut souffrir que l'innocence soit opprimée pour un temps? Quand on admet un Dieu si contradictoire ou si opposé aux lumières du bon sens, il n'est plus rien qui soit en droit de révolter la raison. Dès qu'on suppose un pareil Dieu, l'on peut tout croire; il est impossible de marquer où l'on doit arrêter la marche de son imagination. Si l'on présume des rapports entre l'homme & cet être incroyable, il faut lui élever des autels, lui faire des sacrifices, lui adresser des prières continuelles, lui offrir des présens. Si l'on ne conçoit rien à cet être, le plus sûr n'est-il pas de s'en rapporter à ses ministres, qui par état doivent l'avoir médité pour le faire connoître aux autres? En un mot, il n'est point de révélation, de mystère, de pratique qu'il ne faille admettre sur la parole des prêtres, qui dans chaque pays sont en possession d'apprendre si diversement aux hommes ce qu'ils doivent penser des Dieux, & de leur suggérer les moyens de leur plaire.

ON voit donc que les déistes ou théistes n'ont point de motifs réels pour se séparer des superstitieux, & qu'il est impossible de fixer la ligne de démarcation qui les sépare des hommes les plus crédules, ou qui raisonnent le moins sur l'article de la religion. En effet, il est difficile de décider

avec précision la vraie dose d'inepties que l'on peut se permettre. Si les déistes refusent de suivre les superstitieux dans tous les pas que fait leur crédulité, ils sont plus inconséquens que ces derniers qui, après avoir admis sur parole une divinité absurde, contradictoire, bizarre, adoptent encore sur parole les moyens ridicules & bizarres qu'on leur fournit pour la rendre favorable. Les premiers partent d'une supposition fautive dont ils rejettent les conséquences nécessaires; les autres admettent & le principe & les conséquences (1). Un Dieu

(1) Un philosophe très-profond remarquoit avec raison que le déisme devoit être sujet à autant d'hérésies & de schismes que la religion. Les déistes ont des principes communs avec les superstitieux, & ceux-ci ont souvent de l'avantage dans leurs disputes contre eux. S'il existe un Dieu, c'est-à-dire, un être dont nous n'avons aucune idée, & qui cependant a des rapports avec nous, pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte? Mais quelle règle suivre dans le culte que nous devons lui rendre? Le plus sûr sera de prendre le culte de nos pères & de nos prêtres. Nous ne prendrons pas sur nous d'en chercher un autre; ce culte est-il absurde? il ne nous sera pas permis de l'examiner. Ainsi quelque absurde qu'il soit, le parti le plus sûr sera de nous y conformer, nous en serons quittes pour dire qu'une cause inconnue peut agir d'une façon inconcevable pour nous, que les vues de Dieu sont des abîmes impénétrables, qu'il est très-expédient de s'en rapporter aveuglément à nos guides, que nous agissons très-sagement en les regardant comme infallibles, &c. D'où l'on voit qu'un *théisme* conséquent peut conduire pas à pas à la crédulité la plus abjecte, à la superstition, & même au fanatisme le plus dangereux. Le fanatisme est-il donc autre chose qu'une passion peu raisonnée pour un être qui n'existe que dans l'imagination? Le *théisme* est par rapport à la superstition, ce que la réforme ou le protestantisme ont été par rapport à la religion romaine. Les réformateurs, révoltés de quelques mystères absurdes, n'en ont point contesté d'autres qui n'étoient

qui n'existe que dans l'imagination, demande un culte imaginaire; toute la théologie est une pure fiction; il n'est point de degrés dans le faux, non plus que dans la vérité. Si Dieu existe, il faut croire tout ce qu'en disent ses ministres; toutes les rêveries de la superstition n'ont rien de plus incroyable que la divinité incompatible qui lui sert de fondement; ces rêveries elles-mêmes ne sont que des corollaires, tirés avec plus ou moins de subtilité, des inductions que des enthousiastes ou des rêveurs ont, à force de méditer, déduites de son essence impenétrable, de sa nature intelligible, de ses qualités contradictoires. Pourquoi donc s'arrêter en chemin? est-il dans aucune religion du monde un

pas moins révoltant. Dès que l'on peut admettre le Dieu théologique, il n'est plus rien dans la religion que l'on ne puisse adopter. D'un autre côté, si nonobstant la réforme, les protestans ont été souvent intolérans, il est à craindre que les *théistes* ne le fussent de même; il est difficile de ne pas se fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très-important. Dieu n'est à craindre, que parce que ses intérêts troublent la société. Cependant on ne peut nier que le *théisme* pur, ou ce qu'on appelle la religion naturelle, ne soit préférable à la superstition, de même que la réforme a banni bien des abus des pays qui l'ont embrassée. Il n'y a qu'une liberté de penser illimitée & inviolable, qui puisse solidement assurer le repos des esprits. Les opinions des hommes ne sont dangereuses que lorsqu'on veut les gêner, ou quand on s'imagine être obligé de faire penser les autres comme on pense soi-même. Nulles opinions, pas même celles de la superstition, ne seroient dangereuses, si les superstitieux ne se croyoient pas en conscience obligés de persécuter, & n'en avoient pas le pouvoir: c'est ce préjugé que, pour le bien des hommes, il est essentiel d'anéantir, & si la chose est impossible, l'objet que la philosophie puisse raisonnablement se proposer, sera de faire sentir aux dépositaires du pouvoir, que jamais ils ne doivent permettre à leurs sujets de faire du mal pour leurs opinions religieuses.

miracle plus impossible à croire que celui de la *création*, ou de l'éduction du néant ? est-il un mystère plus difficile à comprendre qu'un Dieu impossible à concevoir, & qu'il est pourtant nécessaire d'admettre ? est-il rien de plus contradictoire qu'un ouvrier intelligent & tout-puissant qui ne produit que pour détruire ? est-il rien de plus inutile, que d'associer à la nature un agent qui ne peut expliquer aucun des phénomènes de la nature ?

CONCLUONS donc que le superstitieux le plus crédule raisonne d'une façon plus conséquente, ou du moins est plus suivi dans sa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu dont ils n'ont aucune idée, s'arrêtent tout d'un coup & refusent d'admettre des systèmes de conduite qui sont des résultats immédiats & nécessaires d'une erreur radicale & primitive. Dès qu'on souscrit à un principe opposé à la raison, de quel droit en appelle-t-on à la raison de ses conséquences, quel qu'absurdes qu'on les trouve ?

L'ESPRIT humain, on ne peut trop le répéter pour le bonheur des hommes, a beau se tourmenter ; dès qu'il sort de la nature visible, il égare, & bientôt il est obligé d'y rentrer. S'il reconnoît la nature & son énergie, s'il a besoin d'un Dieu pour la mouvoir, il n'en a plus d'idée, & sur le champ il est forcé d'en faire un homme dont lui-même est le modèle, il croit en faire un Dieu en lui donnant ses propres qualités, il croit les rendre plus dignes du souverain du monde, en les exagérant, tandis qu'à force d'abstractions, de négations, d'exagérations, il les anéantit ou les rend totalement intelligibles. Lorsqu'il ne s'entend plus lui-même & se perd dans ses propres fictions,

il s' imagine avoir fait un Dieu, tandis qu'il n'a fait qu'un être de raison. Un Dieu revêtu de qualités morales a toujours l'homme pour modèle; un Dieu revêtu des attributs de la théologie, n'a de modèle nulle part, & n'existe point pour nous : de la combinaison ridicule & disparate de deux êtres si divers, il ne peut résulter qu'une pure chimère, avec laquelle notre esprit ne peut avoir aucuns rapports, & dont il lui est très-inutile de s'occuper.

QUE pourrions-nous en effet attendre d'un Dieu tel qu'on le suppose? que pourrions-nous lui demander? s'il est spirituel, comment peut-il mouvoir la matière & l'armer contre nous? si c'est lui qui établit les loix de la nature; si c'est lui qui donne aux êtres leurs essences & leurs propriétés; si tout ce qui se fait est la preuve & le fruit de sa providence infinie & de sa sagesse profonde; à quoi bon lui adresser des vœux? le prions-nous de changer en notre faveur le cours invariable des choses? pourroit-il, quand même il le voudroit, anéantir ses décrets immuables ou revenir sur ses pas? exigerons-nous que pour nous plaire il fasse agir les êtres d'une façon opposée à l'essence qu'il leur donne? peut-il empêcher qu'un corps dur par sa nature, tel qu'une pierre, ne blesse en tombant un corps frêle, tel qu'est la machine humaine dont l'essence est de sentir? Ainsi, ne demandons point de miracles à ce Dieu quel qu'il soit; malgré la toute puissance qu'on lui suppose, son immutabilité s'opposeroit à l'exercice de son pouvoir; sa bonté s'opposeroit à l'exercice de sa justice sévère; son intelligence s'opposeroit aux changemens qu'il voudroit faire dans son plan. D'où l'on voit que la théologie, à force d'attributs discordans, fait

elle-même de son Dieu à être immobile, inutile pour l'homme, à qui les miracles sont totalement impossibles.

On nous dira, peut-être, que la science infinie du créateur de toutes choses, connoît dans les êtres qu'il a formés des ressources cachées aux mortels imbécilles, & que sans rien changer ni aux loix de la nature, ni aux essences des choses, il est en état de produire des effets qui surpassent notre foible entendement, sans pourtant que ces effets soient contraires à l'ordre qu'il a lui-même établi. Je réponds que tout ce qui est conforme à la nature des êtres ne peut être appelé ni *sur-naturel* ni *miraculeux*. Bien des choses sont, sans doute, au-dessus de notre conception, mais tout ce qui se fait dans le monde est naturel, & peut être bien plus simplement attribué à la nature même, qu'à un agent dont nous n'avons aucune idée. Je réponds en second lieu que par le mot *miracle* l'on désigne un effet dont, faute de connoître la nature, on la croit incapable. Je réponds en troisième lieu que par *miracle* les théologiens de tous les pays prétendent indiquer, non une opération extraordinaire de la nature, mais un effet directement opposé aux loix de cette nature, à qui l'on assure néanmoins que Dieu a prescrit ces loix (1). D'un autre côté, si Dieu dans celles de ses œuvres qui nous surprennent ou que nous ne comprenons pas, ne fait que mettre en jeu des ressorts inconnus aux hommes, il n'est rien dans la nature,

(1) Un miracle, dit Buddeus, est une opération par laquelle sont suspendues les loix de la nature dont dépendent l'ordre & la conservation de l'univers. V. TRAITE DE L'ATHÉISME, pag. 140.

qui, dans ce sens, ne puisse être regardé comme un miracle, vu que la cause qui fait qu'une pierre tombe, nous est aussi inconnue que celle qui fait tourner notre globe. Enfin, si Dieu, lorsqu'il fait un miracle, ne fait que profiter des connaissances qu'il a de la nature pour nous surprendre, il agit simplement comme quelques hommes plus rusés que les autres ou plus instruits que le vulgaire, qui l'étonnent par leurs tours & par leurs secrets merveilleux, en se prévalant de son ignorance ou de son incapacité. Expliquer les phénomènes de la nature par des miracles, c'est dire qu'on ignore les vraies causes de ces phénomènes; les attribuer à un Dieu, c'est convenir qu'on ne connoît point les ressources de la nature, & que l'on a besoin d'un mot pour les désigner, c'est croire à la magie. Attribuer à un être souverainement intelligent, immuable, prévoyant & sage des miracles par lesquels il déroge à ses loix, c'est anéantir en lui ces qualités. Un Dieu tout-puissant n'auroit pas besoin de miracles pour gouverner le monde, ni pour convaincre ses créatures dont l'esprit & le cœur seroient dans ses mains. Tous les miracles annoncés par toutes les religions du monde comme des preuves de l'intérêt qu'y prend le très-haut, ne prouvent rien que l'inconstance de cet être, & l'impossibilité où il se trouve de persuader aux hommes ce qu'il veut leur inculquer.

ENFIN pour dernière ressource, on nous demandera s'il ne vaut pas mieux dépendre d'un être bon, sage, intelligent que d'une nature aveugle, dans laquelle nous ne trouvons aucune qualité consolante pour nous, ou d'une nécessité fatale toujours inexorable à nos cris ? Je réponds 1°. que

notre intérêt ne décide point de la réalité des choses, & que, & quand même il nous seroit plus avantageux d'avoir affaire à un être aussi favorable qu'on nous le désigne, cela ne prouveroit pas l'existence de cet être; je réponds 2°. que cet être si bon & si sage, nous est d'un autre côté représenté comme un tyran déraisonnable, & qu'il seroit plus avantageux pour l'homme de dépendre d'une nature aveugle, que d'un être dont les bonnes qualités sont démenties à chaque instant par la même théologie qui les lui a données; je réponds 3°. que la nature dûment étudiée nous fournit tout ce qu'il nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre essence le comporte. Lorsqu'à l'aide de l'expérience, nous consultons cette nature où nous cultivons notre raison, elle nous découvre nos devoirs, c'est-à-dire, les moyens indispensables auxquels ses loix éternelles & nécessaires ont attaché notre conservation, notre bonheur propre & celui de la société dont nous avons besoin pour vivre heureux ici-bas. C'est dans la nature que nous trouvons de quoi satisfaire à nos besoins physiques; c'est dans la nature que nous trouvons les devoirs, sans lesquels nous ne pouvons vivre heureux dans la sphère où cette nature nous a placés. Hors de la nature nous ne trouvons que des chimères nuisibles qui nous rendent incertains sur ce que nous devons à nous-mêmes & sur ce que nous devons aux êtres avec qui nous sommes associés.

LA nature n'est donc point pour nous une maîtresse; nous ne dépendons point d'un destin inexorable. Adressons-nous à la nature, elle nous procurera une foule de biens, lorsque nous lui rendrons les honneurs qui lui sont dûs: elle nous fournira de quoi soulager nos maux physiques &

moraux, quand nous voudrions la consulter : elle ne nous punit ou ne nous montre des rigueurs, que lorsque nous la méprisons pour prostituer notre encens aux idoles que notre imagination élève sur le trône qui lui appartient. C'est par l'incertitude, la discorde, l'aveuglement & le délire qu'elle châtie visiblement tous ceux qui mettent un Dieu funeste à la place qu'elle devrait occuper.

EN supposant même, pour un instant, cette nature inerte, inanimée, aveugle, ou si l'on veut en faisant du hasard le Dieu de l'univers, ne vaudrait-il pas mieux dépendre du néant absolu, que d'un Dieu nécessaire à connoître & dont on ne peut se faire aucune idée, ou à qui, dès qu'on veut s'en former une, l'on est forcé d'attacher les notions les plus contradictoires, les plus désagréables, les plus révoltantes, les plus nuisibles au repos des humains ? ne vaut-il pas mieux dépendre du destin ou de la fatalité, que d'une intelligence assez déraisonnable pour punir ses créatures du peu d'intelligence & de lumières qu'elle a voulu leur donner ? ne vaut-il pas mieux se jeter dans les bras d'une nature aveugle, privée de sagesse & de vues, que de trembler toute sa vie sous la verge d'une intelligence toute-puissante, qui n'a combiné ses plans sublimes que pour que les foibles mortels eussent la liberté de les contrarier & de les détruire, & de devenir par-là les victimes constantes de son implacable colère (1) ?

(1) Mylord Shaftesbury, quoique très-zélé théiste, dit avec raison « que beaucoup d'honnêtes gens auroient l'esprit plus tranquille s'ils étoient assurés qu'ils n'ont qu'un aveugle destin pour guide : ils tremblent plus en songeant qu'il y a un Dieu, que s'ils croyoient qu'il n'en existât point. » Voy. la lettre sur l'enthousiasme. Voy. encore le chap. XIII.

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui résultent pour les hommes de leurs notions sur la Divinité, ou de leur influence sur la morale, sur la politique, sur les sciences, sur le bonheur des nations & des individus.

Nous avons vu jusqu'ici le peu de fondement des idées que les hommes se sont faites de la divinité; le peu de solidité des preuves sur lesquelles ils appuient son existence; leur peu d'harmonie dans les opinions qu'ils se sont faites de cet être également impossible à connoître pour tous les habitans de la terre: nous avons reconnu la compatibilité des attributs que la théologie lui assigne: nous avons prouvé que cet être, dont le nom seul est en possession d'inspirer la frayeur, n'est que le produit informe de l'ignorance, de l'imagination alarmée, de l'enthousiasme, de la mélancolie: nous avons fait voir que les notions qu'on s'en forme ne tirent leur origine que de préjugés de l'enfance; transmis par l'éducation, fortifiés par l'habitude, alimentés par la crainte, maintenus & perpétués par l'autorité. Enfin tout a dû nous convaincre que l'idée de Dieu, généralement répandue sur la terre, n'est qu'une erreur universelle du genre humain. Il reste donc maintenant à examiner si cette erreur est utile.

NULLE erreur ne peut être avantageuse au genre humain; elle n'est jamais fondée que sur son

ignorance ou l'aveuglement de son esprit. Plus les hommes attacheront d'importance à leurs préjugés, plus leurs erreurs auront pour eux des conséquences fâcheuses. Ainsi Bacon a eu raison de dire que *la plus mauvaise des choses, c'est l'erreur des idées*. En effet, les inconveniens qui résultent de nos erreurs religieuses ont été & seront toujours les plus terribles & les plus étendus. Plus nous respectons ces erreurs, plus elles mettent nos passions en jeu, plus elles troublent notre esprit, plus elles nous rendent déraisonnables, plus elles influent sur toute la conduite de la vie. Il y a peu d'apparence que celui qui renonce à sa raison dans la chose qu'il regarde comme la plus essentielle à son bonheur, l'écoute en toute autre chose.

POUR peu que nous y réfléchissions, nous trouverons la preuve la plus convaincante de cette triste vérité ; nous verrons dans les notions funestes que les hommes ont prises de la divinité, la vraie source des préjugés & des maux de toute espèce, dont ils sont les victimes. Cependant, comme on l'a dit ailleurs, l'utilité doit être la seule règle & l'unique mesure des jugemens que l'on porte sur les opinions, les institutions, les systèmes & les actions des êtres intelligens ; c'est d'après le bonheur que ces choses nous procurent, que nous devons y attacher notre estime ; dès qu'elles nous sont inutiles, nous devons les mépriser : dès qu'elles nous sont pernicieuses, nous devons les rejeter ; & la raison nous prescrit de les détester à proportion de la grandeur des maux qu'elles nous causent.

D'APRÈS ces principes fondés sur notre nature, & qui paroîtront incontestables à tout être raison-

nable, examinons de sang-froid les effets que les notions de la divinité ont produits sur la terre. On a déjà fait entrevoir en plus d'un endroit de cet ouvrage, que la morale, qui n'a pour objet que l'homme voulant se conserver & vivant en société, n'avoit rien de commun avec les systèmes imaginaires qu'il peut se faire sur une force distinguée de la nature; on a prouvé qu'il suffisoit de méditer l'essence d'un être sensible, intelligent, raisonnable, pour trouver des motifs de modérer les passions, de résister à des penchans vicieux, de fuir les habitudes criminelles, de se rendre utile & cher à des êtres dont on a un besoin continu. Ces motifs sont, sans doute, plus vrais, plus réels, plus puissans que ceux que l'on croit devoir emprunter d'un être imaginaire, fait pour montrer diversement à tous ceux qui le méditeront. Nous avons fait sentir que l'éducation, en nous faisant contracter de bonne heure des habitudes honnêtes, des dispositions favorables, fortifiées par les loix, par le respect pour l'opinion du public, par les idées de la décence, par le désir de mériter l'estime des autres, par la crainte de perdre l'estime de nous-mêmes, suffisoit pour nous accoutumer à une conduite louable, & pour nous détourner même des crimes secrets dont nous serions forcés de nous punir nous-mêmes par la crainte, la honte & le remords. L'expérience nous prouve qu'un premier crime secret & qui réussit, dispose à en commettre un second, & celui-ci un troisième; qu'une première action est le commencement d'une habitude; qu'il y a moins loin d'un premier crime au centième, que de l'innocence au crime; qu'un homme qui dans l'assurance de l'impunité se permet une suite de mauvaises actions, se trompe, vu qu'il est toujours forcé

de se punir lui-même, & que d'ailleurs il ne peut savoir où il s'arrêtera. Nous avons montré que les châtimens que pour son intérêt la société est en droit d'infliger à tous ceux qui la troublent, sont pour les hommes insensibles aux charmes de la vertu ou aux avantages qui en résultent, des obstacles plus réels, plus efficaces & plus présens que la prétendue colère ou les châtimens éloignés d'une puissance invisible, dont l'idée s'efface toutes les fois qu'on se croit sûr de l'impunité en ce monde. Enfin ; il est aisé de sentir qu'une politique fondée sur la nature de l'homme & de la société, armée de loix équitables, vigilante sur les mœurs des hommes, fidelle à récompenser la vertu & à punir le crime, seroit bien plus propre à rendre la morale respectable & sacrée, que l'autorité chimérique de ce Dieu que tout le monde adore & qui ne contient jamais que ceux qui sont déjà suffisamment retenus par un tempérament modéré & par des principes vertueux.

D'un autre côté nous avons prouvé que rien n'étoit plus absurde & plus dangereux, que d'attribuer à la divinité des qualités humaines, qui dans le fait se trouvent continuellement démenties ; une bonté, une sagesse, une équité, que nous voyons à chaque instant contrebalancées ou contredites par une méchanceté, par des désordres, par un despotisme injuste, que tous les théologiens du monde ont de tout temps attribué à cette même divinité. Il est donc aisé d'en conclure qu'un Dieu, que l'on nous montre sous des aspects si différens, ne peut être le modèle de la conduite des hommes, & que son caractère moral ne peut servir d'exemple à des êtres vivans en société, qui ne sont réputés vertueux, que

lorsqu'ils ne se départent point de la bienveillance & de la justice qu'ils doivent à leurs semblables. Un Dieu supérieur à tout, qui ne doit rien à ses sujets, qui n'a besoin de personne, ne peut être le modèle de ses créatures, qui sont remplies de besoins & qui par conséquent se doivent quelque chose.

PLATON a dit que *la vertu consistoit à ressembler à Dieu*. Mais où trouver ce Dieu à qui l'homme doit ressembler ? est-ce dans la nature ? Hélas ! celui qu'on suppose en être le moteur, repart indifféremment sur la race humaine & de grands maux & de grands biens ; il est souvent injuste pour les âmes les plus pures ; il accorde les plus grandes faveurs aux mortels les plus pervers & si, comme on l'assure, il doit se montrer plus équitable un jour, nous serons obligés d'attendre ce temps pour régler notre conduite sur la sienne.

SERA-CE dans les religions révélées que nous puiserons nos idées de vertu ? hélas ! toutes ne semblent-elles pas s'accorder à nous annoncer un Dieu despotique, jaloux, vindicatif, intéressé, qui ne connoît point de règles, qui suit son caprice en tout, qui aime ou qui hait, qui choisit ou réprouve selon sa fantaisie, qui agit en insensé, qui se plaît dans le carnage, la rapine & les forfaits ; qui se joue de ses faibles sujets, qui les surcharge d'ordonnances puériles, qui leur tend des pièges continuels, qui leur défend avec rigueur de consulter leur raison ? que deviendra la morale si les hommes se proposent de prendre ces Dieux pour modèles ?

C'EST néanmoins quelque divinité de cette
 rempe que toutes les nations adorent. Aussi voyons-
 nous, en conséquence de ces principes, qu'en
 tout pays la religion, loin de favoriser la morale,
 ébranle & l'anéantit. Elle divise les hommes, au lieu
 de les réunir; au lieu de s'aimer & de se prêter des
 secours mutuels, ils se disputent, ils se méprisent, ils
 se haïssent, ils se persécutent, ils s'égorgent très-
 souvent pour des opinions également insensées :
 la moindre différence dans leurs notions religieuses,
 les rend dès-lors ennemis, les sépare d'intérêts,
 les met continuellement aux prises. Pour des con-
 clusions théologiques, des nations deviennent oppo-
 sées à d'autres nations; le souverain s'arme contre
 ses sujets; les citoyens font la guerre à leurs
 concitoyens; les pères détestent leurs enfans,
 ceux-ci plongent le glaive dans le sein de leurs
 pères; les époux sont défunis, les parens se mé-
 connoissent, tous les liens sont rompus; la société
 se déchire de ses propres mains, tandis qu'au
 milieu de ces affreux désordres chacun prétend se
 conformer aux vues du Dieu qu'il sert, & ne
 fait aucuns reproches des crimes qu'il commet
 pour sa cause.

NOUS retrouvons le même esprit de vertige
 & de frénésie dans les rites, les cérémonies, les
 pratiques que tous les cultes du monde semblent
 mettre fort au-dessus des vertus sociales ou
 naturelles. Ici, des mères livrent leurs propres
 enfans pour repaître leur Dieu; là, des sujets
 s'assemblent en cérémonie pour consoler leur Dieu
 des prétendus outrages qu'ils lui ont faits, en lui
 immolant des victimes humaines. Dans un autre
 pays, pour apaiser la colère de son Dieu, un
 sénétique se déchire & se condamne pour la vie

à des tourmens rigoureux. Le Jehovah du Juif, est un tyran soupçonneux qui ne respire que le sang, le meurtre, le carnage, & qui demande qu'on le nourrisse de la fumée des animaux. Le Jupiter des Payens est un monstre de lubricité. Le Moloch des Phéniciens est un anthropophage; le pur esprit des chrétiens veut que pour appaiser sa fureur on égorgé son propre fils; le Dieu farouche du Mexicain ne peut être rassasié que par des milliers de mortels qu'on immole à sa faim sanguinaire.

TELS sont les modèles que la divinité présente aux hommes dans toutes les superstitions du monde. Est-il donc surprenant que son nom soit devenu pour toutes les nations le signal de la terreur, de la démence, de la cruauté, de l'inhumanité & serve de prétexte continuel à la violation la plus effrontée des devoirs de la morale? C'est l'affreux caractère que les hommes donnent par-tout à leur Dieu, qui bannit à jamais la bonté de leurs cœurs, la morale de leur conduite, la félicité & la raison de leurs demeures; c'est par-tout un Dieu inquiet de la façon de penser des malheureux mortels, qui les arme de poignards les uns contre les autres, qui leur fait étouffer le cri de la nature, qui les rend barbares pour eux-mêmes & atroces pour leurs semblables; en un mot, ils deviennent des insensés, des furieux, toutes les fois qu'ils veulent imiter le Dieu qu'ils adorent, mériter son amour & le servir avec zèle.

CE n'est donc point dans l'olympes que nous devons chercher ni les modèles des vertus, ni les règles de conduite nécessaires pour vivre en société. Il faut aux hommes une morale humaine fondée sur la nature de l'homme, sur l'expérience
invariable

invariable , sur la raison : la morale des Dieux sera toujours nuisible à la terre ; des Dieux cruels ne peuvent être bien servis que par des sujets qui leur ressemblent. Que deviennent donc les grands avantages que l'on s'imagine résulter des notions qu'on nous donne sans cesse de la divinité ! Nous voyons que toutes les nations reconnoissent un Dieu souverainement méchant , & pour se conformer à ses vues , elles foulent continuellement aux pieds les devoirs les plus évidens de l'humanité ; il sembleroit que ce n'est que par des crimes & des frénésies qu'elles espèrent attirer sur elles les graces de l'intelligence souveraine dont on leur vante la bonté. Dès qu'il s'agit de la religion , c'est-à-dire , d'une chimère que son obscurité a fait mettre au-dessus de la raison & de la vertu , les hommes se font un devoir de lâcher la bride à toutes leurs passions ; ils méconnoissent les préceptes les plus clairs de la morale , aussi-tôt que leurs prêtres leur font entendre que la divinité leur commande le crime , ou que c'est par des forfaits qu'ils pourront obtenir le pardon de leurs fautes.

En effet , ce n'est pas dans ces hommes révé-
rés , répandus sur toute la terre pour lui annoncer les
oracles du ciel , que nous trouverons des vertus
bien réelles. Ces illuminés , qui se disent les minis-
tres du très-haut , ne prêchent souvent que la
haine , la discorde & la fureur en son nom : la
divinité , loin d'influer d'une façon utile sur leurs
propres mœurs , ne fait communément que les
rendre plus ambitieux , plus avides , plus endurcis ,
plus opiniâtres , plus vains. Nous les voyons sans
cesse occupés à faire naître des animosités par
leurs inintelligibles querelles. Nous les voyons lutter

contre l'autorité souveraine, qu'ils prétendent soumettre à la leur. Nous les voyons armer les chefs des nations contre leurs propres sujets, & ces mêmes sujets contre leurs princes légitimes. Nous les voyons distribuer aux peuples crédules, des couteaux pour se massacrer réciproquement dans les futiles disputes que la vanité sacerdotale fait passer pour importantes. Ces hommes si persuadés de l'existence d'un Dieu, & qui menacent les peuples de ses vengeances éternelles, se servent-ils de ces notions merveilleuses pour modérer leur orgueil, leur cupidité, leur humeur vindicative & turbulente? Dans les pays où leur empire est le plus solidement établi, & où ils jouissent de l'impunité, sont-ils donc ennemis de la débauche, de l'intempérance & des excès qu'un Dieu sévère interdit à ses adorateurs? au contraire, ne les voyons-nous pas alors enhardis au crime, intrepides dans l'iniquité, donner une libre carrière à leurs dérèglements, à leur vengeance, à leur haine, à leur cruauté soupçonneuse? En un mot, on peut avancer sans crainte que ceux qui par toute la terre annoncent un Dieu terrible & nous font trembler sous son joug : que les hommes qui le méditent sans cesse, qui prouvent son existence aux autres, qui l'ornent de ses pompeux attributs, qui se déclarent ses interprètes, qui font dépendre de lui tous les devoirs de la morale, sont ceux que ce Dieu contribue le moins à rendre vertueux, humains, indulgens & sociables. A considérer leur conduite, on seroit tenté de croire qu'ils sont parfaitement détrompés de l'idole qu'ils servent, & que personne n'est moins dupe qu'eux, des menaces qu'ils font en son nom. Entre les mains des prêtres de tout pays, la divinité ressemble à la tête de Méduse, qui, sans nuire à celui qui

la montrait, pétrifioit tous les autres. Les prêtres sont communément les plus fourbes des hommes, les meilleurs d'entre eux sont méchans de bonne foi.

L'IDÉE d'un Dieu vengeur & rémunérateur en impose-t-elle bien plus à ces princes, à ces Dieux de la terre, qui fondent leur pouvoir & les titres de leur grandeur sur la divinité même ; qui se servent de son nom terrible pour intimider, tenir en respect les peuples que si souvent leurs caprices rendent malheureux ? Hélas ! les idées théologiques & surnaturelles, adoptées par l'orgueil des souverains, n'ont fait que corrompre la politique & la changer en tyrannie. Les ministres du très-haut, toujours tyrans eux-mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse aux monarques qu'ils sont les images du très-haut ? Ne disent-ils pas aux peuples crédules que le ciel veut qu'ils se soumettent sous les injustices les plus cruelles & les plus multipliées ; que souffrir est leur partage ; que leurs princes, comme l'être suprême, ont le droit indubitable de disposer des biens, de la personne, de la liberté, de la vie de leurs sujets ? Ces chefs des nations, ainsi empoisonnés au nom de la divinité, ne s'imaginent-ils pas que tout leur est permis ? Emules, représentans & rivaux de la puissance céleste, n'exercent-ils pas à son exemple le despotisme le plus arbitraire ? ne pensent-ils point, dans l'ivresse où les plonge la flatterie sacerdotale, que, comme Dieu, ils ne sont point comptables de leurs actions aux hommes, qu'ils ne doivent rien au reste des mortels, qu'ils ne tiennent par aucuns liens à leurs malheureux sujets ?

Il est donc évident que c'est aux notions théologiques & aux lâches flatteries des ministres de

la divinité, que sont dus le despotisme, la tyrannie, la corruption & la licence des princes, & l'aveuglement des peuples, à qui l'on défend au nom du ciel d'aimer la liberté, de travailler à leur bonheur, de s'opposer à la violence, d'user de leurs droits naturels. Ces princes enivrés, même en adorant un Dieu vengeur & en forçant les autres de l'adorer, ne cessent de l'outrager à chaque instant par leurs dérèglemens & leurs crimes. Quelle morale en effet, que celle des hommes qui se donnent pour les images vivantes & les représentans de la divinité ! Sont-ce donc des athées que ces monarques, injustes par habitude & sans remords, qui arrachent le pain des mains des peuples affamés pour fournir au luxe de leurs courtisans insatiables & des vils instrumens de leurs iniquités ? Sont-ce des athées que ces conquérans ambitieux, qui peu contents d'opprimer leurs propres sujets, vont porter la désolation, l'infortune & la mort chez les sujets des autres ? Que voyons-nous dans ces potentats qui de *droit divin* commandent aux nations, si non des ambitieux que rien n'arrête, des cœurs parfaitement insensibles aux maux du genre humain, des âmes sans énergie & sans vertu, qui négligent des devoirs évidens, dont ils ne daignent pas même s'instruire, des hommes puissans qui se mettent insolemment au-dessus des règles de l'équité naturelle (1) ; des

(1) L'Empereur Charles-Quint avoit coutume de dire qu'étant un homme de guerre, il lui étoit impossible d'avoir de la conscience & de la religion : son Général, le marquis de Pefcaire, disoit que rien n'étoit plus difficile que de servir à la fois JESUS-CHRIST & le Dieu MARS. En général, rien n'est plus contraire à l'esprit du christianisme, que la profession des armes, & cependant les princes chrétiens ont des armées nombreuses, & sont perpétuellement en guerre. Bien plus, le clergé seroit bien fâché que l'on suivît à la

LA NATURE, CHAP. FINE 145

fourbes qui se jouent de la bonne foi ? Dans les alliances que forment entre eux ces souverains divinifiés , trouvons-nous l'ombre de sincérité ? dans ces princes , lors même qu'ils sont le plus humblement soumis à la superstition , rencontrons-nous la moindre vertu réelle ? nous n'y voyons que des brigands , trop orgueilleux pour être humains , trop grands pour être justes , qui se font un code à part de perfidies , de violences , de trahisons ; Nous n'y voyons que des méchans , prêts à se surprendre & à se nuire ; nous ne trouvons que des furieux toujours en guerre , & , pour les plus futiles intérêts , appauvrissant leurs peuples & s'arrachant les uns aux autres les lambeaux sanglans des nations : on diroit qu'ils se disputent à qui fera le plus de malheureux sur la terre ! Enfin , lassés de leurs propres fureurs , ou forcés à la paix par la main de la nécessité , ils attestent dans les traités insidieux le nom de Dieu , prêts à violer leurs sermens solennels ; dès que le plus foible intérêt l'exigera (1).

VOILA comme l'idée de Dieu en impose à ceux qui se disent ses images , & qui prétendent n'avoir de comptes à rendre de leurs actions qu'à lui seul. Parmi ces représentans de la divinité , à peine dans

entre les maximes de l'Evangile , ou de la douceur chrétienne , qui ne s'accorderoit nullement avec ses intérêts. Le clergé a besoin de soldats pour faire valoir ses dogmes & ses droits. Cela nous prouve à quel point la religion est propre à en imposer aux passions des hommes !

(1) *Nihil est quod credere de se
Non possit, cum laudatur deus aqua potestas.*

JUVENAL SAT. IV, v. 704.

des milliers d'années s'en trouve-t-il un seul qui ait l'équité, la sensibilité, les talens & les vertus les plus ordinaires. Les peuples abrutis par la superstition souffrent que des enfans étourdis par la flatterie, les gouvernent avec un sceptre de fer, dont ces imprudens ne sentent point qu'ils se blessent eux-mêmes; ces insensés changés en Dieu, sont les maîtres de la loi, ils décident pour la société dont la langue est enchaînée; ils ont le pouvoir de créer & le juste & l'injuste; ils s'exemptent des règles que leur caprice impose aux autres; ils ne connoissent ni rapports, ni devoirs; jamais ils n'ont appris à craindre, à rougir, à sentir des remords; leur licence est sans bornes, parce qu'elle est assurée de rester impunie; en conséquence, ils dédaignent l'opinion publique, la décence, les jugemens des hommes qu'ils sont à portée d'accabler sous le poids de leur puissance énorme. Nous les voyons communément livrés aux vices & à la débauche, parce que l'ennui & les dégoûts, qui suivent la satiété des passions assouplies, les forcent de recourir à des plaisirs bizarres, à des folies coûteuses, pour réveiller l'activité dans leurs ames engourdies. En un mot, accoutumés à ne craindre que Dieu seul, ils se conduisent toujours comme s'ils n'avoient rien à craindre.

L'HISTOIRE ne nous montre dans tous les pays qu'une foule de potentats vicieux & malfaisans; cependant elle ne nous en montre guères qui aient été des athées. Les annales des nations nous offrent au contraire un grand nombre de princes superstitieux qui passèrent leur vie plongés dans la mollesse, étrangers à toute vertu, uniquement bornés pour leurs courtisans faméliques, insensibles aux maux de leurs sujets, dominés par des maîtresses

LA NATURE, CHAP. VII. 247

& d'indignes favoris, ligues avec des prêtres contre la félicité publique, enfin, des persécuteurs qui, pour plaire à leur Dieu, ou pour expier leurs honteux dérèglemens, joignirent à tous leurs forfaits celui de tyranniser la pensée & de massacrer des citoyens pour des opinions. La superstition dans les princes, s'allie avec les crimes les plus affreux; presque tous ont de la religion, très-peu connoissent la vraie morale ou pratiquent des vertus utiles. Les notions religieuses ne servent qu'à les rendre plus aveugles & plus méchans; ils se croient assurés de la faveur du ciel; ils pensent que leurs dieux sont apaisés, pour peu qu'ils montrent de l'attachement aux pratiques futiles & aux devoirs ridicules que la superstition leur impose. Néron, le cruel Néron, les mains encore teintes du sang de sa propre mère, voulut se faire initier aux mystères d'Eleusis. L'odieux Constantin trouva dans les prêtres chrétiens, des complices disposés à expier ses forfaits. Cet infame Philippe, que son ambition cruelle fit nommer le *démon du midi*, tandis qu'il assassinait & sa femme & son fils, faisoit pieusement égorger le Batave pour des opinions religieuses. C'est ainsi que l'aveuglement superstitieux persuade aux souverains qu'ils peuvent expier des forfaits par des forfaits plus grands encore!

CONCLUONS donc de la conduite de tant de princes si religieux & si peu vertueux, que les notions de la divinité, loin de leur être utiles, ne servent qu'à les corrompre, à les rendre plus méchans, que la nature ne les a faits. Concluons que jamais la crainte d'un Dieu vengeur ne peut en imposer à un tyran déshé, assez puissant ou assez insensible pour ne point craindre les reproches ou la haine des hommes; assez dur pour ne

point s'attendrir sur les maux de l'espèce humaine, dont il se croit distingué : ni le ciel, ni la terre n'ont aucun remède pour un être perverti à ce point ; il n'est point de frein capable de contenir ses passions auxquelles la religion même lâche continuellement la bride & qu'elle rend plus téméraires. Toutes les fois qu'on se flatte d'expier facilement le crime, on se livre au crime avec facilité. Les hommes les plus dérégles sont souvent très-attachés à la religion ; elle leur fournit le moyen de compenser par des pratiques, ce qui manque à leurs mœurs ; il est bien plus aisé de croire ou d'adopter des dogmes, & de se conformer à des cérémonies, que de renoncer à ses habitudes, ou de résister à ses passions.

Sous des chefs dépravés par la religion même, les nations durent nécessairement se corrompre. Les grands se conformèrent aux vices de leurs maîtres ; l'exemple de ces hommes distingués, que le vulgaire croit heureux, fut suivi par les peuples ; les cours devinrent des cloaques d'où sortit continuellement la contagion du vice. La loi capricieuse & arbitraire décida seule de l'honnête ; la jurisprudence fut inique & partielle ; la justice n'eut son bandeau sur les yeux que pour le pauvre ; les idées vraies de l'équité s'effacèrent de tous les esprits ; l'éducation négligée ne servit qu'à faire des ignorans, des insensés, des dévots toujours prêts à se nuire ; la religion soutenue par la tyrannie, tint lieu de tout ; elle rendit aveugles & souples les peuples que le gouvernement se proposoit de dépouiller (1).

(1) Machiavel, dans les *Chapitres XI, XII & XIII de ses Discours politiques sur Tite-Live*, s'efforce de montrer l'uti-

AINSI, les nations privées d'une administration sensée, de loix équitables, d'institutions utiles, d'une éducation raisonnable, & toujours retenues par le monarque & le prêtre dans l'ignorance & dans les fers, sont devenues religieuses & corrompues. La nature de l'homme, les vrais intérêts de la société, les avantages réels du souverain & du peuple, une fois méconnus, la morale de la nature, fondée sur l'essence de l'homme vivant en société, fut pareillement ignorée. On oublia que l'homme a des besoins, que la société n'est faite que pour lui faciliter les moyens de les satisfaire, que le gouvernement doit avoir pour objet le bonheur & le maintien de cette société, qu'il doit par conséquent se servir des mobiles nécessaires pour influencer sur des êtres sensibles. On ne vit pas que les récompenses & les peines sont des ressorts puissans dont l'autorité publique peut efficacement se servir pour déterminer les citoyens à confondre leurs intérêts & à travailler à leur propre félicité, en travaillant à celle du corps dont ils sont membres. Les vertus sociales furent inconnues; l'amour de la patrie devint une chimère; les hommes associés n'eurent intérêt qu'à se nuire les uns aux autres, & ne songèrent qu'à mériter la bienveillance du souverain, qui se crut lui-même intéressé à nuire à tous.

VOILA comme le cœur humain s'est perverti, voilà la vraie source du mal moral & de cette dépravation héréditaire épidémique, invétérée, que

lité dont la superstition fut à la République Romaine; mais par malheur les exemples dont il s'appuie prouvent qu'il n'y eut que le Sénat qui profita de l'aveuglement du peuple pour le tenir sous le joug.

nous voyons régner sur toute la terre. C'est pour remédier à tant de maux que l'on eut recours à la religion, qui elle-même les avoit produits; on s'imagina que les menaces du ciel réprimeroient les passions que tout conspiroit à faire naître dans tous les cœurs; on se persuada follement qu'une digue idéale & métaphysique, que des fables effrayantes, que des fantômes éloignés, suffisoient pour contenir les desirs naturels & les penchans impétueux; on crut que des puissances invisibles seroient plus fortes que toutes les puissances visibles, qui invitent évidemment les mortels à commettre le mal. On crut avoir tout gagné en occupant les esprits de ténébreuses chimères, de terreurs vagues, d'une divinité vengeresse; & la politique se persuada follement qu'il étoit de son intérêt de soumettre les peuples aveuglément aux ministres de la divinité.

QUE résulta-t-il de-là? Les nations n'eurent qu'une morale sacerdotale & théologique, accommodée aux vues & aux intérêts variables des prêtres, qui substituèrent des opinions, des rêveries à des vérités, des pratiques à des vertus, un pieux aveuglement à la raison, le fanatisme à la sociabilité. Par une suite nécessaire de la confiance que les peuples accordèrent aux ministres de la divinité, il s'établit dans chaque état deux autorités distinguées, continuellement en guerre; le prêtre combattit le souverain avec l'arme redoutable de l'opinion, elle fut communément assez forte pour ébranler les trônes (1). Le souverain ne fut tranquille que,

(1) Il est bon d'observer que les prêtres, qui crient sans cesse aux peuples d'être soumis aux souverains, parce que leur autorité vient du ciel, parce qu'ils sont les images

lorsqu'humblement dévoué à ses prêtres & docile à leurs leçons, il se prêta à leurs frénésies. Ceux-ci toujours remuans, ambitieux, intolérans l'excitèrent à ravager ses propres états; ils l'encouragèrent à la tyrannie; ils le reconcilièrent avec le ciel, quand il craignit de l'avoir outragé. Ainsi, lorsque deux puissances rivales se réunirent, la morale n'y gagna rien; les peuples ne furent ni plus heureux ni plus vertueux; leurs mœurs, leur bien-être, leur liberté furent accablés sous les forces réunies du Dieu du Ciel & du Dieu de la terre. Les princes toujours intéressés au maintien des opinions théologiques, si flatteuses pour leur orgueil & si favorables à leur pouvoir usurpé, firent pour l'ordinaire cause commune avec leurs prêtres; ils crurent que le système religieux qu'ils adoptoient eux-mêmes, devoit être le plus utile à leurs intérêts; ils traitèrent en ennemis ceux qui refuserent de l'adopter. Le souverain le plus religieux devint, soit par politique, soit par piété, le bourreau d'une partie de ses sujets; il se fit un saint devoir de tyranniser la pensée, d'accabler & d'écraser les ennemis de ses prêtres, qu'il crut toujours les ennemis de sa propre autorité. En les égorgeant, il s'imagina satisfaire en même temps à ce qu'il devoit au ciel & à sa propre sûreté. Il ne vit pas, qu'en immolant des victimes à ses prêtres, il fortifioit les ennemis de son pouvoir, les rivaux de sa puissance, les moins soumis de ses sujets.

de la Divinité, changent bientôt de langage, dès que le souverain ne leur est point aveuglément soumis. Le clergé ne soutient le despotisme que pour diriger ses coups contre ses ennemis, il le renverse dès qu'il le trouve contraire à ses intérêts. Les ministres des puissances invisibles ne prêchent l'obéissance aux puissances visibles, que lorsque celles-ci leur sont humblement dévouées.

EN effet, d'après les notions fausses dont les esprits des souverains & des peuples superstitieux sont depuis si long-temps préoccupés, nous trouvons que tout dans la société concourt à satisfaire l'orgueil, l'avidité, la vengeance du sacerdoce. Par-tout nous voyons que les hommes les plus remuans, les plus dangereux, les plus inutiles sont les mieux récompensés. Nous voyons les ennemis nés de la puissance souveraine honorés & chéris par elle; les sujets les plus rebelles regardés comme les appuis du trône; les corrupteurs de la jeunesse, rendus les maîtres exclusifs de l'éducation; les citoyens les moins laborieux, richement payés de leur oisiveté, de leurs spéculations futiles, de leurs discordes fatales, de leurs prières inefficaces, de leurs expiations si dangereuses pour les mœurs & si propres à encourager au crime.

DEPUIS des milliers d'années, les nations & les souverains se sont dépouillés à l'envi pour enrichir les ministres des Dieux, pour les faire nager dans l'abondance, pour les combler d'honneurs, pour les décorer de titres, de privilèges, d'immunités; pour en faire de mauvais citoyens. Quels fruits les peuples & les rois ont-ils donc recueilli de leurs bienfaits imprudens, de leur religieuse prodigalité? Les princes en sont-ils devenus plus puissans, les nations en sont-elles devenues plus heureuses, plus florissantes, plus raisonnables? Non, sans doute; le souverain perdit la plus grande portion de son autorité, il fut l'esclave de ses prêtres, ou il fut obligé de lutter sans cesse contre eux; & la portion la plus considérable des richesses de la société, fut employée à maintenir dans l'oisiveté, le luxe & la splendeur, ses membres les plus inutiles & les plus dangereux.

LES mœurs des peuples en devinrent - elles meilleures sous ces guides si bien payés ? Hélas ! les superstitieux n'en conçurent jamais ; la religion leur tint lieu de tout ; ses ministres contents de maintenir les dogmes & les usages utiles à leurs propres intérêts, ne firent qu'inventer des crimes fictifs, multiplier des pratiques gênantes ou ridicules, afin de mettre à profit les transgressions même de leurs esclaves. Ils exercèrent par-tout un monopole d'expiations ; ils firent un trafic des prétendues graces d'en haut ; ils fixèrent un tarif pour les délits ; les plus graves furent toujours ceux que le sacerdoce jugea les plus nuisibles à ses vues. Les mots vagues & dépourvus de sens, d'impieété, de sacrilège, d'hérésie, de blasphème, &c. (qui n'ont visiblement pour objet que les chimères intéressantes pour les seuls prêtres) alarmèrent tous les esprits bien plus que les forfaits réels & vraiment intéressans pour la société. Ainsi, les idées des peuples furent totalement renversées, des crimes imaginaires les effrayèrent bien plus, que des crimes véritables. Un homme, dont les opinions & les systèmes abstraits ne s'accorderent point avec ceux des prêtres, fut bien plus abhorré qu'un assassin, qu'un tyran, qu'un oppresseur, qu'un voleur, qu'un séducteur, qu'un corrupteur. Le plus grand des attentats fut de mépriser ce que les sacrificateurs vouloient qu'on regardât comme sacré (1). Les loix civiles concoururent encore à ce renversement dans les idées ; elles punirent avec atrocité ces crimes inconnus, que l'imagination avoit exagérés : on brûla des hérétiques, des blasphémateurs, des mécréans : il n'y eut aucunes peines

(1) Le célèbre Gordon dit que la plus grande des hérésies est de croire qu'il y a un autre Dieu que l'clergé.

décernées contre les corrupteurs de l'innocence, les adultères, les fourbes, les calomniateurs.

Sous de pareils instituteurs, que put devenir la jeunesse ? Elle fut indignement sacrifiée à la superstition. On empoisonna l'homme, dès l'enfance, de notions inintelligibles, on le reput de mystère & de fables, on l'abreuva d'une doctrine à laquelle il fut forcé d'acquiescer, sans pouvoir y rien comprendre ; on troubla son esprit de vains fantômes ; on lui rétrécit le génie par des minuties sacrées, par des devoirs pueriles, par des dévotions machinales (1). On lui fit perdre un temps précieux en pratiques & en cérémonies ; on lui remplit la tête de sophismes & d'erreurs ; on l'enivra du fanatisme ; on le prévint pour toujours contre la raison & la vérité ; l'énergie de son âme fut mise dans des entraves continuelles ; il ne put jamais prendre l'essor, il ne peut se rendre utile à ses associés ; l'importance que l'on mit à la science divine, ou plutôt à l'ignorance systématique qui sert de base à la religion, fit que le sol le plus fertile ne produisit que des épines.

L'ÉDUCATION sacerdotale & religieuse forma-t-elle des citoyens, des pères de famille, des époux, des maîtres justes, des serviteurs fidèles,

(1) La superstition a tellement fasciné les esprits & fait des hommes de pures machines, qu'il y a un grand nombre de pays où les peuples n'entendent point la langue dont ils se servent pour parler à leur Dieu. Nous voyons des femmes n'avoir pour toute la vie d'autre occupation que de chanter du latin, sans en entendre un mot. Le peuple, qui ne comprend rien à son culte, y assiste très-exactement, dans l'idée qu'il lui suffit de se montrer à son Dieu, qui lui fait gré de venir s'ennuyer dans ses temples.

des sujets soumis; des associés pacifiques? Non; elle fit ou des dévôts chagrins, incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, ou des hommes sans principes, qui mirent bientôt en oubli les terreurs dont on les avoit imbus, & qui jamais ne connurent les règles de la morale. La religion fut mise au-dessus de tout; on dit au fanatique *qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*; en conséquence il crut qu'il falloit se révolter contre le prince, se détacher de sa femme, détester son enfant, s'éloigner de son ami, égorger ses concitoyens, toutes les fois qu'il s'agissoit des intérêts du ciel. En un mot, l'éducation religieuse, quand elle eut son effet, ne servit qu'à corrompre les jeunes cœurs, à fasciner les jeunes esprits, à dégrader les jeunes âmes, à faire méconnoître à l'homme ce qu'il se doit à lui-même, à la société & aux êtres qui l'entourent.

QUELS avantages les nations n'eussent-elles pas retiré, si elles eussent employé à des objets utiles, les richesses que l'ignorance a si honteusement prodiguées aux ministres de l'imposture! quel chemin le génie n'eût-il pas fait, s'il eût joui des récompenses accordées depuis tant de siècles à ceux qui se sont de tout temps opposés à son essor! combien les sciences utiles, les arts, la morale, la politique, la vérité ne se seroient-elles pas perfectionnées, si elles eussent eu les mêmes secours que le mensonge, le délire, l'enthousiasme & l'inutilité!

IL est donc évident que les notions théologiques furent & seront perpétuellement contraires & à la saine politique & à la saine morale; elles changent les souverains en divinités malfaisantes,

inquiètes & jalouses; elles font des sujets, des esclaves envieux & méchans, qui, à l'aide de quelques pratiques futiles ou de leur acquiescement extérieur à quelques opinions inintelligibles, s'imaginent compenser amplement le mal qu'ils se font les uns aux autres. Ceux qui n'ont jamais osé examiner l'existence d'un Dieu qui punit & récompense; ceux qui se persuadent que leurs devoirs sont fondés sur ses volontés divines; ceux qui prétendent que ce Dieu veut que les hommes vivent en paix, se cherissent, se prêtent des secours mutuels, s'abstiennent du mal & se fassent du bien, perdent bientôt de vue ces spéculations stériles, dès que des intérêts, présens, des passions, des habitudes, des fantaisies importunes les entraînent. Où trouver l'équité, l'union, la paix & la concorde que ces notions sublimes, étayées de la superstition & de l'autorité divine, promettent aux sociétés, à qui l'on ne cesse de les mettre sous les yeux? Sous l'influence de cours corrompues & de prêtres imposteurs ou fanatiques qui ne sont jamais d'accord, je ne vois que des hommes vicieux, avilis par l'ignorance, enchaînés par des habitudes criminelles, emportés par des intérêts passagers ou par des plaisirs honteux, qui ne pensent point à leur Dieu. En dépit de ces idées théologiques, le courtisan continue à tramer ses noirs complots; il travaille à contenter son ambition, son avidité, sa haine, sa vengeance & toutes les passions inhérentes à la perversité de son être: malgré cet enfer, dont l'idée seule la fait trembler, cette femme corrompue persiste dans ses intrigues, ses fourberies, ses adultères. La plupart de ces hommes dissipés, dissolus & sans mœurs, qui remplissent les villes & les cours, reculeroient d'horreur, si on leur montrait le moindre doute sur l'existence

du

du Dieu qu'ils outragent. Quel bien résulte-t-il dans la pratique de cette opinion si universelle & si stérile, qui n'influe jamais sur la conduite que pour servir de prétexte aux passions les plus dangereuses ? Au sortir de ce temple, où l'on vient de sacrifier, de débiter les oracles divins, d'épouvanter le crime au nom du ciel, le despote religieux, qui se feroit un scrupule d'omettre les prétendus devoirs que la superstition lui impose, ne retourne-t-il pas à ses vices, à ses injustices, à ses crimes politiques, à ses forfaits contre la société ? Le ministre ne retourne-t-il pas à ses vexations, le courtisan à ses intrigues, la femme galante à ses prostitutions, le publicain à ses rapines, le marchand à ses fraudes & à ses supercheries ?

PRÉTENDRA-T-ON que ces assassins, ces voleurs, ces malheureux que l'injustice ou la négligence des gouvernemens multiplient, & à qui des loix souvent cruelles attachent impitoyablement la vie, dira-t-on, dis-je, que ces malfaiteurs, qui chaque jour remplissent nos gibets & nos échafauds, sont des incrédules ou des athées ? Non, sans doute ; ces misérables, ces rebuts de la société croient en Dieu ; on leur en a répété le nom dans leur enfance ; on leur a parlé des châtimens qu'il destinoit aux crimes ; ils se sont de bonne heure habitués à trembler à la vue de ses jugemens ; cependant ils ont outragé la société ; leurs passions plus fortes que leurs craintes, n'ayant pu être retenues par les motifs visibles, ne l'ont, à plus forte raison, point été par des motifs invisibles ; un Dieu caché & ses châtimens lointains ne pourront jamais empêcher des excès que des supplices présens & assurés, sont incapables de prévenir.

EN un mot, ne voyons-nous pas à chaque instant, des hommes persuadés que leur Dieu les voit, les écoute, les environne, n'être point arrêtés pour cela, lorsqu'ils ont le desir de contenter leurs passions & de commettre les actions les plus déshonnêtes? Le même homme qui craindrait le regard d'un autre homme, dont la présence l'empêcheroit de commettre une mauvaise action ou de se livrer à quelque vice honteux, se permet tout quand il croit n'être vu que de son Dieu. A quoi lui sert donc la conviction de l'existence de ce Dieu, de son omniscience, de son ubiquité ou de sa présence en tous lieux, puisqu'elle lui en impose tout moins que l'idée d'être vu par le moindre des hommes? Celui qui n'oseroit commettre une faute en présence d'un enfant, ne fera pas difficulté de la commettre hardiment, quand il n'aura que son Dieu pour témoin. Ces faits indubitables peuvent servir de réponse à ceux qui nous diront que la crainte de Dieu est plus propre à contenir, que l'idée de n'avoir rien à craindre du tout. Quand les hommes ne croient avoir à craindre que leur Dieu, ils ne s'arrêtent communément à rien.

Les personnes qui doutent le moins des notions religieuses & de leur efficacité, ne les emploient que rarement quand elles veulent influer sur la conduite de ceux qui leur sont subordonnés, & les ramener à la raison: dans les avis qu'un père donne à son fils vicieux ou criminel, il lui représente bien plutôt les inconvéniens temporels & présents auxquels ils s'exposent, que les dangers qu'il court en offensant un Dieu vengeur: il lui fait entrevoir les conséquences naturelles de ses déréglemens; sa santé dérangée par la débauche, sa

réputation perdue, sa fortune délabrée par le jeu, les châtimens de la société, &c. Ainsi, le décole lui-même, dans les occasions les plus importantes de la vie, compte bien plus sur la force des motifs naturels, que sur celle des motifs surnaturels, fournis par la religion : le même homme qui déprave les motifs qu'un athée peut avoir pour faire le bien & s'abstenir du mal, s'en sert dans l'occasion, parce qu'il en sent toute la force.

PRESTQUE tous les hommes croient un Dieu vengeur & rémunérateur : cependant en tout pays nous trouvons que le nombre des méchans excède de beaucoup celui des gens de bien. Si nous voulons remonter à la vraie cause d'une corruption si générale, nous la trouverons dans les notions théologiques elles-mêmes, & non dans les sources imaginaires que les différentes religions du monde ont inventées pour rendre compte de la dépravation humaine. Les hommes sont corrompus, parce qu'ils sont presque par-tout mal gouvernés ; ils sont indignement gouvernés, parce que la religion a divinisé les souverains ; ceux-ci, assurés de l'impunité & pervertis eux-mêmes, ont nécessairement rendu leurs peuples misérables & méchans. Soumis à des maîtres déraisonnables, ils n'ont jamais été guidés par la raison. Aveuglés par des prêtres imposteurs, leur raison leur devint inutile ; les tyrans & les prêtres ont, avec succès, combiné leurs efforts pour empêcher les nations de s'éclairer, de chercher la vérité, de rendre leur sort plus doux, & leurs mœurs plus honnêtes.

CE n'est qu'en éclairant les hommes, en leur montrant l'évidence, en leur annonçant la vérité, que l'on peut se promettre de les rendre & meil-

leurs & plus heureux. C'est en faisant connoître aux souverains & aux sujets leurs vrais rapports, leurs véritables intérêts, que la politique se perfectionnera & que l'on sentira que l'art de gouverner les mortels n'est point l'art de les aveugler, de les tromper, de les tyranniser. Consultons donc la raison, appelons l'expérience à notre secours, interrogeons la nature, & nous trouverons ce qu'il faut faire pour travailler efficacement au bonheur du genre humain. Nous verrons que l'erreur est la vraie source des malheurs de notre espèce, que c'est en rassurant nos cœurs, en dissipant les vains fantômes dont les idées nous font trembler, en portant la cognée à la racine de la superstition, que nous pourrons paisiblement chercher la vérité, & trouver dans la nature le flambeau qui peut nous guider à la félicité. Étudions donc la nature, voyons ses loix immuables, approfondissons l'essence de l'homme, guériffrons-le de ses préjugés, & par une pente facile nous le conduirons à la vertu, sans laquelle il sentira qu'il ne peut être solidement heureux dans le monde qu'il habite.

DÉTROMPONS donc les mortels de ces Dieux qui par-tout ne font que des infortunés. Substituons la nature visible à ces puissances inconnues qui n'ont été servies en tout temps que par des esclaves tremblans ou par des enthousiastes en délire. Disons-leur que pour être heureux, il faut cesser de craindre.

LES idées de la divinité que nous avons vu si inutiles & si contraires à la saine morale, ne procurent point des avantages plus marqués aux individus qu'aux sociétés. En tout pays la divinité

fut, comme on a vu, représentée sous des traits révoltans, & le superstitieux, quand il fut consacré à ses principes, fut toujours un être malheureux, la superstition est un ennemi domestique que l'on porte toujours au-dedans de soi-même. Ceux qui s'occuperont sérieusement de ces fantômes redoutables, vivront dans des inquiétudes & des tristes continuelles, ils négligeront les objets les plus dignes de les intéresser pour courir après des chimères; ils passeront communément leurs tristes jours à gémir, à prier, à sacrifier, à expier les fautes réelles ou imaginaires qu'ils croient propres à offenser leur Dieu sévère. Souvent dans leur fureur, ils se tourmenteront eux-mêmes, ils se feront un devoir de s'infliger les châtimens les plus barbares pour prévenir les coups d'un Dieu prêt à frapper, ils s'armeront contre eux-mêmes, dans l'espoir de défarmer la vengeance & la cruauté du maître atroce qu'ils pensent avoir irrité; ils croiront apaiser un Dieu colère en devenant les bourreaux d'eux-mêmes, & en se faisant tous les maux que leur imagination sera capable d'inventer. La société ne retire aucuns fruits des notions lugubres de ces pieux insensés; leur esprit se trouve continuellement absorbé par leurs tristes rêveries, & leur temps se dissipe dans des pratiques déraisonnables. Les hommes les plus religieux sont communément des misanthropes très-inutiles au monde & très-nuisibles à eux-mêmes. S'ils montrent de l'énergie, ce n'est que pour imaginer des moyens de s'affliger, de se mettre à la torture, de se priver des objets que leur nature desire. Nous trouvons dans toutes les contrées de la terre des pénitens, continuellement persuadés qu'à force de barbaries & de suicides lents exercés sur eux-mêmes, ils mériteront la faveur d'un Dieu féroce, dont par-tout

méanmoins l'on publie la bonté. Nous voyons des frénétiques de ce genre dans toutes les parties du monde; l'idée d'un Dieu terrible a fait naître en tous temps & en tous lieux les plus cruelles extravagances.

Si ces dévots insensés se font tort à eux-mêmes & privent la société des secours qu'ils lui doivent, ils sont moins coupables, sans doute, que ces fanatiques turbulens & zélés, qui, remplis de leurs idées religieuses, se croient obligés de troubler le monde & de commettre des crimes réels pour soutenir la cause de leur céleste fantôme. Ce n'est très-souvent qu'en outrageant la morale, que le fanatique suppose se rendre agréable à son Dieu. Il fait consister la perfection à se tourmenter lui-même ou à briser en faveur de ses notions bizarres les liens les plus sacrés que la nature ait faits pour les mortels.

RECONNOISSONS donc que les idées de la Divinité ne sont pas plus propres à procurer le bien-être, le contentement & la paix aux individus, qu'aux sociétés dont ils sont membres. Si quelques enthousiastes paisibles, honnêtes, inconséquens trouvent des consolations & des douceurs dans leurs idées religieuses, il en est des millions qui, plus conséquens à leurs principes, sont malheureux pendant toute leur vie; perpétuellement assaillis par les tristes idées d'un Dieu fatal que leur imagination troublée leur montre à chaque instant. Sous un Dieu redoutable, un dévot tranquille & paisible est un homme qui n'a point raisonné.

En un mot, tout nous prouve que les idées religieuses ont l'influence la plus forte sur les hommes.

pour les tourmenter, les diviser & les rendre malheureux, elles échauffent leur esprit, elles enveniment leurs passions, sans jamais les retenir, que quand elles sont trop foibles pour les entraîner.

CHAPITRE IX

Les notions théologiques ne peuvent point être la base de la Morale. Parallèle de la Morale théologique & de la Morale naturelle. La Théologie nui aux progrès de l'esprit humain.

UNE supposition, pour être utile aux hommes, devrait les rendre heureux. De quel droit se flatter qu'une hypothèse qui ne fait que des malheureux ici-bas, puisse un jour nous conduire à une félicité durable? Si Dieu n'a fait les mortels que pour trembler & gémir dans ce monde qu'ils connoissent; sur quel fondement peut-on se promettre qu'il consentira par la suite à les traiter avec plus de douceur dans un monde inconnu? Tout homme à qui nous voyons commettre des injustices criantes, même en passant, ne doit-il pas nous être très-suspect & perdre notre confiance à jamais?

D'UN autre côté une supposition qui jetteroit du jour sur tout, ou qui donneroit la solution facile de toutes les questions auxquelles on l'appliqueroit, quand même on ne pourroit en démontrer la certitude, seroit probablement vraie; mais un système qui ne feroit qu'obscurcir les notions

Les plus claires, & rendre plus insolubles tous les problèmes que l'on voudroit résoudre par son moyen, pourroit à coup sûr être regardé comme faux, comme inutile, comme dangereux. Pour se convaincre de ce principe, que l'on examine sans préjugés si le système de l'existence du Dieu théologique a jamais pu donner la solution d'aucune difficulté. Les connoissances humaines ouelles, à l'aide de la théologie, fait un pas en avant cette science si importante & si sublime n'a-t-elle pas totalement obscurci la morale? n'a-t-elle pas rendu douteux & problématiques les devoirs les plus essentiels de notre nature? n'a-t-elle pas indignement confondu toutes les notions du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu? qu'est ce en effet que la vertu dans les idées de nos théologiens? C'est, nous diront-ils, ce qui est conforme à la volonté de l'être incompréhensible qui gouverne la nature. Mais qu'est-ce que cet être dont vous nous parlez sans cesse, sans pouvoir le comprendre, & comment pouvons-nous connoître ses volontés? Alors ils vous diront ce que cet être n'est point, sans jamais pouvoir vous dire ce qu'il est; s'ils entreprennent de vous en donner une idée, ils entasseront sur cet être hypothétique une foule d'attributs contradictoires, incompatibles qui en feront une chimère impossible à concevoir; ou bien ils vous renverront aux révélations surnaturelles par lesquelles ce fantôme a fait connoître ses intentions divines aux hommes. Mais comment prouveront-ils l'authenticité de ces révélations? Ce sera par des miracles. Comment croire des miracles qui, comme on a vu, sont contraires, même aux notions que la théologie nous donne de sa Divinité intelligente, immuable, toute-puissante? En dernier ressort, il faudra donc s'en rapporter à la bonne

foi des prêtres chargés de nous annoncer les oracles divins. Mais qui nous assurera de leur mission ? ne sont-ce pas eux-mêmes qui s'annoncent pour les interprètes infailibles d'un Dieu qu'ils avouent ne pas connoître ? Cela posé, les prêtres, c'est à-dire, des hommes très-suspects & peu d'accord entre eux, seront les arbitres de la morale, ils décideront selon leurs lumières incertaines ou leurs passions, des règles que l'on doit suivre ; l'enthousiasme ou l'intérêt seront les seules mesures de leurs décisions ; leur morale variera ainsi que leurs vertiges & leurs caprices ; ceux qui les écouteront ne sauront jamais à quoi s'en tenir : dans leurs livres inspirés on trouvera toujours une Divinité peu morale, qui tantôt prescrira la vertu, & qui tantôt commandera le crime & l'absurdité ; qui tantôt sera l'amie, & tantôt l'ennemie de la race humaine ; qui tantôt sera bienfaisante, raisonnable & juste, & qui tantôt sera insensée, capricieuse, injuste & despotique. Que résultera-t-il de tout cela pour un homme sensé ? C'est que ni des dieux inconstans, ni leurs prêtres, dont les intérêts varient à chaque instant, ne peuvent être les modèles ou les arbitres d'une morale, qui doit être aussi constante & aussi sûre que les loix invariables de la nature auxquelles nous ne la voyons jamais déroger.

NON, ce ne sont point des opinions arbitraires & inconséquentes, des notions contradictoires, des spéculations abstraites & inintelligibles qui peuvent servir de base à la science des mœurs. Ce sont des principes évidens, déduits de la nature de l'homme, fondés sur ses besoins, inspirés par l'éducation, rendus familiers par l'habitude, rendus sacrés par les loix, qui convaincront nos esprits, qui nous rendront la vertu utile & chère, qui peu-

pleront les nations de gens de bien & de bons citoyens. Un Dieu, nécessairement incompréhensible, ne présente qu'une idée vague à notre imagination ; un Dieu terrible l'égare ; un Dieu changeant & souvent en contradiction avec lui-même, nous empêchera toujours de savoir la route que nous devons tenir. Les menaces qu'on nous fera de la part d'un être bizarre, qui sans cesse contredit notre nature, dont il est l'auteur, ne fera que rendre la vertu désagréable pour nous ; la crainte seule nous fera pratiquer ce que la raison & notre propre intérêt devroient nous faire exécuter avec joie. Un Dieu terrible ou méchant (ce qui est la même chose) ne servira jamais qu'à inquiéter les honnêtes gens, sans arrêter les scélérats ; la plupart des hommes, quand ils voudront pécher ou se livrer à des penchans vicieux, cesseront d'envisager le Dieu terrible pour ne voir que le Dieu clément & rempli de bonté ; les hommes n'envisagent jamais les choses que du côté le plus conforme à leurs desirs.

LA bonté de Dieu rassure le méchant, sa rigueur trouble l'homme de bien. Ainsi les qualités que la théologie attribue à son Dieu, tournent elles-mêmes au désavantage de la saine morale. C'est sur cette bonté infinie que les plus corrompus des hommes osent compter lorsqu'ils sont entraînés dans le crime ou livrés à des vices habituels. Si on leur parle alors de leur Dieu, ils nous disent que *Dieu est bon*, que sa clémence & sa miséricorde sont infinies ; la superstition, complice des iniquités des mortels, ne leur répète-t-elle pas sans cesse en tout pays qu'à l'aide de certaines pratiques, de certaines prières, de certains actes de piété, l'on peut apaiser le Dieu terrible & se faire re-

cevoir à bras ouverts par ce Dieu radouci ? Les prêtres de toutes les nations ne possèdent-ils pas des secrets infailibles pour réconcilier les hommes les plus pervers avec la Divinité ?

Il faut conclure de-là que, sous quelque point de vue que l'on considère la Divinité, elle ne peut servir de base à la morale, faite pour être toujours invariablement la même. Un Dieu irascible n'est utile qu'à ceux qui ont intérêt d'épouvanter les hommes pour recueillir les fruits de leur ignorance, de leurs craintes & de leurs expiations ; les grands de la terre qui sont communément les mortels les plus dépourvus de vertus & de mœurs, ne verront point ce Dieu redoutable, quand il s'agira de céder à leurs passions ; ils s'en serviront bien pour effrayer les autres, afin de les asservir & de les tenir en tutelle, tandis qu'ils n'envisageront eux-mêmes ce Dieu que sous les traits de la bonté ; ils le verront toujours indulgent sur les outrages que l'on fait à ses créatures, pourvu qu'on ait du respect pour lui-même ; d'ailleurs la religion leur fournira des moyens faciles d'apaiser son courroux. Cette religion ne paroît inventée que pour fournir aux ministres de la Divinité, l'occasion d'expier les crimes de la terre.

La morale n'est point faite pour suivre les caprices de l'imagination, des passions, des intérêts de l'homme : elle doit être stable, elle doit être la même pour tous les individus de la race humaine, elle ne doit point varier d'un pays ou d'un temps à un autre ; la religion n'est point en droit de faire plier ses règles immuables sous les loix changeantes de ses Dieux. Il n'y a qu'un moyen de donner à la morale cette solidité inébranlable ;

nous l'avons indiqué dans plus d'un endroit de cet ouvrage (1); il ne s'agit que de la fonder, ainsi que nos devoirs, sur la nature de l'homme, sur les rapports subsistans entre des êtres intelligens, qui, chacun de leur côté, sont amoureux de leur bonheur, sont occupés à se conserver, qui vivent en société afin d'y parvenir plus sûrement. En un mot, il faut donner pour base à la morale la nécessité des choses.

EN pesant ces principes, puisés dans la nature, évidens par eux-mêmes, confirmés par des expériences constantes, approuvés par la raison, l'on aura une morale certaine & un système de conduite qui ne se démentira jamais. On n'aura pas besoin de recourir aux chimères théologiques pour régler sa conduite dans le monde visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans un Dieu il ne peut y avoir de morale; & que ce Dieu en vertu de sa puissance & de l'empire souverain qui lui appartient sur ses créatures, a seul droit de leur imposer des loix & de les soumettre à des devoirs qui les obligent. Si l'on fait réflexion à la longue suite d'égaremens & d'erreurs qui découlent des notions obscures que l'on a de la Divinité & des idées sinistres que toute religion en donne par tout pays, il seroit plus vrai de dire que toute saine morale, toute morale utile au genre humain, toute morale avantageuse pour la société, est totalement incompatible avec un être que l'on ne présente jamais aux hommes, que sous la forme d'un monarque absolu, dont les bonnes

(1) Voyez la Partie première, Chapitre VIII de cet ouvrage, ainsi que ce qui est dit au Chapitre XII, & à la fin du Chapitre XIV de la même partie.

qualités sont continuellement éclipsées par des caprices dangereux : conséquemment on sera forcé de reconnoître que pour établir la morale sur des fondemens sûrs, il faut nécessairement commencer par renverser les systèmes chimériques sur lesquels on a jusqu'ici fondé l'édifice ruineux de la morale surnaturelle que, depuis tant de siècles, l'on prêche inutilement aux habitans de la terre.

QUELLE QUE soit la cause qui plaça l'homme dans le séjour qu'il habite & qui lui donna ses facultés, soit qu'on regarde l'espèce humaine comme l'ouvrage de la nature, soit qu'on suppose qu'elle doit son existence à un être intelligent, distingué de la nature, l'existence de l'homme, tel qu'il est, est un fait; nous voyons en lui un être qui sent, qui pense, qui a de l'intelligence, qui s'aime lui-même, qui tend à se conserver, qui dans chaque instant de sa durée s'efforce de rendre son existence agréable, qui, pour satisfaire plus aisément ses besoins & se procurer des plaisirs, vit en société avec des êtres semblables à lui, que sa conduite peut rendre favorables ou indisposer contre lui. C'est donc sur ces sentimens universels, inhérens à notre nature & qui subsisteront autant que la race des mortels, que l'on doit fonder la morale, qui n'est que la science des devoirs de l'homme vivant en société.

VOILA donc les vrais fondemens de nos devoirs; ces devoirs sont nécessaires, vu qu'ils découlent de notre propre nature, & que nous ne pouvons parvenir au bonheur que nous nous proposons, si nous ne prenons les moyens sans lesquels nous ne l'obtiendrons jamais. Or, pour être solidement heureux, nous sommes obligés de mériter l'affection

& les secours des êtres avec lesquels nous sommes associés ; ceux-ci ne s'engagent à nous aimer , à nous estimer , à nous aider dans nos projets , à travailler à notre félicité propre , qu'autant que nous sommes disposés à travailler à la leur. C'est cette nécessité que l'on nomme *obligation morale*. Elle est fondée sur la considération des motifs capables de déterminer des êtres sensibles , intelligens , tendans vers une fin , à suivre la conduite nécessaire pour y parvenir. Ces motifs ne peuvent être en nous , que les desirs toujours renaissans de nous procurer des biens & d'éviter des maux. Le plaisir & la douleur , l'espérance du bonheur ou la crainte du malheur , sont les seuls motifs capables d'influencer efficacement sur les volontés des êtres sensibles ; pour les obliger , il suffit donc que ces motifs existent & soient connus ; pour les connoître il suffit d'envisager notre constitution , d'après laquelle nous ne pouvons aimer ou approuver dans les autres , & ceux-ci ne peuvent à leur tour aimer ou approuver en nous , que les actions d'où résulte notre utilité réelle & réciproque qui constitue la vertu. En conséquence , pour nous conserver nous-mêmes , pour jouir de la sûreté , nous sommes obligés de suivre la conduite nécessaire à cette fin ; pour intéresser les autres à notre conservation propre , nous sommes obligés de nous intéresser à la leur , ou de ne rien faire qui les détourne de la volonté de coopérer avec nous à notre propre félicité. Tels sont les vrais fondemens de l'*obligation morale*.

On se trompera toujours , quand on voudra donner d'autre base à la morale , que la nature de l'homme ; elle ne peut en avoir de plus solide & de plus sûre. Quelques auteurs , même de bonne foi , ont cru que pour rendre plus respectables &

plus saints, aux yeux des hommes, les devoirs que la nature leur impose, il falloit les revêtir de l'autorité d'un être que l'on a fait supérieur à la nature & plus fort que la nécessité. La théologie en conséquence s'est emparée de la morale, ou s'est efforcée de la lier au système religieux; l'on a cru que cette union rendroit la vertu plus sacrée; que la crainte des puissances invisibles qui gouvernent la nature elle-même, donneroit plus de poids & d'efficacité à ses loix; enfin, on s'est imaginé que les hommes, persuadés de la nécessité de la morale, en la voyant unie à la religion, regarderoient cette religion elle-même comme nécessaire à leur bonheur. En effet, c'est la supposition qu'un Dieu est nécessaire pour appuyer la morale, qui soutient les idées théologiques & la plupart des systèmes religieux sur la terre; on s'imagine que sans un Dieu, l'homme ne pourroit ni connoître ni pratiquer ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres. Ce préjugé une fois établi, on croit que les idées toujours vagues d'un Dieu métaphysique, sont tellement liées à la morale & au bien de la société, qu'on ne peut attaquer la Divinité sans renverser du même coup les devoirs de la nature. On pense que le besoin, que le desir du bonheur, que l'intérêt évident des sociétés & des individus seroient des motifs impuissans, s'ils n'empruntoient toute leur force & leur sanction d'un être imaginaire, dont on a fait l'arbitre de toute chose.

MAIS il est toujours dangereux d'allier la fiction à la vérité, l'inconnu au connu, le délire de l'enthousiasme à la raison tranquille. Que résulte-t-il en effet de l'alliage confus que la théologie a fait de ses merveilleuses chimères avec des réalités?

L'imagination égarée méconnut la vérité; la religion, à l'aide de son fantôme, voulut commander à la nature, faire plier la raison sous son joug, soumettre l'homme à ses propres caprices; & souvent, au nom de la Divinité, elle le força d'étouffer la nature & de violer par piété les devoirs les plus évidens de la morale. Quand cette même religion voulut contenir les mortels qu'elle avoit pris soin de rendre aveugles & déraisonnables, elle n'eut à leur donner que des freins & des motifs idéaux; elle ne put substituer que des causes imaginaires à des causes véritables; des mobiles merveilleux & surnaturels à des mobiles naturels & connus; des romans & des fables à des réalités. Par ce renversement la morale n'eut plus de principes assurés; la nature, la raison, la vertu, l'évidence dépendirent d'un Dieu indéfinissable, qui jamais ne parla clairement, qui fit taire la raison, qui ne s'expliqua que par des inspirés, des imposteurs, des fanatiques que leur délire ou le desir de profiter des égaremens des hommes, intéressèrent à ne prêcher qu'une soumission abjecte, des vertus factices, des pratiques frivoles, en un mot, une morale arbitraire, conforme à leurs propres passions, & souvent très-nuisible au reste du genre humain.

AINSI, en faisant découler la morale d'un Dieu, on la soumit réellement aux passions des hommes. En voulant la fonder sur une chimère, on ne la fonda sur rien; en la faisant dériver d'un être imaginaire, dont chacun se fit des notions différentes, dont les oracles obscurs furent interprétés, soit par des hommes en délire, soit par des fourbes; en établissant sur ses volontés prétendues la bonté ou la malignité, en un mot, la *moralité* des actions humaines; en proposant à l'homme pour modèle

tin être que l'on supposoit changeant, les théologiens, loin de donner à la morale une base inébranlable, ont affoibli ou même anéanti celle que lui donnoit la nature, & n'ont mis en sa place que des incertitudes. Ce Dieu, par les qualités qu'on lui donne, est une énigme inexplicable que chacun devine à sa façon; que chaque religion explique à sa manière, dans laquelle tous les théologiens du monde découvrent tout ce qui leur plaît, & d'après laquelle chaque homme se fait une morale à part, conforme à son propre caractère. Si Dieu dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compatissant, bienfaisant; il dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles, d'être inhumain, intolérant, sans pitié. La morale de ce Dieu varie d'homme à homme, d'une contrée à une autre; quelques peuples frémissent d'horreur à la vue des actions que d'autres peuples regardent comme saintes & méritoires. Les uns voient ce Dieu rempli de clémence & de douceur; les autres le jugent cruel & s'imaginent que c'est par des cruautés que l'on peut acquérir l'avantage de lui plaire.

La morale de la nature est claire; elle est évidente pour ceux-mêmes qui l'outragent. Il n'en est pas de même de la morale religieuse; celle-ci est aussi obscure que la Divinité qui la prescrit, ou plutôt aussi changeante que les passions & les tempéramens de ceux qui la font parler ou qui l'adorent. Si l'on s'en rapportoit aux théologiens, la morale devroit être regardée comme la science la plus problématique, la plus incertaine, la plus difficile à fixer. Il faudroit le génie le plus subtil ou le plus profond, l'esprit le plus pénétrant & le plus exercé pour découvrir les principes des devoirs de l'homme envers lui-même &

envers les autres. Les vraies sources de la morale ne sont-elles donc faites pour être connues que d'un petit nombre de penseurs ou de métaphysiciens ? En la faisant dériver d'un Dieu, que personne ne voit que dans lui-même, & qu'il façonne d'après ses propres idées, c'est la soumettre au caprice de chaque homme ; en la faisant dériver d'un être que nul homme sur la terre ne peut se vanter de connaître, c'est dire que l'on ne fait de qui elle peut nous venir. Quel que soit l'agent de qui l'on tir dépendre la nature & tous les êtres qu'elle renferme, quelque puissance qu'on lui suppose, il pourra bien faire que l'homme existe ou n'existe point ; mais dès qu'il l'aura fait ce qu'il est, dès qu'il l'aura rendu sensible, amoureux de son être, vivant en société, il ne pourra, sans l'anéantir ou le refondre, faire qu'il existe autrement. D'après son essence, ses qualités, ses modifications actuelles qui le constituent un être de l'espèce humaine, il lui faut une morale, & le desir de se conserver lui fera préférer la vertu au vice, par la même nécessité qui lui fait préférer le plaisir à la douleur (1).

DIRE que sans idée de Dieu l'homme ne peut point avoir de sentimens moraux, c'est-à-dire, ne peut point distinguer le vice de la vertu, c'est

(1) Suivant la Théologie, l'homme a besoin de grâces surnaturelles pour faire le bien ; cette doctrine fut, sans doute, très-nuisible à la saine morale. Les hommes attendent toujours les grâces d'en haut pour bien faire, & ceux qui les gouverneront n'employèrent jamais les grâces d'en bas, c'est-à-dire, les motifs naturels pour les exciter à la vertu. Cependant Tertullien nous dit pourquoi vous n'avez en peine de chercher la loi de Dieu, tandis que vous avez celle qui est commune à tout le monde, & qui est écrite sur les tables de la nature ? TERTULL. DE CORONA MILITIS.

prétendre que sans idée de Dieu l'homme ne sentiroit pas le besoin de manger pour vivre, ne mettroit point de distinction ou de choix entre ses alimens; c'est prétendre que sans connoître le nom, le caractère & les qualités de celui qui nous prépare un mets, nous ne sommes point en état de juger si ce mets nous est agréable ou désagréable, s'il est bon ou mauvais. Celui qui ne sait à quoi s'en tenir sur l'existence & les attributs moraux d'un Dieu, ou qui les nie formellement, ne peut au moins douter de son existence propre, de ses propres qualités, de sa façon propre de sentir & de juger: il ne peut non plus douter de l'existence d'autres êtres organisés comme lui, en qui tout lui montre des qualités analogues aux siennes, & dont, par de certaines actions, il peut s'attirer l'amour ou la haine, les secours ou les mauvais traitemens, l'estime ou les mépris: cette connoissance lui suffit pour distinguer le bien & le mal moral. En un mot, chaque homme jouissant d'une organisation bien ordonnée ou de la faculté de faire des expériences vraies, n'aura qu'à se considérer lui-même pour découvrir ce qu'il doit aux autres; sa propre nature l'éclairera bien mieux sur ses devoirs, que ces Dieux qu'il ne peut consulter que dans sa propre imagination, dans ses propres passions ou dans celles de quelques enthousiastes ou de quelques imposteurs. Il reconnoitra que pour se conserver & se procurer à lui-même un bien-être durable, il est obligé de résister à l'impulsion souvent aveugle de ses propres desirs; & que pour se concilier la bienveillance des autres, il doit agir d'une façon conforme aux leurs; en raisonnant ainsi, il saura ce que c'est que la vertu (1); s'il met cette spéculation en pra-

(1) La théologie jusqu'ici n'a su donner une définition

tique, il sera vertueux; il sera récompensé de sa conduite par l'heureuse harmonie de sa machine, par l'estime légitime de lui-même, confirmée par la tendresse des autres: s'il agit d'une façon contraire, le trouble & le désordre de sa machine l'avertiront promptement que la nature n'approuve point sa conduite, qu'il la contredit, qu'il se nuit à lui-même, & il se trouvera forcé de souscrire à la condamnation des autres qui le haïront, qui blâmeront ses actions. Si l'égarement de son esprit l'empêche de voir les conséquences les plus immédiates de ses dérèglemens, il ne verra pas davantage les récompenses & les châtimens éloignés du monarque invisible que l'on a si vainement placé dans l'Empyrée; ce Dieu ne lui parlera jamais d'une façon aussi claire que sa conscience, qui le récompense ou le punit sur le champ.

Tout ce qui vient d'être dit, nous prouve évidemment que la morale religieuse perdrait infiniment à être mise en parallèle avec la morale de la nature qu'elle contredit à chaque instant. La nature invite l'homme à s'aimer, à se conserver, à augmenter incessamment la somme de son bonheur: la religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu

vraie de la vertu. Selon elle, c'est un effort de la grace qui nous dispose à faire ce qui est agréable à la Divinité. Mais qu'est-ce que la Divinité? qu'est-ce que la grace? comment agit-elle sur l'homme? qu'est-ce qui est agréable à Dieu? pourquoi ce Dieu ne donne-t-il pas à tous les hommes la grace de faire ce qui est agréable à ses yeux? *adhuc sub judice lis est.* On a dit sans cesse aux hommes de faire le bien, parce que Dieu le vouloit, jamais on ne leur a dit ce que c'étoit que bien faire, & jamais on n'a pu leur apprendre ni ce que c'étoit que Dieu, ni ce qu'il vouloit qu'on fît.

redoutable & digne de haine, de se détester lui-même, de sacrifier à son idole effrayante les plaisirs les plus doux & les plus légitimes de son cœur. La nature dit à l'homme de consulter sa raison & de la prendre pour guide; la religion lui apprend que cette raison est corrompue, qu'elle n'est qu'un guide infidèle, donnée par un Dieu trompeur afin d'égarer ses créatures. La nature dit à l'homme de s'éclairer, de chercher la vérité, de s'instruire de ses rapports: la religion lui enjoint de ne rien examiner, de rester dans l'ignorance, de craindre la vérité; elle lui persuade qu'il n'est point de rapports plus importans pour lui, que ceux qui subsistent entre lui & un être qu'il ne connoitra jamais. La nature dit à l'être amoureux de lui-même de modérer ses passions, de leur résister lorsqu'elles sont destructives pour lui-même, de les contrebalancer par des motifs réels, empruntés de l'expérience: la religion dit à l'être sensible de n'avoir point de passions, d'être une masse insensible, ou de combattre ses penchans par des motifs empruntés de l'imagination & variables comme elle. La nature dit à l'homme d'être sociale, d'aimer ses semblables, d'être juste, paisible, indulgent, bienfaisant, de faire jouir ou de laisser jouir ses associés: la religion lui conseille de fuir la société, de se détacher des créatures; de les haïr, quand leur imagination ne leur procure point des rêves conformes aux siens, de briser en laveur de son Dieu, tous les liens les plus sacrés, de tourmenter, d'affliger, de persécuter, de massacrer ceux qui ne veulent point délirer à sa manière. La nature dit à l'homme en société, chérir la gloire, travailler à se rendre estimable, sois actif, courageux, industrieux: la religion lui dit, sois humble, abject, pusillanime, vis dans la retraite, occupe-toi de prières, de méditations, de pratiques; sois

inutile à toi-même & ne fais rien pour les autres (1). La nature propose pour modèle au citoyen, des hommes doués d'ames honnêtes, nobles, énergiques qui ont utilement servi leur concitoyens; la religion leur vante des ames abjectes, des pieux enthousiastes, des pénitens frénétiques, des fanatiques, qui, pour des opinions ridicules, ont troublé des empires. La nature dit à l'époux d'être tendre, de s'attacher à la compagnie de son sort, de la porter dans son sein; la religion lui fait un crime de sa tendresse & souvent lui fait regarder le lien conjugal comme un état de souillure & d'imperfection. La nature dit au père de chérir ses enfans & d'en faire des membres utiles pour la société; la religion lui dit de les élever dans la crainte des Dieux & d'en faire des aveugles & des superstitieux, incapables de la servir, mais bien capables de la troubler. La nature dit aux enfans d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parens, d'être les soutiens de leur vieillesse; la religion dit de préférer les oracles de leur Dieu & de fouler père & mère aux pieds, quand il s'agit des intérêts divins. La nature dit au savant, occupe-toi d'objets utiles, consacre tes veilles à ta patrie; fais pour elle des découvertes avantageuses & propres à perfectionner son sort; la religion lui dit occupe-toi d'inutiles rêveries, de disputes interminables, de recherches propres à semer la discorde & le carnage, & soutiens opiniâtrement des opinions que tu n'entendras jamais.

(1) Il est aisé de sentir que le culte religieux fait un tort très-réel aux sociétés politiques par la perte du temps par l'oisiveté & l'inaction qu'il cause & dont il fait un devoir. En effet, la religion suspend les travaux les plus utiles pendant une partie considérable de l'année.

Nature dit au pervers de rougir de ses vices, de ses penchans honteux, de ses forfaits; elle lui montre que ses dérèglemens les plus cachés influeront nécessairement sur sa propre félicité: la religion dit au méchant le plus corrompu: « n'irrite point un Dieu que tu ne connois pas; mais si contre ses loix tu te livrois au crime, souviens-toi qu'il s'apaisera facilement; va dans son temple, humilie-toi aux pieds de ses ministres, expie tes forfaits par des sacrifices, des offrandes, des pratiques & des prières: ces importantes cérémonies calmeront ta conscience & te laveront aux yeux de l'éternel. »

Le citoyen, ou l'homme en société, n'est pas moins dépravé par la religion toujours en contradiction avec la saine politique. La nature dit à l'homme, tu es libre; nulle puissance sur la terre ne peut légitimement te priver de tes droits: la religion lui crie qu'il est un esclave condamné par son Dieu à gémir toute la vie sous la verge de fer de ses représentans. La nature dit à l'homme en société d'aimer la patrie qui le fit naître, de la servir fidèlement, de s'unir d'intérêts avec elle contre tous ceux qui tenteroient de lui nuire: la religion lui ordonne d'obéir sans murmurer aux tyrans qui oppriment cette patrie, de les servir contre elle, de mériter leurs faveurs, d'enchaîner les concitoyens sous leurs caprices déréglés. Cependant si le souverain n'est point assez dévoué à ses prêtres, la religion échange aussi tôt de langage; elle crie aux sujets d'être rebelles, elle leur fait un devoir de résister à leur maître, elle leur crie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La nature dit aux princes qu'ils sont des hommes; que ce n'est point leur fantaisie qui peut décider

du juste & de l'injuste, que la volonté publique fait la loi; la religion leur dit tantôt qu'ils sont des Dieux à qui rien dans ce monde n'a droit de résister; tantôt elle les transforme en des tyrans que le ciel irrité veut qu'on imple à sa colere.

LA religion corrompt les princes; ces princes corrompent la loi qui, comme eux, devient injuste; toutes les institutions se pervertissent; l'éducation ne forme que des hommes vils, aveuglés par des préjugés, épris de vains objets, de richesses, de plaisirs qu'ils ne peuvent obtenir que par des voies iniques: la nature est méconnue, la raison est dédaignée, la vertu n'est qu'une chimère bientôt sacrifiée aux moindres intérêts; & la religion, loin de remédier à ces maux qu'elle a fait naître, ne fait que les aggraver encore; ou bien elle ne cause que des regrets stériles, bientôt effacés par elle-même & forcés de céder au torrent de l'habitude, de l'exemple, des penchans, de la dissipation qui conspirent à entraîner dans le crime, tout homme qui ne veut pas renoncer au bien-être.

VOILA comment la religion & la politique ne font que réunir leurs efforts pour pervertir, avilir, empoisonner le cœur de l'homme; toutes les institutions humaines semblent ne se proposer que de le rendre vil ou méchant. Ne soyons donc point étonnés si la morale n'est par-tout qu'une spéculation stérile dont chacun est forcé de se déparer dans la pratique, s'il ne veut risquer de se rendre malheureux. Les hommes n'ont des mœurs que lorsque renonçant à leurs préjugés, ils consultent leur nature; mais les impulsions continuelles que leurs ames reçoivent à chaque instant de la part des mobiles les plus puissans, les obligent bientôt

Oublier les règles que la nature leur impose. Ils sont continuellement flottans entre le vice & la vertu, on les voit sans cesse en contradiction avec eux-mêmes ; s'ils sentent quelquefois le prix d'une conduite honnête, l'expérience leur fait voir bientôt que cette conduite ne les mène à rien, & peut même devenir un obstacle invincible au bonheur que leur cœur ne cesse de chercher. Dans des sociétés corrompues, il faut se corrompre pour devenir heureux.

LES citoyens, égarés à la fois par leurs guides spirituels & temporels, ne connurent ni la raison ni la vertu. Esclaves des Dieux, esclaves des hommes, ils eurent tous les vices attachés à la servitude ; retenus dans une enfance perpétuelle, ils n'eurent ni lumières ni principes ; ceux qui leur prêchèrent les avantages de la vertu, ne la connurent point eux-mêmes, & ne purent les détromper des jouets dans lesquels ils avoient appris à faire consister leur bonheur. En vain leur cria-t-on d'étouffer leurs passions que tout conspiroit à déchaîner : en vain fit-on gronder la foudre des Dieux pour intimider des hommes que le tumulte rendoit sourds ; ils s'aperçurent bientôt que les Dieux de l'olympé étoient bien moins à craindre que ceux de la terre ; que les faveurs de ceux-ci procuroient un bien-être plus sûr que les promesses des autres ; que les richesses de ce monde étoient préférables aux trésors que le ciel réservait à ses favoris ; qu'il étoit plus avantageux de se conformer aux vues des puissances visibles, qu'à celles des puissances qu'on ne voyoit jamais.

EN un mot, la société, corrompue par ses chefs, & guidée par leurs caprices, ne put donner le

jour qu'à des enfans corrompus. Elle ne fit éclore que des eitoyens avarés, ambitieux, jaloux, dissolus, qui ne virent jamais que le crime heureux, la bassesse récompensée, l'incapacité honorée, la fortune adorée, la rapine favorisée, la débauche estimée; qui trouvèrent par-tout les talens découragés, la vertu négligée, la vérité prosaite, la grandeur d'ame écrasée, la justice foulée aux pieds, la modération languissante dans la misère & forcée de gémir sous le poids de l'injustice altière.

Au milieu de ce désordre & de ce renversement d'idées, les préceptes de la morale ne purent être que des déclamations vaines, incapables de convaincre personne. Quelle digne la religion, avec ses mobiles imaginaires, put-elle opposer à la corruption générale? quand elle parla raison, elle ne fut point écoutée; ses Dieux ne furent point assez forts pour résister au torrent; ses menaces ne purent arrêter des cœurs que tout entraînait au mal; ses promesses éloignées ne purent contrebalancer des avantages présens; ses expiations toujours prêtes à laver les mortels de leurs iniquités, les enhardirent à y persévérer; ses pratiques frivoles calmèrent les consciences; enfin son zèle, ses disputes, ses vertiges ne firent que multiplier & envelopper les maux, dont la société se trouvoit affligée. Dans les nations les plus viciées, il y eut une foule de dévôts & très-peu d'hommes honnêtes. Les grands & les petits écoutèrent la religion, quand elle leur parut favorable à leurs passions; ils ne l'écoutèrent plus, quand elle voulut les contredire. Dès que cette religion fut conforme à la morale, elle parut incommode, elle ne fut suivie que lorsqu'elle la combatit ou la détruisit.

totale. Le despote la trouva merveilleuse, quand elle l'assura qu'il étoit un Dieu sur la terre, que ses sujets étoient nés pour l'adorer lui-même & pour servir à ses fantaisies. Il négligea cette religion, quand elle lui dit d'être juste; il vit bien que pour lors elle se contredisoit elle-même & qu'il est inutile de prêcher l'équité à un mortel divinisé. D'ailleurs, il fut assuré que son Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il consentiroit à recourir à ses prêtres, toujours prêts à le réconcilier. Les sujets les plus méchans comptèrent pareillement sur leurs divins secours; ainsi la religion, bien loin de les contenir, leur assura l'impunité; ses menaces ne purent détruire les effets que ses indignes flatteries avoient produits dans les princes; ces mêmes menaces ne purent anéantir les espérances que ses expiations fournirent à tous. Les souverains enorgueillis ou toujours sûrs d'expier leurs crimes, ne craignirent plus les Dieux; devenus eux-mêmes des Dieux, ils se crurent tout permis contre de chéris mortels qu'ils ne regardèrent plus que comme des jouets destinés à les amuser ici-bas.

Si la nature de l'homme étoit consultée sur la politique, que des idées surnaturelles ont si honteusement dépravée, elle rectifieroit complètement les notions fausses que s'en forment également les souverains & les sujets; elle contribueroit bien plus que toutes les religions du monde à rendre les sociétés heureuses, puissantes & florissantes sous une autorité raisonnable. Cette nature leur apprendroit que c'est pour jouir d'une plus grande somme de bonheur, que les mortels vivent en société; que c'est la conservation propre & la félicité que toute société doit avoir pour but constant & in-

variable; que sans équité, elle ne rassemble que des ennemis; que le plus cruel ennemi de l'homme est celui qui le trompe pour lui donner des fers; que les fléaux les plus à craindre pour lui, sont ces prêtres qui corrompent ses chefs & qui leur assurent au nom des Dieux l'impunité de leurs crimes. Elle leur prouveroit que l'association est un malheur sous des gouvernemens injustes, négligens, destructeurs.

CETTE nature interrogée par les princes, leur apprendroit qu'ils sont des hommes, & non des Dieux; que leur pouvoir n'est dû qu'au consentement d'autres hommes; qu'ils sont des citoyens chargés par d'autres citoyens de veiller à la sûreté de tous; que les loix ne doivent être que les expressions de la volonté publique, & qu'il ne leur est jamais permis de contredire la nature ou de traverser le but invariable de la société. Cette nature feroit sentir à ces monarques que, pour être vraiment grands & puissans, ils doivent commander à des ames nobles & vertueuses, & non à des ames également dégradées par le despotisme & la superstition. Cette nature apprendroit aux souverains que pour être chéris de leurs sujets, ils doivent leur procurer les secours & les faire jouir des biens qu'exigent les besoins de leur nature, les maintenir inviolablement dans la possession de leurs droits, dont ils ne sont que les défenseurs & les gardiens. Cette nature prouveroit à tout prince qui daigneroit la consulter, que ce n'est que par des bienfaits qu'on peut mériter l'amour & l'attachement des peuples; que l'oppression ne fait que des ennemis, que la violence ne procure qu'un pouvoir peu sûr, que la force ne peut conférer aucuns droits légitimes, & que des

êtres essentiellement amoureux du bonheur, doivent finir tôt ou tard par réclamer contre une autorité qui ne se fait sentir que par des violences. Voici donc comme cette nature, souveraine de tous les êtres, & pour qui tous sont égaux, pourroit parler à l'un de ces monarques superbes, que la flatterie auroit divinisé. « Enfant indocile & » volontaire, Pigmée, si fier de commander à des » Pigmées! on t'a donc assuré que tu étois un Dieu? » on t'a dit que tu étois quelque chose de sur- » naturel? mais saches qu'il n'est rien de supérieur » à moi. Considère ta petitesse, reconnois ton » impuissance contre le moindre de mes coups. » Je puis briser ton sceptre, je puis t'ôter la vie, » je puis réduire ton trône en poudre, je puis » dissoudre ton peuple, je puis même détruire la » terre que tu habites, & tu te crois un Dieu! » Rentre donc en toi-même, avoue que tu es un » homme fait pour subir mes loix comme le der- » nier de tes sujets. Apprends donc & n'oublie » jamais, que tu es l'homme de ton peuple, le » ministre de la nation, l'interprète & l'exécu- » teur de ses volontés, le concitoyen de ceux à » qui tu n'as droit de commander, que parce » qu'ils consentent à t'obéir en vue du bien-être » que tu t'es engagé de leur procurer. Règne donc » à cette condition : remplis tes engagements sacrés. » Sois bienfaisant & surtout équitable. Si tu veux » que ta puissance soit assurée, n'en abuse jamais; » qu'elle soit circonscrite par les bornes immo- » biles de la justice éternelle. Sois le père de tes » peuples, & ils te chériront comme tes enfans. » Mais si tu les négliges; si tu séparés tes intérêts » de ceux de ta grande famille; si tu refuses à tes » sujets le bonheur que tu leur dois, si tu t'armes » contre eux, tu seras, comme tous les tyrans,

» l'esclave des noirs fonceis, des alarmes, des soup-
 » çons cruels. Tu deviendras la victime de ta
 » propre folie. Tes peuples au désespoir, ne con-
 » noîtront plus tes *droits divins*. En vain alors re-
 » clamerais-tu les secours de la religion qui t'avait
 » déifié; elle ne peut rien sur des peuples que le
 » malheur a rendu sourds, le ciel l'abandonnera
 » à la fureur des ennemis que ta frénésie t'aura
 » faits. Les Dieux ne peuvent rien contre mes
 » décrets irrévocables qui veulent que l'homme
 » s'irrite contre la cause de ses maux. »

EN un mot, tout fera connoître aux princes
 raisonnables qu'ils n'ont pas besoin du ciel pour
 être fidèlement obéis sur la terre; que toutes les
 forces de l'olympé ne les soutiendront point quand
 ils seront des tyrans; que leurs véritables amis
 sont ceux qui détrompent les peuples de leurs pré-
 tiges; que leurs vrais ennemis sont ceux qui les
 enivrent de flatteries, qui les endurcissent dans le
 crime, qui leur applanissent les routes du ciel,
 qui les repaissent de chimères propres à les dé-
 tourner des soins & des sentimens qu'ils doivent
 aux nations (1).

CE n'est donc, je le répète, qu'en ramenant
 les hommes à la nature que l'on peut leur pro-
 curer des notions évidentes & des connoissances
 sûres, qui en leur montrant leurs vrais rapports,
 les mettront dans la voie du bonheur. L'esprit
 humain, aveuglé par sa théologie, n'a fait presque

(1) *Ad generum Cereris sine cade & vulnere pauci
 Descendunt riges, & sicca morte Tyranni.*

aucun pas en avant. Ses systèmes religieux l'ont rendu incertain sur les vérités les plus démontrées en tout genre. La superstition influa sur tout & servit à tout corrompre. La philosophie guidée par elle ne fut plus qu'une science imaginaire : elle quitta le monde réel pour se jeter dans le monde idéal de la métaphysique : elle négligea la nature pour s'occuper de Dieux, d'esprits, de puissances invisibles, qui ne servirent qu'à rendre toutes les questions plus obscures & plus compliquées. Dans toutes les difficultés l'on fit intervenir la divinité, & dès-lors les choses ne firent jamais que s'embrouiller de plus en plus, rien ne put s'éclaircir. Les notions théologiques ne semblent avoir été inventées que pour dérouter la raison de l'homme, pour confondre son jugement, pour rendre son esprit faux, pour renverser ses idées les plus claires dans toutes les sciences. Entre les mains des théologiens, la logique, ou l'art de raisonner, ne fut plus qu'un jargon inintelligible, destiné à soutenir le sophisme & le mensonge, & à prouver les contradictions les plus palpables. La morale devint, comme on a vu, incertaine & flottante, parce qu'on la fonda sur un être idéal, qui jamais ne fut d'accord avec lui-même ; sa bonté, sa justice, ses qualités morales, ses préceptes utiles furent à chaque instant démentis par une conduite inique & des ordres barbares. La politique, comme on a dit, fut pervertie par les idées fausses que l'on donna aux souverains de leurs droits. La jurisprudence & les loix furent soumises aux caprices de la religion, qui donna des entraves au travail, au commerce, à l'industrie, à l'activité des nations. Tout fut sacrifié aux intérêts des théologiens ; pour toute science ils n'enseignèrent qu'une métaphysique obscure & querelleuse, qui cent fois fit

ruisseler le sang des peuples, incapables de tendre.

ENNEMIE née de l'expérience, la théorie de cette science *supernaturelle*, fut un obstacle insurmontable à l'avancement des sciences naturelles. On se rencontrèrent presque toujours dans leur chemin. Il ne fut point permis à la physique, à l'astronomie naturelle, à l'anatomie, de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition. Les faits les plus évidens furent rejetés avec dédain & mépris avec horreur; des qu'on ne put les concilier avec les hypothèses de la religion (i). En un mot, la théologie s'opposa sans cesse au bonheur des nations, aux progrès de l'esprit humain, aux recherches utiles, à la liberté de penser. Elle retint l'homme dans l'ignorance; tous ses pas par elle, ne furent que des erreurs. Est-ce une question dans la physique que de dire quel effet qui nous surprend, qu'un phénomène commun, qu'un volcan, un déluge, une comète, &c. sont des signes de la colère divine, des œuvres contraires aux loix de la nature, persuadant, comme on fait, aux nations que

(i) Virgile, évêque de Salzbourg, fut condamné par l'église pour avoir osé soutenir l'existence des anneaux du soleil. Tout le monde connoît les persécutions que souffrit Copernic pour avoir prétendu que le soleil ne tournoit point autour de la terre. Descartes fut obligé de mourir hors de France. Les prêtres ont raison d'être les ennemis des sciences. Les progrès des lumières anéantiront tôt ou tard les préjugés de la superstition. Rien de ce qui est fondé sur la nature, sur la vérité ne peut jamais se perdre, les ouvrages de l'imagination & de l'imposture doivent être retranchés tôt ou tard.

les calamités, soit physiques, soit morales qu'elles éprouvent, sont des effets de la volonté de Dieu ou des châtimens que sa puissance leur inflige, n'est-ce pas les empêcher d'y chercher des remèdes (1)? N'eût-il pas été plus utile d'étudier la nature des choses & de chercher en elle-même ou dans l'industrie humaine, des secours contre les maux dont les mortels sont affligés, que d'attribuer ces maux à une puissance inconnue, contre la volonté de laquelle l'on ne peut pas supposer qu'il y ait aucuns secours? L'étude de la nature, la recherche de la vérité élèvent l'ame, étendent le génie, sont propres à rendre l'homme actif & courageux; les notions théologiques ne semblent faites que pour l'avilir, retrécir son esprit, le plonger dans le découragement (2). Au lieu d'attribuer à la vengeance divine les guerres, les famines, les stérilités, les contagions & tant de maux qui désolent les peuples, n'eût-il pas été plus utile & plus vrai de leur montrer que ces maux étoient dus à leurs propres folies, ou plutôt aux passions, à l'inertie, à la tyrannie de leurs princes, qui sacrifient les nations à leurs affreux délires? Ces peuples insensés, au lieu de s'amuser à expier leurs prétendus forfaits & de chercher à se rendre sa-

(1) En l'année 1725, la ville de Paris fut affligée d'une disette qui pensa exciter un soulèvement du peuple: on descendit la chaise de *Sainte Geneviève*, patronne ou déesse tutélaire des Parisiens, & on la porta en procession pour faire cesser cette calamité, causée par des monopoles, dans lesquels étoit intéressée la maîtresse du premier ministre d'alors.

(2) *Non enim aliundè veris animo robur, quàm à bonis artibus, quàm à contemplatione naturæ.* JENEC. *Quæst. Natur.* Lib. VI, cap. 32.

vorables des puissances imaginaires, n'eussent-ils pas dû chercher dans une administration plus raisonnable, les vrais moyens d'écarter les fléaux dont ils étoient les victimes? Des maux naturels demandent des remèdes naturels; l'expérience ne devoit-elle pas depuis long-temps avoir détrompé les mortels des remèdes surnaturels, des expiations, des prières, des sacrifices, des jeûnes, des processions, &c. que tous les peuples de la terre ont si vainement opposés aux disgrâces qu'ils éprouvoient?

CONCLUONS donc que la théologie & les notions, bien loin d'être utiles au genre humain, sont les vraies sources des maux qui affligent la terre, des erreurs qui l'aveuglent, des préjugés qui l'engourdissent, de l'ignorance qui la rend crédule, des vices qui la tourmentent, des gouvernemens qui l'oppriment. Concluons que les idées surnaturelles & divines qu'on nous inspire dès l'enfance, sont les vraies causes de notre déraison habituelle, de nos querelles religieuses, de nos dissensions sacrées, de nos persécutions inhumaines. Reconnaissons enfin que ce sont ces idées funestes qui ont obscurci la morale, corrompu la politique, retardé les progrès des sciences, anéanti le bonheur & la paix dans le cœur même de l'homme. Qu'il ne se dissimule donc plus que toutes les calamités pour lesquelles il tourne vers le ciel ses yeux noyés de larmes, sont dues aux vains fantômes que son imagination y a placés; qu'il cesse de les implorer; qu'il cherche dans la nature & dans sa propre énergie, des ressources que des Dieux sourds ne lui procureront jamais. Qu'il consulte les desirs de son cœur, il faut à ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres; qu'il examine l'essence

& le but de la société & il ne sera plus esclave ; qu'il consulte l'expérience, il trouvera la vérité & il reconnoitra que l'erreur ne peut jamais le rendre heureux (1).

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité : de l'inconséquence & de l'inutilité de leur conduite à son égard.

SI, comme on vient de le prouver, les idées fausses que l'on s'est faites en tout temps de la Divinité, loin d'être utiles sont nuisibles à la morale, à la politique, au bonheur des sociétés & des membres qui les composent, enfin, aux progrès des connoissances humaines ; la raison & notre intérêt devroient nous faire sentir qu'il faut bannir de notre esprit de vaines opinions qui ne seront jamais propres qu'à les confondre & à troubler

(1) L'auteur du livre de la Sagesse a dit avec raison, *insanctorum enim idolorum cultura omnis mali est causa & initium & finis*. V. chap. XXVI, v. 27. Il ne s'aperçoit pas que son Dieu étoit une idole plus nuisible que toutes les autres. Au reste, il paroît que les dangers de la superstition ont été sentis par tous ceux qui ont pris vraiment à cœur les intérêts du genre humain : voilà, sans doute, pourquoi la philosophie, qui est le fruit de la réflexion, fut presque toujours en guerre ouverte avec la religion, qui, comme on l'a fait voir, est le fruit de l'ignorance, de l'imposture, de l'enthousiasme, & de l'imagination.

nos cœurs. En vain se flatteroit-on de parvenir à rectifier les notions théologiques; fausses dans leurs principes, elles ne sont point susceptibles de réforme. Sous quelque face que l'on présente une erreur, dès que les hommes y attacheront une très-grande importance, elle finira tôt ou tard par avoir pour eux des suites aussi étendues que dangereuses. D'ailleurs l'inutilité des recherches que dans tous les âges l'on a faites sur la divinité, dont les notions n'ont jamais fait que s'obscurcir de plus en plus pour ceux-même qui l'ont le plus méditée; cette inutilité, dis-je, ne doit-elle pas nous convaincre que ces notions ne sont point à notre portée, & que cet être imaginaire ne sera point mieux connu de nous ou de nos descendans, qu'il ne l'a été de nos ancêtres les plus sauvages & les plus ignorans? L'objet sur lequel on a de tout temps le plus rêvé, le plus raisonné, le plus écrit, demeure toujours le moins connu; au contraire, le temps n'a fait que le rendre plus impossible à concevoir. Si Dieu est tel que la théologie moderne nous le dépeint, il faut être soi-même un Dieu pour s'en former une idée (1)! A peine connoissons-nous l'homme, à peine nous connoissons-nous nous-mêmes & nos facultés, & nous voulons raisonner d'un être inaccessible à tous nos sens! Parcourons donc en paix la ligne que la nature nous a tracée, sans nous en écarter pour courir après des chimères; occupons-nous de notre bonheur réel; profitons des biens qui nous sont ac-

(1) Un poète moderne a fait une pièce de vers, couronnée par l'Académie, sur les attributs de Dieu, dans laquelle on a sur-tout applaudi ce vers :

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

cordés; travaillons à les multiplier en diminuant le nombre de nos erreurs; soumettons-nous aux maux que nous ne pouvons éviter, & n'allons point les augmenter en remplissant notre esprit de préjugés capables de l'égarer. Quand nous voudrons y réfléchir, tout nous prouvera clairement que la science prétendue de Dieu n'est dans le vrai qu'une ignorance présomptueuse, masquée sous des mots pompeux & inintelligibles. Terminons enfin des recherches infructueuses; reconnoissons du moins notre ignorance invincible; elle nous sera plus avantageuse, qu'une science arrogante qui jusqu'ici n'a fait que porter la discorde sur la terre & l'affliction dans nos cœurs.

EN supposant une intelligence souveraine qui gouverne le monde; en supposant un Dieu qui exige de ses créatures qu'elles le connoissent, qu'elles soient convaincues de son existence, de sa sagesse, de son pouvoir, & qui veut qu'elles lui rendent des hommages, il faudra convenir que nul homme sur la terre ne remplit à cet égard les vues de la providence. En effet, rien de plus démontré que l'impossibilité dans laquelle se trouvent les théologiens eux-mêmes de se faire des idées quelconques de leur divinité (1). La foiblesse & l'obscurité des preuves qu'ils donnent de son existence, les contradictions où ils tombent, les sophismes & les pétitions de principes qu'ils emploient, nous prou-

(1) Procope, premier évêque des Goths, dit très-formellement: *J'estime que c'est une témérité bien folle que de vouloir pénétrer dans la connoissance de la nature de Dieu. Et plus loin il reconnoît qu'il n'a pas autre chose à en dire, sinon qu'il est parfaitement bon. Celui qui en fait davantage, soit ecclésiastique, soit laïque, n'a qu'à le dire.*

vent évidemment qu'ils sont au moins très-souvent dans les plus grandes incertitudes sur la nature de l'être dont il est de leur profession de s'occuper. Mais en accordant qu'ils le connoissent, que son existence, son essence & ses attributs leur sont pleinement démontrés, au point qu'il ne subsiste aucun doute dans leur esprit; le reste des humains jouit-il du même avantage? en bonne foi combien se trouve-t-il dans le monde de personnes qui aient le loisir, la capacité, la pénétration nécessaires pour entendre ce qu'on veut leur désigner sous le nom d'un être immatériel, d'un pur esprit qui meut la nature sans être lui-même matière, qui est le moteur de la nature sans être renfermé dans la nature & sans pouvoir la toucher? Est-il dans les sociétés les plus religieuses bien des personnes en état de suivre leurs guides spirituels dans les preuves subtiles qu'ils leur donnent de l'existence du Dieu qu'ils leur font adorer?

Peu d'hommes, sans doute, sont capables d'une méditation profonde & suivie; l'exercice de la pensée est pour la plupart d'entre eux un travail aussi pénible qu'inutile. Le peuple forcé de travailler pour subsister, est communément incapable de réfléchir. Les grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens occupés de leurs affaires, du soin de satisfaire leurs passions, de se procurer des plaisirs, pensent aussi rarement que le vulgaire. Il n'est peut-être pas deux hommes sur cent mille, qui se soient demandé sérieusement ce qu'ils entendent par le mot *Dieu*, tandis qu'il est très-rare de trouver des personnes pour qui l'existence d'un Dieu soit un problème: cependant, comme on l'a dit, la conviction suppose l'évidence, qui seule peut procurer de la certitude à l'esprit. On sont

donc les hommes convaincus de l'existence de leur Dieu ? qui sont ceux dans lesquels nous trouverons une certitude complète de cette prétendue vérité si importante à tous ? quels sont les personnages qui se sont rendu compte des idées qu'ils se sont formées sur la divinité, sur ses attributs, sur son essence ? Hélas ! je ne vois par-tout que quelques spéculateurs, qui, à force de s'en occuper, ont cru follement démêler quelque chose dans les idées confuses & décousues de leur imagination ; ils ont tâché d'en faire un ensemble que, tout chimérique qu'il est, ils se sont accoutumés à regarder comme existant réellement : à force de rêver ils se sont quelquefois persuadé, qu'ils avoient vu clairement, & ils sont parvenus à le faire croire à d'autres qui n'avoient pas autant rêvé qu'eux.

Ce n'est jamais que sur parole que des peuples entiers adorent le Dieu de leurs pères & de leurs prêtres : l'autorité, la confiance, la soumission & l'habitude leur tiennent lieu de conviction & de preuves ; ils se prosternent & prient, parce que leurs pères leur ont appris à se prosterner & à prier ; mais pourquoi ceux-ci se sont-ils mis à genoux ? C'est que dans les temps éloignés leurs législateurs & leurs guides leur en ont fait un devoir. « Adorez & croyez, ont-ils dit, des Dieux » que vous ne pouvez comprendre ; rapportez-vous » en à notre sagesse profonde, nous en savons plus » que vous sur la divinité. » Mais pourquoi m'en rapporterai-je à vous ? C'est que Dieu le veut ainsi ; c'est que Dieu vous punira si vous osez résister. Mais ce Dieu n'est-il donc pas la chose en question ? Cependant les hommes se sont toujours payés de ce cercle vicieux ; la paresse de leur esprit leur fit trouver plus court de s'en rapporter au juge-

ment des autres. Toutes les notions religieuses sont fondées uniquement sur l'autorité ; toutes les religions du monde défendent l'examen & ne veulent pas que l'on raisonne ; c'est l'autorité qui veut qu'on croie en Dieu ; ce Dieu n'est lui-même fondé que sur l'autorité de quelques hommes qui prétendent le connoître & venir de sa part pour l'annoncer à la terre. Un Dieu fait par les hommes , a sans doute besoin des hommes pour se faire connoître au monde (1).

NE seroit-ce donc que pour des prêtres, des inspirés, des métaphysiciens que seroit réservée la

(1) Les hommes sont toujours crédules comme des enfans sur les objets qui tiennent à la religion ; comme ils n'y comprennent rien , & que cependant on leur a dit qu'il falloit croire , ils s'imaginent qu'ils ne risquent rien à s'unir de sentiment avec leurs prêtres , qu'ils supposent avoir pu deviner ce qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Les personnes les plus sensées se disent à elles-mêmes , que fait-on ? quel intérêt tant de gens auroient-ils à tromper ? Je leur dirois , ils vous trompent , soit parce qu'ils sont trompés eux-mêmes , soit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de vous tromper.

De l'aveu même des théologiens , les hommes sont sans religion : ils n'ont que des *superstitions*. La superstition , selon eux , est un culte mal entendu & déraisonnable de la Divinité : ou bien un culte rendu à une fausse Divinité. Mais quel est le peuple ou le clergé qui conviendra que la Divinité est fausse & son culte déraisonnable ? comment décider qui a tort ou raison ? Il est évident qu'en cette manière tous les hommes ont également tort. En effet , Buddeus dans son *Traité de l'Athéisme* nous dit que , pour qu'une religion soit véritable , non - seulement l'objet de son culte doit être vrai , il faut encore en avoir une juste idée. Celui donc qui adore Dieu sans le connoître , l'adore d'une façon perverse & corrompue , & est coupable de superstition. Cela posé , ne peut-on pas demander à tous les théologiens du monde s'ils peuvent se vanter d'avoir une idée juste , ou une connoissance réelle de la Divinité ?

conviction de l'existence d'un Dieu, que l'on dit néanmoins si nécessaire à tout le genre humain ? mais trouvons-nous de l'harmonie entre les opinions théologiques des différens inspirés ou des penseurs répandus sur la terre ? ceux-même qui font profession d'adorer le même Dieu, sont-ils d'accord sur son compte ? sont-ils contens des preuves que leurs collègues apportent de son existence ? souscrivent-ils unanimement aux idées qu'ils présentent sur sa nature, sur sa conduite, sur la façon d'entendre ses prétendus oracles ? est-il une contrée sur la terre où la science de Dieu se soit réellement perfectionnée ? a-t-elle pris quelque part la consistance & l'uniformité que nous voyons prendre aux connoissances humaines, aux arts les plus futiles, aux métiers les plus méprisés ? les mots d'*esprit*, d'*immatérialité*, de *création*, de *prédestination*, de *grâce* ; cette foule de distinctions subtiles dont la théologie s'est par-tout remplie ; dans quelques pays, ces inventions si ingénieuses, imaginées par des penseurs qui se sont succédés depuis tant de siècles, n'ont fait, hélas ! qu'embrouiller les choses ; & jamais la science la plus nécessaire aux hommes n'a jusqu'ici pu acquérir la moindre fixité. Depuis des milliers d'années des rêveurs oisifs se sont perpétuellement relayés pour méditer la Divinité, pour deviner ses voies cachées, pour inventer des hypothèses propres à développer cette énigme importante ; leur peu de succès n'a point découragé la vanité théologique : toujours on a parlé de Dieu on s'est disputé, l'on s'est égorgé pour lui, & cet être sublime demeure toujours le plus ignoré & le plus discuté (1).

(1) Si l'on examinoit les choses de sang-froid, l'on reconnoitroit que la religion n'est faite aucunement pour le

LES hommes auroient été trop heureux si, se bornant aux objets visibles qui les intéressent, ils eussent employé à perfectionner leurs sciences réelles, leurs loix, leur morale, leur éducation, la moitié des efforts qu'ils ont mis dans leurs recherches sur la divinité! ils auroient été bien plus sages encore & plus fortunés, s'ils eussent pu consentir à laisser leurs guides désœuvrés se quereller entre eux & fonder des profondeurs capables de les étourdir, sans se mêler de leurs disputes insensées. Mais il est de l'essence de l'ignorance d'attacher de l'importance à ce qu'elle ne comprend pas. La vanité humaine fait que l'esprit se roidit contre les difficultés; plus un objet se dérobe à nos yeux, plus nous faisons d'efforts pour le saisir, parce que dès-lors il aiguillonne notre orgueil, il irrite notre curiosité, il nous paroît intéressant. D'un autre côté, plus nos recherches ont été longues & laborieuses, plus nous attachons d'importance à nos découvertes réelles ou prétendues; nous ne voulons point avoir perdu le temps, & nous sommes toujours prêts à défendre avec chaleur la bonté de notre jugement. Ne soyons donc point surpris de l'intérêt que les peuples ignorans ont toujours pris

plus grand nombre des hommes, qui sont dans l'impossibilité de rien comprendre aux subtilités aériennes sur lesquelles on l'appuie. Quel est l'homme qui conçoive quelque chose aux principes fondamentaux de sa religion, à la spiritualité de Dieu, à l'immatérialité de l'âme, aux mystères dont on lui parle tous les jours? est-il bien des gens qui puissent se vanter d'être au fait de l'état de la question dans les spéculations théologiques, souvent en possession de troubler le repos des peuples? Cependant les femmes même se croient obligées de prendre part à des querelles excitées par des contemplateurs oisifs, moins utiles à la société que les plus vils des artisans.

aux démêlés de leurs prêtres, ni de l'opiniâtreté que ceux-ci ont toujours montrée dans leurs disputes. En combattant pour son Dieu, chacun ne combattit en effet que pour les intérêts de sa propre vanité, qui de toutes les passions humaines est la plus prompte à s'alarmer & la plus propre à produire de très-grandes folies.

Si, écartant pour un moment les idées fâcheuses que la théologie nous donne d'un Dieu capricieux, dont les décrets partiels & despotiques décident du sort des humains, nous ne voulons fixer nos yeux que sur la bonté prétendue que tous les hommes, même en tremblant devant ce Dieu, s'accordent à lui donner: si nous lui supposons le projet qu'on lui prête de n'avoir travaillé que pour sa propre gloire, d'exiger les hommages des êtres intelligens, de ne chercher dans ses œuvres que le bien-être du genre humain; comment concilier ces vues & ces dispositions avec l'ignorance vraiment invincible dans laquelle ce Dieu, si glorieux & si bon, laisse la plupart des hommes sur son compte? Si Dieu veut être connu, chéri, remercié; que ne se montre-t-il sous des traits favorables à tous ces êtres intelligens dont il veut être aimé & adoré? pourquoi ne point se manifester à toute la terre d'une façon non équivoque, bien plus capable de nous convaincre, que ces révélations particulières qui semblent accuser la divinité d'une partialité fâcheuse pour quelques-unes de ses créatures? le tout-puissant n'auroit-il pas donc des moyens plus convaincans de se montrer aux hommes, que ces métamorphoses ridicules, ces incarnations prétendues qui nous sont attestées par des écrivains si peu d'accord entre eux dans les recits qu'ils en font? au lieu de tant de miracles inventés pour

prouver la mission divine de tant de législateurs révéres par les différens peuples du monde, le souverain des esprits ne pouvoit-il pas convaincre tout d'un coup l'esprit humain des choses qu'il vouloit lui faire connoître? au lieu de suspendre un soleil dans la voûte du firmament; au lieu de répandre sans ordre les étoiles & les constellations qui remplissent l'espace, n'eût-il pas été plus conforme aux vues d'un Dieu si jaloux de sa gloire & si bien intentionné pour l'homme, d'écrire d'une façon non sujette à dispute, son nom, ses attributs, ses volontés permanentes en caractères ineffaçables & lisibles également pour tous les habitans de la terre (1)? Personne alors n'auroit pu douter de l'existence d'un Dieu, de ses volontés claires, de ses intentions visibles. Sous les yeux de ce Dieu si sensible, personne n'auroit eu l'audace de violer ses ordonnances; nul mortel n'eût osé se mettre dans le cas d'attirer sa colère; enfin, nul homme n'eût eu le front d'en imposer en son nom ou d'interpréter ses volontés suivant ses propres fantaisies.

LA théologie est vraiment le *cornueau des Danaïdes*. A force de qualités contradictoires & d'assertions hasardées elle a, pour ainsi dire, tellement garroté son Dieu, qu'elle l'a mis dans l'impossibilité d'agir. En effet, quand même on sup-

(1) Je prévois que les théologiens opposeront à ce passage leur *Cali enarrant gloriam Dei*. Mais on leur répondra que les Cieux ne prouvent rien, sinon la puissance de la nature, la fixité de ses loix, la force de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, l'énergie de la matière: & que les Cieux n'annoncent nullement l'existence d'une cause immatérielle, d'un agent impossible, d'un Dieu qui se contredit & qui jamais ne peut faire ce qu'il veut.

poseroit l'existence du Dieu théologique & la réalité des attributs si discordans qu'on lui donne, l'on ne peut en rien conclure pour autoriser la conduite ou les cultes qu'on prescrit de lui rendre. S'il est infiniment bon, qu'elle raison aurions-nous de le craindre ? s'il est infiniment sage, de quoi nous inquiéter sur notre sort ? s'il fait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins & le fatiguer de nos prières ? s'il est par tout, pourquoi lui élever des temples ? s'il est le maître de tout, pourquoi lui faire des sacrifices & des offrandes ? s'il est juste, comment croire qu'il punisse des créatures qu'il a remplies de foiblesses ? si sa grace fait tout en elles, quelle raison auroit-il de les récompenser ? s'il est tout-puissant comment l'offenser, comment lui résister ? s'il est raisonnable, comment se mettroit-il en colère contre des aveugles à qui il a laissé la liberté de déraisonner ? s'il est immuable, de quel droit prétendrions-nous faire changer ses décrets ? s'il est inconcevable, pourquoi nous en occuper ? s'il a parlé, pourquoi l'univers n'est-il pas convaincu ? si la connoissance d'un Dieu est la plus nécessaire, pourquoi n'est-elle pas la plus évidente & la plus claire ?

MAIS d'un autre côté le Dieu théologique a deux faces ; cependant s'il est colère, jaloux, vindicatif & méchant (comme la théologie le suppose, sans vouloir en convenir), nous n'en serons pas plus autorisés à lui adresser nos vœux, ni à nous occuper tristement de son idée ; au contraire, pour notre bonheur présent & pour notre repos, nous devrions tâcher de le bannir de nos pensées ; nous devrions le mettre au rang de ces maux nécessaires que l'on ne fait qu'aggraver à force d'y songer. En effet, si Dieu est un tyran, comment seroit-il

possible de l'aimer ? l'affection & la tendresse ne sont-elles pas des sentimens incompatibles avec une crainte habituelle ? comment éprouver de l'amour pour un maître qui donneroit à ses esclaves la liberté de l'offenser, afin de les trouver en défaut & les punir avec la dernière barbarie ? A ce caractère odieux, si Dieu joint encore la toute-puissance ; s'il tient dans ses mains les jouets malheureux de sa cruauté fantasque, que peut-on en conclure ? Rien, sinon que quelque effort que nous puissions faire pour échapper à notre destinée, nous serons toujours hors d'état de nous y soustraire. Si un Dieu cruel ou méchant par sa nature est armé de la puissance infinie & veut pour son plaisir nous rendre misérables à jamais, rien ne pourra l'en détourner ; sa méchanceté aura toujours son cours ; sa malice l'empêcheroit, sans doute, d'avoir égard à nos cris ; rien ne pourroit fléchir son cœur impitoyable.

AINSI, sous quelque point de vue que nous envisagions le Dieu théologique, nous n'avons point de culte à lui rendre, point de prières à lui faire ; s'il est souverainement bon, intelligent, équitable & sage, qu'avons-nous à lui demander ? S'il est souverainement méchant, s'il est cruel gratuitement (comme tous les hommes le pensent, sans oser se l'avouer), nos maux sont sans remède ; un tel Dieu se moqueroit de nos prières, & tôt ou tard il faudroit subir la rigueur du sort qu'il nous destine.

CELA posé, celui qui peut se détromper des notions affligeantes de la divinité, a sur le superstitieux crédule & tremblant, l'avantage d'établir en ce monde dans son cœur une tranquillité momenta-

née, qui le rend au moins plus heureux en cette vie. Si l'étude de la nature a fait disparoître pour lui les chimères dont le superstitieux est infecté, il jouit d'une sécurité dont celui-ci se voit privé. En consultant cette nature, ses craintes se dissipent, ses opinions vraies ou fausses prennent de la fixité, la sérénité succède aux orages que des terreurs paniques & des notions flottantes excitent dans le cœur de tout homme qui s'occupe de la divinité. Si l'âme rassurée du philosophe ose considérer les choses de sang froid, il ne voit plus l'univers gouverné par un tyran implacable toujours prêt à frapper : s'il a de la raison, il voit, qu'en commettant le mal, il ne met point la nature en désordre ; il n'outrage point son moteur ; il se nuit à lui seul, ou il nuit à des êtres capables de sentir les effets de sa conduite ; il reconnoît alors la règle de ses devoirs ; il préfère la vertu au vice, & pour son propre repos, sa satisfaction, sa félicité permanente en ce monde ; il se sent intéressé à pratiquer la vertu, à la rendre habituelle à son cœur, à fuir le vice, à détester le crime pendant tout le temps de son séjour parmi les êtres intelligens & sensibles, dont il attend son bonheur. En s'attachant à ces règles, il vivra content de lui-même, & chéri de tous ceux qui seront à portée d'éprouver l'influence de ses actions ; il attendra sans inquiétude le terme de son existence, il n'aura point de motifs pour redouter l'existence qui suivra celle dont il jouit à présent ; il ne craindra point de s'être trompé dans ses raisonnemens guidés par l'évidence & la bonne foi ; il comprendra que si, contre son attente, il existoit un Dieu bon, il ne pourroit le punir de ses erreurs involontaires qui dépendroient de l'organisation qu'il en auroit reçue.

EN effet, s'il existoit un Dieu; si Dieu étoit un être rempli de raison, d'équité, de bonté, & non un génie féroce, insensé, mal-faisant, tel que la religion se plaît si souvent à le montrer, que pourroit appréhender un athée vertueux, qui, croyant au moment de sa mort, s'endormir pour toujours, se trouveroit en la présence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant sa vie?

« O DIEU, diroit-il, père qui t'es rendu in-
 » visible à ton enfant ! Moteur inconcevable &
 » caché que je n'ai pu découvrir ! pardonne si
 » mon entendement borné n'a pu te reconnoître,
 » dans une nature où tout m'a paru nécessaire.
 » Pardonne si mon cœur sensible n'a pu démêler
 » tes traits augustes, sous ceux de ce tyran farouche.
 » que le superstitieux adore en frémissant ; je n'ai
 » pu voir qu'un vrai fantôme dans cet assem-
 » blage de qualités inconciliables dont l'imagina-
 » tion t'avoit revêtu. Comment mes yeux grossiers
 » auroient-ils pu t'appercevoir dans une nature où
 » tous mes sens n'ont jamais pu connoître que
 » des êtres matériels & des formes périssables ?
 » pouvois-je, à l'aide de ces sens, découvrir ton
 » essence spirituelle qu'ils ne pouvoient soumettre
 » à l'expérience ? comment trouver des preuves
 » constantes de ta bonté dans tes ouvrages, que
 » je voyois aussi souvent nuisibles que favorables
 » aux êtres de mon espèce ? mon foible cerveau,
 » forcé de juger d'après lui-même, pouvoit-il
 » juger de ton plan, de ta sagesse, de ton in-
 » telligence, tandis que l'univers ne me présentoit
 » qu'un mélange constant d'ordre & de désordre,
 » de biens & de maux, de formations & de des-
 » tructions ? ai-je pu rendre hommage à ta justice,
 » tandis que je voyois si souvent le crime triom-
 phant

phant & la vertu dans les pleurs à pouvois-je
 » donc reconnoître la voix d'un être rempli de
 » sagesse dans ces oracles ambigus, contradictoires,
 » puériles que des imposteurs publioient en ton
 » nom dans les différentes contrées de la terre
 » que je viens de quitter ? Si j'ai refusé de croire
 » ton existence, c'est que je n'ai sçu ni ce que
 » tu pouvois être, ni où l'on pouvoit te placer,
 » ni les qualités que l'on pouvoit t'assigner. Mon
 » ignorance est pardonnable, parce qu'elle fut in-
 » vincible ; mon esprit n'a pu plier sous l'autorité
 » de quelques hommes qui se reconnoissoient aussi
 » peu éclairés que moi sur ton essence, & qui,
 » toujours en dispute entre eux, ne s'accordoient
 » que pour me crier impérieusement de leur sa-
 » crifier la raison que tu m'avois donnée.

» MAIS, ô Dieu ! si tu chéris tes créatures,
 » je les ai chéries comme toi ; j'ai tâché de les
 » rendre heureuses dans la sphère où j'ai vécu.
 » Si tu es l'auteur de la raison, je l'ai toujours
 » écoutée & suivie ; si la vertu te plaît, mon
 » cœur l'a toujours honorée ; je ne l'ai point qu-
 » tragée, & quand mes forces me l'ont permis,
 » je l'ai moi-même pratiquée ; je fus époux &
 » père tendre, ami sincère, citoyen fidèle & zélé.
 » J'ai tendu une main secourable au malheureux ;
 » j'ai consolé l'affligé ; si les foiblesses de ma nature
 » ont été nuisibles à moi-même ou incommodes
 » aux autres, je n'ai du moins jamais fait gémir
 » l'infortuné sous le poids de mes injustices, je
 » n'ai point dévoré la substance du pauvre ; je
 » n'ai point vu sans pitié les larmes de la veuve ;
 » je n'ai point écouté sans attendrissement les cris
 » de l'orphelin. Si tu rendis l'homme sociable,
 » si tu voulus que la société subsistât & fût heu-

» reuse, j'ai été l'ennemi de tous ceux qui l'op-
 » primoient ou la trompoient pour profiter de ses
 » malheurs ».

» « Si j'ai mal pensé de toi, c'est que mon en-
 » tendement n'a pu te concevoir; si j'ai mal parlé
 » de toi, c'est que mon cœur trop humain s'est
 » révolté contre le portrait hideux qu'on lui fai-
 » soit de toi. Mes égaremens ont été les effets
 » du tempérament que tu m'avois donné, des cir-
 » constances dans lesquelles, sans mon aveu, tu
 » m'as placé, des idées qui malgré moi sont entrées
 » dans mon esprit. Si tu es bon & juste, comme
 » on l'assure, tu ne peux me punir des écarts de
 » mon imagination, des fautes causées par mes
 » passions, suites nécessaires de l'organisation que
 » j'avois reçue de toi. Ainsi je ne puis te craindre,
 » je ne puis redouter le sort que tu me prépares;
 » ta bonté n'eût point permis que je pusse en-
 » courir des châtimens par des égaremens inévi-
 » tables: que ne me refusois-tu le jour plutôt que
 » de m'appeler au rang des êtres intelligents, pour y
 » jouir de la fatale liberté de me rendre malheu-
 » reux? Si tu me punissois avec rigueur & sans
 » fin, pour avoir écouté la raison que tu m'avois
 » donnée; si tu me châties de mes illusions; si
 » tu te mettois en colère parce que ma faiblesse
 » est tombée dans les embûches que tu m'avois
 » dressées de toutes parts, tu serois le plus cruel
 » & le plus injuste des tyrans, tu ne serois pas
 » un Dieu, mais un Démon mal-faisant dont je
 » serois forcé de subir la loi & d'assouvir la bar-
 » barie; mais dont je m'applaudirois d'avoir, du
 » moins pour quelque temps, secoué le joug in-
 » supportable ».

C'EST ainsi que pourroit parler un disciple de la nature, qui, transporté tout d'un coup dans les régions imaginaires, trouveroit un Dieu dont toutes les notions seroient directement contraires à celles que la sagesse, la bonté, la justice nous fournissent ici-bas. En effet, la théologie ne semble inventée que pour renverser dans notre esprit toutes les idées naturelles; cette science illusoire semble avoir pris à tâche de faire de son Dieu l'être le plus contradictoire à la raison humaine: c'est néanmoins d'après cette raison que nous sommes forcés de juger en ce monde; si dans l'autre rien n'est conforme à celui-ci; rien n'est plus inutile que d'y songer ou d'en raisonner: d'ailleurs, comment nous en rapporter à des hommes qui ne sont eux-mêmes à portée de juger que comme nous?

Quoi qu'il en soit, en supposant Dieu l'auteur de tout; rien n'est plus ridicule que l'idée de lui plaire ou de l'irriter par nos actions, nos pensées, nos paroles; rien de plus inconséquent que d'imaginer que l'homme, son ouvrage, puisse mériter ou démeriter à son égard; il est évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puissant, souverainement heureux par son essence; il est évident qu'il ne peut déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il est; ses passions, ses desirs, ses penchans sont les suites nécessaires de l'organisation qu'il a reçue; les motifs qui déterminent la volonté vers le bien ou vers le mal, sont dus évidemment aux qualités inhérentes aux êtres que Dieu place autour de lui. Si c'est un être intelligent qui nous a faits, qui nous a donné des organes, qui nous a placés dans les circonstances où nous sommes, qui a donné les propriétés aux causes qui, en agissant sur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous

l'offenser ? Si j'ai l'ame tendre , sensible , compatissante , c'est que j'ai reçu de Dieu des organes faciles à émouvoir , d'où résulte une imagination vive que l'éducation a cultivée : si je suis insensible & dur , c'est que la nature ne m'a donné que des organes rebelles , d'où résulte une imagination peu sensible & un cœur difficile à toucher. Si je professe une religion , c'est que je l'ai reçue de parens desquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître , qui la professoient avant moi , dont l'autorité , les exemples & les instructions ont obligé mon esprit à se conformer au leur. Si je suis incrédule , c'est que peu susceptible de crainte ou d'enthousiasme pour des choses inconnues , mes circonstances ont voulu que je me détrompasse des chimères de mon enfance.

C'EST donc faute de réfléchir à ses principes , que le théologien nous dit que l'homme peut plaire ou déplaire au Dieu puissant qui l'a formé. Ceux qui croient mériter ou démeriter de leur Dieu , s'imaginent que cet être leur saura gré de l'organisation qu'il leur a lui-même donnée , & les punira de celle qu'il leur a refusée. En conséquence de cette idée si extravagante , le dévot affectueux & tendre se flatte d'être récompensé de la chaleur de son imagination. Le dévot zélé ne doute pas que son Dieu ne le récompense quelque jour de l'âcreté de sa bile ou de la chaleur de son sang. Le pénitent , le frénétique , l'atrabilaire s'imaginent que leur Dieu leur tiendra compte des folies que leur organisation vicieuse ou leur fanatisme leur font commettre , & sur-tout sera bien content de la tristesse de leur humeur , de la gravité de leur maintien , de leur inimitié pour les plaisirs. Le dévot , le zélé , le querelleur opiniâtre ne peuvent se persuader que

leur Dieu, qu'ils font toujours sur leur propre modèle, puisse être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un sang moins bouillant dans sa composition. Chaque mortel croit sa propre organisation la meilleure, la plus conforme à celle de son Dieu.

QUELLES étranges idées doivent avoir de leur divinité ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître absolu de tout, peut s'offenser des mouvemens qui se passent dans leur corps ou dans leur esprit ! Quelles contradictions que de penser que son bonheur malterable puisse être trouble, ou son plan dérangé par les secousses passagères qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ses créatures ! La théologie nous donne des idées bien ignobles d'un Dieu, dont pourtant elle ne cesse d'exalter la puissance, la grandeur & la bonté !

SANS un dérangement très-marqué dans nos organes, nos sentimens ne varient guère sur les objets que nos sens, que l'expérience, que la raison nous ont bien démontrés. Dans quelque circonstance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun doute ni sur la blancheur de la neige, ni sur la lumière du jour, ni sur l'utilité de la vertu. Il n'en est pas de même des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, & qui ne nous sont point prouvés par le témoignage constant de nos sens ; nous en jugeons diversement suivant les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons. Ces dispositions varient en raison des impressions involontaires que nos organes reçoivent à chaque moment de la part d'une infinité de causes, soit extérieures à nous, soit renfermées dans notre propre machine. Ces organes sont, à notre insu, perpétuellement modifiés, relâchés ou tendus par plus

ou moins de pesanteur ou d'élasticité dans l'air, par le froid ou le chaud, la sécheresse ou l'humidité, la santé ou la maladie, la chaleur du sang, l'abondance de la bile, l'état du système nerveux, &c. Ces différentes causes influent nécessairement sur les idées, les pensées, les opinions momentanées de l'homme; il est par conséquent obligé de voir diversement les objets que son imagination lui présente, sans pouvoir être redressée par l'expérience & la mémoire. Voilà pourquoi l'homme est forcé de voir sans cesse son Dieu & ses chimères religieuses sous des aspects différens; dans un moment où ses fibres se trouveront disposées à frémir, il sera lâche & pusillanime, il ne pensera à ce Dieu qu'en tremblant; dans un instant où ces mêmes fibres seront plus affermies, il contempera ce même Dieu avec plus de sang-froid. Le théologien ou le prêtre nommera sa pusillanimité, *sentimens intérieurs, averissement d'en-haut, inspiration secrète*; mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'est autre chose qu'un mouvement machinal produit par une cause physique ou naturelle. En effet, c'est par un pur mécanisme physique, que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui se font, souvent d'un moment à l'autre, dans les systèmes, dans toutes les opinions, dans tous les jugemens des hommes: en conséquence on les voit tantôt raisonner juste & tantôt déraisonner.

VOILA comment, sans recourir à des grâces, à des inspirations, des visions, des mouvemens surnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains & flottans où nous voyons quelquefois tomber des personnes, très-éclairées d'ailleurs, quand il est question de la religion. Souvent en dépit de tout raisonnement, des dispositions

momentanées les ramènent aux préjugés de l'enfance, dont dans d'autres occasions elles nous paroissent complètement détrompées. Ces changemens sont sur-tout très-marqués dans les infirmités & les maladies & aux approches de la mort, le baromètre de l'entendement est alors souvent obligé de baisser; des chimères que l'on méprisoit, ou que l'on mettoit à leur juste valeur dans l'état de santé, se réalisent pour lors; on tremble, parce que la machine est affoiblie; on déraisonne, parce que le cerveau est incapable de remplir exactement ses fonctions. Il est évident que c'est-là la vraie cause de ces changemens dont nos prêtres ont la mauvaise foi de se prévaloir contre l'incrédulité, & dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions sublimes. Les conversions ou les changemens qui se font dans les idées des hommes, tiennent toujours à quelque dérangement physique dans leur machine, causé par le chagrin ou par quelque cause naturelle & connue.

SOU MIS à l'influence continuelle des causes physiques, nos systèmes suivent donc toujours les variations de notre corps; nous raisonnons bien, quand notre corps est sain & bien constitué; nous raisonnons mal, quand ce corps est dérangé; pour lors nos idées se décourent, nous ne sommes plus capables de les associer avec précision, de retrouver nos principes, d'en tirer des conséquences justes; le cerveau est ébranlé & nous ne voyons plus rien sous son vrai point de vue. Dans un temps de gelée, il est tel homme qui ne voit pas son Dieu sous les mêmes traits que dans un temps couvert & pluvieux; il ne le voit pas de même dans la tristesse que dans la gaieté, en compagnie comme seul. Le bon sens nous suggère que c'est quand le corps est sain & quand l'esprit n'est troublé

par aucuns nuages que nous pouvons raisonner avec précision : cet état peut nous fournir une mesure générale, propre à régler nos jugemens & à rectifier même nos idées, lorsque des causes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu sur son Dieu sont flottantes & sujettes à varier, combien doivent-elles subir de changemens dans les êtres si divers qui composent la race humaine ? Si peut-être, il n'existe pas deux hommes qui voient un objet physique exactement des mêmes yeux, à plus forte raison combien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'envisager les choses qui n'existent que dans leur imagination ? Quelle infinité de combinaisons d'idées des esprits essentiellement différens doivent-ils se faire pour composer un être idéal dont chaque instant de la vie doit changer le tableau ? Ce seroit donc une entreprise insensée que de vouloir prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser sur la religion & sur Dieu, qui sont entièrement du ressort de l'imagination, & sur lesquels, comme on l'a très-souvent répété, les mortels n'auront jamais de mesure commune. Combattre les opinions religieuses des hommes, c'est combattre leur imagination, leur organisation, leurs habitudes qui suffisent pour identifier avec leur cerveau les idées les plus absurdes & les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils seront enthousiastes en matière de religion, & moins la raison aura de force pour les détromper de leurs chimères ; ces chimères seront devenues une pâture nécessaire à leur imagination ardente. En un mot combattre les notions religieuses des hommes, c'est combattre la passion qu'ils ont pour le merveilleux. En dépit de la raison ; les personnes pourvues d'une imagination

vive sont perpétuellement ramenées aux chimères que l'habitude leur rend chères, même quand elles sont incommodes & fâcheuses; elles en sont quittes pour les habiller à leur manière. Ainsi une ame tendre a besoin d'un Dieu qu'elle aime; l'enthousiaste heureux a besoin d'un Dieu qu'il remercie; l'enthousiaste infortuné a besoin d'un Dieu qui prenne part à ses peines. Le dévot mélancolique a besoin d'un Dieu qui le chagrine & qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade. Que dis-je, le pénitent frénétique a besoin d'un Dieu cruel qui lui impose le devoir d'être inhumain envers lui-même; & le fanatique emporté se croiroit malheureux, s'il étoit privé d'un Dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de son humeur bouillante & de ses passions fougueuses.

CELUI qui se repaît d'illusions agréables, est sans doute un enthousiaste moins dangereux que celui dont l'ame est tourmentée par des spectres odieux. Si une ame honnête & tendre ne cause point de ravages dans la société, un esprit agité par des passions incommodes, ne peut manquer de se rendre tôt ou tard incommode à ses semblables. Le Dieu d'un Socrate & d'un Fénelon ne peut convenir à des ames aussi douces que les leurs; mais il ne peut être impunément le Dieu d'une nation entière, dans laquelle il sera toujours très-rare de trouver des hommes de leur trempe. La Divinité, comme on l'a souvent dit, sera toujours pour le plus grand nombre des mortels, une chimère effrayante, propre à leur troubler le cerveau, à mettre leurs passions en jeu, à les rendre nuisibles à leurs associés. Si des gens de bien ne voient leur Dieu que comme rempli de bonté; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets & méchans prête-

ront à leur Dieu leur propre caractère, & s'autoriseront de son exemple pour donner un libre cours à leurs propres passions. Chaque homme ne peut voir sa chimère qu'avec ses propres yeux; & le nombre de ceux qui se peindront la Divinité hideuse, affligeante & cruelle, sera toujours bien plus grand & plus à craindre que ceux qui lui prêtent des couleurs séduisantes; pour un heureux que cette chimère peut faire, elle fera des milliers de malheureux; elle sera tôt ou tard une source intarissable de divisions, d'extravagances & de fureurs; elle troublera l'esprit des ignorans sur lesquels les imposteurs & les fanatiques auront toujours du pouvoir; elle effrayera les lâches & les pusillanimes, que leur foiblesse dispose à la perfidie & à la cruauté; elle fera trembler les personnes les plus honnêtes, qui, même en pratiquant la vertu, craindront d'encontrir la disgrâce d'un Dieu bizarre & capricieux; elle n'arrêtera point les méchans, qui la mettront de côté pour se livrer au crime, ou qui même se serviront de cette chimère divine pour justifier leurs forfaits. En un mot, entre les mains des tyrans, ce Dieu, tyran lui-même, ne servira qu'à écraser la liberté des peuples & à violer impunément les droits de l'équité. Entre les mains des prêtres, ce Dieu sera un talisman propre à enivrer, aveugler, subjuguier également les souverains & les sujets; enfin entre les mains des peuples, cette idole sera toujours une arme à deux tranchans dont ils se feront à eux-mêmes les blessures les plus mortelles.

D'un autre côté le Dieu théologique n'étant, comme on a vu, qu'un amas de contradictions; étant représenté, malgré son immutabilité, tantôt comme la bonté même, tantôt comme le plus cruel

& le plus injuste des êtres ; étant d'ailleurs envisagé
 par des hommes dont la machine éprouve des va-
 riations continuelles, ce Dieu, dis-je, ne peut
 en tout temps paroître le même à ceux qui s'en
 occupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus
 favorables sont souvent, malgré eux, forcés de
 reconnoître que le portrait qu'ils s'en font n'est
 point toujours conforme à l'original. Le dévot le
 plus fervent, l'enthousiaste le plus prévenu ne peu-
 vent s'empêcher de voir les traits de leur Divinité
 changer ; & s'ils étoient capables de raisonner, ils
 sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tien-
 nent sans cesse à son égard. En effet, ne verroient-
 ils pas que cette conduite semble démentir à chaque
 instant les perfections merveilleuses qu'ils assignent
 à leur Dieu ? Prier la Divinité n'est-ce pas douter
 de sa sagesse, de sa bienveillance, de sa providence,
 de son omniscience, de son immutabilité ? n'est-ce
 pas l'accuser d'oublier ses créatures, & lui demander
 qu'il altère les décrets éternels de sa justice, qu'il
 change les loix invariables qu'il a lui-même fixées ?
 Prier Dieu n'est-ce pas lui dire : « O mon Dieu !
 je reconnois votre sagesse, votre science, votre
 bonté infinies ; cependant vous m'oubliez ; vous
 perdez de vue votre créature ; vous ignorez, ou
 vous feignez d'ignorer ce qui lui manque ; ne
 voyez-vous pas que je souffre de l'arrangement
 merveilleux que vos loix sages ont mis dans l'uni-
 vers ? La nature, contre vos ordres, rend ac-
 tuellement mon existence pénible ; changez donc,
 je vous prie, l'essence que votre volonté a donnée
 à tous les êtres. Faites en sorte que les élémens
 perdent pour moi en ce moment leurs propriétés
 distinctives ; faites que les corps graves ne tom-
 bent point, que le feu ne brûle point, que la
 machine frêle que j'ai reçue de vous ne souffre

» point des chocs qu'elle éprouve à chaque instant.
 » Rectifiez pour mon bien-être le plan que votre
 » prudence infinie a tracé depuis l'éternité. » Tels
 sont à-peu-près les vœux que forment tous les
 hommes ; telles sont les demandes ridicules qu'ils
 font à chaque instant à la Divinité, dont ils vantent
 la sagesse, l'intelligence, la providence & l'équité,
 tandis que presque jamais ils ne sont contents des
 effets de ces perfections divines.

ILS ne sont pas plus conséquens dans les actions
 de grâces qu'ils se croient obligés de lui rendre.
 N'est-il pas juste, nous disent-ils, de remercier la
 Divinité de ses bienfaits ? ne seroit-ce pas le
 comble de l'ingratitude de refuser ses hommages à
 l'auteur de notre existence & de tout ce qui con-
 tribue à la rendre agréable ? Mais, lui dirai-je,
 votre Dieu agit donc par intérêt ? semblable aux
 hommes, qui, lors même qu'ils sont les plus désin-
 téressés, exigent au moins qu'on leur donne des
 marques des impressions que leurs bienfaits font
 sur nous. Votre Dieu, si puissant & si grand, a-t-il
 besoin que vous lui prouviez les sentimens de votre
 reconnoissance ? D'ailleurs sur quoi fondez-vous
 cette gratitude ? répand-il ses bienfaits également
 sur tous les hommes ? le plus grand nombre d'entre
 eux est-il content de son sort ? Vous même êtes-
 vous toujours satisfait de votre existence ? On me
 dira, sans doute, que cette existence seule est le plus
 grand des bienfaits. Mais comment peut-on la regarder
 comme un avantage signalé ? cette existence n'est-elle
 pas dans l'ordre nécessaire des choses ? n'est-elle pas
 nécessairement entrée dans le plan inconnu de votre
 Dieu ? la pierre doit-elle quelque chose à l'archi-
 tecte pour l'avoir jugé nécessaire à son bâtiment ?
 connoissez-vous mieux que cette pierre les vues

cachées de votre Dieu ? si vous êtes un être sensible & pensant , ne trouvez-vous pas à chaque instant que ce plan merveilleux vous incommode ; vos prières même à l'architecte du monde ne prouvent-elles pas que vous êtes mécontent ? Vous êtes né sans le vouloir ; votre existence est précaire ; vous souffrez contre votre gré ; vos plaisirs & vos peines ne dépendent point de vous ; vous n'êtes maître de rien ; vous ne concevez rien au plan de l'architecte du monde que vous ne cessiez d'admirer , & dans lequel , sans votre aveu , vous vous trouvez placé ; vous êtes les jouets continuels de la nécessité que vous divinisez ; après vous avoir appelés à la vie , votre Dieu vous oblige d'en sortir ; où sont donc ces obligations si grandes que vous croyez avoir à la providence ? Ce même Dieu , qui vous donna le jour , qui vous fournit vos besoins , qui vous conserve , ne vous ravir-il pas en un moment ces prétendus avantages ? Si vous regardez l'existence comme le plus grand des biens , la perte de cette existence n'est-elle pas , selon vous , le plus grand des maux ? si la mort & la douleur sont des maux redoutables , cette mort & la douleur n'effacent-elles pas le bienfait de l'existence & des plaisirs qui peuvent quelquefois l'accompagner ? si votre naissance & votre fin , vos jouissances & vos peines sont également entrées dans les vues de sa providence , je ne vois rien qui vous autorise à le remercier. Quelles peuvent être les obligations que vous pouvez avoir à un maître qui malgré vous vous force de venir en ce monde pour jouer un jeu dangereux & inégal auquel vous pouvez gagner ou perdre un bonheur éternel.

On nous parle en effet d'une autre vie où l'on assure que l'homme sera complètement heureux.

Mais en supposant pour un moment l'existence de cette autre vie (qui est aussi peu fondée que celle de l'être de qui on l'attend) il faudroit au moins suspendre sa reconnoissance jusqu'à cette autre vie. Dans la vie que nous connoissons, les hommes sont bien plus souvent mécontents que fortunés; Dieu dans le monde où nous sommes n'a pu, ni voulu, ni permis que ses créatures chéries fussent parfaitement heureuses, comment s'assurer qu'il aura le pouvoir ou la volonté de les rendre par la suite plus heureuses qu'elles ne sont? On nous citera pour lors des révélations, des promesses formelles de la Divinité, qui s'engage à dédommager ses favoris des maux de la vie présente. Admettons pour un instant l'authenticité de ces promesses; mais ces révélations ne nous apprennent-elles pas elles-mêmes que la bonté divine réserve des supplices éternels au plus grand nombre des hommes? Si ses menaces sont vraies, les mortels doivent-ils donc de la reconnoissance à un Dieu qui sans les consulter, ne leur donne leur existence que pour courir, à l'aide de leur liberté prétendue, le risque de se rendre éternellement malheureux? n'eût il pas été plus utile pour eux de ne point exister, ou du moins de n'exister que comme pierres & les brutes, de qui l'on suppose que Dieu n'exige rien, que de jouir de ses facultés si vantées du privilège de mériter & de démériter, qui peuvent conduire les êtres intelligens au plus affreux des malheurs? en faisant attention au petit nombre des élus & au grand nombre des réprouvés, que c'est l'homme de sens qui, s'il eût été le maître, eût consenti à courir le risque de la damnation éternelle.

A I N S I, sous quelque point de vue que l'on envisage le fantôme théologique, les hommes,

seroient conséquens, même dans leurs erreurs, ne lui devroient ni prières, ni hommages, ni cultes, ni actions de grâces; mais en matière de religion les mortels ne raisonnent jamais; ils ne suivent que les impulsions de leurs craintes, de leurs imaginations, de leurs tempéramens, de leurs passions propres, ou de celles des guides qui ont acquis le droit de commander à leur entendement. La crainte a fait les Dieux; la terreur les accompagne sans cesse; il est impossible de raisonner quand on tremble. Ainsi, les hommes ne raisonneront jamais, quand il sera question des objets dont l'idée vague sera toujours associée à celle de la terreur. Si l'enthousiaste honnête & doux ne voit son Dieu que comme un père bienfaisant, le plus grand nombre des mortels ne le verra que comme un sultan redoutable, un tyran désagréable, un génie cruel & pervers. Ainsi, ce Dieu sera toujours pour la race humaine un levain dangereux, propre à l'aigir & à la mettre dans une fermentation fatale. Si l'on peut laisser au dévot paisible, humain & modéré, le Dieu bon qu'il s'est formé selon son propre cœur, l'intérêt du genre humain exige que l'on renverse une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne sont propres qu'à remplir l'univers de carnage & de folies.

Ne nous flattons point cependant que la raison puisse délivrer tout d'un coup la race humaine des erreurs dont tant de causes réunies s'efforcent de l'empoisonner. Le plus vain des projets seroit d'espérer de guérir en un instant des erreurs épi-
démiques, héréditaires, enracinées depuis tant de siècles & continuellement alimentées & corroborées par l'ignorance, les passions, les habitudes,

les intérêts, les craintes, les calamités toujours renaissantes des nations. Les anciennes révolutions de la terre ont fait éclore ses premiers Dieux, de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux si les anciens venoient à s'oublier. Des êtres ignorans, malheureux & tremblans se feront toujours des Dieux; ou leur crédulité leur fera recevoir ceux que l'imposture ou le fanatisme voudront leur annoncer.

NE nous proposons donc que de montrer la raison à ceux qui peuvent l'entendre; de présenter la vérité à ceux qui peuvent soutenir son éclat; de détromper ceux qui ne voudront point opposer des obstacles à l'évidence & qui ne s'obstineroient point à persister dans l'erreur. Inspirons du courage à ceux qui n'ont point la force de briser avec leurs illusions. Rassurons l'homme de bien, que ses craintes alarment bien plus que le pervers qui, en dépit de ses opinions, suit toujours ses passions; consolons le malheureux qui gémit sous le poids des préjugés qu'il n'a point examinés; dissipons les incertitudes de celui qui doute & qui, cherchant de bonne foi la vérité, ne trouve souvent dans la philosophie même que des opinions flottantes peu propres à fixer son esprit. Bannissons pour l'homme de génie la chimère qui lui fait perdre son temps; arrachons son noir fantôme à l'homme intimidé, qui dupe de ses vaines frayeurs, devient inutile à la société; ôtons à l'atrabilaire un Dieu qui l'afflige, qui l'aigrit, qui ne fait qu'allumer le feu; arrachons au fanatique le Dieu qui lui met le poignard à la main; arrachons aux imposteurs & aux tyrans un Dieu qui leur sert à épouvanter & asservir & dépouiller le genre humain. En ôtant aux honnêtes gens leurs redoutables idées, ne rassurons

fixons point les méchans, les ennemis de la société, privons-les de ces ressources sur lesquelles ils comptent pour expier leurs forfaits : à des terreurs incertaines & éloignées qui ne pouvoient arrêter leurs excès, substituons des terreurs réelles & présentes ; qu'ils rougissent en se voyant tels qu'ils sont, qu'ils frémissent en trouvant leurs complôts découverts ; qu'ils tremblent dans la crainte de voir un jour les mortels qu'ils outragent revenus des erreurs dont ils se servent pour les enchaîner.

Si nous ne pouvons guérir les nations de leurs préjugés invétérés, tâchons au moins de les empêcher de retomber dans les excès dans lesquels la religion les a si souvent entraînés ; que les hommes se fassent des chimères ; qu'ils en pensent comme ils voudront, pourvu que leurs rêveries ne leur fassent point oublier qu'ils sont hommes & qu'un être sociable n'est point fait pour ressembler aux animaux féroces. Balançons les intérêts sçifts du ciel par les intérêts sensibles de la terre. Que les souverains & les peuples reconnoissent enfin que les avantages résultans de la vérité, de la justice, des bonnes loix, d'une éducation sensée, d'une morale humaine & paisible sont bien plus solides que ceux qu'ils attendent si vainement de leurs divinités, qu'ils sentent que des biens si réels & si chers ne doivent point être sacrifiés à des espérances incertaines, si souvent démenties par l'expérience. Pour s'en convaincre, que tout homme raisonnable considère les forfaits sans nombre que le nom de Dieu a causés sur la terre ; qu'il étudie son affreuse histoire & celle de ses odieux ministres, qui par-tout ont soufflé l'esprit de vertige, de discorde & de fureur. Que les princes & les sujets

apprennent au moins à résister quelquefois aux passions de ces prétendus interprètes de la divinité, surtout lorsqu'ils leur ordonneront de sa part d'être inhumains, intolérans, barbares, d'étouffer les cris de la nature, la voix de l'équité, les remontrances de la raison & de fermer les yeux sur les intérêts de la société.

FOIBLES mortels! jusques à quand votre imagination, si active & si prompte à saisir le merveilleux, ira-t-elle chercher hors de l'univers des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes & aux êtres avec qui vous vivez ici-bas! que n. suivez-vous en paix la route simple & facile que vous trace votre nature? pourquoi semer d'épines le chemin de la vie? pourquoi multiplier les maux auxquels votre sort vous expose? quels avantages pouvez-vous attendre d'une divinité que les efforts réunis du genre humain entier n'ont encore pu vous faire connoître? Ignorez donc ce que l'esprit humain n'est pas fait pour comprendre; laissez-là vos chimères; occupez-vous de vérités; apprenez l'art de vivre heureux; perfectionnez vos mœurs; vos gouvernemens, vos loix; songez à l'éducation, à l'agriculture, aux sciences vraiment utiles, travaillez avec ardeur; forcez par votre industrie la nature à vous être propice, & les Dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abandonnez à des penseurs oisifs, à des enthousiastes inutiles, le travail infructueux de sonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouissez des biens attachés à votre existence présente; augmentez-en le nombre; ne vous élancez jamais au-delà de votre sphère. S'il vous faut des chimères, permettez à vos semblables d'avoir les leurs, & n'égorgez point vos frères, quand ils ne pourront pas délirer comme

vous. Si vous voulez des Dieux, que votre imagination les enfante; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous enivrent au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.

CHAPITRE XI.

Apologie des sentimens contenus dans cet ouvrage. De l'Impiété. Existe-t-il des athées?

TOUT ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage devoit suffire pour détromper les hommes capables de raisonner, des préjuges auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires sont forcées d'échouer contre l'enthousiasme, l'habitude & la crainte; rien de plus difficile que de détruire l'erreur, quand une longue prescription l'a mise en possession de l'esprit humain. Elle est inattaquable quand elle est appuyée du consentement général, propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité, & sans cesse alimentée par les espérances & les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs même comme le remède de leurs maux. Telles sont les forces réunies qui soutiennent l'empire des Dieux en ce monde, & qui paroissent devoir y rendre leur trône inébranlable.

NE soyons donc point surpris de voir le plus grand nombre des hommes chérir son aveuglement & craindre la vérité. Nous trouvons par-tout

les mortels obstinément attachés à des fantômes dont ils attendent leur bien-être, tandis que ces fantômes sont évidemment les sources de tous leurs maux. Épris du merveilleux, dédaignant ce qui est simple & facile à comprendre, peu instruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire usage de la raison, le vulgaire d'âges en âges se prosterne devant les puissances invisibles qu'on lui fait adorer. Il leur adresse ses vœux fervens, il les implore dans ses malheurs, il se dépouille pour elles du fruit de son travail, il est sans cesse occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience, ni la réflexion ne peuvent le désabuser; il ne s'aperçoit pas que ses Dieux ont toujours été sourds; il s'en prend à lui-même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il soupire à leurs pieds, il couvre leurs autels de présens, il ne voit pas que ces êtres si puissans sont soumis à la nature, & ne sont jamais propices que quand cette nature est favorable. C'est ainsi que les nations sont complices de ceux qui les trompent, & sont aussi opposées à la vérité que ceux qui les égarent.

En matière de religion il est très-peu de gens qui ne partagent plus ou moins les opinions du vulgaire. Tout homme qui s'écarte des idées reçues est généralement regardé comme un frénétique, un présomptueux qui se croit insolemment bien plus sage que les autres. Au nom magique de religion & de divinité, une terreur subite & panique s'empare des esprits; dès qu'on les voit attaquées, la société s'alarme, chacun s'imagine voir déjà son monarque céleste lever son bras vengeur contre le pays où la nature rebelle a produit un monstre

assez téméraire pour braver son courroux. Les personnes même les plus modérées taxent de folie & de sédition celui qui ose contester à ce souverain imaginaire des droits que le bon sens n'a jamais discutés. En conséquence quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroît un insensé, un citoyen dangereux; la sentence est prononcée d'une voix presque unanime; l'indignation publique, attisée par le fanatisme & l'imposture, fait qu'on ne veut point l'entendre; chacun se croiroit coupable s'il daignoit l'écouter; chacun craindroit de se rendre son complice, s'il ne faisoit éclater sa fureur contre lui, & son zèle en faveur du Dieu terrible dont on suppose la colère provoquée. Ainsi, l'homme qui consulte sa raison, le disciple de la nature est regardé comme une peste publique; l'ennemi d'un fantôme nuisible est regardé comme l'ennemi du genre humain; celui qui voudroit établir une paix solide entre les hommes est traité comme un perturbateur de la société; on proscrit tout d'une voix celui qui voudroit rassurer les mortels effrayés en brisant des idoles sous lesquelles le préjugé les oblige de trembler. Au seul nom d'un *athée*, le superstitieux frissonne, le déiste lui-même s'alarme, le prêtre entre en fureur, la tyrannie prépare ses buchers, le vulgaire applaudit aux châtimens que des loix insensées décernent contre le véritable ami du genre humain.

TELS sont les sentimens auxquels doit s'attendre tout homme qui osera présenter à ses semblables la vérité que tous semblent chercher, mais que tous craignent de trouver, ou méconnoissent quand on la leur veut montrer. Qu'est-ce en effet qu'un *athée*? C'est un homme qui détruit des chimères nuisibles au genre humain, pour ramener les hommes à la

nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur qui ayant médité la matière, son énergie, les propriétés & les façons d'agir, n'a pas besoin, pour expliquer les phénomènes de l'univers & les opérations de la nature, d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexplicable, méconnoissable, inutile au bonheur des humains.

AINSI, les seuls hommes qui peuvent avoir des idées simples & vraies de la nature sont regardés comme des spéculateurs absurdes ou de mauvaise foi. Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers sont accusés de nier l'existence de cette force : ceux qui fondent tout ce qui s'opère dans ce monde sur des loix constantes & sûres, sont accusés d'*attribuer tout au hasard*, ils sont taxés d'aveuglement & de délire par des enthousiastes dont l'imagination, toujours égarée dans le vide, attribue les effets de la nature à des causes fictives qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles & connues. Nul homme dans son bon sens ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de laquelle la matière agit & se met en mouvement ; mais nul homme, à moins de renoncer à la raison, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, distingué de la matière, n'ayant rien de commun avec elle : n'est-ce pas dire que cette force n'existe pas, que de prétendre qu'elle réside dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles d'où résulte

nécessairement un tout impossible? Les élémens indestructibles, les *atomes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours & les combinaisons ont produit tous les êtres, sont, sans doute, des causes plus réelles que le Dieu de la théologie. Ainsi, pour parler exactement, ce sont les partisans d'un être imaginaire, contradictoire, impossible à concevoir, que l'esprit humain ne peut saisir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier, dont on ne peut rien affirmer; ce sont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimère le créateur, le moteur, le conservateur de l'univers, qui sont des insensés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée positive à la cause dont ils parlent sans cesse, ne sont-ils pas de vrais *athees*? Des penseurs, qui font du pur néant la source de tous les êtres, ne sont-ils pas de vrais aveugles? N'est-ce pas le comble de la folie de personnifier des abstractions ou des idées négatives, & de se prosterner ensuite devant la fiction de son propre cerveau?

Ce sont néanmoins des hommes de cette trempe qui règlent les opinions du monde & qui défèrent à la ruse & à la vengeance publique des hommes plus sentés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la frénésie qui puissent faire rejeter dans la nature un mobile totalement incompréhensible. Est-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu? est-ce un crime de consulter l'expérience, d'en appeler au témoignage des sens dans l'examen de la chose la plus importante à connaître? est-ce un affreux attentat de s'adresser à la raison & de préférer les oracles aux décisions sublimes de quelques sophistes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils

nous annoncent ? Cependant , selon eux , il n'est point de forfait plus digne de châtimement , il n'est point d'entreprise plus dangereuse contre la société , que de dépouiller le fantôme qu'ils ne connoissent point des qualités inconcevables & de l'appareil imposant dont l'imagination , l'ignorance , la crainte & l'imposture l'ont à l'envi entouré ; il n'est rien de plus impie & de plus criminel que de rassurer les mortels contre un spectre dont l'idée seule fut la source de tous leurs maux ; il n'est rien de plus nécessaire que d'exterminer des audacieux , assez téméraires pour tenter de rompre le charme invincible qui tient le genre humain engourdi dans l'erreur ; vouloir briser les fers , ce fut briser pour lui ses plus sacrés liens.

En conséquence de ces clameurs , sans cesse renouvelées par l'imposture , & répétées par l'ignorance , les nations , que dans tous les siècles la raison voulut détromper , n'osèrent jamais écouter ses leçons bienfaisantes. Les amis des hommes ne furent point entendus , parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimères. Ainsi les peuples continuent à trembler ; peu de sages ont le courage de les rassurer ; presque personne n'ose braver l'opinion publique infectée par la superstition ; on redoute le pouvoir de l'imposture & les menaces de la tyrannie qui cherche toujours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatisme hautain étoufferent en tout temps la foible voix de la nature ; elle fut forcée de se taire , ses leçons furent bientôt oubliées ; & lorsqu'elle osa parler , ce ne fut le plus souvent que dans un langage énigmatique , inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire , qui saisit avec tant de peines les vérités les

plus claires & les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mystères de la nature présentés sous des emblèmes & sous des mots entrecoupés !

EN voyant le déchaînement qu'excitent parmi les théologiens les opinions des athées, & les supplices qui, à leur instigation, furent souvent décernés contre eux, ne seroit-on pas autorisé de conclure que ces docteurs, ou ne sont pas aussi sûrs qu'ils le disent de l'existence de leur Dieu, ou ne regardent pas les opinions de leurs adversaires comme aussi absurdes qu'ils le prétendent ? Ce n'est jamais que la défiance, la foiblesse & la crainte qui rendent cruel ; on n'a point de colère contre ceux qu'on méprise : on ne regarde point la folie comme un crime punissable ; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du soleil, on ne le puniroit pas si l'on n'étoit soi-même insensé. La fureur théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause ; l'inhumanité de ces hommes intéressés dont la profession est d'annoncer des chimères aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels (1). Ce sont pourtant ces tyrans des esprits qui, peu conséquens dans leurs principes, desont d'une main ce qu'ils élèvent de l'autre : ce sont eux qui, après avoir fait une divinité remplie de bonté, de sagesse & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout-à-fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste & despotique, qu'elle est altérée du sang des

(1) Lucien suppose *Jupiter* qui, disputant avec *Menippe*, veut le foudroyer ; sur quoi le philosophe lui dit : *Ah ! tu ne sâches ; tu prends ton foudre ? Tu as donc tort.*

malheureux. Cela posé, ce sont les théologiens qui sont les vrais impies.

CELUI qui ne connoît point la divinité ne peut lui faire injure, ni par conséquent être appelé un impie. *Être impie*, dit Épicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'est attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* Être impie, c'est insulter un Dieu qu'on croit, c'est l'outrager sciemment; être impie, c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche en même temps la persécution & le carnage. Être impie, c'est tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. Être impie, c'est dire qu'un Dieu souverainement heureux & tout-puissant peut-être offensé par ses foibles créatures. Être impie, c'est mentir de la part d'un Dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. Être impie enfin, c'est se servir de la divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de Dieu; c'est imputer à Dieu ces crimes qui anéantiroient ses perfections divines. Être impie & insensé à la fois, c'est faire une pure chimère du Dieu que l'on adore.

D'UN autre côté, être pieux, c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien-être: chacun peut y prétendre suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile; lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité, de combattre l'erreur, d'attaquer les préjuges qui s'opposent par-tout au bonheur des humains; il est vraiment utile, & c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture & à

la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tout temps, en tous lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sûreté, de la félicité publique. Être vraiment pieux, c'est observer religieusement les loix saintes de la nature, & suivre fidèlement les devoirs qu'elle nous prescrit; être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes; être pieux & sensé, c'est rejeter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

AINSI quoi qu'en disent le fanatisme & l'imposture, celui qui nie l'existence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'imagination alarmée; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en contradiction avec lui-même; celui qui bannit de son esprit & de son cœur un Dieu continuellement aux prises avec la nature, la raison, le bien-être des hommes, celui, dis-je, qui se détrompe d'une si dangereuse chimère, peut être réputé pieux, honnête & vertueux, quand sa conduite ne s'écartera point des règles invariables que la nature & la raison lui prescrivent. De ce qu'un homme refuse d'admettre un Dieu contradictoire, ainsi que les oracles obscurs qu'on débite en son nom, s'ensuit-il donc qu'un tel homme refuse de reconnoître les loix évidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs nécessaires l'obligent, sous peine d'être puni dans ce monde? Il est vrai que si la vertu consistoit par hazard dans un honteux renoncement à la raison, dans un fanatisme destructeur, dans des pratiques inutiles, l'athée ne peut point passer pour vertueux; mais si la vertu consistoit à faire à la société tout le bien dont on est capable, l'athée peut y pré-

tendre, son ame courageuse & tendre ne sera point criminelle en faisant éclater son indignation légitime contre des préjugés fatals au bonheur du genre humain.

ÉCOUTONS néanmoins les imputations que les théologiens font aux athées ; examinons de sang froid & sans humeur les injures qu'ils vomissent contre eux : il leur semble que l'athéisme soit le dernier degré du délire de l'esprit & de la perversité du cœur : intéressés à noircir leurs adversaires ils ne montrent l'incrédulité absolue que comme l'effet du crime ou de la folie. On ne voit pas, nous disent-ils, tomber dans les horreurs de l'athéisme des hommes qui ont lieu d'espérer que l'état à venir sera pour eux un état de bonheur. En un mot, selon nos théologiens, c'est l'intérêt des passions qui fait que l'on cherche à dourer de l'existence d'un être, à qui l'on est comptable de l'abus de cette vie ; c'est la crainte du châtimement qui fait seule les athées : on nous répète sans cesse les paroles d'un prophète hébreu, qui prétend qu'il n'y a que la folie qui puisse faire nier l'existence de la Divinité (1). A en croire quelques autres, « rien de » plus noir que le cœur d'un athée, rien de plus » faux que son esprit : l'athéisme, selon eux, ne » peut être que le fruit d'une conscience bourrelée, » qui cherche à se débarrasser de la cause qui la » trouble. On a raison, dit Derham, de regarder

(1) *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* En retranchant la négation, la proposition seroit plus vraie. Ceux qui voudront voir les injures que le fiel théologique fait répandre sur les athées, n'ont qu'à lire un ouvrage du docteur Bentley, traduit en latin, sous le titre de *Sputia Atheismi*, in-8^o.

» un athée comme un monstre parmi les êtres raisonnables ; comme une de ces productions extraordinaires qu'on rencontre à peine dans tout le genre humain , & qui , s'opposant à tous les autres hommes , se révolte , non-seulement contre la raison & la nature humaine , mais contre la divinité même ».

Nous répondrons à toutes ces injures en disant que c'est au lecteur à juger si le système de l'athéisme est aussi absurde que voudroient le faire croire ces profonds spéculateurs , perpétuellement en dispute sur les productions informes , contradictoires & bizarres de leur propre cerveau (1). Il est vrai que peut-être jusqu'ici le système du naturalisme n'avoit point encore été développé dans toute son étendue ; des personnes non prévenues seront au moins à portée de reconnoître si l'auteur a bien ou mal raisonné , s'il s'est dissimulé les plus importantes difficultés , s'il a été de mauvaise foi , si , comme les ennemis de la raison humaine , il a recours à des subterfuges , à des sophismes , à des distinctions subtiles , qui doivent toujours faire soupçonner ou que l'on ne connoit pas ou que l'on craint la vérité. C'est donc à la candeur , à la bonne foi , à la raison qu'il appartient de juger si les principes naturels qui viennent d'être rapprochés sont destitués de fondement ; c'est à ces juges intègres qu'un disciple de la nature soumet ses opinions ; il est en droit

(1) En voyant les théologiens accuser si souvent les athées d'être absurdes , on seroit tenté de croire qu'ils n'ont aucune idée de ce que les athées ont à leur opposer : il est vrai qu'ils y ont mis bon ordre ; les prêtres disent & publient ce qu'ils veulent , tandis que leurs adversaires ne peuvent jamais se montrer.

de recuser le jugement de l'enthousiasme, du fanatisme, de l'ignorance présomptueuse, & de la fourberie intéressée. Les personnes accoutumées à penser trouveront du moins des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses qui ne paroissent des vérités incontestables qu'à ceux qui ne les ont jamais examinées d'après les règles du bon sens.

Nous conviendrons avec Derham que les athées sont rares ; la superstition a tellement fait méconnoître la nature & ses droits ; l'enthousiasme a tellement ébloui l'esprit humain ; la terreur a tellement troublé le cœur des hommes ; l'imposture & la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée ; enfin l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet plusieurs théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence d'un Dieu (1). Leur doute étoit sans

(1) Les mêmes gens qui trouvent que l'athéisme est un système si étrange aujourd'hui, avouent qu'il a pu y avoir des athées autrefois. Quoi donc ! est-ce que la nature nous a moins donés de raison que les hommes d'autrefois ? ou seroit-ce que le Dieu d'aujourd'hui seroit moins absurde que les Dieux de l'antiquité ? Le genre humain auroit-il acquis des lumières sur le compte de ce moteur caché de la nature ? Le Dieu de la mythologie moderne, rejeté par *Vanini*, *Hobbes*, *Spinoza* & quelques autres, est-il donc plus croyable que les Dieux de la mythologie payenne rejetés par *Epicure*, *Straton*, *Théodore*, *Diagoras*, &c. ? Tertullien prétendoit que le christianisme avoit dissipé l'igno-

doute fondé sur les idées absurdes qu'ils prêtoient à leurs adversaires, qu'ils ont sans cesse accusés de tout attribuer au *hasard*, à des causes *aveugles*, à une matière *inerte & morte*, incapable d'agir par elle-même. Nous avons, je pense, suffisamment justifié les partisans de la nature de ces accusations ridicules; nous avons par-tout prouvé, & nous le répétons, que le *hasard* est un mot vide de sens, qui, ainsi que le mot *Dieu*, n'annonce que l'ignorance des vraies causes. Nous avons démontré que la matière n'étoit point morte, que la nature, essentiellement agissante & nécessairement existante, avoit assez d'énergie pour produire tous les êtres qu'elle renferme & tous les phénomènes que nous voyons. Nous avons fait sentir par-tout que cette cause étoit bien plus réelle & plus facile à concevoir, que la cause fictive, contradictoire, inconcevable, impossible, à qui la théologie fait honneur des grands effets qu'elle admire. Nous avons représenté que l'incompréhensibilité des effets naturels n'étoit point une raison pour leur assigner une cause plus incompréhensible encore que toutes celles que nous pouvons connoître. Enfin, si l'incompréhensibilité de Dieu n'autorise pas à nier son existence, il est au moins certain que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne, autorise à nier que l'être qui les réunit soit autre chose qu'une chimère dont l'existence est impossible.

CELA posé, nous pourrions fixer le sens que l'on doit attacher au nom d'*athée*, que cependant

ance dans laquelle les payens étoient sur l'essence divine, & qu'il n'y avoit pas d'artisan parmi les chrétiens qui ne vît Dieu & qui ne le connût. Cependant Tertullicien lui-même admettoit un Dieu corporel, & partant étoit un athée, d'après les notions de la théologie moderne. Voyez la note Chap. VI de cette partie, page 170.

en d'autres occasions les théologiens prodiguent indistinctement à tous ceux qui s'écartent en quelque chose de leurs opinions révérees. Si par *athées* l'on désigne un homme qui nieroit l'existence d'une force inhérente à la matière, & sans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, & si c'est à cette force motrice que l'on donne le nom de *Dieu*, il n'existe point d'athées, & le mot sous lequel on les désigne n'annoncerait que des fous. Mais si par *athées* l'on entend des hommes dépourvus d'enthousiasme, guidés par l'expérience & le témoignage de leurs sens, qui ne voient dans la nature que ce qui s'y trouve réellement ou ce qu'ils sent à portée d'y connoître; qui n'appergoivent & ne peuvent appercevoir que de la matière essentiellement active & mobile, diversement combinée, jouissant par elle-même de diverses propriétés, & capable de produire tous les êtres que nous voyons; si par *athées* l'on entend des physiciens convaincus que, sans recourir à une cause chimérique, l'on peut tout expliquer par les seules loix du mouvement, par les rapports subsistans entre les êtres, par leurs affinités, leurs analogies, leurs attractions & leurs repulsions, leurs proportions, leurs compositions & leurs décompositions (1);

(1) Le docteur Cudworth, dans son *Systema intellectuale*, Cap. II, compte, chez les anciens, quatre espèces d'athées; 1. les disciples d'*Anaximandre*, appelés *Hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à la matière privée de sentiment; 2. les *Atomistes* ou disciples de *Démocrite*, qui attribuoient tout au concours des atomes; 3. les Athées Stoïciens, qui admettoient une nature aveugle, mais agissante selon des règles sûres; 4. les *Hylorolistes* ou disciples de *Straton*, qui attribuoient à la matière de la vie. Il est bon d'observer que les plus habiles physiciens de l'antiquité ont

si par *athée* l'on entend des gens qui ne savent point ce que c'est qu'un *esprit* & qui ne voient point le besoin de *spiritualiser* ou de rendre incompréhensibles des causes corporelles, sensibles & naturelles qu'ils voient uniquement agir; qui ne trouvent pas que ce soit un moyen de mieux connoître la force motrice de l'univers que de l'en séparer pour la donner à un être, placé hors du grand tout, à un être d'une essence totalement inconcevable, & dont on ne peut indiquer le séjour; si par *athée* l'on entend des hommes qui conviennent de bonne foi que leur esprit ne peut ni concevoir, ni concilier les attributs négatifs & les abstractions théologiques avec les qualités humaines & morales que l'on attribue à la Divinité; ou des hommes qui prétendent que de cet alliage incompatible, il ne peut résulter qu'un être de raison, vu qu'un pur esprit est dépourvu des organes nécessaires pour exercer des qualités & des facultés humaines; si par *athée* l'on désigne des hommes qui rejettent un fantôme dont les qualités odieuses & disparates ne sont propres qu'à troubler & à plonger le genre humain dans une démence très-nuisible; si, dis-je, des penseurs de cette espèce sont ceux que l'on nomme des *athées*, l'on ne peut douter de leur existence; & il y en auroit un très-grand nombre, si les lumières de la saine physique & de la droite raison étoient plus répandues; pour

té des athées, avoués ou cachés; mais leur doctrine fut toujours opprimée par la superstition du vulgaire, & presque totalement éclipée par la philosophie fanatique & merveilleuse de Pythagore & surtout de Platon. Tant il est vrai que le vague, l'obscur, l'enthousiasme l'emportent communément sur le simple, le naturel, l'intelligible Voyez le Clerc, *Biblioth. choisie*, Tome II.

lors ils ne seroient regardés ni comme des insensés ni comme des furieux, mais comme des hommes sans préjugés, dont les opinions, ou si l'on veut l'ignorance, seroient bien plus utiles au genre humain que les sciences & les vaines hypothèses qui depuis long-temps sont les vraies causes de ses maux.

D'UN autre côté, si par *athée* l'on vouloit désigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimère qu'ils adorent ou qu'ils annoncent aux autres; qui ne peuvent se rendre compte ni de la nature ni de l'essence de leur fantôme divinisé; qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur Dieu; qui à force de négations en font un pur *néant*; qui se prosternent, ou font prosterner les autres, devant les fictions absurdes de leur propre délire; si, dis-je, par *athées* l'on désigne des hommes de cette espèce, on sera obligé de convenir que le monde est rempli d'athées; & l'on pourra même placer dans ce nombre les théologiens les plus exercés, qui raisonnent sans cesse de ce qu'ils n'entendent pas; qui se disputent sur un être dont ils ne peuvent démontrer l'existence; qui par leurs contradictions sapent très-efficacement cette existence; qui anéantissent leur Dieu parfait à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent; qui révoltent contre ce Dieu par les traits atroces sous lesquels ils le dépeignent. Enfin l'on pourra regarder comme de vrais athées ces peuples crédules, qui sur parole & par tradition se mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autres idées que celles que leur en donnent leurs guides spirituels, qui reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'y

compréhendent rien. Un athée est un homme qui ne croit pas l'existence d'un Dieu ; or, personne ne peut être sûr de l'existence d'un être qu'il ne conçoit pas, & que l'on dit réunir des qualités incompatibles.

CE qui vient d'être dit, prouve que les théologiens eux-mêmes n'ont pas toujours connu le sens qu'ils pouvoient attacher au mot d'athées ; ils les ont vaguement injuriés & combattus comme des gens dont les sentimens & les principes étoient opposés aux leurs. Nous voyons en effet que ces sublimes docteurs, toujours entêtés de leurs opinions particulières, ont souvent prodigué les accusations d'athéisme à tous ceux à qui ils vouloient nuire, qu'ils vouloient dénigrer, dont ils cherchoient à rendre les systèmes odieux : ils étoient sûrs d'allumer le vulgaire imbecile par une imputation vague, ou par un mot auquel l'ignorance attache une idée de terreur, parce qu'il n'en connoît pas le vrai sens. En conséquence de cette politique, on a vu souvent les partisans des mêmes sectes religieuses, les adorateurs du même Dieu, se traiter réciproquement d'athées dans la chaleur de leurs querelles théologiques : dans ce sens, être athée, c'est n'avoir pas en tout point les mêmes opinions que ceux avec qui l'on dispute sur la religion. De tout temps le vulgaire a regardé comme des athées ceux qui ne pensoient pas, sur la Divinité, comme les guides qu'il s'étoit habitué de suivre. Socrate, l'adorateur d'un seul Dieu, ne fut qu'un athée aux yeux du peuple Athénien.

BIEN plus, comme nous l'avons déjà fait observer, l'on a souvent accusé d'athéisme les personnes même qui s'étoient donné le plus de peine

pour établir l'existence d'un Dieu, mais qui n'avoient point allégué des preuves satisfaisantes : comme en pareille matière les preuves sont caduques, il fut aisé à leurs ennemis de les faire passer pour des athées, qui avoient malignement trahi la cause de la Divinité en la défendant trop foiblement. Je ne m'arrête point à faire sentir ici le peu de fondement d'une vérité que l'on dit si évidente, tandis qu'on tente si souvent de la prouver, & que jamais on ne la prouve au gré même de ceux qui se vantent d'en être intimement convaincus ; au moins est-il certain qu'en examinant les principes de ceux qui ont essayé de prouver l'existence de Dieu, on les a communément trouvés foibles ou faux, parce qu'ils ne pouvoient être ni solides ni vrais ; les théologiens eux-mêmes ont été forcés d'entrevoir que leurs adversaires pourroient en tirer des inductions contraires aux notions qu'ils ont intérêt de maintenir ; en conséquence ils se sont souvent très-hautement élevés contre ceux-mêmes qui croyoient avoir trouvé les preuves les plus fortes de l'existence de leur Dieu ; ils ne s'appercevoient pas, sans doute, qu'il est impossible de ne pas prêter le flanc en établissant des principes ou des systèmes visiblement fondés sur un être imaginaire, contradictoire, que chaque homme voit diversement (1).

(1) Que peut-on penser des sentimens d'un homme qui s'exprime comme Pascal, article 8 de ses pensées, où il montre au moins une incertitude très-complète sur l'existence de Dieu ? J'ai cherché, dit-il, si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois par-tout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je m'

LA NATURE, CHAP. XII. 343

EN un mot, l'on a taxé d'athéisme & d'irréligion presque tous ceux qui ont pris le plus chaudement en main la cause du Dieu théologique; ses partisans les plus zélés ont été regardés comme des transfuges & des traîtres; les théologiens les plus religieux n'ont pu se garantir de ce reproche; ils se le sont mutuellement prodigué, & tous l'ont, sans doute, mérité, si par athées l'on désigne des hommes qui n'ont de leur Dieu aucune idée qui ne se détruise dès qu'on veut en raisonner.

CHAPITRE XII.

L'Athéisme est-il compatible avec la morale?

APRÈS avoir prouvé l'existence des athées; revenons aux injures que les Déistes leur prodiguent. « Un athée, selon Abbadie, ne peut avoir » de vertu; elle n'est pour lui qu'une chimère, » la probité qu'un vain scrupule, la bonne foi » qu'une simplicité..... il ne connoît de loi que son » intérêt; si ce sentiment avoit lieu, la conscience » n'est qu'un préjugé, la loi naturelle une illusion,

déterminerois à ne rien croire. Si je voyois par-tout les marques d'un créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois que, si un DIEU soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait: qu'elle dit tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Voilà l'état d'un bon esprit luttant contre les préjugés qui l'enchaînent.

» le droit qu'une erreur ; la bienveillance n'a plus
 » de fondement ; les liens de la société se détachent ;
 » chent ; la fidélité est ôtée ; l'ami est tout prêt à
 » trahir son ami ; le citoyen à livrer sa patrie ;
 » le fils à assassiner son père pour jouir de sa succession,
 » dès qu'il en trouvera l'occasion , & que
 » l'autorité ou le silence le mettront à couvert du
 » bras séculier, qui seul est à craindre. Les droits
 » les plus inviolables & les loix les plus sacrées
 » ne doivent plus être regardées que comme des
 » songes & des visions (1) ».

TELLE seroit , peut-être , la conduite , non d'un être pensant , sentant ; réfléchissant , susceptible de raison , mais d'une bête féroce , d'un insensé , qui n'auroit aucune idée des rapports naturels qui subsistent entre des êtres nécessaires à leur bonheur réciproque. Peut-on supposer qu'un homme capable d'expérience , pourvu des plus foibles lueurs du bon sens , pût se permettre la conduite que l'on prête ici à l'athée , c'est-à-dire , à un homme assez susceptible de réflexion pour se détromper par le raisonnement de préjugés que tout s'efforce de lui montrer comme importants & sacrés ! Peut-on , dis-je , supposer dans aucune société policée un citoyen assez aveugle pour ne pas reconnoître ses devoirs les plus naturels , ses intérêts les plus chers , les dangers qu'il courroit en troublant ses semblables , ou en ne suivant d'autre règle que ses appétits momentanés ? Un être qui raisonne le moins du monde n'est-il pas forcé de sentir que la société lui est avantageuse , qu'il a besoin de secours , que l'estime de ses pareils est nécessaire à son bonheur ,

(1) Voyez Abbadie , de la Vérité de la religion chrétienne , tome I chap 17.

qu'il a tout à craindre de la colère de ses associés ; que les loix menacent quiconque ose les enfreindre ? Tout homme qui a reçu une éducation honnête, qui a dans son enfance éprouvé les tendres soins d'un père, qui par la suite a goûté les douceurs de l'amitié, qui a reçu des bienfaits, qui connoît le prix de la bienveillance & de l'équité, qui sent les douceurs que nous procure l'affection de nos semblables, & les inconvéniens qui résultent de leur aversion & de leurs mépris, n'est-il pas forcé de trembler de perdre des avantages si marqués & d'encourir par sa conduite des dangers si visibles ? La honte, la crainte, le mépris de lui-même ne troublent-ils point son repos toutes les fois que rentrant en soi, il se verra des mêmes yeux que les autres ? N'y a-t-il donc des remords que pour ceux qui croient un Dieu ? L'idée d'être vu par un être, dont on n'a tout au plus que des notions très-vagues, est-elle plus forte que l'idée d'être vu par des hommes, d'être vu par soi-même, d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle nécessité de se haïr & de rougir en pensant à sa conduite & aux sentimens qu'elle doit infailliblement attirer ?

CELA posé, nous répondrons pied-à-pied à cet Abbadié : qu'un athée est un homme qui connoît la nature & ses loix, qui connoît sa propre nature, qui fait ce qu'elle lui impose : un athée a de l'expérience, & cette expérience lui prouve à chaque instant que le vice peut lui nuire, que ses fautes les plus cachées, que ses dispositions les plus secrètes peuvent se décèler & se montrer au grand jour ; cette expérience lui prouve que la société est utile à son bonheur, que son intérêt exige donc qu'il s'attache à la patrie qui le protège & qui le met à portée de jouir en sûreté des biens

de la nature; tout lui montre que pour être heureux il doit se faire aimer; que son père est pour lui le plus sûr des amis; que l'ingratitude éloigneroit son bienfaiteur de lui; que la justice est nécessaire au maintien de toute association, & que nul homme, quelle que soit sa puissance, ne peut être content de lui-même, quand il fait être l'objet de la haine publique.

CELUI qui a mûrement réfléchi sur lui-même, sur sa propre nature & sur celle de ses associés, sur ses propres besoins, sur les moyens de se les procurer, ne peut s'empêcher de connoître des devoirs, de découvrir & ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres : il a donc une morale; il a des motifs réels pour s'y conformer; il est forcé de sentir que ces devoirs sont nécessaires, & si sa raison n'est pas troublée par des passions aveugles ou par des habitudes vicieuses, il sentira que la vertu est pour tout homme la route la plus sûre à la félicité. L'athée ou le fataliste fondent tous leurs systèmes sur la nécessité; ainsi, leurs spéculations morales, fondées sur la nécessité des choses, sont au moins bien plus fixes & plus invariables que celles qui ne portent que sur un Dieu changeant d'aspect suivant les dispositions & les passions de tous ceux qui l'envisagent. La nature des choses & ses loix immuables ne sont point sujettes à varier; l'athée est toujours forcé de nommer vice & folie ce qui lui nuit à lui-même; de nommer crime ce qui nuit aux autres, de nommer vertu ce qui leur est avantageux ou ce qui contribue à leur bonheur durable.

ON voit donc que les principes de l'athée sont bien plus inébranlables que ceux de l'enthousiaste

qui fonde la morale sur un être imaginaire dont l'idée varie si souvent, même au-dedans de son propre cerveau. Si l'athée nie l'existence d'un Dieu, il ne peut nier son existence propre, ni celle des êtres semblables à lui dont il se voit entouré; il ne peut douter des rapports qui subsistent entre eux & lui; il ne peut point douter de la nécessité des devoirs qui découlent de ces rapports; il ne peut donc point douter des principes de la morale qui n'est que la science des rapports subsistans entre les êtres vivans en société.

Si, content d'une spéculation stérile de ses devoirs, l'athée ne l'applique point à sa conduite; si, entraîné par ses passions ou par des habitudes criminelles, livré à des vices honteux, jouet d'un tempérament vicieux, il paroît oublier ses principes moraux; il ne s'ensuivra pas qu'il n'a point de principes ou que ses principes sont faux; on pourra seulement en conclure que dans l'ivresse de ses passions, dans le trouble de sa raison, il ne met point en pratique des spéculations très-vraies; qu'il oublie des principes certains pour suivre des penchans qui l'égareront.

EN effet, rien de plus commun parmi les hommes qu'une discordance très-marquée entre l'esprit & le cœur, c'est-à-dire entre le tempérament, les passions, les habitudes, les fantaisies, l'imagination, & l'esprit ou le jugement aidé de la réflexion. Rien de plus rare que de trouver ces choses d'accord; c'est alors que l'on voit la spéculation influencer sur la pratique. Les vertus les plus sûres sont celles qui sont fondées sur le tempérament des hommes. Ne voyons-nous pas en effet tous les jours les mortels en contradiction avec eux-

mêmes? leur jugement ne condamne-t-il pas sans cesse les écarts auxquels leurs passions les livrent? en un mot, tout ne nous prouve-t-il pas que les hommes, avec la meilleure théorie, ont quelquefois la pratique la plus mauvaise, avec la théorie la plus vicieuse, ont souvent la conduite la plus estimable? Dans les superstitions les plus aveugles, les plus atroces, les plus contraires à la raison, nous rencontrons des hommes vertueux; la douceur de leur caractère, la sensibilité de leur cœur, la bonté de leur tempérament, les ramènent à l'humanité & aux loix de leur nature, en dépit de leurs spéculations forcénées. Parmi les adorateurs d'un Dieu cruel, vindicatif & jaloux, nous trouvons des âmes paisibles, ennemies de la persécution, de la violence, de la cruauté; & parmi les sectateurs d'un Dieu rempli de miséricorde & de clémence, nous voyons des monstres de barbarie & d'inhumanité. Cependant les uns & les autres reconnoissent que leur Dieu doit leur servir de modèle: pourquoi ne s'y conforment-ils donc pas? C'est que le tempérament de l'homme est toujours plus fort que ces Dieux; c'est que les Dieux les plus méchans ne peuvent pas toujours corrompre une âme honnête, & que les Dieux les plus doux ne peuvent corriger des cœurs emportés par le crime. L'organisation sera toujours plus puissante que la religion; les objets présens, les intérêts momentanés, les habitudes enracinées, l'opinion publique, ont bien plus de pouvoir que des êtres imaginaires ou que des spéculations qui dépendent elles-mêmes de cette organisation.

IL s'agit donc d'examiner si les principes de l'athée sont vrais, & non si sa conduite est louable. Un athée qui, ayant une excellente théorie fonde

sur la nature, l'expérience & la raison, se livre à des excès dangereux pour lui-même & nuisibles à la société est, sans doute, un homme inconséquent. Mais il n'est pas plus à craindre qu'un homme religieux & zélé, qui croyant un Dieu bon, équitable, parfait, ne laisse pas de commettre en son nom les excès les plus affreux. Un tyran athée ne seroit pas plus à craindre qu'un tyran fanatique. Un philosophe incrédule n'est pas si redoutable qu'un prêtre enthousiaste, qui souffle la discorde parmi les concitoyens. Un athée revêtu du pouvoir, seroit-il donc aussi dangereux qu'un roi persécuteur ou qu'un inquisiteur farouche, qu'un dévot rempli d'humeur, qu'un superstitieux chagrin? Ceux-ci sont moins rares assurément qu'un athée, dont les opinions & les vices sont bien loin de pouvoir influencer sur la société, trop remplie de préjugés pour vouloir l'écouter.

Un athée intempérant & voluptueux n'est pas un homme plus à craindre qu'un superstitieux qui fait allier la licence, le libertinage, la corruption des mœurs à ses notions religieuses. S'imaginer-on de bonne foi qu'un homme, parce qu'il est athée, ou parce qu'il ne craint point la vengeance des Dieux, s'enivrera tous les jours, corrompra la femme de son ami, forcera la porte de son voisin, se permettra tous les excès les plus nuisibles à lui-même ou les plus dignes de châtement? Les vices de l'athée n'ont donc rien de plus extraordinaire que ceux de l'homme religieux, ils n'ont rien à se reprocher. Un tyran qui seroit incrédule ne seroit pas pour ses sujets un fléau plus incommode, qu'un tyran religieux; les peuples de celui-ci en seront-ils plus heureux de ce que le tyran qui les gouverne croit en Dieu, comble ses

prêtres de présens & s'humilie à leurs pieds? Au moins sous l'empire d'un athée, on ne doit point appréhender les vexations religieuses, les persécutions pour des opinions, les proscriptions, ou ces violences inouïes dont, sous les princes les plus doux, les intérêts du ciel sont souvent les prétextes. Si une nation est la victime des passions & des folies d'un souverain mécréant, elle ne le sera pas au moins de son entêtement aveugle pour des systèmes théologiques qu'il n'entend pas, ni de son zèle fanatique, qui, de toutes les passions des rois, est toujours la plus destructive & la plus dangereuse. Un tyran athée qui persécuterait pour des opinions, serait un homme inconséquent à ses principes; il ne fourniroit qu'un exemple de plus que les mortels suivent bien plus leurs passions, leurs intérêts, leurs tempéramens que leurs spéculations. Il est au moins évident que l'athée a un prétexte de moins que le prince crédule pour exercer sa méchanceté naturelle.

EN effet, si l'on daignoit examiner les choses de sang froid, on trouveroit que le nom de Dieu ne servit jamais sur la terre que de prétexte aux passions des hommes. L'ambition, l'imposture & la tyrannie se sont liguées pour s'en servir conjointement, afin d'aveugler les peuples & de les tenir sous le joug. Le monarque s'en sert pour donner un éclat divin à sa personne, la sanction du ciel à ses droits, le ton des oracles à ses fantaisies les plus injustes & les plus extravagantes. Le prêtre s'en sert pour faire valoir ses prétentions, afin de contenter impunément son avarice, son orgueil & son indépendance. Le superstitieux vindicatif & colére, se sert de la cause de son Dieu pour donner un libre cours à sa vengeance, à sa cruauté, à ses

fauteurs qu'il qualifie de zèle. En un mot, la religion est dangereuse parce qu'elle justifie & rend légitimes ou louables les passions & les crimes dont elle recueille les fruits ; suivant ses ministres tout est permis pour venger le très-haut ; ainsi, la divinité ne semble faite que pour autoriser & pallier les forfaits les plus nuisibles. L'athée, quand il commet des crimes, ne peut du moins prétendre que c'est son Dieu qui l'ordonne & qui l'approuve ; c'est l'excuse que tous les jours le superstitieux nous donne de sa méchanceté, le tyran de ses persécutions, le prêtre de sa cruauté & de sa sédition, le fanatique de ses excès, le pénitent de son inutilité.

« CE ne sont point, dit Bayle, les opinions » générales de l'esprit qui nous déterminent à agir, » mais les passions. » L'athéisme est un système qui d'un homme honnête ne fera point un méchant homme, & qui d'un méchant homme ne fera pas un homme de bien. « Ceux, dit le même auteur, qui avoient embrassé la secte d'Épicure » n'étoient pas devenus débauchés, parce qu'ils » avoient embrassé la doctrine d'Épicure, mais ils » n'avoient embrassé la doctrine d'Épicure, mal » entendue, que parce qu'ils étoient débauchés (1) » De même un homme pervers peut embrasser l'athéisme, parce qu'il se flattera que ce système mettra ses passions en pleine liberté ; il se trompera néanmoins : l'athéisme bien entendu est fondé sur la nature & la raison, qui jamais, comme la

(1) Voyez Bayle, *Pensées diverses*, § 177. Sénèque avoit dit avant lui : *Ita non ab Epicuro impulsæ luxuriantur, sed vitiis dedit, luxuriam suam in philosophia sinu abscondunt.* V. SENEQUE, DE VITA BEATA, CAP. XII.

religion, ne justifieront & n'expieront les crimes des méchans.

D E cē qu'on a fait dépendre la morale de l'existence & de la volonté d'un Dieu, que l'on proposa pour modèle aux hommes, il resulta, sans doute, un très-grand inconvénient. Des ames corrompues, venant à découvrir combien toutes ces suppositions sont fausses ou douteuses, lâcherent la bride à tous leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs plus réels pour faire le bien, s'imaginèrent que la vertu, comme les Dieux, n'étoient qu'une chimère, & qu'il n'y avoit point en ce monde de raison pour la pratiquer. Cependant il est évident que ce n'est point comme créatures d'un Dieu que nous sommes tenus de remplir les devoirs de la morale; c'est comme hommes, comme des êtres sensibles vivans en société & cherchant à se conserver dans une existence heureuse, que la morale nous oblige. Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, nos devoirs seront les mêmes; & notre nature consultée nous prouvera que le vice est un mal & que la vertu est un bien réel (1).

(1) On assure qu'il s'est trouvé des philosophes & des athées qui ont nié la distinction du vice & de la vertu, & qui ont prêché la débauche & la licence dans les mœurs: l'on peut mettre dans ce nombre *Aristippe*, *Théodote* surnommé l'*Athée*, *Bion* le Borysténite; *Pyrrhon*, &c. parmi les anciens (V. *Diogène Laërce*), & parmi les modernes l'auteur de la *fable des abeilles*, qui pourtant pourroit ne s'être proposé que de faire sentir que dans la présente constitution des choses, les vices se sont identifiés avec les nations & leur sont devenus nécessaires; de même que les liqueurs fortes à un palais usé. L'auteur qui vient tout récemment de publier *l'homme machine*, a raisonné sur les mœurs

Si donc il s'est trouvé des athées qui aient nié la distinction du bien & du mal, ou qui aient osé saper les fondemens de toute morale, nous devons en conclure que sur ce point ils ont très-mal raisonné, qu'ils n'ont point connu la nature de l'homme, ni la vraie source de ses devoirs; qu'ils ont faussement supposé que la morale, ainsi que la théologie, n'étoit qu'une science idéale, & que les Dieux une fois détruits, il ne restoit plus de noeuds pour lier les mortels. Cependant la moindre reflexion leur eût prouvé que la morale est fondée sur des rapports immuables subsistans entre des êtres sensibles, intelligens, sociables; que sans vertu nulle

comme un vrai frénétique. Si ces auteurs eussent consulté la nature sur la morale, comme sur la religion, ils auroient trouvé que bien loin de conduire au vice & à la dissolution elle conduit à la vertu.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.

JUVENAL, SATYR. XIV, v. 322.

Malgré les prétendus dangers que tant de personnes croient voir dans l'athéisme, l'antiquité n'en a pas porté un jugement si défavorable. Diogène Laërce nous apprend qu'Epicure étoit d'une bonté incroyable, que sa patrie lui fit ériger des statues, qu'il eut un nombre prodigieux d'amis, que son école subsista très-long-temps. *V. Diogène Laërt. X. 9.* Cicéron, quoiqu'ennemi des opinions épicuriennes, rend un témoignage éclatant à la probité d'Epicure & de ses disciples, qui étoient remarquables par l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres. *V. Cicero de finibus, II. 25.* La philosophie d'Epicure fut enseignée publiquement à Athènes pendant plusieurs siècles, & Laërtice dit qu'elle fut la plus suivie. *Epicuri disciplina multo celebrior semper fuit quam ceterorum. V. Instit. divin. III. 17.* Du temps de Marc-Aurèle il y avoit à Athènes un professeur public de la philosophie d'Epicure, payé par cet empereur, qui étoit Stoïcien.

société ne peut se maintenir; que sans mettre un frein à ses desirs, nul homme ne peut se conserver. Les hommes sont contraints par leur nature d'aimer la vertu & de redouter le crime par la même nécessité qui les oblige à chercher le bien-être & à fuir la douleur; cette nature les force à mettre de la différence entre les objets qui leur plaisent & ceux qui leur nuisent. Demandez à un homme assez insensé pour nier la différence du vice & de la vertu, s'il lui seroit indifférent d'être battu, volé, calomnié, payé d'ingratitude, déshonoré par sa femme, insulté par ses enfans, trahi par son ami? Sa réponse vous prouvera que, quoi qu'il en puisse dire, il met de la différence entre les actions des hommes; & que la distinction du bien & du mal ne dépend nullement ni des conventions des hommes, ni des idées que l'on peut avoir sur la divinité, ni des récompenses ou des châtimens qu'elle prépare dans une autre vie.

AU contraire un athée qui raisonneroit avec justesse, devroit se sentir bien plus intéressé qu'un autre à pratiquer les vertus auxquelles son bien-être se trouve attaché dans ce monde. Si ses vues ne s'étendent pas au de-là des bornes de son existence présente, il doit au moins desirer de voir couler ses jours dans le bonheur & dans la paix. Tout homme qui dans le calme des passions se repliera sur lui-même, sentira que son intérêt l'invite à se conserver, que sa félicité demande qu'il prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une vie exempte d'alarmes & de remords. L'homme doit quelques choses à l'homme, non parce qu'il offenseroit un Dieu, s'il nuisoit à son semblable, mais parce qu'en lui faisant injure, il offenseroit un homme, & violeroit les loix de l'équité, au
maintien

LA NATURE, CHAP. XII. 353

Maintien desquelles tout être de l'espèce humaine se trouve intéressé.

NOUS voyons tous les jours des personnes qui à beaucoup de talens, de connoissances & de pénétration, joignent des vices honteux & un cœur très-corrompu : leurs opinions peuvent être vraies à quelques égards & fausses à beaucoup d'autres ; leurs principes peuvent être justes, mais les inductions qu'ils en tirent sont souvent fautives & précipitées. Un homme peut avoir en même temps assez de lumières pour se détromper de quelques-unes de ses erreurs, & trop peu de force pour se défaire de ses penchans vicieux. Les hommes ne sont que ce que les fait leur organisation, modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple, par le gouvernement, par l'opinion, par les circonstances durables ou momentanées. Leurs idées religieuses & leurs systèmes imaginaires sont forcés de céder ou de s'accommoder à leurs tempéramens, à leurs penchans, à leurs intérêts. Si le système que s'est fait un athée ne lui ôte point les vices qu'il avoit auparavant, il ne lui en donne point de nouveaux. Au lieu que la superstition fournit à ses sectateurs mille prétextes pour commettre le mal sans remords, & même pour s'en applaudir. L'athéisme du moins laisse les hommes tels qu'ils sont ; il ne rendra point plus intempérant, plus débauché, plus ambitieux, plus cruel un homme que son tempérament n'invite point déjà à l'être ; au lieu que la superstition lâche la bride aux passions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus deshonorans. « L'athéisme, dit le chancelier Bacon ; laisse à l'homme la raison, la philosophie, la piété naturelle, les loix, la réputation & tout ce qui peut servir de guide à la vertu ; mais la superstition

» détruit toutes ces choses, & s'érige en tyrannie
 » dans l'entendement des hommes : c'est pourquoi
 » l'athéisme ne trouble jamais les états, mais il rend
 » l'homme plus prévoyant sur lui-même, comme
 » ne voyant rien au-delà des bornes de cette vie.
 » Le même auteur ajoute que les temps où les
 » hommes ont penché vers l'athéisme ont été les
 » plus tranquilles ; au lieu que la superstition a
 » toujours enflammé les esprits, & les a portés aux
 » plus grands désordres, parce qu'elle a enivré de
 » nouveautés le peuple qui ravit & entraîne toutes
 » les sphères du gouvernement (1) ».

LES hommes habitués à méditer & à faire leur plaisir de l'étude ne sont point communément des citoyens dangereux : quelles que soient leurs spéculations, elles ne produiront jamais des révolutions subites sur la terre. Les esprits des peuples, susceptibles de s'embrâser par le merveilleux & par l'enthousiasme, résistent opiniâtement aux vérités les plus simples, & ne s'échauffent nullement pour des systèmes qui demandent une longue suite de réflexions & de raisonnemens. Le système de l'athéisme ne peut être le fruit que d'une étude suivie, d'une imagination refroidie par l'expérience & le raisonnement. Le paisible Épicure n'a point trouble la Grèce : le poème de Lucrèce n'a pas causé de guerres civiles à Rome. Bodin n'a point été l'auteur de la *Ligue*. Les écrits de Spinoza n'ont pas excité en Hollande les mêmes troubles que les disputes de Gomar & d'Arminius. Hobbes n'a point fait répandre de sang en Angleterre, où de son temps le fanatisme religieux fit périr un roi sur l'échafaud.

(1) Voyez les *Essais de morale de Bacon*. Il est bon d'observer que ce passage a été supprimé dans la traduction française de ce traité.

EN un mot, on peut défier les ennemis de la raison humaine de citer un seul exemple qui prouve d'une façon décisive que des opinions purement philosophiques ou directement contraires à la religion, aient jamais causé du trouble dans un état. Les tumultes sont toujours venus des opinions théologiques, parce que les princes & les peuples se sont toujours follement imaginé devoir y prendre part. Il n'y a de dangereuse que cette vaine philosophie que les théologiens ont combinée avec leurs systèmes. C'est à la philosophie corrompue par les prêtres qu'il appartient de souffler le feu de la discorde, d'inviter les peuples à la rébellion, de faire couler des flots de sang. Il n'est point de question théologique qui n'ait fait des maux immenses aux hommes, tandis que tous les écrits des athées, soit anciens, soit modernes, n'ont jamais causé de mal qu'à leurs auteurs, que l'impotence toute-puissante s'est souvent immolée.

LES principes de l'athéisme ne sont point faits pour le peuple, qui communément est sous la tutelle de ses prêtres; ils ne sont point faits pour ces esprits frivoles & dissipés qui remplissent la société de leurs vices & de leur inutilité; ils ne sont point faits pour ces ambitieux, ces intrigans, ces esprits remuans qui trouvent leur intérêt à troubler: bien plus ils ne sont point faits pour un grand nombre de personnes instruites d'ailleurs, qui n'ont que très-rarement le courage de faire complètement divorce avec les préjugés reçus.

TANT de causes se réunissent pour confirmer les hommes dans les erreurs qu'on leur a fait sucer avec le lait, que chaque pas qui les en éloigne, leur coûte des peines infinies. Les personnes les plus éclairées

tiennent souvent elles-mêmes par quelque côté aux préjugés universels. L'on se voit, pour ainsi dire, isolé ; on ne parle point la langue de la société, quand on est seul de son avis ; il faut du courage pour adopter une façon de penser qui n'a que peu d'approbateurs. Dans les pays où les connoissances humaines ont fait quelques progrès & où d'ailleurs l'on jouit communément d'une certaine liberté de penser, on trouvera facilement un grand nombre de déistes ou d'incrédules, qui contents d'avoir mis sous les pieds les préjugés les plus grossiers du vulgaire, n'osent point remonter jusqu'à la source & citer la Divinité même au tribunal de la raison. Si ces penseurs ne restoient point en chemin, la réflexion leur prouveroit bientôt que le Dieu qu'ils n'ont point le courage d'examiner est un être aussi nuisible, aussi révoltant pour le bon sens, que tous les dogmes, les mystères, les fables, & les pratiques superstitieuses dont ils ont déjà reconnu la futilité ; ils sentiroient, comme on l'a prouvé, que toutes ces choses ne sont que des suites nécessaires des notions primitives que les hommes se font de leur fantôme divin, & qu'en admettant ce fantôme on n'a plus de raison pour rejeter les inductions que l'imagination doit en tirer. Un peu d'attention montreroit que c'est précisément ce fantôme qui est la vraie cause des maux de la société ; que des querelles interminables & des disputes sanglantes, enfantées à chaque instant par la religion & par l'esprit de parti, sont des effets inévitables de l'importance que l'on attache à une chimère toujours propre à mettre les esprits en combustion. En un mot, il est aisé de se convaincre qu'un être imaginaire que l'on peint toujours sous un aspect effrayant, doit agir vivement sur les imaginations & produire tôt ou tard des

disputes, de l'enthousiasme, du fanatisme & du délire.

BIEN des gens reconnoissent que les extravagances que la superstition fait éclore, sont des maux très-réels; bien des personnes se plaignent des abus de la religion, mais il en est très-peu qui sentent que ces abus & ces maux sont des suites nécessaires des principes fondamentaux de toute religion, qui ne peut être elle-même fondée que sur les notions fâcheuses que l'on est forcé de se faire de la Divinité. L'on voit tous les jours des personnes détrompées de la religion, prétendre néanmoins que cette religion est nécessaire au peuple, qui sans cela ne pourroit être contenu. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas dire que le poison est utile au peuple, qu'il est bon de l'empoisonner pour l'empêcher d'abuser de ses forces? n'est-ce pas prétendre qu'il est avantageux de le rendre absurde, insensé, extravagant; qu'il lui faut des fantômes propres à lui donner des vertiges, à l'aveugler, à le soumettre à des fanatiques ou à des imposteurs qui se serviront de ses folies pour troubler l'univers? d'ailleurs est-il bien vrai que la religion influe sur les mœurs des peuples d'une façon vraiment utile? Il est aisé de voir qu'elle les asservit sans les rendre meilleurs; elle en fait un troupeau d'esclaves ignorans, que leurs terreurs paniques retiennent sous le joug des tyrans & des prêtres; elle en fait des stupides qui ne connoissent d'autres vertus qu'une aveugle soumission à des pratiques futiles, auxquelles ils attachent bien plus de prix, qu'aux vertus réelles & aux devoirs de la morale qu'on ne leur a jamais fait connoître. Si cette religion contient par hazard quelques individus timorés, elle ne contient point le plus grand nombre, qui se laisse entraîner aux

vices épidémiques, dont il est infecté. C'est dans les pays où la superstition a le plus de pouvoir que nous trouverons toujours le moins de mœurs. La vertu est incompatible avec l'ignorance, la superstition, l'esclavage ; des esclaves ne sont contents que par la crainte des supplices ; des enfans ignorans ne sont intimidés que pour quelques instans par des terreurs imaginaires. Pour former des hommes, pour avoir des citoyens vertueux, il faut les instruire, leur montrer la vérité, leur parler raison, leur faire sentir leurs intérêts ; leur apprendre à se respecter eux-mêmes & à craindre la honte, exciter en eux l'idée du véritable honneur, leur faire connoître le prix de la vertu & les motifs de la suivre. Comment attendre ces heureux effets de la religion qui les dégrade, ou de la tyrannie qui ne se propose que de les dompter, de les diviser, de les retenir dans l'abjection ?

LES idées fausses que tant de personnes ont sur l'utilité de la religion, qu'ils jugent au moins propre à contenir le peuple, viennent elles-mêmes du préjugé funeste qu'il est des erreurs utiles & que des vérités peuvent être dangereuses. Ce principe est le plus propre à éterniser les malheurs de la terre : quiconque aura le courage d'examiner les choses, reconnoitra sans peine que tous les maux du genre humain sont dus à ses erreurs, & que ces erreurs religieuses doivent être les plus nuisibles de toutes par l'importance qu'on y attache, par l'orgueil qu'elles inspirent aux souverains, par l'abjection qu'elles prescrivent aux sujets, par les fureurs qu'elles excitent chez les peuples : on sera forcé d'en conclure que les erreurs sacrées des hommes sont celles dont l'intérêt des hommes exige la destruction la plus complète, & que c'est prin-

également à les anéantir que la saine philosophie doit s'attacher. Il n'est point à craindre qu'elle produise ni troubles ni révolutions ; plus la vérité parlera avec franchise, plus elle paroîtra singulière ; plus elle sera simple, moins elle sedra des hommes épris du merveilleux ; ceux même qui la cherchent avec le plus d'ardeur ont une pente irrésistible qui les porte à vouloir incessamment concilier l'erreur avec la vérité (1).

VOILA, sans doute, pourquoi l'athéisme, dont jusqu'ici les principes n'ont point encore été suffisamment développés, semble alarmer les personnes même les plus dégagées de préjugés. Elles trouvent l'intervalle trop grand entre la superstition vulgaire & l'irreligion absolue : elles croient prendre un sage milieu en composant avec l'erreur, elles rejettent les conséquences en admettant le principe ; elles conservent le fantôme, sans prévoir que tôt ou tard il doit produire les mêmes effets & faire de proche en proche éclore les mêmes folies dans les têtes humaines. La plupart des incrédules & réformateurs ne font qu'élaguer un arbre empoisonné, à la racine duquel ils n'osent porter la coignée, ils ne voient pas que cet arbre reproduira par la suite les

(1) L'illustre Bayle, qui apprend si bien à douter, dit avec grande raison qu'il n'y a qu'une bonne & solide philosophie, qui, comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires : c'est elle seule qui met l'esprit hors de page. V. PENSÉES DIVERSES, § 21. Lucrèce avoit dit avant lui :

*Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela dei
Discutiant, sed NATURÆ species, ratioque.*

V. LUCRET. LIB. I, v. 147.

mêmes fruits. La théologie ou la religion seront en tout temps des amas de matières combustibles, couvées dans l'imagination des hommes, elles finiront toujours par causer des embrâsemens. Tant que le sacerdoce aura le droit d'infecter la jeunesse, de l'habituer à trembler devant des mots, d'alarmer les nations au nom d'un Dieu terrible, le fanatisme sera le maître des esprits, l'imposture, à volonté, portera le trouble dans les états. Le fantôme le plus simple, perpétuellement alimenté, modifié, exagéré par l'imagination des hommes, deviendra peu à peu un colosse assez puissant pour renverser toutes les têtes & culbuter des empires. Le déisme est un système auquel l'esprit humain ne peut pas longtemps s'arrêter; fondé sur une chimère, on le verra tôt ou tard dégénérer en une superstition absurde & dangereuse.

ON rencontre beaucoup d'incrédules & de déistes dans les pays où règne la liberté de penser; c'est-à-dire, où la puissance civile a su contrebalancer le pouvoir de la superstition. Mais on trouve sur-tout des athées dans les nations où la superstition, secondée par l'autorité souveraine, fait sentir la pesanteur de son joug, & abuse impudemment de son pouvoir illimité (1). En effet, lorsque dans ces

(1) Les athées sont, dit-on, plus rares en Angleterre & dans les pays protestans, où la tolérance est établie, que dans les pays catholiques romains, où les princes sont communément intolérans & ennemis de la liberté de penser. Au Japon, en Turquie, en Italie, & sur-tout à Rome, on rencontre beaucoup d'athées. Plus la superstition a de pouvoir, plus elle révolte les esprits qu'elle n'a pu écraser. C'est d'Italie que sont sortis *Jordano Bruno*, *Campanella*, *Vanini*, &c. Il y a tout lieu de croire que sans les persécutions & les mauvais traitemens des chefs de la synagogue, *Spinoza* n'eût, peut-être, jamais imaginé son système. L'on

fortes de contrées la science, les talens, les germes de la réflexion ne sont point entièrement étouffés, la plupart des hommes qui pensent, révoltés des abus crians de la religion, de ses folies multipliées, de la corruption & de la tyrannie de ses prêtres, des chaînes qu'elle impose, croient avec raison ne pouvoir jamais trop s'éloigner de ses principes; le Dieu qui sert de base à une telle religion leur devient aussi odieux que la religion elle-même; si celle-ci les opprime, ils s'en prennent au Dieu; ils sentent qu'un Dieu terrible, jaloux, vindicatif veut être servi par des ministres cruels; par conséquent ce Dieu devient un objet détestable pour toutes les ames honnêtes, éclairées, dans lesquelles se trouve toujours l'amour de l'équité, de la liberté, de l'humanité, & l'indignation contre la tyrannie. L'oppression donne du ressort à l'ame; elle force d'examiner de près la cause de ses maux; le malheur est un aiguillon puissant qui tourne les esprits du côté de la vérité. Combien la raison irritée ne doit-elle pas être redoutable au mensonge! elle lui arrache son masque; elle le poursuit jusque dans ses derniers retranchemens; elle jouit au moins intérieurement de sa confusion.

peut encore présumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatisme, qui coûtèrent la vie à Charles I., ont poussé *Hobbes* à l'athéisme, l'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres lui suggéra, peut-être, aussi les principes si favorables au pouvoir absolu des Rois. Il crut qu'il étoit plus expédient pour un Etat d'avoir un seul despote civil, souverain de la religion même, que d'avoir une foule de tyrans spirituels, toujours prêts à troubler. *Spinoza*, séduit par les idées de *Hobbes*, est tombé dans la même erreur dans son *Tractatus theologico-politicus*, ainsi que dans son traité de *Jure Ecclesiasticorum*.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'Athéisme : ce système peut-il être dangereux ? peut-il être embrassé par le vulgaire ?

CES réflexions & ces faits nous fourniront de quoi répondre à ceux qui nous demandent quel intérêt les hommes ont de ne point admettre un Dieu. Les tyrannies, les persécutions, les violences sans nombre que l'on exerce au nom de ce Dieu, l'abrutissement & l'esclavage dans lesquels ses ministres plongent par-tout les peuples ; les disputes sanglantes que ce Dieu fait éclore ; le nombre de malheureux dont son idée funeste remplit le monde, ne font-ils donc point des motifs assez forts, assez intéressans pour déterminer tout homme sensible & capable de penser, à examiner les titres d'un être qui fait tant de mal aux habitans de la terre ?

UN théiste, très-estimable par ses talens, demande *s'il peut y avoir d'autre cause que la mauvaise humeur qui puisse faire des athées ?* (1) Oui, lui dirai-je,

(1) Voyez Mylord Shaftesbury dans sa lettre sur l'enthousiasme. Le docteur Spencer dit que « c'est par une ruse du » Démon, qui s'efforce de rendre la Divinité haïssable, » qu'elle nous est représentée sous des traits révoltans, » qui la rendent semblable à la tête de Méduse, en sorte que » les hommes sont quelquefois forcés de se jeter dans » l'athéisme pour se débarrasser de ce démon fâcheux. » Mais l'on pourroit dire au docteur Spencer que ce Démon qui s'efforce de rendre la Divinité haïssable, c'est l'intérêt du

Il y a d'autres causes, il y a le désir de connoître les vérités intéressantes; il y a le puissant intérêt de savoir à quoi s'en tenir sur l'objet que l'on nous annonce comme le plus important pour nous; il y a la crainte de se tromper sur un être qui s'occupe des opinions des hommes & qui ne souffre pas que l'on se trompe sur son compte. Mais quand ces motifs ou ces causes ne subsisteroient pas, l'indignation ou, si l'on veut, la mauvaise humeur, ne sont-elles pas des causes légitimes, des motifs honnêtes & puissans pour examiner de près les prétentions & les droits d'un tyran invisible, au nom duquel on commet tant de crimes sur la terre? Tout homme qui pense, qui sent, qui a du ressort dans l'âme, peut-il donc s'empêcher de prendre l'humour contre un despote farouche, qui est visiblement le prétexte & la source de tous les maux dont le genre humain est assailli de toutes parts? n'est-ce pas ce Dieu fatal qui est à la fois la cause & le prétexte du joug de fer qui l'opprime, de l'asservissement où il vit, de l'aveuglement qui le couvre, de la superstition qui l'avilit, des pratiques insensées qui le gênent, des querelles qui le divisent, des violences qu'il éprouve? Toute âme en qui l'humanité n'est point éteinte ne doit-elle pas s'irriter contre un fantôme que l'on ne fait parler en tout pays que comme un tyran capricieux, inhumain, déraisonnable?

A des motifs si naturels, nous en joindrons de plus pressans encore, de plus personnels à tout

dégé qui fut en tout temps & en tout pays d'effrayer les hommes, pour en faire des esclaves & des instrumens de leurs passions. Un Dieu qui ne seroit point trembler, seroit d'aucune utilité pour les prêtres.

homme qui réfléchit. En est-il un plus fort que la crainte importune que doit faire naître & augmenter sans cesse dans l'esprit de tout raisonneur conséquent l'idée d'un Dieu bizarre, si sensible qu'il s'irrite même de ses pensées les plus secrètes que l'on peut offenser sans le savoir, & à qui l'on n'est jamais sûr de plaire, qui d'ailleurs n'est assés à aucune des règles de la justice ordinaire, qui ne doit rien aux foibles ouvrages de ses mains, qui permet que ses créatures aient des penchans malheureux, qui leur donne la liberté de les suivre, afin d'avoir la satisfaction odieuse de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre ? Quoi de plus raisonnable & de plus juste que de constater l'existence, l'essence, les qualités & les droits d'un juge si sévère, qu'il vengera sans terme les délits d'un moment ? Ne seroit-ce pas le comble de la folie que de porter sans inquiétude, comme font la plupart des mortels, le joug accablant d'un Dieu toujours prêt à les écraser dans sa fureur ? Les qualités affreuses dont la Divinité est défigurée par les imposteurs qui annoncent ses décrets, forcent tout être raisonnable à la repousser de son cœur, à secouer son joug détesté, à nier l'existence d'un Dieu que l'on rend haïssable par la conduite qu'on lui prête, à se moquer d'un Dieu que l'on rend ridicule par les fables qu'on en débite en tout pays. S'il existoit un Dieu jaloux de sa gloire, le crime le plus propre à l'irriter seroit, sans doute, le blasphème de ces fourbes qui le peignent sans cesse sous les traits les plus révoltans ; ce Dieu devroit être bien plus offensé contre ses affreux ministres, que contre ceux qui nient son existence. Le fantôme que le superstitieux adore, en le maudissant au fond de son cœur, est un objet si terrible, que tout sage qui le médite, est obligé de lui refuser

les hommages, de le haïr, de préférer l'anéantissement à la crainte de tomber dans les cruelles mains. *Il est affreux*, nous crie le fanatique, *de tomber entre les mains du Dieu vivant*; pour n'y point tomber, l'homme qui pense mûrement, se jettera dans les bras de la nature; & c'est-là seulement qu'il trouvera un asyle sûr contre toutes les chimères inventées par le fanatisme & l'imposture; c'est-là qu'il trouvera un port assuré contre les orages continuels que les idées surnaturelles produisent dans les esprits.

Le déiste ne manquera pas de lui dire que Dieu n'est point tel que la superstition le dépeint. Mais l'athée lui répondra que la superstition elle-même, & toutes les notions absurdes & nuisibles qu'elle fait naître ne sont que des corollaires des principes obscurs & faux que l'on se fait de la Divinité : que son incompréhensibilité suffit pour autoriser les absurdités & les mystères incompréhensibles que l'on en dit; que ces absurdités mystérieuses découlent nécessairement d'une chimère absurde qui ne peut engendrer que d'autres chimères que l'imagination dérangée des mortels fera incessamment pulluler. Il faut anéantir cette chimère fondamentale pour assurer son repos, pour connoître ses vrais rapports & ses devoirs, pour se procurer la sérénité de l'ame, sans laquelle il n'est point de bonheur sur la terre. Si le Dieu du superstitieux est révoltant & lugubre, le Dieu du théiste sera toujours un être contradictoire qui deviendra funeste, quand on voudra le méditer, ou dont l'imposture ne manquera pas tôt ou tard d'abuser. La nature seule & les vérités qu'elle nous découvre, sont capables de donner à l'esprit & au cœur une assiette que le mensonge ne puisse point ébranler.

RÉPONDONS encore à ceux qui répètent sans cesse que l'intérêt des passions conduit seul à l'athéisme, & que c'est la crainte des châtimens venir qui détermine des hommes corrompus faire des efforts pour anéantir le juge qu'ils ont des raisons de redouter. On conviendra sans peine que ce sont les passions & les intérêts des hommes qui les poussent à faire des recherches, sans intérêt, nul homme n'est tenté de chercher, sans passions, nul homme, ne cherchera vivement. s'agit donc d'examiner ici si les passions & les intérêts qui déterminent quelques penseurs à discuter les droits des Dieux sont légitimes ou non. Nous venons d'exposer ses intérêts, & nous avons trouvé que tout homme sensé trouvoit dans ses inquiétudes & ses craintes des motifs raisonnables pour s'assurer s'il est nécessaire de passer sa vie dans des trances continuelles. Dira-t-on qu'un malheureux injustement condamné à gémir dans les fers, n'est pas en droit de desirer de les briser ou de prendre les moyens de s'affranchir de sa prison & des supplices qui le menacent à chaque instant? prétendra-t-on que sa passion pour la liberté n'a rien de légitime & qu'il fait tort aux compagnons de sa misère en se dérochant lui-même aux coups de la tyrannie & en leur fournissant un secours pour s'y soustraire? un Incrédule est donc autre chose qu'un échappé de la prison universelle où l'imposture tyrannique retient tous les mortels? un athée qui écrit, n'est-il pas un échappé qui fournit à ceux de ses associés assez courageux pour le suivre, les moyens de se soustraire aux terreurs qui les menacent. (1)

(1) Les prêtres répètent sans cesse que c'est l'orgueil, la vanité, le desir de se distinguer du commun des hommes

NOUS conviendrons encore que souvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence & même la légèreté d'esprit peuvent conduire à l'irréligion ou à l'incrédulité; mais on peut être libertin, irréligieux & faire parade d'incrédulité sans être un athée pour cela. Il y a de la différence, sans doute, entre ceux que le raisonnement conduit à l'irréligion, & ceux qui ne rejettent ou ne méprisent la religion, que parce qu'ils la regardent comme un objet lugubre ou un frein incommode. Bien des gens renoncent aux préjugés reçus par vanité ou sur parole; ces prétendus esprits forts n'ont rien examiné par eux-mêmes, ils s'en rapportent à d'autres qu'ils supposent avoir pesé les choses plus mûrement. Ces sortes d'incrédules n'ont donc point d'idées certaines; peu capables de raisonner par eux-mêmes, à peine sont-ils en état de suivre les raisonnemens des autres. Ils sont irréligieux de la même manière que la plupart des hommes sont religieux; c'est-à-dire par la crédulité, comme le peuple, ou par intérêt, comme le prêtre. Un volup-

qui déterminent à l'incrédulité. Ils sont en cela comme les grands qui traitent d'insolens tous ceux qui refusent de s'incliner devant eux. Tout homme sensé ne seroit-il pas en droit de demander à un prêtre, où est sa supériorité en matière de raisonnement? quel motif puis-je avoir de soumettre ma raison à ton délire? D'un autre côté, ne peut-on pas dire aux prêtres que c'est l'intérêt qui les fait prêtres, que c'est l'intérêt qui les rend théologiens; que c'est l'intérêt de leurs passions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition, &c. qui les attache à leurs systèmes, dont seuls ils retirent les fruits? Quoi qu'il en soit, les prêtres, contents d'exercer leur empire sur le vulgaire, devroient permettre aux hommes qui pensent de ne point fléchir le genou devant leurs vaines idoles. Tertulien a dit: *Quis enim Philosophum sacrificare compellit?*
TERTUL. APOLOG. CAP. 46.

tueux, un débauché enseveli dans la crapule, un ambitieux, un intrigant, un homme frivole & dissipé, une femme déréglée, un bel esprit à la mode font-ils donc des personnages bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point approfondie, de sentir la force d'un argument, d'embrasser l'ensemble d'un système? S'ils entrent quelquefois de foibles lueurs de vérité au milieu du nuage des passions qui les aveuglent, elles ne laissent en eux que des traces passagères, aussitôt effacées que reçues. Les hommes corrompus n'attaquent les Dieux que lorsqu'ils les croient ennemis de leurs passions (1). L'homme de bien les attaque parce qu'il les trouve ennemis de la vertu, nuisibles à son bonheur, contraires à son repos, funestes au genre humain.

LORSQUE notre volonté est poussée par des motifs cachés & compliqués, il est très-difficile de démêler ce qui la détermine; un méchant homme peut être conduit à l'irreligion ou à l'athéisme par des motifs qu'il n'ose s'avouer : il peut se faire illusion à lui-même, & ne suivre que l'intérêt de ses passions, en croyant chercher la vérité; la crainte d'un Dieu vengeur le déterminera peut-être à nier son existence sans beaucoup d'examen, uniquement parce qu'elle lui est incommode. Cependant les passions rencontrent quelquefois juste; un grand

(1) Arrien dit que lorsque les hommes s'imaginent que les Dieux sont contraires à leurs passions, ils les maudissent & renversent leurs autels. Plus les sentiments d'un athée sont hardis & paroissent étrangers & suspects aux autres hommes, plus il devroit être scrupuleux observateur de ses devoirs, s'il ne veut pas que ses mœurs calomnient son système, qui, dûment approfondi, fera sentir la certitude & la nécessité de la morale, que toutes les religions tendent à rendre problématique ou à corrompre.

intérêt nous porte à examiner les choses de plus près, il peut souvent faire découvrir la vérité à celui-même qui la cherche le moins, ou qui ne vouloit que s'endormir & se tromper. Il est en d'un homme pervers qui rencontre la vérité, comme de celui qui, pour fuir un danger imaginaire, trouveroit sur son chemin un serpent dangereux qu'il écraseroit en courant; il est par hasard, &, pour ainsi dire, sans dessein, ce qu'un homme moins troublé eût fait de propos délibéré. Un méchant qui craint son Dieu, & qui veut se soustraire à lui, peut très-bien découvrir l'absurdité des notions qu'on lui donne, sans découvrir pour cela que ces mêmes notions ne changent rien à l'évidence & à la nécessité de ses devoirs.

IL faut être désintéressé pour juger sainement des choses; il faut avoir des lumières & de la suite dans l'esprit pour saisir un grand système. Il n'appartient qu'à l'homme de bien d'examiner les preuves de l'existence d'un Dieu & les principes de toute religion; il n'appartient qu'à l'homme instruit de la nature & de ses voies, d'embrasser avec connoissance de cause le système de la nature. Le méchant & l'ignorant sont incapables de juger avec sagesse; l'homme honnête & vertueux est seul juge compétent dans une si grande affaire. Que dis-je? n'est-il pas alors dans le cas de désirer l'existence d'un Dieu rémunérateur de la bonté des hommes; s'il renonce à ces avantages que la vertu le mettroit en droit d'espérer, c'est qu'il les trouve imaginaires, ainsi que le rémunérateur qu'on lui annonce, & qu'en réfléchissant au caractère de ce Dieu, il est forcé de reconnoître que l'on ne peut point compter sur un despote capricieux, & que les indignités & les folies auxquelles il se livre de

prétexte, surpassent infiniment les chétifs avantages qui peuvent résulter de sa notion. En effet, tout homme qui réfléchit s'apperoit bientôt que pour un mortel timide dont ce Dieu retient les faibles passions, il en est des millions qu'il ne peut retener, & dont au contraire il excite les fureurs; que pour un seul qu'il console, il en est des milliers qu'il consterne, qu'il afflige, qu'il force de gémir; en un mot, il trouve que contre un enthousiaste inconséquent que ce Dieu, qu'il croit bon, rend heureux, il porte la discorde, le carnage & l'affliction dans de vastes contrées, & plonge des peuples entiers dans la douleur & dans les larmes.

Quoi qu'il en soit, ne nous enquérons point des motifs qui peuvent déterminer un homme à embrasser un système: examinons ce système, supposons-nous sçavoir s'il est vrai; & si nous le trouvons fondé sur la vérité, nous ne pourrons jamais l'estimer dangereux. C'est toujours le mensonge qui nuit aux hommes; si l'erreur est visiblement la source unique de leurs maux, la raison en est le vrai remède. Ne nous informons pas davantage de la conduite de l'homme qui nous présente un système; ses idées, comme on l'a dit déjà, peuvent être très-saines, quand même ses actions fussent très-dignes de blâme. Si le système de l'athéisme ne peut rendre pervers celui qui ne l'est pas par son tempérament, il ne peut rendre bon celui qui ne connoît point d'ailleurs les motifs qui devraient le porter au bien. Au moins avons-nous prouvé que le superstitieux, quand il a des passions fortes & un cœur dépravé, trouve dans la religion même mille prétextes de plus que l'athée, pour nuire à l'espèce humaine. Celui-ci n'a pas au moins le motif du zèle pour courir la vengeance, les con-

portemens, les fureurs; l'athée n'a pas la faculté d'expier à prix d'argent ou à l'aide de quelques cérémonies, les outrages qu'il fait à la société, il n'a pas l'avantage de pouvoir se reconciher avec son Dieu, &, par quelques pratiques aisées, de calmer les remords de la conscience inquiète; si le crime n'a point amorti tout sentiment dans son cœur, il est forcé de porter toujours au-dedans de lui-même un juge inexorable, qui sans cesse lui reproche une conduite odieuse, qui le force de rougir, de se haïr lui-même; de craindre les regards & les ressentimens des autres. Le superstitieux, s'il est méchant, se livre au crime avec remords; mais sa religion lui fournit bientôt les moyens de s'en débarrasser; sa vie n'est communément qu'une longue chaîne de fautes & de regrets, de péchés & d'expiations; bien plus, il commet souvent, comme on a vu, des crimes plus grands pour expier les premiers: dépourvu d'idées fixes sur la morale, il s'accoutume à ne regarder comme des fautes, que ce que les ministres & les interprètes de son Dieu lui défendent; il prend pour des vertus, ou pour des moyens d'effacer les forfaits, les actions les plus noires que souvent on lui dit être agréables à ce Dieu. C'est ainsi qu'on a vu des fanatiques expier par des persécutions atroces leurs adulterés, leurs infamies, leurs guerres injustes, leurs usurpations, & pour se laver de leurs iniquités, se baigner dans le sang des superstitieux dont l'entêtement faisoit des victimes & des martyrs.

UN athée, s'il a bien raisonné, s'il a consulté la nature, a des principes plus sûrs & toujours plus humains que le superstitieux: sa religion ou sombre ou enthousiaste, conduit toujours celui-ci soit à la folie, soit à la cruauté. Jamais on n'en-

vrera l'imagination d'un athée au point de lui faire croire que des violences, des injustices, des persécutions, des assassinats sont des actions vertueuses ou légitimes. Nous voyons tous les jours que la religion ou la cause du ciel aveuglent des personnes humaines, équitables & sensées sur toute autre matière, au point de leur faire un devoir de traiter avec la dernière barbarie des hommes qui s'écartent de leur façon de penser. Un hérétique, un incrédule cessent d'être des hommes aux yeux des superstitieux. Toutes les sociétés, infectées du venin de la religion, nous offrent des exemples sans nombre d'assassinats juridiques que les tribunaux commettent sans scrupules & sans remords; des juges, équitables sur toute autre matière, ne le sont plus, dès qu'il s'agit des chimères théologiques; en se baignant dans le sang, ils croient se conformer aux vues de la Divinité. Presque partout les loix subordonnées à la superstition se rendent complices de ses fureurs; elles légitiment ou transforment en devoirs les cruautés les plus contraires aux droits de l'humanité (1). Tous ces vengeurs de la religion, qui de gaieté de cœur, par pitié, par devoir, lui immolent les victimes qu'elle leur désigne, ne sont-ils pas des aveugles? ne sont-ils pas des tyrans qui ont l'injustice de violer la pensée, qui ont la folie de croire que l'on peut l'enchaîner? ne sont-ils pas des fanatiques à qui la loi, dictée

(1) Le président de Grammont rapporte, avec une satisfaction vraiment digne d'un cannibale, les détails du supplice de *Vanini*, brûlé à Toulouse, quoiqu'il eût dédaigné les opinions dont il étoit accusé. Ce président va jusqu'à trouver mauvais les cris & les hurlemens que les tourmens arrachèrent à cette malheureuse victime de la cruauté religieuse.

par des préjuges inhumains, impose la nécessité de devenir des bêtes féroces? Tous ces souverains qui pour venger le ciel tourmentent & persécutent leurs sujets, & sacrifient des victimes humaines à la méchanceté de leurs dieux antropophages, ne sont-ils pas des hommes que le zèle religieux convertit en des tigres? Ces prêtres, si soigneux du salut des âmes, qui forcent insolemment le sanctuaire de la pensée, afin de trouver dans les opinions de l'homme des motifs pour lui nuire, ne sont-ils pas des fourbes odieux & des perturbateurs du repos des esprits, que la religion honore & que la raison déteste? Quels scélérats plus odieux aux yeux de l'humanité que ces infâmes *inquisiteurs*, qui, par l'aveuglement des princes, jouissent de l'avantage de juger leurs propres ennemis & de les livrer aux flammes? Cependant la superstition des peuples les respecte, & la faveur des rois les comble de bienfaits. Enfin mille exemples ne nous prouvent-ils pas que la religion a par-tout produit & justifié les horreurs les plus étranges? n'a-t-elle pas mille fois armé les mains des hommes de poignards homicides, déchainé des passions bien plus terribles encore que celles qu'elle prétendoit contenir, brisé pour les mortels les nœuds les plus sacrés? sous prétexte de devoir, de foi, de piété, de zèle, n'a-t-elle pas favorisé la cruauté, la cupidité, l'ambition, la tyrannie? la cause de Dieu n'a-t-elle pas mille fois légitimé le meurtre, la perfidie, le parjure, la rébellion, le régicide? ces princes, qui souvent se sont faits les vengeurs du ciel & les sçieurs de la religion, n'en ont-ils pas été cent fois les victimes déplorables? en un mot, le nom de Dieu n'a-t-il pas été le signal des plus tristes folies & des attentats les plus affreux? les autels de tous les Dieux n'ont-ils point par-tout nagé dans

le sang ; & sous quelque forme que l'on ait montré la Divinité, ne fut-elle pas en tout temps la cause ou le prétexte de la violation la plus insolente des droits de l'humanité (1) ?

JAMAIS un athée, tant qu'il jouira de son bon sens, ne se persuadera que de semblables actions puissent être justifiées, jamais il ne pourra croire que celui qui les commet puisse être un homme estimable : il n'y a qu'un superstitieux, à qui son aveuglement fait oublier les principes les plus

(1) Il est bon de remarquer que la religion des chrétiens, qui se vante de donner aux hommes les idées les plus justes de la Divinité, qui toutes les fois qu'on l'accuse d'être turbulente & sanguinaire, ne montre son Dieu que du côté de la bonté & de la miséricorde ; qui se glorifie d'avoir enseigné la morale la plus pure ; qui prétend établir à jamais la concorde & la paix entre ceux qui la professent, a causé plus de divisions, de disputes, de guerres civiles & politiques, de crimes de toute espèce, que toutes les autres religions du monde réunies. On nous dira peut-être, que le progrès des lumières empêchera cette superstition de produire par la suite des effets aussi fâcheux que ceux qu'elle a produits autrefois ; nous répondrons que le fanatisme sera toujours également dangereux ; qu que la cause n'étant point ôlée, les effets seront toujours les mêmes. Ainsi, tant que la superstition sera considérée & aura du pouvoir, il y aura des disputes, des persécutions, des inquisitions, des régicides, des troubles, &c. Tant que les hommes seront assez insensés pour regarder la religion comme la chose la plus importante pour eux, les ministres de la religion seront les maîtres de tout confondre sur la terre, sous prétexte des intérêts de la Divinité, qui ne seront jamais que leurs propres intérêts. L'Eglise chrétienne n'aura qu'une façon de se laver des accusations qu'on lui fait d'être intolérante ou cruelle, ce seroit de déclarer solennellement qu'il n'est point permis de persécuter ou de nuire pour des opinions. Mais c'est ce que ses ministres ne diront jamais.

évidens de la morale, de la nature, de la raison, qui puisse imaginer que les attentats les plus destructeurs sont des vertus. Si l'athée est un pervers, il fait au moins qu'il fait mal; ni son prêtre ni son Dieu ne lui persuaderont pas qu'il fait bien; & quelques crimes qu'il se permette, ils ne pourront jamais excéder ceux que la superstition fait commettre sans scrupule à ceux qu'elle enivre de ses fureurs, ou à qui elle montre ces crimes même comme des expiations & des actions méritoires.

AINSI l'athée, quelque méchant qu'on le suppose, ne fera tout au plus que sur la même ligne que le dévot, que la religion encourage souvent au crime qu'elle transforme en vertu. Quand on a la conduite, s'il est débauché, voluptueux, lâche, péchant, adultère, l'athée ne diffère en rien du superstitieux le plus crédule, qui souvent à sa crédulité fait allier des vices & des crimes que les prêtres lui pardonneront toujours, pourvu qu'il rende hommage à leur pouvoir; s'il est dans l'Inde, ses Bramines le laveront dans le Gange en récitant des prières. S'il est juif, en faisant des offrandes, ses péchés seront effacés; s'il est au Japon, il en sera quitte pour des pèlerinages; s'il est mahométan, il sera réputé saint, pour avoir visité le tombeau de son prophète; s'il est chrétien, il priera, il jeûnera, il se prosterner aux pieds de ses prêtres pour leur confesser ses fautes; ceux-ci l'absolveront au nom du Très-haut, lui vendront les indulgences du ciel; mais jamais ils ne le blâmeront des crimes qu'il aura commis pour eux.

ON nous dit tous les jours que la conduite indécente ou criminelle des prêtres & de leurs sectateurs ne prouve rien contre la bonté du système

religieux; pourquoi ne diroit-on pas la même chose de la conduite d'un athée, qui, comme on l'a trop prouvé, peut avoir une morale très-bonne & très-vraie, même en suivant une conduite déréglée. Si l'il falloit juger les opinions des hommes d'après leur conduite, quelle est la religion qui soutiendrait cette épreuve? Examinons donc les opinions de l'athée sans approuver sa conduite; adoptons sa façon de penser, si nous la jugeons vraie, utile, raisonnable, rejettons sa façon d'agir, si nous la trouvons blâmable. A la vue d'un ouvrage rempli de vérités, nous ne nous embarrassons pas des mœurs de l'ouvrier. Qu'importe à l'univers que Newton ait été sobre ou intempérant, chaste ou débauché? Il ne s'agit pour nous que de savoir s'il a bien raisonné, si ses principes sont sûrs, si les parties de son système sont liées, si son ouvrage renferme plus de vérités démontrées que d'idées hasardées. Jugeons de même les principes d'un athée, s'ils sont étranges & inusités c'est une raison de les examiner avec plus de vigueur; s'il a dit vrai, s'il a démontré, que l'on se rende à l'évidence; s'il s'est trompé quelque part, que l'on distingue le vrai du faux, mais que l'on ne tombe point dans le préjugé trop commun qui pour une erreur dans les détails fait rejeter une foule de vérités incontestables. L'athée quand il se trompe, a, sans doute, autant de droit de rejeter ses fautes sur la fragilité de sa nature que le superstitieux. Un athée peut avoir des vices & des défauts, il peut mal raisonner; mais aux moins ses erreurs n'auront jamais les conséquences des nouveautés religieuses; elles n'allumeront point comme elles le feu de la discorde au sein des nations, l'auteur ne justifiera pas ses vices & ses égaremens par la religion, il ne prétendra point à l'infailibilité comme ces théologiens superbes

LA NATURE, CHAP. XIII. 377

qui attachent la sanction divine à leurs folies, & qui supposent que le ciel autorise les sophismes, les mensonges, & les entours qu'ils se croient obligés de répandre sur la terre.

On nous dira peut-être que le refus de croire de la Divinité rompt un des plus puissans liens de la société, en faisant disparaître la sainteté des sermens. Je réponds que le parjure n'est point rare dans les nations les plus religieuses, ni dans les personnes qui se vantent d'être le plus convaincues de l'existence des Dieux. Diagoras, de superstitieux qu'il étoit, devint, dit-on, athée, en voyant que les Dieux n'avoient point foudroyé un homme qui les avoit pris à témoin d'une fausseté. Sur ce principe, que d'athées devoient se former parmi nous ! De ce qu'on a fait un être invisible & inconnu dépositaire des engagements des hommes, nous ne voyons pas que leurs engagements, & leurs pactes les plus solennels en soient plus solides pour cette vaine formalité. C'est vous sur-tout que j'en atteste, conducteurs des nations ! Ce Dieu dont vous vous dites les images, dont vous prétendez tenir le droit de commander ; ce Dieu que vous rendez si souvent le témoin de vos sermens, le garant de vos traités, ce Dieu dont vous assurez que vous craignez les jugemens, vous en impose-t-il beaucoup, dès qu'il s'agit de l'intérêt le plus futile ? observez-vous religieusement ces engagements si sacrés que vous avez contractés avec vos alliés, avec vos sujets, princes ! qui si tant de religion, joignez souvent si peu de probité, je vois que la force de la vérité vous accable, à cette demande vous rougissez, sans doute ; & vous êtes contraints d'avouer que vous vous jouez également & des Dieux & des hommes. Que dis-je ! la religion elle-même ne vous dispense-t-elle pas d'un

vent de vos sermens ? ne vous prescrit-elle pas d'être perfides, de violer la foi jurée, quand il s'agit sur-tout de ses intérêts sacrés ; ne vous dispense-t-elle pas de garder vos engagements avec ceux qu'elle condamne ? après vous avoir rendus vous mêmes & perfides & parjures, ne s'est-elle pas quelquefois arrogé le droit d'absoudre vos sujets des sermens qui les lient à vous (1) ? Si nous considérons attentivement les choses, nous verrons que sous de tels chefs la religion & la politique sont de véritables écoles de parjure. Aussi les frippons de tous états ne reculent jamais quand il s'agit d'attester le nom de Dieu dans les fraudes les plus manifestes & pour les plus vils intérêts. A quoi servent donc les sermens ? ce sont des pièges auxquels la simplicité seule pourroit se laisser prendre ; les sermens sont par tout de vaines formalités, ils n'en imposent point aux scélérats & n'ajoutent rien aux engagements des âmes honnêtes, qui, même sans sermens, n'eussent point eu la remède de les violer. Un superstitieux parjure & perfide n'a, sans doute, aucun avantage sur un âme qui manquera à ses promesses ; l'un & l'autre ne méritent pas plus

(1) C'est une maxime constamment reçue dans la religion catholique romaine, c'est-à-dire, dans la secte du christianisme, & la plus superstitieuse & la plus nombreuse, que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques. Le concile général de Constance l'a ainsi décidé, quand, malgré le refus conduit de l'Empereur il fit brûler Jean Hus & Jérôme Prague. Le Pontife Romain a, comme on sait, le droit de relever les sectaires de leurs sermens & de leurs vœux ; ce même Pontife s'est souvent arrogé le droit de déposer les Rois, & d'absoudre leurs sujets du serment de fidélité.

Il est très-singulier que les sermens soient prescrits par les loix des nations qui professent la religion chrétienne ; tandis que le Christ les a formellement défendus.

la confiance de leurs concitoyens ni l'estime des gens de bien : si l'un ne respecte pas son Dieu qu'il croit, l'autre ne respecte ni sa raison, ni sa réputation, ni l'opinion publique, ainſi que tout homme ſenſé ne peut reſuſer de croire (1) en un Dieu unique.

On a ſouvent demandé ſ'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de la Divinité, & ſi un peuple uniquement compoſé d'athées pourroit ſubſiſter? Quoi que puiſſent en dire quelques ſpéculeurs, il ne paroît pas vraſemblable qu'il y ait ſur notre globe un peuple nombreux qui n'ait aucune idée de quelque puiffance inviſible à qui il donne des marques de reſpect & de ſoumiſſion (2). L'homme, en tant qu'il eſt un animal craintif & ignorant, devient néceſſairement ſuperſtitieux dans ſes malheurs : ou il ſe fait un Dieu pour lui-même, ou il admet le Dieu que d'autres veulent lui donner.

(1) « Un ſerment, dit Hobbes, n'ajoute rien à l'obligation, il ne fait qu'augmenter l'imagination de celui qui jure, la crainte de violer un engagement qu'il ſeroit obligé de tenir même ſans aucun ſerment ».

(2) On a quelquefois cru que la nation Chinoiſe étoit athée : mais cette erreur eſt due à des millions d'êtres humains accoutumés à traiter d'athées ceux qui n'ont pas des opinions ſemblables aux leurs ſur la Divinité. Il paroît conſtant que le peuple Chinoiſ eſt très-ſuperſtitieux, mais qu'il eſt gouverné par des chefs qui ne le ſont ni même, ſans pourtant être athées pour cela. Si l'empire de la Chine eſt auſſi florissant qu'on le dit, il ſoumra au moins une preuve très-ſorte que ceux qui gouvernent n'ont pas beſoin d'être ſuperſtitieux pour bien gouverner des peuples qui le ſont.

On prétend que les Groenlandois n'ont aucune idée de la Divinité. Cependant la choſe eſt difficile à croire d'une nation ſi ſauvage & ſi maltraitée par la nature.

ne paroît donc pas que l'on puisse raisonnablement supposer qu'il y ait un peuple sur la terre totalement étranger à la notion de quelque divinité. L'un nous montrera le soleil ou la lune & les étoiles ; l'autre nous montrera la mer ; des lacs, des rivières qui lui fournissent sa subsistance ; des arbres qui lui donnent un asyle contre l'indémenche de l'air ; un autre nous montrera une roche d'une forme bizarre, une montagne élevée, un volcan qui souvent l'étonne ; un autre vous présentera son crocodile dont il craint la malignité, son serpent dangereux, le reptile auquel il attribue sa bonne ou sa mauvaise fortune. Enfin chaque homme vous fera voir avec respect son *fléau*, ou son Dieu domestique & tutélaire.

M A I S de l'existence de ses Dieux ; le sauvage n'en tire pas les mêmes inductions que l'homme policé ; un peuple sauvage ne croit pas devoir beaucoup raisonner de ses divinités ; il n'imagine pas qu'elles doivent influer sur ses mœurs ni fortement occuper sa pensée : content d'un culte grossier, simple, extérieur, il ne croit pas que ces puissances invisibles s'embarrassent de sa conduite à l'égard de ses semblables ; en un mot il ne lie pas sa morale à sa religion. Cette morale est grossière, comme le peut être celle de tout peuple ignorant ; elle est proportionnée à ses besoins, qui sont en petit nombre ; elle est souvent déraisonnable ; parce qu'elle est le fruit de l'ignorance, de l'inexpérience & des passions peu contraintes d'hommes pour ainsi dire dans l'enfance. Ce n'est que dans une société nombreuse, fixée & civilisée que les besoins, venant à se multiplier & les intérêts à se croiser, l'on est obligé de recourir à des gouvernemens, à des loix, à des cultes publics, à des systèmes uni-

formes de religion, pour maintenir la concorde : c'est alors que les hommes rapprochés raisonnent, combinent leurs idées, raffinent & subtilisent leurs notions : c'est alors que ceux qui les gouvernent se servent de la crainte des puissances invisibles pour les contenir, pour les rendre dociles, pour les forcer d'obéir & de vivre en paix. C'est ainsi que peu à peu la morale & la politique se trouvent liées au système religieux. Les chefs des nations, souvent superstitieux eux-mêmes, peu éclairés sur leurs propres intérêts, peu versés dans la saine morale, peu instruits des vrais mobiles du cœur humain, croient avoir tout fait pour leur propre autorité ainsi que pour le bien être & le repos de la société, en rendant leurs sujets superstitieux, en les menaçant de leurs fantômes invisibles, en les traitant comme des enfans que l'on apaise par des fables & des chimères. A l'aide de ces merveilleuses inventions dont les chefs & les guides des nations sont souvent eux-mêmes les dupes & qui se transmettent d'une race à l'autre, les souverains sont dispensés de s'instruire, ils négligent les loix, ils s'énervent dans la mollesse, ils ne suivent que leurs caprices, ils se reposent sur les Dieux, du soin de contenir leurs sujets; ils confient l'instruction des peuples à des prêtres, chargés de les rendre bien soumis & dévôts & de leur apprendre de bonne-heure à trembler sous le joug des Dieux invisibles & visibles.

C'EST ainsi que les nations sont tenues par leurs tuteurs dans une enfance perpétuelle & ne sont contenues que par de vaines chimères. C'est ainsi que la politique, la jurisprudence, l'éducation, la morale sont par-tout infectées par la superstition. C'est ainsi que les hommes ne connoissent plus

de devoirs que ceux de la religion ; c'est ainsi que l'idée de la vertu s'allocie faussement avec celle des puissances imaginaires que l'imposture fait parler comme elle veut ; c'est ainsi que la morale devient incertaine & flottante ; c'est ainsi qu'on persuade aux hommes que sans Dieu il n'existe plus de morale pour eux. C'est ainsi que les princes & les sujets également aveuglés sur leurs intérêts véritables, sur les devoirs de la nature, sur leurs droits réciproques, se sont habitués à regarder la religion comme nécessaire aux mœurs, comme indispensable pour gouverner les hommes, comme le moyen le plus sûr de parvenir à la puissance & au bonheur.

C'EST sur ces suppositions, dont nous avons si souvent démontré la fausseté, que tant de personnes, très-éclairées d'ailleurs, regardent comme impossible qu'une société d'athées pût long-temps subsister. Il n'est point douteux qu'une société nombreuse qui n'aurait ni religion, ni morale, ni gouvernement, ni lois, ni éducation, ni principes, ne pourroit se maintenir, & qu'elle ne seroit que rapprocher des êtres disposés à se nuire ; ou des enfans qui suivroient en aveuglés les impulsions les plus fâcheuses ; mais avec toute la religion du monde les sociétés humaines ne sont-elles pas à peu près dans cet état ? presque en tout pays les souverains ne sont-ils pas dans une guerre continuelle avec leurs sujets ? ces sujets, en dépit de la religion & des notions terribles qu'elle leur donne de la Divinité, ne sont-ils pas sans cesse occupés à se nuire réciproquement & à se rendre malheureux ? la religion elle-même & ses notions surnaturelles ne servent-elles pas sans cesse à flatter les passions & la vanité des souverains, & à attiser les feux de la discorde entre les citoyens divisés d'opinions ? ces puissances

infernales, que l'on suppose occupées du soin de nuire au genre humain seroient-elles capables de produire de plus grands maux sur la terre que le fanatisme & les fureurs enfantées par la théologie ? en un mot des athées, rassemblés en société, quelque insensés qu'on les suppose, le conduiroient-ils entre eux d'une façon plus criminelle que ces superstitieux remplis de vices réels & de chimères extravagantes, qui ne font depuis tant de siècles que se détruire & s'égorger sans raison & sans pitié ? On ne peut le prétendre ; au contraire on ose avancer très-hardiment qu'une société d'athées privée de toute religion, gouvernée par de bonnes loix, formée par une bonne éducation, invitée à la vertu par des récompenses, détournée du crime par des châtimens équitables, dégagée d'illusions, de mensonges & de chimères, seroit infiniment plus honnête & plus vertueuse que ces sociétés religieuses où tout conspire à enivrer l'esprit & à corrompre le cœur.

QUAND on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes, c'est par les Dieux du ciel que la réforme doit commencer ; c'est en faisant abstraction de ces êtres imaginaires, destinés à effrayer des peuples ignorans & dans l'enfance, que l'on pourra se promettre de conduire l'homme à sa maturité. On ne peut trop le répéter ; nulle morale sans consulter la nature de l'homme & ses vrais rapports avec les êtres de son espèce. Nuls principes fixes pour la conduite en la réglant sur des Dieux injustes, capricieux, méchans. Nulle saine politique, sans consulter la nature de l'homme vivant en société pour satisfaire ses besoins & assurer son bonheur & ses jouissances. Nul bon gouvernement ne peut se fonder sur un Dieu despotique, il

sera toujours des tyrans de ses représentans. Nulles loix ne seront bonnes sans consulter la nature & le but de la société. Nulle jurisprudence ne peut être avantageuse pour les nations, si elle se régie sur les caprices & les passions des tyrans divinisés. Nulle éducation ne sera raisonnable, si elle ne se fonde sur la raison & non sur des chimères & des préjugés. Enfin nulle vertu, nulle probité, nuls talens sous des maîtres corrompus, & sous la conduite de ces prêtres, qui rendent les hommes ennemis d'eux-mêmes & des autres, & qui cherchent à étouffer en eux les germes de la raison, de la science & du courage.

On demandera peut-être si l'on pourroit raisonnablement se flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout un peuple ses opinions religieuses ou les idées qu'il a de la Divinité ? Je réponds que la chose paroît entièrement impossible, & que ce n'est pas le but que l'on puisse se proposer. L'idée d'un Dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, ne paroît pas de nature à pouvoir se déraciner de l'esprit du plus grand nombre des hommes : il seroit peut-être aussi difficile de la donner à des personnes qui, parvenues à un certain âge n'en auroient jamais entendu parler, que de la bannir de la tête de ceux qui depuis l'âge le plus tendre en ont été imbus. Ainsi l'on ne peut supposer que l'on puisse faire passer une nation entière de l'abîme de la superstition, c'est-à-dire du sein de l'ignorance & du délire, à l'athéisme absolu qui suppose de la réflexion, de l'étude, des connoissances, une longue chaîne d'expériences, l'habitude de contempler la nature, la science des vraies causes de ses phénomènes divers, de ses combinaisons, de ses loix, des êtres qui la composent & de leurs différentes propriétés.

LA NATURE, CHAP. XIII. 385

propriétés. Pour être athée, ou pour s'assurer des forces de la nature, il faut l'avoir méditée; un coup d'œil superficiel ne la fera point connoître; des yeux peu exercés s'y tromperont sans cesse; l'ignorance des vraies causes en feront supposer d'imaginaires; & l'ignorance ainsi ramènera le physicien lui-même aux pieds d'un fantôme, dans lequel ses vues bornées ou sa paresse croiront trouver la solution de toutes les difficultés.

L'ATHÉISME, ainsi que la philosophie & toutes les sciences profondes & abstraites, n'est donc point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes. Il est dans toutes les nations nombreuses & civilisées des personnes que leurs circonstances mettent à portée de méditer, de faire des recherches & des découvertes utiles, qui finissent tôt ou tard par s'étendre & fructifier, quand elles ont été jugées avantageuses & vraies. Le géomètre, le mécanicien, le chymiste, le médecin, le jurisconsulte, l'artisan même travaillent dans leurs cabinets ou dans leurs ateliers à chercher des moyens de servir la société chacun dans sa sphère; cependant aucune des sciences ou professions dont ils s'occupent ne sont connues du vulgaire, qui ne laisse pas d'en profiter & de recueillir à la longue les fruits de travaux dont il n'a pas d'idées. C'est pour le matelot que l'astronome travaille; c'est pour lui que le géomètre & le mécanicien calculent; c'est pour le maçon & le manoeuvre que l'architecte habile trace de savans dessins. Quelle que soit l'utilité prétendue des opinions religieuses, le théologien profond & subtil ne peut se vanter de travailler, d'écrire, de disputer pour l'avantage du peuple, à qui l'on fait pourtant payer si chèrement des systèmes & des mystères qu'il n'entendra jamais,

& qui ne pourront dans aucun temps être d'aucune utilité pour lui.

Ce n'est donc pas pour le commun des hommes que le philosophe doit se proposer d'écrire ou de méditer. Les principes de l'athéisme ou le système de la nature ne sont pas même faits, comme on l'a fait sentir ; pour un grand nombre de personnes très-éclairées sur d'autres points, mais souvent trop prévenues en faveur des préjugés universels. Il est très-rare de trouver des hommes, qui à beaucoup d'esprit, de connoissances & de talens joignent ou une imagination bien réglée, ou le courage nécessaire pour combattre avec succès des chimères habituelles dont leur cerveau s'est long-temps pénétré. Une pente secrète & invincible ramène souvent, en dépit du raisonnement, les esprits les plus solides & les mieux raffermis aux préjugés qu'ils voient généralement établis, & dont eux-mêmes se sont abreuvés dès la plus tendre enfance. Cependant peu à peu des principes, qui d'abord paroissent étranges ou révoltans, quand ils ont la vérité pour eux, s'insinuent dans les esprits, leur deviennent familiers, se répandent au loin, produisent des effets avantageux sur toute la société : avec le temps elle se familiarise avec les idées qu'elle avoit dans l'origine regardées comme absurdes & déraisonnables ; du moins on cesse de regarder comme odieux ceux qui professent des opinions, sur lesquelles l'expérience fait voir qu'il est permis d'avoir des doutes sans danger pour le public.

L'ON ne doit donc pas craindre de répandre des idées parmi les hommes ; sont-elles utiles : elles fructifient peu à peu. Tout homme qui écrit ne doit point fixer ses yeux sur le temps où il vit

ni sur ses concitoyens actuels , ni sur la contrée qu'il habite. Il doit parler au genre humain , il doit prévoir les races futures ; en vain attendroit-il les applaudissemens de ses contemporains ; en vain se flatteroit-il de voir ses principes précoces reçus avec bienveillance , par des esprits prévenus ; s'il a dit vrai , les siècles à venir rendront justice à ses efforts ; en attendant qu'il se contente de l'idée d'avoir bien fait , ou des suffrages secrets des amis de la vérité peu nombreux sur la terre. C'est après sa mort que l'écrivain véridique triomphe ; c'est alors que les aiguillons de la haine & les traits de l'envie épuisés ou émoussés font place à la vérité , qui étant éternelle , doit survivre à toutes les erreurs de la terre (1).

(1) C'est un problème pour bien des gens , si la vérité ne peut pas nuire. Les personnes les mieux intentionnées sont souvent elles-mêmes dans l'incertitude sur ce point important. La vérité ne nuit jamais qu'à ceux qui trompent les hommes , ceux-ci ont le plus grand intérêt à être détrompés. La vérité peut bien nuire à celui qui l'annonce , mais nulle vérité ne peut nuire au genre humain , & jamais elle ne peut être annoncée trop clairement à des êtres toujours peu disposés à l'entendre , ou à la comprendre. Si tous ceux qui écrivent pour annoncer des vérités importantes (que l'on regarde toujours comme les plus *dangereuses*) étoient assez échauffés de l'amour du bien public pour parler franchement , au risque même de déplaire , le genre humain seroit bien plus éclairé & plus heureux qu'il n'est. Ecrire à mots couverts , c'est souvent n'écrire pour personne. L'esprit humain est paresseux , il faut lui épargner autant qu'on peut l'embarras de réfléchir. Que de temps & d'étude ne faut-il pas aujourd'hui pour deviner les oracles ambigus des anciens philosophes , dont les vrais sentimens sont presque entièrement perdus pour nous ! Si la vérité est utile aux hommes , c'est une injustice de les en priver ; si la vérité doit être admise , il faut admettre ses conséquences , qui sont aussi des vérités. Les hommes , pour la

D'AILLEURS nous dirons avec Hobbes. « Que
 » l'on ne peut faire aucun mal aux hommes en
 » leur proposant ses idées ; le pis aller est de les
 » laisser dans le doute & la dispute ; n'y sont-ils
 » pas déjà » ? Si un auteur qui écrit s'est trompé,
 c'est qu'il a pu mal raisonner ; a-t-il posé de faux
 principes : il s'agit de les examiner. Son système
 est-il faux & ridicule : il ne servira qu'à faire
 paroître la vérité dans tout son jour ; son ouvrage
 tombera dans le mépris ; & l'écrivain , s'il est té-
 moin de sa chute , sera suffisamment puni de sa
 témérité ; s'il est mort , les vivans ne pourront
 troubler sa cendre. Nul homme n'écrit dans le
 dessein de nuire à ses semblables ; il se propose
 toujours de mériter leurs suffrages , soit en les
 amusant , soit en piquant leur curiosité , soit en
 leur communiquant des découvertes qu'il croit utiles.
 Nul ouvrage ne peut être dangereux , sur-tout s'il
 contient des vérités. Il ne le seroit pas même s'il
 contenoit des principes évidemment contraires à
 l'expérience & au bon sens. Que résulteroit-il en
 effet d'un ouvrage qui nous diroit aujourd'hui que
 le soleil n'est point lumineux , que le parricide est
 légitime , que le vol est permis , que l'adultère n'est
 point un crime ? la moindre réflexion nous feroit
 sentir le faux de ces principes , & la race humaine
 toute entière réclamerait contre eux ; l'on riroit
 de la folie de l'auteur , & bientôt son livre & son
 nom ne seroient connus que par leurs extravagances
 ridicules. Il n'y a que les folies religieuses qui
 soient pernicieuses aux mortels ; & pourquoi ? c'est

plupart , aiment la vérité , mais ses conséquences leur font
 une peur si grande , que souvent ils aiment mieux s'en
 tenir à l'erreur , dont l'habitude les empêche de sentir les
 suites déplorables.

que toujours l'autorité prétend les établir par violence, les faire passer pour des vérités, & punir avec rigueur ceux qui voudroient en rire ou les examiner. Si les hommes étoient plus raisonnables, ils regarderoient les opinions religieuses & les systèmes de la théologie des mêmes yeux que les systèmes de physique ou les problèmes de géométrie : ceux-ci ne troublent jamais le repos des sociétés, quoiqu'ils excitent quelquefois des disputes très-vives entre quelques savans. Les querelles théologiques ne tireroient jamais à conséquence, si l'on parvenoit à faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main qu'ils ne doivent que de l'indifférence & du mépris pour les disputes de personnages qui n'entendent point eux-mêmes les questions merveilleses sur lesquelles ils ne cessent de disputer.

C'EST du moins cette indifférence si juste, si raisonnable, si avantageuse aux états que la saine philosophie peut se proposer d'introduire peu-à-peu sur la terre. Le genre humain ne seroit-il pas plus heureux, si les souverains du monde, occupés du bien-être de leurs sujets, laissoient à la superstition ses démêlés futiles, soumettoient la religion à la politique, forçoient ses ministres altiers à devenir des citoyens, & empêchoient soigneusement leurs querelles d'intéresser la tranquillité publique ? Quels avantages pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain, pour la perfection de la morale, de la jurisprudence, de la législation, de l'éducation ne résulteroient pas de la liberté de penser ? Aujourd'hui le génie trouve par-tout des entraves ; la religion s'oppose continuellement à sa marche, l'homme entouré de bandelettes ne jouit d'aucunes de ses facultés, son esprit même est à la gêne, & paroît continuellement enveloppé des langes de l'en-

fance. Le pouvoir civil , ligué avec le pouvoir spirituel , ne semble vouloir commander qu'à des esclaves abrutis , confinés dans un cachot obscur , où ils se font sentir réciproquement les effets de leur mauvaise humeur. Les souverains détestent la liberté de penser , parce qu'ils craignent la vérité ; cette vérité leur paroît redoutable , parce qu'elle condamneroit leurs excès ; ces excès leur sont chers parce qu'ils ne connoissent pas plus que leurs sujets leurs véritables intérêts qui devroient se confondre.

QUE le courage du philosophe ne se laisse point abattre par tant d'obstacles réunis , qui semblent exclure pour jamais la vérité de son domaine ; la raison , de l'esprit des hommes ; la nature , de ses droits. La millième partie des soins que l'on a pris de tout temps pour infecter l'esprit humain , suffiroit pour le guérir. Ne désespérons donc point de ses maux ; ne lui faisons point l'injure de croire que la vérité n'est pas faite pour lui ; son esprit la cherche sans cesse , son cœur la desire ; son bonheur la demande à grands cris ; il ne la craint ou ne la méconnoît que parce que la religion , renversant toutes ses idées , lui tient perpétuellement le bandeau sur les yeux & s'efforce de lui rendre la vertu totalement étrangère.

MALGRÉ les soins prodigieux que l'on prend pour écarter la vérité , la raison , la science , de la demeure des mortels ; le temps , aidé des lumières progressives des siècles , peut un jour éclairer ces princes même que nous voyons si déchaînés contre la vérité , si ennemis de la justice & de la liberté des hommes. Le destin conduira peut-être au trône des souverains instruits , équitables , courageux ,

bienfaisans , qui reconnoissant la vraie source des misères humaines , tenteront de leur appliquer les remèdes que la sagesse leur fournira : peut-être sentiront-ils que ces Dieux dont ils prétendent emprunter leur pouvoir sont les vrais fléaux de leurs peuples ; que les ministres de ces Dieux sont leurs ennemis & leurs propres rivaux : que la religion , qu'ils regardoient comme l'appui de leur pouvoir , ne fait que l'affoiblir & l'ébranler ; que la morale superstitieuse est fautive & ne sert qu'à pervertir leurs sujets & leur donner les vices des esclaves , au lieu des vertus du citoyen ; en un mot ils verront dans les erreurs religieuses la source féconde des malheurs du genre humain ; ils sentiront qu'elles sont incompatibles avec toute administration équitable.

EN attendant cet instant désirable pour l'humanité , les principes du *naturalisme* ne seront adoptés que par un petit nombre de penseurs ; ils ne peuvent se flatter d'avoir beaucoup d'approbateurs ou de prosélytes ; au contraire ils trouveront des adversaires ardens , ou même des contempteurs dans les personnes qui , sur tout autre objet , montrent le plus d'esprit & de lumières. Les hommes qui ont le plus de talens , comme nous l'avons déjà fait observer , ne peuvent se résoudre à faire un divorce complet avec leurs idées religieuses ; l'imagination si nécessaire aux talens brillans , est souvent en eux un obstacle insurmontable à la ruine totale des préjugés ; elle dépend beaucoup plus du jugement que de l'esprit. A cette disposition , déjà si prompte à leur faire illusion , se joint encore la force de l'habitude ; pour bien des gens , leur ôter les idées de Dieu , ce seroit leur arracher une portion d'eux-mêmes , les priver d'un aliment habituel , les plonger

dans le vide, forcer leur esprit inquiet à périr faute d'exercice (1).

NE soyons donc point surpris si nous voyons de très-grands hommes s'obstiner à fermer les yeux, ou démentir leur sagacité ordinaire, toutes les fois qu'il s'agit d'un objet qu'ils n'ont point eu le courage d'examiner avec l'attention qu'ils ont prêtée à beaucoup d'autres. Le chancelier Bacon prétend *que peu de philosophie dispose à l'athéisme, mais que beaucoup de profondeur ramène à la religion*. Si nous voulons analyser cette proposition, nous trouverons qu'elle signifie que des penseurs très-médiocres sont à portée de s'apercevoir très-promptement des absurdités grossières de la religion, mais que peu accoutumés à méditer, ou dépourvus de principes sûrs qui servent à les guider, leur imagination les remet bientôt dans le labyrinthe théologique, d'où une raison trop foible sembloit vouloir les tirer. Des âmes timides craignent même de se rassurer; des esprits accoutumés à se payer des solutions théologiques, ne voient plus dans la nature qu'une énigme inexplicable, qu'un abîme impossible à sonder. Habités à fixer leurs yeux sur un point idéal & mathématique qu'ils ont fait le centre de tout, l'univers se confond pour eux dès qu'ils le perdent de vue;

(1) Menage a remarqué que l'histoire parle de très-peu de femmes athées ou incrédules. Cela n'est pas surprenant; leur organisation les rend craintives, le genre nerveux subit en elles des variations périodiques, & l'éducation qu'on leur donne les dispose à la crédulité. Celles qui ont du tempérament & de l'imagination ont besoin de chimères propres à occuper leur oisiveté, sur-tout quand le monde les abandonne; la dévotion & ses pratiques deviennent alors un rôle ou un amusement pour elles.

& dans le trouble où ils se trouvent, ils aiment mieux revenir aux préjugés de leur enfance, qui semblent leur expliquer tout, que de flotter dans le vide, ou de quitter le point d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainsi la proposition de Bacon ne semble indiquer rien, sinon que les personnes les plus habiles ne peuvent se défendre des illusions de leur imagination, dont l'impétuosité résiste aux raisonnemens les plus forts.

CEPENDANT une étude réfléchie de la nature suffit pour détromper tout homme qui pourra regarder les choses d'un œil tranquille : il verra que dans l'univers tout est lié par des chaînons invisibles, pour l'observateur ou superficiel ou trop bouillant, mais très-sensibles pour celui qui voit les choses de sang-froid. Il trouvera que les effets les plus rares, les plus merveilleux, ainsi que les plus petits & les plus ordinaires, sont également inexplicables, mais doivent découler de causes naturelles, & que des causes surnaturelles, sous quelque nom qu'on les désigne, de quelques qualités qu'on les orne, ne feront que multiplier les difficultés & faire pulluler des chimères. Les observations les plus simples lui prouveront invinciblement que tout est nécessaire, que les effets qu'il apperçoit sont matériels, & ne peuvent par conséquent venir que de causes de même nature, quand même il ne pourroit à l'aide des sens remonter jusques à ces causes. Ainsi son esprit ne lui montrera par-tout que de la matière agissante tantôt d'une façon que ses organes lui permettent de suivre, tantôt d'une façon imperceptible pour lui : il verra tous les êtres suivre des loix constantes, toutes les combinaisons se former & se détruire, toutes les formes changer, & le grand tout demeurer toujours le même. Alors

revenu des notions dont il s'étoit imbu ; détrompé des idées erronées qu'il attachoit par habitude à des êtres de raison , il consentira d'ignorer ce que ses organes ne peuvent saisir ; il reconnoîtra que des termes obscurs & vides de sens ne sont point propres à résoudre des difficultés ; & guidé par l'expérience , il écartera toutes les hypothèses de l'imagination pour s'attacher à des réalités confirmées par l'expérience.

LA plupart de ceux qui étudient la nature ne la considèrent souvent qu'avec les yeux du préjugé ; ils n'y trouvent que ce qu'ils ont d'avance résolu d'y trouver ; dès qu'ils apperçoivent des faits contraires à leurs idées , ils en détournent promptement leurs regards ; ils croient avoir mal vu ; ou bien s'ils y reviennent , c'est dans l'espoir de parvenir à les concilier avec les notions dont leur esprit est imbu. C'est ainsi que nous trouvons des physiciens enthousiastes à qui leurs préventions montrent , dans les choses même qui contredisent le plus ouvertement leurs opinions , des preuves incontestables des systèmes dont ils sont préoccupés. De là ces prétendues démonstrations de l'existence d'un Dieu bon , que nous voyons tirer des causes finales , de l'ordre de la nature , de ses bienfaits pour l'homme , &c. Ces mêmes enthousiastes apperçoivent-ils du désordre , des calamités , des révolutions ; ils en tirent des preuves nouvelles de la sagesse , de l'intelligence , de la bonté de leur Dieu , tandis que toutes ces choses semblent aussi visiblement démentir ces qualités que les premières sembloient les confirmer ou les établir. Ces observateurs prévenus sont en extase à la vue des mouvemens périodiques & réglés des astres , des productions de la terre , de l'accord étonnant des parties dans les animaux ;

ils oublient pour lors les loix du mouvement, les forces de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, & vont assigner tous ces grands phénomènes à une cause inconnue dont ils n'ont point d'idées. Enfin dans la chaleur de leur imagination ils placent l'homme au centre de la nature; ils le supposent l'objet & la fin de tout ce qui existe; c'est pour lui que tout est fait; c'est pour le réjouir que tout a été créé; tandis qu'ils ne s'apperçoivent pas que très-souvent la nature entière semble se déchaîner contre lui, & le destin s'obstiner à en faire le plus malheureux des êtres (1).

L'ATHÉISME n'est si rare que parce que tout conspire à enivrer l'homme dès l'âge le plus tendre d'un enthousiasme éblouissant, ou à le gonfler d'une ignorance systématique & raisonnée, qui est de toutes les ignorances la plus difficile à vaincre & à déraciner. La théologie n'est qu'une science de mots qu'à force de les répéter on s'accoutume à prendre pour des choses; dès qu'on veut les analyser on trouve qu'ils ne présentent aucun sens véritable. Il est peu d'hommes dans le monde qui pensent, qui se rendent compte de leurs idées, qui aient des yeux pénétrants; la justesse dans l'esprit est un des dons les plus rares que la nature fasse à l'espèce humaine. Une imagination trop vive,

(1) Les progrès de la saine physique seront toujours funestes à la superstition, à qui la nature donnera des démentis continuels. L'astronomie a fait disparaître l'astrologie judiciaire; la physique expérimentale, l'étude de l'histoire naturelle & de la chimie, mettent les jongleurs, les prêtres, les sorciers dans l'impossibilité de faire des miracles. La nature approfondie doit faire nécessairement disparaître le fantôme que l'ignorance avoit mis en sa place.

une curiosité précipitée , sont des obstacles aussi puissans à la découverte de la vérité que trop de flegme , que la lenteur de la conception , que la paresse de l'esprit , que l'inhabitude de penser. Tous les hommes ont plus ou moins d'imagination , de curiosité , de flegme , de bile , de paresse , d'activité ; c'est du juste équilibre que la nature a mis dans leur organisation que dépend la justesse de leur esprit. Cependant , comme on l'a dit ci-devant , l'organisation de l'homme est sujette à changer , & les jugemens de son esprit varient avec les changemens que sa machine est forcée de subir : de là les révolutions presque continuelles qui se font dans les idées des mortels , sur-tout quand il s'agit des objets sur lesquels l'expérience ne leur fournit aucuns points fixes pour s'appuyer.

POUR chercher & rencontrer la vérité , que tout s'efforce de nous cacher , que , complices de ceux qui nous égarent , nous voulons souvent nous dissimuler à nous-mêmes , ou que nos terreurs habituelles nous font craindre de trouver , il faut un esprit juste , un cœur droit & de bonne foi avec lui-même , une imagination tempérée par la raison. Avec ces dispositions nous découvrirons la vérité ; elle ne se montre jamais ni à l'enthousiasme épris de ses rêveries ; ni au superstitieux nourri de mélancolie ; ni à l'homme vain gonflé de son ignorance présumptueuse ; ni à l'homme livré à la dissipation & aux plaisirs ; ni au raisonneur de mauvaise foi qui ne veut que se faire illusion à lui-même. Avec ces dispositions le physicien attentif , le géomètre , le moraliste , le politique , le théologien lui-même , quand ils chercheront sincèrement la vérité , trouveront que la pierre angulaire qui sert de fondement à tous les systèmes religieux , porte évidemment à

faux. Le physicien trouvera dans la matière la cause suffisante de son existence; de ses mouvemens, de ses combinaisons, de ses façons d'agir toujours réglées par des loix générales incapables de varier. Le géomètre calculera les forces de la matière, & sans sortir de la nature, il trouvera que pour expliquer ses phénomènes, il n'est pas besoin de recourir à un être ou à une force incommensurable avec toutes les forces connues. Le politique, instruit des vrais mobiles qui peuvent agir sur les esprits des nations, sentira qu'il n'est pas besoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en est de réels pour agir sur les volontés des citoyens, & les déterminer à travailler au maintien de l'association; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'est propre qu'à ralentir, ou même à troubler le jeu d'une machine aussi compliquée que la société. Celui qui sera plus épris de la vérité que des subtilités de la théologie, s'apercevra bientôt que cette science vaine n'est qu'un amas inintelligible de fausses hypothèses, de pétitions de principes, de sophismes, de cercles vicieux, de distinctions futiles, de subtilités captieuses, d'argumens de mauvaise foi, dont il ne peut résulter que des puérilités, ou des disputes sans fin. Enfin tout homme qui aura des idées saines de morale, de vertu, de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour se conserver lui-même, soit pour conserver le corps dont il est membre, reconnoîtra que les mortels n'ont besoin, pour découvrir leurs rapports & leurs devoirs, que de consulter leur propre nature, & doivent bien se garder de les fonder sur un être contradictoire, ou de les emprunter d'un modèle qui ne feroit que leur troubler l'esprit & les rendre incertains sur leur façon d'agir.

AINSI tout penseur raisonnable, en renonçant à ses préjugés, peut sentir l'inutilité & le faux de tant de systèmes abstraits qui jusqu'ici n'ont servi qu'à confondre toutes les notions & à rendre douteuses les vérités les plus claires. En rentrant dans sa sphère, quittant les régions de l'empirée, où son esprit ne peut que s'égarer; en consultant la raison, tout homme découvrira ce qu'il a besoin de connoître, & se détrompera des causes chimériques que l'enthousiasme, l'ignorance & le mensonge ont par-tout substituées aux causes véritables & aux mobiles réels qui agissent dans une nature dont l'esprit humain ne peut jamais sortir sans s'égarer & sans se rendre malheureux.

Les déicoles & leurs théologiens reprochent sans cesse à leurs adversaires leur goût pour le *paradoxe* ou pour le *système*, tandis qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées sur des hypothèses imaginaires, & se font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriser la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs sens, de soumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les disciples de la nature ne seroient-ils donc pas autorisés à leur dire
 « Nous n'assurons que ce que nous voyons; nous ne
 » nous rendons qu'à l'évidence; si nous avons un
 » système, il n'est fondé que sur des faits. Nous
 » n'appercevons en nous-mêmes & par-tout que
 » de la matière, & nous en concluons que la ma-
 » tière peut sentir & penser. Nous voyons dans
 » l'univers tout s'exécuter par des loix mécaniques
 » par des propriétés, par des combinaisons, par
 » des modifications de la matière, & nous ne cher-
 » chons pas d'autre explication aux phénomènes
 » que la nature nous présente. Nous ne concevons
 » qu'un monde seul & unique, où tout est en-

» chaîné, où chaque effet est dû à une cause natu-
 » relle connue ou inconnue qui le produit suivant
 » des loix nécessaires. Nous n'affirmons rien qui ne
 » soit démontré, & que vous ne soyiez forcés d'ad-
 » mettre comme nous : les principes dont nous
 » partons sont clairs, sont évidens, ce sont des faits ;
 » si quelque chose est obscur ou inintelligible pour
 » nous, nous convenons de bonne foi de son obscu-
 » rité, c'est-à-dire, des bornes de nos lumières (1),
 » mais nous n'imaginons aucune hypothèse pour
 » l'expliquer ; nous consentons à l'ignorer toujours ;
 » ou nous attendons que le temps, l'expérience, les
 » progrès de l'esprit humain l'éclaircissent. Notre
 » manière de philosopher n'est-elle pas la véritable ?
 » En effet, dans tout ce que nous avançons au sujet
 » de la nature, nous ne procédons que de la même
 » manière que nos adversaires eux-mêmes procè-
 » dent dans toutes les autres sciences, telles que
 » l'histoire naturelle, la physique, les mathéma-
 » tiques, la chymie, la morale, la politique. Nous
 » nous renfermons scrupuleusement dans tout ce qui
 » nous est connu par l'intermède de nos sens, les
 » seuls instrumens que la nature nous ait donnés
 » pour découvrir la vérité. Que sont nos adver-
 » saires ? Ils imaginent, pour expliquer les choses
 » qui leur sont inconnues, des êtres plus inconnus
 » encore que les choses qu'ils veulent expliquer ;
 » des êtres dont ils avouent eux-mêmes n'avoir
 » nulle notion ! Ils renoncent donc aux vrais prin-
 » cipes de la logique, qui consistent à procéder
 » du plus connu au moins connu. Mais sur quoi
 » fondent-ils l'existence de ces êtres à l'aide des-
 » quels ils prétendent résoudre toutes les difficultés ?
 » C'est sur l'ignorance universelle des hommes, sur

(1) *Nescire quædam magna pars est sapientia.*

» leur inexpérience , sur leurs terreurs , sur leurs
» imaginations troublées , sur un prétendu *sens in-*
» *time* qui n'est réellement que l'effet de l'ignorance ,
» de la crainte , de l'inhabitude de réfléchir par eux-
» mêmes , & de l'habitude de se laisser guider par
» l'autorité. C'est , ô théologiens ! sur des fondemens
» si ruineux que vous bâtissez l'édifice de votre
» doctrine. Après cela vous vous trouvez dans
» l'impossibilité de vous faire aucune idée précise
» de ces Dieux qui servent de base à vos systèmes ,
» de leurs attributs , de leur existence , de leur ma-
» nière d'être dans un lieu , de leur façon d'agir.
» Ainsi , de votre aveu même , vous êtes dans une
» ignorance profonde des premiers élémens , qu'il
» est indispensable de connoître , d'une chose que
» vous constituez comme la cause de tout ce qui
» existe. Ainsi , sous quelque point de vue que l'on
» vous envisage , c'est vous qui bâtissez des systèmes
» en l'air , & vous êtes les plus absurdes de tous
» les systématiques ; car vous en rapportant à votre
» imagination pour créer une cause , cette cause
» devroit au moins répandre de la lumière sur tout ;
» c'est à cette condition qu'on en pourroit pardon-
» ner l'incompréhensibilité : mais cette cause peut-
» elle servir à expliquer quelque chose ? Nous fait-
» elle mieux connoître l'origine du monde , la na-
» ture de l'homme , les facultés de l'ame , la source
» du bien & du mal ? Non , sans doute , cette cause
» imaginaire ou n'explique rien , ou multiplie par elle-
» même les difficultés à l'infini , ou jette de l'embarras
» & de l'obscurité sur toutes les matières dans les-
» quelles on la fait intervenir. Quelle que soit la
» question qu'on agite , elle se complique aussi-tôt
» qu'on y fait entrer le nom de Dieu : ce nom ne se
» présente dans les sciences les plus claires qu'accom-
» pagné de nuages qui rendent compliquées & énig-
matiques

marques les notions les plus évidentes. Quelles idées de morale nous présente votre Divinité sur les volontés & sur l'exemple de laquelle vous tondez toutes les vertus ? toutes vos révélations ne nous la montrent-elles pas sous les traits d'un tyran qui se joue du genre humain, qui fait le mal pour le plaisir de mal faire, qui ne gouverne le monde que d'après les règles de ses injustes caprices que vous nous faites adorer ? tous vos systèmes ingénieux, tous vos mystères, toutes les subtilités que vous avez inventées, sont-ils capables de laver votre Dieu si parfait des noirceurs dont le bon sens doit le faire accuser ? Enfin n'est-ce pas en son nom que vous troublez l'univers, que vous persécutez, que vous exterminatez tous ceux qui refusent de souscrire aux rêveries systématiques par vous décorées du nom pompeux de religion ? Convenez donc, ô théologiens, que vous êtes non seulement des systématiques absurdes, mais encore que vous finissez par être atroces & cruels par l'importance que votre orgueil & votre intérêt mettent à des systèmes ruineux, sous lesquels vous accablez la raison humaine & la félicité des nations ».

CHAPITRE XIV.

Abrégé du Code de la Nature.

Celui qui est faux ne peut être utile aux hommes; ce qui leur nuit constamment ne peut être fondé sur la vérité, & doit être pros crit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain & travailler pour lui, que de lui présenter le fil secourable à l'aide duquel il peut

se tirer du labyrinthe où l'imagination le promène & le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, & lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les fantômes & les monstres qui depuis tant de siècles exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égarent jamais; pour peu qu'ils s'en détachent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égaremens. Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds: tant que les hommes, entérés de leurs opinions religieuses, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici-bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre, & leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sûreté, le repos nécessaires à leur bonheur.

Mais les hommes que leurs préjugés rendent obstinés à se nuire, sont en garde contre ceux-mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels; habitués à se défier d'eux-mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent comme des ennemis ceux-mêmes qui veulent les rassurer: prémunis de bonheur par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, & de lutter contre tous ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entrouvrent un instant, la lumière les blesse, & ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence l'athée est regardé comme un être maléfisant, comme un

empoisonneur public; celui qui ose réveiller les mortels d'un sommeil léthargique où l'habitude les a plongés, passe pour un perturbateur; celui qui voudroit calmer leurs transports frénétiques, passe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ses associés à briser leurs fers ne paroît qu'un insensé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchainés & pour trembler. D'après ces préventions funestes, le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens de la même manière que l'oiseau lugubre de la nuit que tous les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune & des cris différens.

NON, mortels aveuglés par la terreur! l'ami de la nature n'est point votre ennemi; son interprète n'est point le ministre du mensonge; le destructeur de vos fantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur; le disciple de la raison n'est point un insensé qui cherche à vous empoisonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher, au milieu des orages, dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces idoles encensées par la crainte ou ensanglantées par le fanatisme & la fureur, c'est pour mettre en leur place la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces temples & ces autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servile, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout temps un asyle contre vos frénésies, vos passions, & contre celles des hommes puissans qui vous

S Y S T È M E D E
 oppriment. S'il combat les prétentions hautes
 de ces tyrans déifiés par la superstition, qui, de
 même que vos Dieux, vous écrasent sous un sceptre
 de fer; c'est pour que vous jouissiez des droits de
 votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes
 libres, & non des esclaves pour toujours enchaînés
 dans la misère; c'est pour que vous soyez enfin
 gouvernés par des hommes & des citoyens, qui
 cherissent, qui protègent des hommes semblables
 à eux, & des citoyens dont ils tiennent leur pou-
 voir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la
 vérité dans les droits si long-temps usurpés par
 l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale
 incertaine ou fanatique qui jusqu'ici n'a fait qu'é-
 blouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est
 pour donner à la science des mœurs une base in-
 branlable dans votre propre nature. Osez donc écou-
 ter la voix, bien plus intelligible que ces oracles
 ambigus que l'imposture vous annonce au nom
 d'une Divinité capricieuse qui contredit sans cesse
 ses propres volontés. Ecoutez donc la nature, elle
 ne se contredit jamais.

« O vous! dit-elle; qui d'après l'impulsion que
 » je vous donne, tendez vers le bonheur dans chaque
 » instant de votre durée, ne résistez point à ma loi
 » souveraine. Travaillez à votre félicité; jouissez
 » sans crainte, soyez heureux; vous en trouverez
 » les moyens écrits dans votre cœur. Vainement,
 » ô superstitieux! cherches-tu ton bien-être au-delà
 » des bornes de l'univers où ma main l'a placé.
 » Vainement le demandes-tu à ces fantômes inexo-
 » rables que ton imagination veut établir sur mon
 » trône éternel; vainement l'attends-tu dans ces
 » régions célestes que ton délire a érigées; vainement
 » comptes-tu sur ces Dées capricieuses dont la bien-

» faifance t'extafie, tandis qu'elles ne rempliffent ton
 » féjour que de calamités, de frayeurs, de gémiffemens,
 » d'illufions. Ofe donc t'affranchir du joug de cette
 » religion, ma fuperbe rivale, qui méconnoît mes
 » droits; renonce à ces Dieux ufurpateurs de mon
 » pouvoir, pour revenir fous mes loix. C'eft dans
 » mon empire que règne la liberté; la tyrannie &
 » l'efclavage en font à jamais bannis; l'équité veille
 » à la sûreté de mes fujets, elle les maintient dans
 » leurs droits; la bienfaifance & l'humanité les lient
 » par d'aimables chaînes; la vérité les éclaire, &
 » jamais l'impofture ne les aveugle de fes fombres
 » nuages.

» REVIENS donc, enfant transfuge, reviens à la
 » nature ! Elle te confolera, elle chaffera de ton
 » cœur ces craintes qui t'accablent, ces inquié-
 » tudes qui te déchirent, ces transports qui t'agi-
 » tent, ces haines qui te féparent de l'homme que tu
 » dois aimer. Rendu à la nature, à l'humanité, à
 » toi-même, répands des fleurs fur la route de la
 » vie; cefle de contempler l'avenir, vis pour
 » toi, vis pour tes femblables; descends dans ton
 » intérieur; confidère enfuite les êtres fenfibles
 » qui t'environnent, & laiffe là ces Dieux qui ne
 » peuvent rien pour ta félicité. Jouis, & fais jouir
 » des biens que j'ai mis en commun pour tous les
 » enfans également fortis de mon fein; aide-les à
 » fupporter les maux auxquels le deftin les a fousmis
 » comme toi-même. J'approuve tes plaiïirs, lorsque
 » fans te nuire à toi-même, ils ne feront point fu-
 » nettes à tes frères, que j'ai rendu néceffaires à ton
 » propre bonheur. Ces plaiïirs te font permis, fi tu
 » en ufes dans cette jufte mefure que j'ai fixée moi-
 » même. Sois donc heureux, ô homme ! la nature
 » t'y convie; mais fouviens-toi que tu ne peux

» l'être tout seul ; j'invite au bonheur tous les mor-
» tels ainsi que toi , ce n'est qu'en les rendant heu-
» reux que tu le seras toi-même ; tel est l'ordre du
» destin ; si tu tentois de t'y soustraire , songe que la
» haine , la vengeance & les remords sont toujours
» prêts à punir l'infraction de ses décrets irrévo-
» cables.

» SUIS donc , ô homme ! dans quelque rang
» que tu te trouves , le plan qui t'est tracé pour
» obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre.
» Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de
» l'homme ton semblable ; que ton cœur s'atten-
» drisse sur les infortunes des autres ; que ta main
» généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux
» que son destin accable ; songe qu'il peut un jour
» t'accabler ainsi que lui ; reconnois donc que tout
» infortuné a droit à tes bienfaits. Esuie sur-tout
» les pleurs de l'innocence opprimée ; que les larmes
» de la vertu dans la détresse soient recueillies
» dans ton sein ; que la douce chaleur de l'amitié
» sincère chauffe ton cœur honnête ; que l'estime
» d'une compagne chérie te fasse oublier les peines
» de la vie ; sois fidèle à sa tendresse , qu'elle
» soit fidelle à la tienne ; que sous les yeux de
» parens unis & vertueux tes enfans apprennent
» la vertu ; qu'après avoir occupé ton âge mûr ,
» ils rendent à ta vieillesse les soins que tu auras
» donnés à leur enfance imbécille.

» SOIS juste , parce que l'équité est le soutien
» du genre humain. Sois bon , parce que la bonté
» enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent , parce
» que foible toi-même , tu vis avec des êtres aussi
» foibles que toi. Sois doux , parce que la douceur
» attire l'affection. Sois reconnoissant , parce que
» la reconnaissance alimente & nourrit la bonté.

» Sois modeste , parce que l'orgueil révolte des
 » êtres épris d'eux-mêmes. Pardonne les injures ,
 » parce que la vengeance éternise les haines. Fais
 » du bien à celui qui t'outrage , afin de te-montrer
 » plus grand que lui & de t'en faire un ami. Sois
 » retenu , tempéré , chaste , parce que la volupté ,
 » l'intempérance & les excès détruiront ton être
 » & te rendront méprisable.

» SOIS Citoyen , parce que ta patrie est né-
 » cessaire à ta sûreté , à tes plaisirs , à ton bien-être.
 » Sois fidèle & soumis à l'autorité légitime , parce
 » qu'elle est nécessaire au maintien de la société
 » qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux lois ,
 » parce qu'elles sont l'expression de la volonté pu-
 » blique à laquelle ta volonté particulière doit être
 » subordonnée. Défends ton pays , parce que c'est
 » lui qui te rend heureux & qui renferme tes
 » biens , ainsi que tous les êtres les plus chers
 » à ton cœur. Ne souffre point que cette mère
 » commune de toi & de tes concitoyens tombe
 » dans les fers de la tyrannie , parce que pour lors
 » elle ne seroit plus qu'une prison pour toi. Si
 » ton injuste patrie te refuse le bonheur ; si sou-
 » mise au pouvoir injuste , elle souffre qu'on t'op-
 » prime , éloigne-toi d'elle en silence , ne la trouble
 » jamais.

» EN un mot sois homme ; sois un être sensible
 » & raisonnable ; sois époux fidèle , père tendre ,
 » maître équitable , Citoyen zélé ; travaille à servir
 » ton pays par tes forces , tes talens , ton industrie ,
 » tes vertus. Fais part à tes associés des dons que
 » la nature t'a faits ; répands le bien-être , le
 » contentement & la joie , sur tous ceux qui t'ap-
 » prochent : que la sphère de tes actions , rendue

» vivante par tes bienfaits , réagisse sur toi-même ;
» sois sûr que l'homme qui fait des heureux
» ne peut être lui-même malheureux. En te
» conduisant ainsi , quels que soient l'injustice &
» l'aveuglement des êtres avec qui ton sort te
» fait vivre , tu ne seras jamais totalement privé
» des récompenses qui te seront dues ; nulle force
» sur la terre ne pourra du moins te ravir le
» contentement intérieur , cette source la plus
» pure de toute félicité ; tu rentreras à chaque ins-
» tant avec plaisir en toi-même ; tu ne trou-
» veras au fond de ton cœur ni honte , ni terreurs ,
» ni remords ; tu t'aimeras , tu seras grand à tes
» yeux ; tu seras chéri , tu seras estimé de toutes
» les âmes honnêtes , dont le suffrage vaut bien
» mieux que celui de la multitude égarée. Cepen-
» dant si tu portes tes regards au dehors , des visa-
» ges contents t'exprimeront la tendresse , l'intérêt ,
» le sentiment. Une vie dont chaque instant sera
» marqué par la paix de ton âme & l'affection des
» êtres qui t'environnent , te conduira paisiblement
» au terme de tes jours ; car il faut que tu meures ;
» mais tu te survis déjà par la pensée ; tu vivras
» toujours dans l'esprit de tes amis , & des êtres
» que tes mains ont rendu fortunés ; tes vertus
» y ont d'avance érigé des monumens durables.
» Si le ciel s'occupoit de toi , il seroit content de
» ta conduite , quand la terre en est contente.

» GARDE-TOI de te plaindre de ton sort.
» Sois juste , sois bon , sois vertueux & jamais
» tu ne peux être dépourvu de plaisir. Garde-toi
» d'envier la félicité trompeuse & passagère du
» crime puissant , de la tyrannie victorieuse , de
» l'imposture intéressée , de l'équité vénale , de l'opu-
» lence endurcie. Ne sois jamais tenté de grossir la

» contr', ou le troupeau fertile des esclaves de
 » l'injuste tyran. Ne tente point d'acquiescer à force
 » de honte, d'avaries & de remords le fatal avan-
 » tage d'opprimer tes semblables; ne sois point le
 » complice mercenaire des oppresseurs de ton pays;
 » ils sont forcés de rougir, dès qu'ils rencontrent
 » tes yeux.

» C A N, ne t'y trompe pas, c'est moi qui punis,
 » plus sûrement que les Dieux, tous les crimes
 » de la terre; le méchant peut échapper aux loix des
 » hommes, jamais il n'échappe aux miennes. C'est
 » moi qui ai formé & les cœurs & les corps des
 » mortels; c'est moi qui ai fixé les loix qui les
 » gouvernent. Si tu te livres à des voluptés infâ-
 » mes, les compagnons de tes débauches t'applau-
 » diront, & moi je te punirai par des infirmités
 » cruelles, qui termineront une vie honteuse &
 » méprisée. Si tu te livres à l'intempérance, les
 » loix des hommes ne te puniront point, mais je
 » te punirai en abrégant tes jours. Si tu es vicieux,
 » tes habitudes funestes retomberont sur ta tête. Ces
 » princes, ces Divinités terrestres, que leur puis-
 » sance met au-dessus des loix des hommes, sont
 » forcés de frémir sous les miennes. C'est moi qui
 » les châtie; c'est moi qui les remplis de soupçons,
 » de terreurs d'inquiétudes: c'est moi qui les fais
 » trembler au nom seul de l'auguste vérité: c'est
 » moi qui, même dans la foule de ces grands qui
 » les entourent, leur fais sentir les aiguillons em-
 » poisonnés du chagrin & de la honte. C'est moi
 » qui répand l'ennui sur leurs ames engourdies,
 » pour les punir de l'abus qu'il ont fait de mes
 » dons. C'est moi qui suis la justice incréée, éter-
 » nelle; c'est moi qui sans acception des personnes
 » fais proportionner le châtimant à la faute, le

» malheur à la dépravation. Les loix de l'homme
» ne sont justes que quand elles sont conformes
» aux miennes; leurs jugemens ne sont raisonna-
» bles que quand je les ai dictés; mes loix seules
» sont immuables, universelles, irréformables,
» faites pour régler en tous lieux, en tout temps,
» le sort de la race humaine.

» Si tu doutois de mon autorité, & du pouvoir
» irrésistible que j'ai sur les mortels, considère les
» vengeances que j'exerce sur tous ceux qui résis-
» tent à mes décrets. Descends au fond du cœur
» de ces criminels divers dont le visage content
» couvre une ame déchirée. Ne vois-tu pas l'am-
» bitieux tourmenté nuit & jour d'une ardeur que
» rien ne peut éteindre? Ne vois-tu pas le con-
» quérant triompher avec remords & régner triste-
» ment sur des ruines fumantes, sur des solitudes
» incultes & dévastées, sur des malheureux qui le
» maudissent? Crois-tu que ce tyran entouré de
» flatteurs qui l'étourdissent de leur encens n'ait
» point la conscience de la haine que ses oppres-
» sions excitent & du mépris que lui attirent ses
» vices, son inutilité, ses débauches? Penses-
» tu que ce courtisan altier ne rougisse point au
» fond de son ame des insultes qu'il dévore & des
» bassesses par lesquelles il achète la faveur?

» VOIS ces riches indolens en proie à l'ennui
» & à la satiété qui suit toujours les plaisirs épuisés.
» Vois l'avare, inaccessible aux cris de sa misère,
» gémir exténué sur l'inutile trésor qu'aux dépens
» de lui-même il a pris soin d'amasser. Vois le vo-
» luptueux si gai, l'intempérant si riant, gémir
» secrètement sur une santé prodiguée. Vois la di-
» vision & la haine régner entre ces époux adul-

LA NATURE, CHAP. XIV. 411

6 teres. Vois le menteur & le fourbe privés de
 7 toute confiance ; vois l'hypocrite & l'imposeur
 8 éviter avec crainte tes regards pénétrants & trem-
 9 bler au seul nom de la terrible vérité. Considère
 10 le cœur inutilement flétri de l'envieux qui sèche
 11 du bien-être des autres : le cœur glacé de l'ingrat
 12 que nul bienfait ne réchauffe ; l'ame de fer de
 13 ce monstre que les soupirs de l'infortune ne peu-
 14 vent amollir : regarde ce vindicatif qui se nourrit
 15 de fiel & de serpens , & qui dans sa fureur se
 16 dévore lui-même : porte envie , si tu poses , au
 17 sommeil de l'homicide , du juge inique , de l'op-
 18 presseur , du concussionnaire dont la couche est
 19 infestée par les torches des furies..... tu sèrnis ,
 20 sans doute , à la vue du trouble qui agite ce
 21 publicain engraisé de la substance de l'orphelin ,
 22 de la veuve & du pauvre ; tu trembles en voyant
 23 les remords qui déchirent ces criminels révé-
 24 ris que le vulgaire croit heureux , tandis que le mé-
 25 pris qu'ils ont d'eux-mêmes venge incessam-
 26 ment les nations outragées. Tu vois en un mot
 27 le contentement & la paix bannis sans retour
 28 du cœur des malheureux à qui je mets sous les
 29 yeux les mépris , l'infamie , les châtimens qu'ils
 30 méritent. Mais non , tes yeux ne peuvent sou-
 31 tenir les tragiques spectacles de mes vengeances.
 32 l'humanité te fait partager leurs tourmens mérités ;
 33 tu t'attendris sur ces infortunés , à qui des er-
 34 reurs , des habitudes fatales rendent le vice né-
 35 cessaire ; tu les fuis sans les haïr , tu voudrais
 36 les secourir. Si tu te compares avec eux , tu
 37 t'applaudis de retrouver toujours la paix au fond
 38 de ton propre cœur. Enfin tu vois s'accomplir &
 39 sur eux & sur toi le décret du destin , qui veut
 40 que le crime se punisse lui-même & que la vertu ne
 41 soit jamais privée de récompenses ».

TELLE est la somme des vérités que renferme le Code de la nature ; tels sont les dogmes qu'il peut annoncer son disciple ; ils sont préférables sans doute, à ceux de cette religion surnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel est le culte qu'enseigne cette raison sacrée, l'objet des mépris & des insultes du fanatique, qui ne veut estimer que ce que l'homme ne peut ni concevoir ni pratiquer, qui fait consister sa morale dans des devoirs vains, la vertu dans des actions inutiles, & souvent pernicieuses à la société ; qui, faute de connoître la nature qu'il a devant les yeux, se croit forcé de chercher dans un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie sont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque société, de toute l'espèce humaine dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les circonstances. Son culte est le sacrifice des vices & la pratique des vertus réelles ; son objet est la conservation ; le bien-être & la paix des hommes ; ses récompenses sont l'affection, l'estime & la gloire, ou à leur défaut le contentement de l'âme & l'estime méritée de soi-même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux ; ses châtimens sont la haine, les mépris, l'indignation que la société réserve toujours à ceux qui l'outragent, & auxquels la puissance la plus grande ne peut jamais le soustraire.

LES nations qui voudront s'en tenir à une morale si sage, qui la feront inculquer à l'enfance, dont les loix la confirmeront sans cesse, n'auront besoin ni de superstitions ni de chimères : celles qui s'obstineront à préférer des fantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sûr à la ruine. Si elles se soutiennent quelque temps,

LA NATURE, CHAP. XIV. 41

est que la force de la nature les ramenera quelque-
fois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent
les conduire à une perte certaine. La superstition
et la tyrannie, ligées pour la destruction du genre
humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'im-
plorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent,
ou d'une nature avilie qu'elles écrasent sous le poids
de leurs divinités mençonnières. Cette religion, de
tout temps si funeste aux mortels, se couvre du
manteau de l'utilité publique toutes les fois que la
raison veut l'attaquer, elle fonde son importance
et ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle prétend
subsister entre elle et la morale à qui elle ne cesse
toutefois de faire la guerre la plus cruelle. C'est
sans doute, par cet artifice qu'elle seduit tant de
peuples; ils croient de bonne foi la superstition utile
à la politique et nécessaire pour contenir les passions.
Cette superstition hypocrite, pour masquer les traits
hideux, sur toujours se couvrir du voile de l'utilité
et de l'éclat de la vertu, en conséquence on crut
qu'il falloit la respecter, et faire grâce à l'impolitesse,
parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la
vertu. C'est de ce retranchement que nous devons
tirer pour la convaincre aux yeux du genre
humain, de ses crimes et de ses roches; pour lui
arracher le masque seduisant dont elle se couvre;
pour montrer à l'univers les mains sacrilèges armées
de poignards homicides, souillées du sang des na-
tions, ou elle envie de ses fureurs ou qu'elle immole
sans pitié à ses passions inhumaines.

LA morale de la nature est la seule religion que
l'interprète de la nature offre à ses concitoyens,
aux nations, au genre humain, aux races futures,
revenues des préjugés qui ont si souvent trouble

la félicité de leurs ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêterait point son organe à des chimères trompeuses qui ne font de ce monde qu'un séjour d'illusions; l'adorateur de la vérité ne composerait point avec le mensonge, ne ferait point de pacte avec l'erreur, dont les suites ne seront jamais que fatales aux mortels, il sait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruise de fond en comble l'édifice ténébreux & chancelant de la superstition, pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient; il sait que ce n'est qu'en extirpant jusqu'aux racines l'arbre empoisonné qui depuis tant de siècles obombré l'univers, que les yeux des habitans du monde appercevront la lumière propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs âmes. Si ses efforts sont vains, s'il ne peut inspirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir osé le tenter. Cependant il ne jugera point ses efforts inutiles s'il a pu faire un seul heureux, si ses principes ont porté le calme dans une seule âme honnête, si ses raisonnemens ont rassuré quelques cœurs vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de son esprit des terreurs importunes pour le superstitieux, d'avoir chassé de son cœur le fiel qui aigrit le zèle, d'avoir mis sous ses pieds les chimères dont le vulgaire est tourmenté. Ainsi échappé de la tempête, du haut de son rocher, il contempera les orages que les Dieux excitent sur la terre; il présentera une main secourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix; il les secondera de ses vœux; & dans la chaleur de son âme attendrie il s'écriera :

LA NATURE. CHAP. XIV. 415

O NATURE ! souveraine de tous les êtres ! & vous ses filles adorables vertu , raison , vérité ! soyez à jamais nos seules Divinités ; c'est à vous que sont dus l'encens & les hommages de la terre. Montre-nous donc , ô nature ! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais désirer. Vertu ! réchauffe-le de ton feu bienfaisant ; Raison ! conduis ses pas incertains dans les routes de la vie ; Vérité ! que ton flambeau l'éclaire. Réunissez , ô déités secourables ! votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Bannissez de nos esprits l'erreur , la méchanceté , le trouble ; faites régner en leur place la science , la bonté , la sérénité. Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer. Fixez enfin nos yeux , si long-temps éblouis ou aveuglés , sur les objets que nous devons chercher. Ecartez pour toujours & ces fantômes hideux & ces chimères séduisantes qui ne servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la superstition nous plonge ; renversez le fatal empire du prestige & du mensonge ; arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont usurpé sur vous ; commandez sans partage aux mortels ; rompez les chaînes qui les accablent , déchirez le voile qui les couvre ; appeaisez les fureurs qui les enivrent ; brisez dans les mains sanglantes de la tyrannie le sceptre dont elle les écrase ; reléguez ces Dieux qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait sortir. Inspirez du courage à l'être intelligent ; donnez-lui de l'énergie ; qu'il ose enfin s'aimer , s'estimer , sentir sa dignité ; qu'il ose s'affranchir , qu'il soit heureux & libre , qu'il ne soit jamais l'esclave que de vos loix ; qu'il perfectionne son sort ; qu'il chérisse ses semblables ; qu'il jouisse lui-même ; qu'il fasse jouir les autres. Consolez l'enfant de la nature , des maux que le destin le force de subir , par les plaisirs que la sagesse

RÉQUISITOIRE

Sur lequel est intervenu l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770, qui condamne à être brûlés, différens Livres ou Brochures, intitulés :

- 1°. *La Contagion sacrée, ou l'Histoire naturelle de la Superstition :*
- 2°. *Dieu & les hommes :*
- 3°. *Discours sur les miracles de Jésus-Christ :*
- 4°. *Examen critique des Apologistes de la Religion chrétienne :*
- 5°. *Examen impartial des principales religions du monde :*
- 6°. *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes & des effets de la Religion chrétienne :*
- 7°. *Système de la Nature, ou des loix du monde physique & du monde moral.*

MESSIEURS,

JUSQUES à quand abusera-t-on de notre patience ? s'écrioit l'orateur romain, dans un temps où la république, exposée à toutes les fureurs d'une faction prête à éclater, comptoit au nombre des conjurés les citoyens les plus illustres, mêlés avec la plus vive populace.

Tome II.

DD

NE pouvons-nous pas aujourd'hui adresser les mêmes paroles aux écrivains de ce siècle, à la vue de cette espèce de confédération qui réunit presque tous les auteurs, en tout genre, contre la religion & le gouvernement ? Il n'est plus possible de se le dissimuler ; cette ligue criminelle a trahi elle-même son secret. Son but principal est de détruire l'harmonie établie entre tous les ordres de l'état, & maintenue par la relation intime qui a toujours subsisté entre la doctrine de l'église & des loix politiques.

OUI, messieurs, depuis l'extirpation des hérésies qui ont troublé la paix de l'église, on a vu sortir des ténèbres un système plus dangereux par ses conséquences, que ces anciennes erreurs, toujours dissipées à mesure qu'elles se sont reproduites. Il s'est élevé au milieu de nous une secte impie & audacieuse ; elle a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie ; sous ce titre imposant elle a prétendu posséder toutes les connoissances. Ses partisans se sont élevés en précepteurs du genre-humain. *Liberté de penser*, voilà leur cri, & ce cri s'est fait entendre d'une extrémité du monde à l'autre. D'une main, ils ont tenté d'ébranler le trône ; de l'autre, ils ont voulu renverser les autels. Leur objet étoit d'éteindre la croyance, de faire prendre un autre cours aux esprits sur les institutions religieuses & civiles, & la révolution s'est pour ainsi dire opérée. Les prosélites se sont multipliés, leurs maximes se sont répandues : les royaumes ont senti chanceler leurs antiques fondemens ; & les nations étonnées de trouver leurs principes anéantis, se sont demandé par quelle fatalité elles étoient devenues si différentes d'elles-mêmes.

C'EST à la religion sur-tout que ces novateurs ont cherché à porter les coups les plus funestes; ils se sont acharnés à déraciner la foi, à corrompre l'innocence, & étouffer dans les ames tout sentiment de vertu.

CEUX qui étoient le plus faits pour éclairer leurs contemporains, se sont mis à la tête des incrédules; ils ont déployé l'étendard de la révolte, & par cet esprit d'indépendance, ils ont cru ajouter à leur célébrité. Une foule d'écrivains obscurs, ne pouvant s'illustrer par l'éclat des mêmes talens, a fait paroître la même audace, & ils n'ont dû leur réputation qu'à la licence de leurs écrits, & au funeste appât du pyrrhonisme qu'ils ont présenté.

TANTÔT ils ont fait de l'irréligion le fond même de leurs ouvrages; tantôt ils l'ont mêlée dans des écrits obscènes & voluptueux, comme pour l'insinuer dans l'esprit de la jeunesse, avec le charme des peintures lascives, & pour faire tourner au profit de l'impiété le désordre même qu'ils portoient dans les sens.

LES cœurs purs, les ames honnêtes ont été attirés par des maximes insidieuses qui sembloient dictées par la bienfaisance; & la droiture de leurs sentimens leur a fait illusion, sur des principes d'autant plus dangereux qu'ils paroissoient tendre au bonheur de l'humanité.

AVEC les esprits graves, on a pris le ton de la méthode & de la réflexion. On a présenté des écrits légers & agréables aux esprits frivoles & superficiels. On a semé des doutes, que le simple n'étoit pas en état de résoudre, & le ridicule a achevé d'entraîner

ceux que les faux raisonnemens n'avoient pu persuader.

CETTE secte dangereuse a employé toutes les ressources; & pour éteindre la corruption, elle a empoisonné, pour ainsi dire, les sources publiques. Eloquence, poésie, histoire, romans, jusqu'aux dictionnaires, tout a été infecté; & nos théâtres eux-mêmes ont renforcé ces maximes pernicieuses, dont le poison acquéroit un nouveau degré d'activité sur l'esprit national, par l'affluence des spectateurs & l'énergie de l'imitation. Enfin la religion compte aujourd'hui presque autant d'ennemis déclarés, que la littérature se glorifie d'avoir formé de prétendus philosophes; & le gouvernement doit trembler de tolérer dans son sein une secte ardente d'incrédules, qui semble ne chercher qu'à soulever les peuples, sous prétexte de les éclairer.

NOUS n'ignorons pas à quelle haine nous nous exposons, en osant déférer aux magistrats une cabale aussi entreprenante qu'elle est nombreuse. Mais quelque risque qu'il puisse y avoir à se déclarer contre ces apôtres de la tolérance, les plus intolérans des hommes, dès qu'on se refuse à leurs opinions, nous remplirons le ministère qui nous est confié, avec l'intrépidité que donnent la défense de la vérité & l'amour du bien public.

NON, il ne nous est plus permis de garder le silence sur ce déluge d'écrits que l'irreligion & le mépris des loix ont répandus depuis quelques années. Nous étions occupés à rassembler toutes ces productions funestes, lorsque nous avons été informés que ce même désordre avoit excité la juste indignation de l'assemblée générale du clergé de

France. Le roi lui-même nous a fait connoître que les évêques de son royaume avoient porté au pied du trône des plaintes également vives & respectueuses, sur l'audace effrénée des écrits irréligieux.

Vous applaudirez sans doute à une démarche que la religion attendoit du zèle de ses premiers ministres, & dont la piété du roi annonçoit le succès; & vous ne serez pas étonnés que joignant nos efforts à ceux de cette illustre assemblée, nous portions aujourd'hui, dans le temple de la justice, les mêmes plaintes & les mêmes vœux. Les ministres, dépositaires de l'autorité de l'église, & les magistrats, dépositaires de la puissance du souverain, se doivent mutuellement l'exemple du zèle & de la vigilance, pour le maintien de la religion. Le ciel & les loix ont dû confier aux magistrats, aussi-bien qu'aux évêques, le soin honorable de la défendre, & de lui faire porter autant de respect par ses ennemis, qu'elle a de prix pour ses véritables enfans : obligation d'autant plus étroite pour les magistrats, que l'impiété n'attaque pas moins l'état que l'église, & que ses attentats renversent autant l'ordre civil que l'ordre spirituel.

TEL est cependant le reproche qu'on peut faire aux auteurs des ouvrages que nous venons de dénoncer à la justice : ce ne sont pas seulement les livres déjà flétris qui continuent, malgré les anathèmes de la religion & malgré l'animadversion des tribunaux, à corrompre les mœurs; l'impiété féconde les esprits, elle fait lever chaque jour des semences nouvelles, non moins pernicieuses que les premières, & toujours répandues avec la même impunité. Elle dédaigne déjà la précaution de s'envelopper

422 R É Q U I S I T O I R E

sous des voiles, ses blasphèmes éclatent; les dépôts d'irréligion sont dans toutes les mains; on les met à plus haut prix pour exciter la curiosité, & leur donner plus d'importance & plus d'attrait. Les femmes elles-mêmes s'initient à ces connoissances d'impiété & de scepticisme; & négligeant les devoirs qui leur sont propres, & qu'elles seules peuvent remplir, elles passent une vie oisive dans la méditation de ces ouvrages scandaleux.

A PEINE sont-ils devenus publics dans la capitale, qu'ils se répandent comme un torrent dans les provinces, & dévastent tout sur leur passage. Il est peu d'asyles qui soient exempts de la contagion; elle a pénétré dans les ateliers, & jusques sous les chaumières: bientôt plus de foi, plus de religion & plus de mœurs: l'innocence primitive s'est altérée; le souffle brûlant de l'impiété a desséché les âmes, & a consumé la vertu. Le peuple étoit pauvre, mais consolé; il est maintenant accablé de ses travaux & de ses doutes: il anticipe par l'espérance sur une vie meilleure; il est surchargé des peines de son état, & ne voit plus de terme à sa misère que la mort & l'anéantissement.

C'EST peu de voir multiplier les fruits malheureux de la fureur impie de nos propres écrivains; il s'est établi un commerce de poison avec l'étranger. Les haines nationales se taisent devant l'impiété; elle est devenue un lien funeste qui réunit les esprits les plus divisés: elle ne craint pas même de violer la cendre des morts, de calomnier leur esprit, & croit peut-être encore honorer leur mémoire. Elle les ressuscite pour tirer des noms connus qu'elle usurpe, l'ascendant dont elle a besoin; elle annonce la doctrine comme l'ouvrage d'un auteur décédé

depuis plusieurs années : par-là elle met le tombeau pour barrière entr'elle & les poursuites qu'elle redoute, & jouit ainsi à-la-fois du ciel qu'elle outrage, & de sa patrie qu'elle corrompt.

VOUS reconnoîtrez, messieurs, cette imposture sacrilège dans deux des ouvrages dont nous allons rendre compte.

ENTRE tous ceux qui se sont distribués depuis quelque temps, nous avons choisi les plus révoltans & les plus criminels. Ce ne sont pas, sans doute, les seuls dont la religion ait à se plaindre; & il nous seroit facile de mettre sous vos yeux une liste effrayante des productions que notre siècle doit désavouer : mais nous avons pensé qu'il suffiroit de vous présenter ceux qui nous ont paru les plus propres à faire connoître le génie de l'impiété, le genre de verités qu'elle attaque, le but qu'elle se propose, la marche qu'elle a suivie, & le danger imminent du mal dont il est temps que la loi s'occupe, & qu'elle cherche le remède.

NOUS ne nous attacherons pas à vous présenter un examen détaillé & approfondi de tous ces différens ouvrages; nous ne ferons que donner une idée succincte & générale des principes qu'ils renferment : la seule énonciation en sera la première réfutation.

LE premier de ces ouvrages (1) est une invective amère contre la révélation prise en elle-même : c'est une traduction de l'anglais, & l'auteur s'est attaché

(1) La Contagion sacrée, ou l'Histoire naturelle de la superstition, ouvrage traduit de l'anglois. *Prima mali lobis*, Londres, 1768.

424 R É Q U I S I T O I R E.

à montrer la révélation comme une imposture, comme une contagion sacrée, dont tous les esprits & tous les gouvernemens ont éprouvé les sinistres effets, comme le fatal instrument dont l'ambition s'est servi pour opprimer la terre, & enfin comme une invention funeste, incompatible avec la saine morale, & nécessairement liée avec la servitude, le fanatisme & la superstition.

LE second de ces écrits (1) n'est dans sa plus grande partie qu'un tissu de sarcasmes contre la loi de Moïse & la religion chrétienne, que l'auteur veut faire passer pour les productions les plus méprisables de la folie humaine, tandis qu'il ne parle qu'avec respect ou indulgence des autres religions & des superstitions sans nombre dont elles sont infectées.

JÉSUS, qui n'a jamais rien écrit, dit cet auteur, qui est venu si long-temps après Platon, & qui n'a paru que chez un peuple barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'assurément il ne connoissoit pas.

LE platonisme est le père du christianisme, & la religion juive en est la mère : or quoi de plus dénaturé que de battre son père & sa mère, &c.

Tous les efforts de cet écrivain tendent à démontrer qu'on a perverti horriblement la philosophie, & il finit par s'écrier que le temps est venu de lui rendre enfin sa première pureté.

(1) Dieu & les hommes, œuvre théologique, mais raisonnable; en XLIV chapitres. Londres, 1770.

R É Q U I S I T O I R E. 425

LE troisieme (1) est encore une traduction d'un ouvrage anglais, qui n'offre qu'une satire contre les miracles opérés par J. C., & consignés dans nos livres saints. Cette satire est d'autant plus insultante, que l'auteur s'est efforcé de l'appuyer du témoignage même des pères de l'église, & de protestations ironiques de respect & d'attachement pour Jésus-Christ & pour son évangile.

LE quatrième (2), attribué à un des secrétaires perpétuels de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres, & qui n'a paru que quand il n'a plus été en état de le désavouer, a pour objet l'examen des motifs de crédibilité que les apologistes de la religion chrétienne ont allégués en sa faveur, & il n'en est aucun que, malgré leur évidence, l'auteur ne cherche à affoiblir ou à détruire.

LE cinquieme (3), dans un examen prétendu impartial des principales religions du monde, attaque tous les faits qui établissent la divinité du christianisme; & par une injustice commune à tous les écrivains prévenus, il s'arme d'un côté d'un pyrrhonisme outré contre ce que la religion a de plus évident; & de l'autre, il tombe dans une crédulité puérile sur tout ce qu'il est obligé de supposer pour se dispenser de la foi.

(1) Discours sur les miracles de Jésus-Christ, traduit de l'anglois de Woolston. *Nostrium est tantas componere lites.* XVIII siècles.

(2) Examen critique des apologistes de la religion chrétienne, par Freret, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

(3) Examen impartial des principales religions du monde.

426 R É Q U I S I T O I R E

L'AUTEUR du fixième (1) croit avoir dévoilé le christianisme , en nous le représentant comme une religion de mensonge & de sang , qui a rempli la terre de fables dangereuses & de dissensions cruelles; & il s'imagine en avoir rendu la morale odieuse, parce qu'il l'a défigurée au gré de son imagination.

LE septième (2) & le dernier des ouvrages que nous apportons à la cour, est le comble du scandale, & couronne tous les attentats dont l'impiété est coupable envers l'état & la religion. Il nous a paru mériter une analyse exacte , non-seulement parce qu'il réunit tous les blasphèmes & les absurdités des six premiers, qu'on s'est attaché à réduire en un corps de système, dans lequel il faut suivre l'auteur relativement à la nature des objets qu'il examine, & au genre de preuves qu'il en rapporte; mais encore parce que la cabale philosophique, dont il est devenu le code, annonce avec orgueil ce nouveau *Système de la Nature*, comme devant anéantir tous les préjugés, rappeler l'univers entier à son état primitif, & faire rentrer le genre-humain dans tous ses droits.

L'AUTEUR inconnu du *Système de la Nature* sous le nom de M. Mirabaud, secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'académie française, n'a fait

(1) Le Christianisme dévoilé, ou Examen des principes & des effets de la religion chrétienne, par Boullanger. Toutes les Œuvres de cet auteur forment 8 vol. in-8°.

(2) *Système de la Nature*, ou des loix du monde physique & du monde moral, par Mirabaud, Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Française. Londres, 2 vol. in-8°.

que répéter le système d'Epicure. Pour fonder son athéisme, il semble avoir pris à tâche de détruire tous les principes reçus, & de renouveler tous ceux qui avoient été pros crits. Son ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, il examine ce que c'est que la matière & le mouvement; il traite ensuite de l'homme, de son origine & de sa fin : delà, il passe à la nature de l'ame. Cette discussion le conduit à agiter les fameuses questions de la liberté, de l'immortalité, du dogme de la vie future, du fanatisme, de la nécessité & du suicide; il finit par apprécier les devoirs de l'homme envers ses semblables, par déterminer l'origine de la société, & par fixer tous les droits de la souveraineté.

DANS la seconde partie, l'auteur traite de la religion, de l'existence de Dieu, des preuves de cette existence; du déisme & de l'optimisme, de l'utilité de la théologie, & de l'inutilité de la conduite des hommes envers Dieu. Enfin il termine par l'apologie de l'athéisme, & présente à ses lecteurs un abrégé du code de la nature.

TELS sont tous les objets renfermés dans les deux volumes intitulés : *Système de la Nature, ou des Loix du monde physique & du monde moral*. Suivons l'auteur dans la gradation qu'il a voulu lui-même donner à ses idées.

LA première partie commence par renouveler le système de Lucrèce, auquel l'auteur n'a fait, pour ainsi dire, que donner plus d'étendue. Il pose pour principe que *la matière est éternelle & nécessaire* (tome I, pages 27, 31 & 81) . . . *qu'elle a toujours existé . . . que le mouvement lui est essentiel*. Il définit le mouvement, *une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de*

428. RÉQUISITOIRE.

la matière ; elle se meut par sa propre énergie (tome I, page 21). D'un autre côté , il donne pour maxime que tout corps est mû par un autre corps qui le frappe ; ainsi il n'y a aucun mouvement spontané dans la nature (tome I, page 15). Le mouvement se communique d'un corps à un autre , par une suite d'impulsions continuées à l'infini : delà il s'ensuit que le mouvement vient d'une cause intérieure à la nature , puisqu'il lui est essentiel , & qu'il vient en même-temps d'une cause extérieure , puisqu'il lui est donné par impulsion : contradiction choquante , sur laquelle tout le système est établi.

IL soutient qu'il n'y a dans l'univers ni ordre ni désordre , parce que tout est nécessaire dans la nature (tome I, page 56) ; ni bien ni mal physique , ni bien ni mal moral , puisque la nature n'est pas une intelligence (tome I, page 68), qui puisse avoir un but & se proposer un dessein : tout est nécessaire , parce que tout ce qui existe est une suite des propriétés inhérentes à la matière éternelle (tome I, page 76) ; tout est ce qu'il peut être , & ne sauroit être autrement. Ce n'est pas le hazard ni autre cause aveugle qui conduit l'univers , c'est la nécessité : nouvelle contradiction ; une cause privée d'intelligence est une cause aveugle , & qui agit nécessairement au hazard.

DE l'examen de la matière & du mouvement , l'auteur passe à l'examen de la nature de l'homme. Il établit que l'homme est un être purement physique (tome I, page 2)... La matière inanimée peut passer à la vie , qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens (tome I, page 23 & suiv.).... L'homme est une production de la nature (tome I, page 80), qui ressemble , à certains égards , à tous les êtres , & se trouve soumise aux mêmes loix.... Le mouvement le fait naître , le sou-

vient & le détruit (tome I, page 75) ; c'est un tout organisé, composé de différentes matières (tome I, page 80).... L'homme est une suite nécessaire du débrouillement de notre globe (tome I, page 81)... La différence de l'homme & de la bête ne se tire que de leurs organisations. C'est ainsi que le papillon commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver qui devient chrysalide, & puis se change en un insecte ailé que nous voyons s'orner des plus vives couleurs ; parvenu à cette forme, il se reproduit & se propage ; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparaître, après avoir rempli la tâche que la nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracé aux êtres de son espèce (tome I, page 4).... Il en est de même de l'homme, qui, dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à son organisation, & aux matières dont la nature l'a composé (tome I, page 4).

L'AUTEUR, si hardi dans ses assertions, n'ose décider si l'homme a toujours existé, s'il a toujours été le même, si l'espèce a changé, ou si elle changera dans la suite. Il répond à ceux qui, pour trancher la difficulté, prétendent que l'espèce humaine descend d'un premier homme & d'une première femme, créés par la Divinité ; que nous avons quelques idées de la nature, mais que nous n'en avons aucunes de la Divinité ni de la création ; & que se servir de ces mots, c'est ne dire qu'en d'autres termes, que l'on ignore l'énergie de la nature, & qu'on ne sait pas comment elle a pu produire les hommes que nous connoissons (tome I, page 88).... Et il finit par conclure que l'homme qui, dans sa folie, prend arrogamment le titre de roi de la nature (tome I, page 87)... n'a aucune raison pour se croire un être privilégié (tome I, page 88).

430 R É Q U I S I T O I R E

Si l'auteur nous présente la formation de l'homme comme une suite nécessaire des loix de la nature & du mouvement, il nous fait envisager de même sa destruction. Elle est une conséquence de la manière dont il s'est formé. *La mort n'est que le sommeil de la vie ; ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable ; un reveil fâcheux ne le suivra jamais : mourir c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître* (tome I, page 267).

QUOIQUE l'auteur enseigne que tout finit avec l'homme, & que la dissolution de sa machine est la fin totale de son être, il paroît néanmoins revenir sur lui-même ; & comme il avoit établi que la matière inanimée peut passer à la vie, qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens, cette première hypothèse lui fait admettre une espèce de métempsychose pour reproduire l'homme qui vient de s'écarter. Des loix aussi nécessaires, dit-il, que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le sein de la nature, d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire sous quelque forme nouvelle. . . . Sans nous consulter, elle nous placera pour un temps dans le rang des êtres organisés ; sans notre aveu, elle nous obligera d'en sortir, pour nous placer dans un autre rang (tome I, page 267). Et dans un autre endroit il avoit déjà dit que le mouvement détruit l'homme, & l'oblige de rentrer dans le sein d'une nature, qui bientôt le reproduira épars sous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ses parties parcourra de même les différens périodes, aussi nécessairement que le tout avoit parcouru ceux de son existence précédente (tome I, page 75).

VOILA donc tout le système de cet auteur sur la nature de l'homme, sur son origine & sur sa fin. De sa nature il n'est que matière, il doit sa naissance

en mouvement, il finit par défaut de mouvement; & ce mouvement, après sa destruction, le perpétue & le renouvelle sous une forme différente; en sorte que tout ce qui existe est nécessairement le même que ce qui a déjà existé, mais modifié d'une manière différente.

- APRES avoir déterminé la nature de l'homme, l'auteur examine la nature de l'ame. Il prétend que les anciens philosophes, de même que les premiers docteurs du christianisme, n'ont eu de l'ame que des idées matérielles (tome I, page 96)... C'est à force de raisonner sur de faux principes, que l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont devenus de pures chimères, de purs esprits, de purs êtres de raison (tome I, page 97).

Le dogme de la spiritualité ne nous offre qu'une idée vague, ou plutôt qu'une absence d'idées... Est-il donc vrai, s'écrie-t-il, que l'on puisse se figurer un être qui, n'étant pas matière, agit pourtant sur la matière!... Est-il possible de concevoir l'union du corps & de l'ame!... Est-ce de bonne foi résoudre ces difficultés, de dire que ce sont des effets de la toute-puissance d'un Être encore plus inconcevable que l'ame humaine!... Faire intervenir la Divinité, n'est-ce pas avouer son ignorance, ou le dessein de nous tromper (tome I, pages 97 & 98).

DE l'examen physique que l'auteur fait de notre ame, il infère que l'homme n'a pas d'autre ame que le cerveau; toutes les facultés intellectuelles que l'on attribue à l'ame, se réduisent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui est visiblement en nous le siège du sentiment, & le principe de toutes nos actions (tome I, page 117).

Il suffit de savoir que l'ame se meut & qu'elle se modifie par les causes matérielles qui agissent sur elle, pour être autorisé à conclure que toutes ses opérations prouvent qu'elle est matérielle (tome I, page 118). Ainsi, par une nouvelle contradiction, l'auteur établit que des perceptions, des idées, des motifs, peuvent agir sur le cerveau & le mettre en mouvement; cependant il avoit déjà posé pour principe, que la matière seule pouvoit agir sur la matière, & l'on ne pourra jamais prétendre que la pensée, le jugement, la réflexion, soient des êtres matériels & vraiment existans.

SELON cet auteur, l'homme n'est pas libre; il est nécessairement déterminé par l'impression des objets extérieurs, par les idées qui se sont arrangées dans son cerveau, à son insu. Pour être libre, il faudroit qu'il fût tout seul plus fort que la nature entière, ou il faudroit qu'il fût hors de la nature, qui toujours en action sur elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir & de concourir à son action générale (tome I, page 189).

LA volonté est une modification dans le cerveau; la pensée, la réflexion, le raisonnement, le choix ne sont que des mouvemens & des mouvemens nécessaires; & l'on ne peut citer un seul moment dans la vie où l'homme soit vraiment libre. C'est pour justifier la Divinité du mal qui se fait dans le monde, qu'on a imaginé le système de la liberté (tome I, page 220. Voyez la note).

MALGRÉ ce défaut de liberté, cette impossibilité dans le choix, l'auteur suppose néanmoins que les causes morales peuvent agir sur la volonté de l'homme. Les loix, les peines, les récompenses servent

Servent souvent à le déterminer dans l'embarras du choix : ainsi, en refusant à l'homme la liberté qui est son plus noble apanage, l'auteur argumente continuellement contre l'homme comme s'il étoit réellement libre.

IL remplace la liberté par le fatalisme ; il entend par fatalité l'ordre éternel, immuable, nécessaire, établi dans la nature : toutes nos actions sont soumises à cette fatalité ; la nécessité qui règle les mouvemens du monde physique, règle aussi ceux du monde moral : & les hommes ressemblerent à des nageurs qui sont forcés de suivre le courant qui les emporte (tome I, pages 222 & 223).

PAR cette comparaison, l'auteur prétend prouver que le fatalisme est la règle constante des phénomènes du cœur humain, que la nécessité est le ressort caché du mécanisme de notre volonté, de notre entendement, de nos pensées, & généralement de toutes nos actions ; cependant le desir du bonheur actuel est, selon l'auteur, le seul mobile des actions de l'homme. La vertu n'est autre chose que ce qui est constamment utile ; le vice est tout ce qui est nuisible (tome I, page 135). L'homme ne peut agir que pour son intérêt : il est injuste de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux ; dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice (tome I, page 152). Tout dépend de l'opinion, & ce principe doit être la base de la morale, de l'éducation, de la politique & de la législation.

PAR une conséquence tirée de la matérialité de notre ame, l'auteur ne craint pas d'avancer que l'immortalité est une chimère : tout meurt avec le

corps. Le desir de vivre dans la mémoire des hommes est néanmoins utile, il est essentiel de l'exciter dans tous les cœurs; mais la croyance d'une vie à venir est absolument inutile aux mœurs. Le dogme insensé d'une vie future empêche les hommes de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale leurs sciences (tome I, page 273). C'est une des erreurs les plus fatales, dont le genre humain soit infecté. Ce dogme a plongé les nations dans l'engourdissement & dans l'indifférence, ou bien il les a précipitées dans un enthousiasme furieux, qui les a portées à se déchaîner elles-mêmes pour mériter le ciel (tome I, page 273).

Il faut écarter le préjugé qui ne peut former que des fanatiques & des furieux. La morale & les loix suffisent pour rendre l'homme heureux, ou pour le contenir: toute la nature nous enseigne à attendre la mort avec constance comme une suite nécessaire des révolutions qu'elle éprouve. Mourir, c'est finir; à ce moment l'enthousiaste a des espérances; le superstitieux a des craintes; un cœur rassuré par la raison, ne redoute pas une mort qui détruit tout sentiment; il est même en droit de la prévenir: dès que l'homme est malheureux dans ce monde, il lui est permis d'en sortir; la crainte de la mort est une faiblesse, & la nature lui commande le suicide (tome I, page 303 & suiv.).

La honte ou l'indigence, la perfidie de ses amis, l'infidélité de sa femme, l'ingratitude de ses enfans, une passion impossible à satisfaire, le chagrin, le remords, la mélancolie, le désespoir, tout devient pour lui un motif légitime de renoncer à la vie. On se voit le seul ami, le seul consolateur qui reste aux malheureux, lorsque rien ne soustrait plus l'homme de son être, vivre

est le plus grand des maux & mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire (tome I, page 306).

LES idées d'un Dieu vengeur & terrible, d'une vie à venir, d'un bonheur différent de celui que nous goûtons ici-bas, sont la vraie source des maux de l'homme, de l'ignorance dans laquelle il croupit, des craintes & de l'esclavage où il est réduit.

EN effet, l'auteur nie expressément que les obligations de l'homme soient une suite de sa relation avec la Divinité. Les Dieux, que la crainte a formés, sont invisibles; par conséquent ils ne peuvent être qu'une puissance imaginée gratuitement: ce sont ces Dieux invisibles qui furent les modèles de la conduite de l'homme... les tyrans seuls ont profité de la religion & des ténèbres qu'elle répandait sur l'esprit humain... Les nations n'ont connu ni la nature, ni la raison, ni la vérité (tome I, page 344); elles sont tombées de la liberté dans l'esclavage, faute d'avoir connu leurs droits & leurs besoins; & elles ont sacrifié leur bien-être au caprice de ceux qui les gouvernoient. L'homme a toujours ignoré le but & l'association du gouvernement; il s'est soumis sans réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui ont fait regarder comme des êtres d'un ordre supérieur; ceux-ci ont profité de son erreur pour l'asservir, le corrompre & le rendre victime & misérable (tome I, page 7)... d'où l'on voit que c'est à l'ignorance de la nature que sont dues ces puissances inconnues, sous lesquelles le genre humain a si long-temps tremblé (tome I, page 6).

D'APRÈS ces assertions, l'auteur balance les droits de l'homme sur son semblable; ils ne peuvent être

436 R É Q U I S I T O I R E.

fondés que sur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'espérer ; sans cela le pouvoir qu'il exerce sur lui , seroit une violence , une usurpation , une tyrannie manifeste (tome I , page 340).

TOUT gouvernement n'empruntant son pouvoir que de la société ; & n'étant établi que pour son bien , il est évident qu'elle peut révoquer son pouvoir quand son intérêt l'exige , changer la forme de son gouvernement , étendre ou limiter le pouvoir qu'elle a confié à ses chefs , sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême , par la loi immuable de la nature , qui veut que la partie soit subordonnée au tout (tome I , page 143).

DE ce principe , l'auteur tire la conséquence que les souverains sont les ministres de la société , ses interprètes (tome I , page 143) Il entre ensuite dans le détail des devoirs de la souveraineté. Par un pacte , soit exprimé , soit tacite , les souverains s'engagent à s'occuper du bien-être de la société ; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent d'obéir Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses chefs le droit de lui nuire ; . . . une telle concession seroit annullée par la nature , qui veut que chaque société , ainsi que chaque individu , . . . tende à se conserver , & ne puisse consentir à son malheur permanent (tome I , page 143).

AINSI , dans les principes de l'auteur , l'autorité n'est fondée que sur le bonheur qu'elle s'engage à procurer au peuple. Le pacte qui lie les sujets au souverain , est conditionnel ; s'il ne remplit pas l'engagement qu'il a contracté , le peuple est en droit de le révoquer , & de former un nouveau gouvernement & de nouvelles loix.

R É Q U I S I T O I R E. 437

IL va plus loin encore. *Les chefs qui nuisent à la société, perdent le droit de lui commander (tome I, page 144) ; mais, ajoute-t-il, une société opprimée ne contient que des oppresseurs & des esclaves (tome I, page 144).*

C'EST par suite de l'abus du pouvoir, que les souverains se sont rendus les maîtres absolus des sociétés. Méconnoissant la vraie source de leur pouvoir, ils ont prétendu le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, en un mot, être des dieux sur la terre (tome I, page 145).

DE-LA l'avilissement des nations & leur soumission aux volontés de leur chef. *Les loix ne furent plus que l'expression de leurs caprices, & l'intérêt du souverain. . . . Insensiblement la liberté, la justice, la sûreté, la vertu furent bannies (tome I, page 145).*

LA politique tourna les forces de la société contre tous ses membres, & une habitude stupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes (tome I, page 145).

VOILA par quels degrés l'auteur fait passer la puissance souveraine; & sur cette exposition il pose en principe que tout homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant (tome I, page 145).

LA conséquence de ce principe est, selon l'auteur, que la crainte est le seul obstacle que la société puisse opposer aux passions de son chef; . . . elle doit limiter son pouvoir, parce que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme. . . . que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant (tome I, page 146).

DE ces principes, l'auteur fait sortir une foule de maximes séditieuses, & vomit contre les souverains des invectives que nous ne répéterons pas dans ce lieu sacré où la majesté de nos rois réside habituellement; nous craindriens trop de souiller les voûtes du sanctuaire, où elles ne pourroient être entendues sans horreur. Leur donner cette indiscrette publicité, ce seroit en multiplier le scandale: si la cour veut parcourir le corps entier de cet ouvrage, elle les trouvera *tome I, chap. IX, pag. 142 & suiv; chap. XIV, pag. 292; chap. XVI, pag. 336 & suiv.; tome II, chap. VIII, pag. 241, & 247; chap. IX, pag. 278, 281 & suiv.*

DE cet abrégé du plan de l'auteur dans son premier volume, si nous passons à la seconde partie, nous voyons qu'il s'est proposé de discuter l'origine, les dogmes, les preuves & les effets de la religion.

LE premier pas de l'auteur dans cette nouvelle carrière, est l'examen de l'existence de la Divinité.

LUCRECE, ce fameux matérialiste de l'antiquité, commence par établir que la crainte créa les dieux: *Primus in orbe Deos fecit timor*. L'auteur du *Système* de la nature adopte le même principe: il prétend que ce fut dans le sein de l'ignorance, des alarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puisé leur première notion sur la Divinité;.... & nous tremblons aujourd'hui, parce que nos aïeux ont tremblé il y a de milliers d'années.

AINSI l'idée de Dieu est venue aux humains, de l'ignorance des causes naturelles, de la crainte que l'homme a ressentie en voyant la multitude

des maux qui l'environnent, & des révolutions terribles que l'univers a éprouvées; & c'est toujours dans l'atelier de la tristesse, que l'homme malheureux a façonné le fantôme dont il a fait son Dieu (tome II, page 11).

Si l'homme avoit été heureux, il n'eût jamais pensé à la Divinité. Il regarde le bien-être comme une dette de la nature, & les maux comme une injustice qu'elle lui fait. Persuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fût souffrir si elle n'étoit mue par une force ennemie de son bonheur, qui eût des raisons pour l'affliger & le punir (tome II, page 21). D'où l'auteur conclut que le mal, encore plus que le bien, fut le motif des recherches de la Divinité. En réfléchissant sur la Divinité, ce fut toujours sur la cause de ses maux que l'homme médita..... Obstiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la nature (tome II, page 22)..... & c'est sur les débris de cette nature qu'il éleva le colosse imaginaire de la Divinité (tome II, page 26).

Sous le nom de Dieu, les hommes n'ont jamais entendu que la cause inconnue des phénomènes naturels; & cet être abstrait & métaphysique, ou plutôt ce mot fut l'objet de leurs contemplations éternelles (tome II, page 39).

C'EST d'après lui-même que l'homme créa la divinité: l'âme qu'il s'étoit donnée, servit de modèle à l'âme universelle (tome II, page 40)..... & l'homme dans son Dieu ne vit & ne verra jamais qu'un homme comme lui (tome II, page 41).

440 R É Q U I S I T O I R E.

M A I S quelle que soit cette cause inconnue qui anime toute la nature , en la supposant spirituelle , l'homme l'a rendu inconcevable ; il n'en exprime les attributs que par des négations. *Dire que Dieu est un être immatériel, infini, immense, incréé, incompréhensible, &c. c'est combiner des mots vagues & indéterminés ; un être de cette nature est un pur néant, & l'on crut avoir fait un Dieu, tandis que l'on fit une chimère ; voilà cependant, s'écrie l'auteur, voilà les matériaux dont la théologie se sert pour composer le fantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre humain de tomber à genoux (tome II, page 61).*

LES qualités morales que l'on prête à la Divinité, l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice, &c. sont empruntées de l'homme. Elles se contredisent & sont démenties dans l'ordre ordinaire de la nature. *Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être soumis à un Dieu parfaitement bon ; un monde où l'homme éprouve tant de biens, ne peut être soumis à un Dieu méchant. De-là deux principes opposés l'un à l'autre. Ou le même Dieu est alternativement bon & méchant, ou il faut avouer qu'il ne peut agir autrement ; alors il est inutile de l'adorer & de le prier (tome II, page 65 & 66.*

UN être revêtu tout-à-la fois de tant de qualités discordantes, sera toujours un être indéfinissable, il sera par conséquent un être de raison ; & sans chercher à concilier la justice de cet être avec sa bonté, l'hypothèse de la liberté de l'homme ne satisfait en aucune manière à l'objection de l'origine du mal, qui est ou étranger à la machine, ou qui en est une suite nécessaire & indispensable.

R É Q U I S I T O I R E. 441

QU'EST-CE qu'un être qui peut tout & qui ne doit rien à personne ; qui dans ses décrets éternels peut les choisir ou les rejeter, les prédestiner au bonheur ou au malheur ; qui est en droit de les faire servir de jouets à ses caprices, & de les affliger sans raison ; qui pourroit aller jusqu'à détruire & anéantir l'univers ? cet être n'est-il pas un tyran ou un démon ? (tome II, page 78).

TEL est, ajoute l'auteur, le Dieu qu'on nous propose d'adorer. On le suppose le maître de créer le juste & l'injuste, de changer le bien en mal & le mal en bien, le vrai en faux, la fausseté en vérité ; en un mot, on lui donne le droit d'altérer l'essence éternelle des choses. On fait ce Dieu supérieur aux loix de la nature, de la raison, de la vertu, (tome II, page 79). Tout est contradiction, dit l'auteur, & les idées que la théologie donne de la Divinité, seront toujours confuses, incompatibles, & doivent finir nécessairement par nuire au repos des humains.

EN partant de ces maximes, l'auteur entre dans le détail des preuves de l'existence de Dieu, données par Clarke, Descartes, Mallebranche, & Newton ; & quoiqu'il ne rapporte fidèlement aucune de ces preuves, quoiqu'il ne réponde directement à aucune, il ne craint pas d'avancer qu'elles ne présentent aucune solidité. L'unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, a toujours été regardée comme la preuve la plus forte de l'existence de cet être : non, dit l'auteur du *Système de la Nature*, le sentiment de tous les peuples sur ce sujet, ne prouve autre chose, sinon que tous les hommes sont ignorans, que dans le sein de l'ignorance ils ont admiré ou tremblé, & que leur imagina-

442 RÉQUISITOIRE

non troublée, & cherche des moyens de fixer ces vérités (tome II, page 90 & suivantes).

QU'IMPORTE ce consentement universel, si on ne trouve pas deux nations qui aient la même idée de Dieu ? Le principe qu'il y a *un être nécessaire*, ne démontre pas que cet être soit différent de la matière ; & l'ordre prétendu de l'univers est imaginaire. Pour y appercevoir un ordre réel, il faudroit connoître *le but du tout*, & le tout n'a pas de but : tout est nécessairement ce qu'il est, & l'intervention de la divinité devient absolument inutile.

Si la crainte & le malheur ont introduit les Dieux dans l'Univers, la superstition fut la source de toutes les religions. Les législateurs profitèrent de la crédulité des peuples, & chaque particulier divinisa bientôt tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur, ou qu'il crut capable de lui porter préjudice : de-là vient le panthéisme, & toutes les absurdités dont l'esprit humain est capable, lorsqu'il s'abandonne à lui-même : loin de contribuer à la félicité des humains, la religion les a rendu malheureux ; elle a divisé les souverains, & en a fait autant de tyrans ; mais toutes les religions qu'on a vu se succéder les unes aux autres, n'ont jamais prêté à la morale qu'un appui chancelant, & le plus souvent idéal. La religion chrétienne elle-même n'a jamais connu les vrais remèdes contre les passions : elle rend nos erreurs incurables, & les menaces qu'elle emploie, ne tendent qu'à faire des fanatiques : en occupant les hommes du bonheur futur, elle les empêche de penser à leur bonheur présent ; & même, loin d'arrêter les passions des méchans, elle les épargne au crime, en leur faisant

espérer leur pardon : enfin , elle présente au chrétien un Dieu despote , un Dieu jaloux , un Dieu cruel qui punit éternellement pour des fautes inséparables de la nature humaine & qu'il a créés lui-même dans cet état de foiblesse. Les hommes , dit l'auteur , en tous pays ont adoré des Dieux bizarres , injustes , sanguinaires , implacables , dont ils n'osèrent jamais examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout dissolus , cruels , partials , ils ressemblerent à ces tyrans effrénés qui se jouent impunément de leurs sujets malheureux. C'est un Dieu de cet affreux caractère que même aujourd'hui l'on nous fait adorer : le Dieu des chrétiens , comme ceux des Grecs & des Romains , nous punit en ce monde , & nous punira dans l'autre , des fautes dont la nature qu'il nous a donnée nous a rendus susceptibles ; semblable à un monarque enivré de son pouvoir , il fait parade de sa puissance , Et la théologie nous montre dans tous les âges , les mortels punis pour des fautes inevitables & nécessaires , & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique & méchant (tome II , page 51).

Il paroît , ajoute-t-il , qu'un Dieu raisonnable ne conviendrait pas aux intérêts des prêtres (voyez la note , tome II , page 51) ; aussi ses ministres fournissent aux scélérats les moyens de parvenir à la félicité éternelle , & dans le fait , la religion accorde le ciel aux méchants Elle y place les plus inutiles & les plus méchants des hommes.

TELS sont , dit cet Auteur , Moïse , Samuel , David chez les Juifs ; Mahomet chez les Musulmans , chez les Chrétiens Constantin , Saint Cyrille , Saint Athanasie , Saint Dominique & tant d'autres brigands religieux & autres persécuteurs que l'Eglise répète en

444 RÉQUISITOIRE.

peut encore leur joindre les Croisés, les Ligués (tome I, page 271. Voyez la note).

LES opinions religieuses mettent les hommes perpétuellement en dispute ; ils se haïssent & se persécutent ; & croient souvent bien faire en commettant des crimes pour soutenir leurs opinions. C'est ainsi que la religion enivre les hommes des l'enfance, de vanité, de fanatisme & de fureur, s'ils ont une imagination échauffée : si au contraire ils sont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la société ; s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques, souvent aussi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres. (tome I, page 153).

NON-SEULEMENT la religion est le principe des malheurs de l'humanité, mais encore elle a rendu les ministres des autels orgueilleux, fourbes, vicieux & malfaisans, & entre les mains des prêtres de tous pays, la divinité ressemble à la tête de Méduse, qui, sans nuire à celui qui la montrait, pétrifiait sous les autres (tome II, page 142).

LE sacerdoce & l'empire savent combiner leurs intérêts. La religion soutenue de la tyrannie, tient lieu de tout. Elle a rendu aveugles & souples les peuples que le gouvernement se propose de dépouiller (tome II, page 146 & suivantes).

LA religion corrompt les princes, les princes corrompent la loi, qui, comme eux, devient injuste (tome II, page 280) Et dans une société corrompue il faut se corrompre pour devenir heureux (tome II, page 281).

LE despote trouva la religion merveilleuse quand elle l'assura qu'il étoit Dieu sur la terre ; il la

négligea quand elle lui dit d'être juste, & d'ailleurs il fut assuré que son Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il consentiroit de recourir aux prières, toujours prêtes à le reconcilier. (tome II, page 283.)

C'EST ainsi, messieurs, qu'en défigurant la morale chrétienne; ou plutôt en lui en substituant une autre toute contraire, l'auteur l'oppose à la morale de la nature; & il soutient que cette dernière est préférable, plus utile & plus efficace.

IL en conclut que l'athéisme n'est point un système dangereux pour la société; que la morale naturelle, les loix, la politique, un gouvernement sage & l'éducation, suffisent pour réprimer les passions; en un mot, l'impiété, selon lui, n'est qu'une accusation vague & imaginaire, & le superstitieux mérite plutôt le nom d'athée que le matérialiste. (Chapitre XII de l'athéisme, tome II, page 241 & suiv.)

L'AUTEUR en finissant se caractérise par cette assertion impie, que l'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux qui surthé dans tous les âges les vrais fléaux de la terre; & il termine son ouvrage par une prière à la nature, que nous nous ferons un devoir d'adopter, si elle eût été adressée à son auteur.

TEL est, messieurs, le précis du Système de la Nature, de ce livre qu'une secte orgueilleuse présente comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Vous frémisserez d'horreur, sans doute, en vous rappelant la chaîne des principes de cet auteur,

& les conséquences funestes qui en résulteraient, il seroit-ce cependant si nous faisions entrer dans le détail des preuves, si nous eussions mis sous vos yeux les raisonnemens particuliers dont il a voulu appuyer son système monstrueux ? Il ne voit rien, il ne conçoit rien au-delà des objets physiques, & dès-lors il nie tous les objets intellectuels. C'est par le physique de la nature qu'il veut juger de l'auteur même de la Nature ; & parce qu'il s'aveugle lui-même au point de ne pas concevoir un Dieu créateur & bienfaisant, il ne craint pas d'en conclure que ce qu'on ne peut concevoir ne peut pas exister : conclusion également étrange & absurde, & d'après laquelle il ne va plus que de sophismes en sophismes, de blasphèmes en blasphèmes, & par tant de scandales accumulés, il ose en quelque sorte défier la religion & les loix.

L'AUTEUR semble s'être persuadé que la vérité fatiguée du long règne de l'erreur a fait choix de lui, & l'a arraché du milieu de la foule aveugle, pour qu'il fût son évangéliste ; & ce nouvel apôtre, en nous retraçant toutes les chimères que la raison avoit déjà proscrites, se vante d'avoir reculé les bornes de l'esprit humain : il se fait une gloire croc de surpasser en audace, Epicure, Spinoza, & tous les philosophes, ou plutôt tous les ennemis des siècles passés. Ces derniers, en effet, enveloppoient au moins d'emblèmes leur odieuse doctrine ; quelquefois même ils ne faisoient que douter de l'existence de l'Être suprême, & ce doute même étoit une sorte d'aveu de la Divinité. L'auteur du Système de la Nature déclare ouvertement & avec l'assertion la plus décidée, qu'il n'y a point de Dieu, & qu'il ne sauroit y en avoir. Son dessein est d'établir le matérialisme & la fatalité absolue. Cet

Être, l'auteur, le maître & le bienfaiteur de tous les êtres, qui tient à eux par sa bonté, & en est séparé par son essence ; cet Être infini, que tout l'Univers annonce, & dont la nature entière est elle-même la preuve en action : cet Être, dont l'idée est innée, que la raison & la conscience réclament également, qui créa l'homme libre pour le rendre méritant, qui a mis une moralité à ses actions pour y attacher une récompense : cet Être suprême, en un mot, n'est, aux yeux de ce sacrilège écrivain, qu'un Être de raison, un rêve métaphysique, un fantôme hideux & malfaisant, enfanté par la crainte, annoncé par la fourberie, adopté par le vice, l'ignorance & la lâcheté, soutenu par l'ambition & le despotisme, source unique de la corruption des âmes, principe fatal de l'abrutissement des esprits, de l'esclavage des peuples, de toutes les calamités du genre humain, & dont tous les philosophes & les gens de bien doivent à l'envi renverser le trône, pour rendre les hommes à la nature, & les remettre sous le joug de l'aveugle nécessité.

Après avoir fait le mal à l'humanité, d'enseigner aux hommes qu'il n'y a ni liberté, ni providence, ni Être spirituel ou immortel, ni vie à venir, & que l'univers est l'ouvrage de la fatalité ; que la divinité n'est qu'une chimère absurde, qui doit son origine au délire de l'imagination troublée par la crainte, & dont la croyance est l'unique cause de tous les maux de l'espèce humaine, cet écrivain insensé ose encore saper la société par ses fondemens, & il ne craint pas d'attaquer les chefs qui la gouvernent.

LES sociétés ne sont à ses yeux qu'un assemblage d'hommes lâches, ignorans & corrompus, prosternés devant des prêtres qui les trompent & des princes qui les oppriment.

LES chefs des nations sont des méchans & des usurpateurs, qui sacrifient les peuples à leurs folles passions, & qui ne s'arrogent le titre fastueux de représentans de Dieu, que pour exercer impunément le despotisme.

L'ACCORD du sacerdoce avec la puissance souveraine, n'est qu'une ligue formée contre la vertu & le genre-humain.

IL veut persuader aux nations que les rois n'ont & ne peuvent avoir sur elles d'autre autorité que celle qu'elles leur ont confiée : qu'elles sont en droit de la balancer, de la modérer, de la restreindre, de leur en demander compte, & même de les en dépouiller, si elles le jugent convenable à leurs intérêts. Il les invite à user avec courage de ces prétendus droits, & il leur annonce qu'il n'y aura de bonheur pour elles, que lorsqu'elles auront mis des limites au pouvoir de leurs princes, & qu'elles les auront forcés à n'être que les représentans du peuple & les exécuteurs de sa volonté.

L'ANARCHIE & l'indépendance sont le gouffre affreux où l'impiété cherche à précipiter les nations; & c'est sans doute pour remplir ce funeste projet, qu'elle s'occupe depuis long-temps à dénouer, noeud à noeud, tous les liens qui attachent l'homme à ses devoirs.

OSERA-T-ELLE encore se parer à nos yeux des fausses apparences de la sagesse, de l'amour du bien public ? Oséra-t-elle parler de son respect pour les loix, de son zèle pour l'humanité ? Elle est convaincue d'être autant d'ennemie des peuples & des rois, que de Dieu même.

IL n'y a que des hommes corrompus qui puissent écrire & s'élever contre les principes réprimans. Il n'y a qu'une main sacrilège qui ose arracher les barrières que la législation a voulu mettre entre l'impiété & l'esprit humain, entre le cœur & la dépravation. Il n'y a qu'un ennemi de l'homme qui puisse vouloir ôter à nos actions leur moralité, à la vertu l'appui qu'elle trouve dans l'espérance d'une vie à venir, & affranchir le méchant de la crainte que cette idée terrible doit nécessairement lui imprimer. Eh ! combien de crimes que la vigilance & la sévérité des tribunaux ne peuvent poursuivre, que la force & l'autorité ne peuvent ni réprimer ni prévenir, & qui n'ont de loix pénales que dans cette vie à venir, qu'un sentiment intérieur annonçoit aux philosophes même du paganisme, qui est, pour ainsi dire, de foi naturelle, & qu'une révélation secrète & continue nous découvre au fond du cœur !

QUELLE force n'acquiescent pas ces principes généraux, lorsqu'on en fait l'application à la religion sainte que nous avons le bonheur de professer, & indépendamment de son origine toute céleste, les raisons même de la politique humaine, ne doivent-elles pas nous engager à la conserver telle qu'elle est établie parmi nous ? de quel œil ne devons-nous donc pas envisager tout ce qui peut tendre à en corrompre la pureté ? le fléau de la

450 R É Q U I S I T O I R E

religion n'est-il pas celui de l'état ? & leurs colonnes ne sont-elles pas posées sur une base commune ?

Les détracteurs de cette religion sainte ont beau nous dire que sa morale pure & sublime n'est, après tout, que celle de toutes les autres religions & de tous les anciens philosophes. Quelle est la religion, autre que la religion chrétienne, dont les promesses soient aussi magnifiques que consolantes ? quelle est celle qui a autant établi la fraternité entre les hommes ; qui annonce plus une providence dans tous les événemens de ce monde, & qui imprime mieux le caractère de la divinité sur les souverains & sur les magistrats ? quelle est la religion qui tend davantage à tout réunir dans la société, sans y rien confondre ; & qui fait du travail, de la fidélité, du courage & de l'obéissance aux loix, autant d'actes de piété dans la vie présente, autant de droits aux récompenses de la vie future ? Quelle autre religion enfin a la gloire d'avoir fait disparaître les horreurs du despotisme, le spectacle de la servitude, les mépris de l'humanité, & toute la férocité de mœurs des anciens peuples ? Il n'en est aucune, sans doute, qui puisse entrer en parallèle : elle est digne du ciel dont elle est descendue, & des hommes à qui elle est commandée. Incompréhensible dans ses mystères, mais raisonnable dans son culte, & divine dans ses préceptes ; elle réunit tous les hommes par les liens d'un amour mutuel, & pour nous servir des expressions d'un auteur célèbre, nous lui devons, dans le gouvernement, un certain droit politique, & dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne sautoit assez reconnoître (1).

(1) *Esprit des Loix*, tome III, Liv. XXIV, chap. 11.

R É Q U I S I T O I R E. 451

A ce tableau vous vous rappelez sans peine les effets que le christianisme a produits parmi tous les peuples, qui ont été assez heureux pour ouvrir les yeux à la lumière de la foi. Et si nous ajoutons que cette religion sainte fait partie de notre constitution, que ses loix ont dans l'état des effets civils, qu'elle y a des droits, des privilèges, un patrimoine, & qu'une chaîne étroite y lie partout le chrétien avec le citoyen, on sera forcé de convenir qu'on ne peut attaquer la religion sans troubler l'ordre public, sans porter atteinte à la félicité des peuples; en un mot, sans altérer les principes de la constitution politique; & il en résulte que l'impie qui dogmatise, se rend coupable de lèse-majesté divine, & que l'ennemi de Dieu est l'ennemi de l'homme & de la société.

C.E. n'est pas au seul auteur du Système de la Nature que nous sommes en droit de faire ces reproches: que l'on parcoure les autres ouvrages dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte en commençant; on découvre facilement que chacun de ces écrits est une branche d'un système général qu'on n'a donné au public que par partie: on a voulu, pour ainsi dire, l'appri-voiser insensiblement avec les idées funestes qu'on cherchoit à lui faire adopter. En réunissant aujourd'hui toutes ces productions, on en peut former un corps de doctrine corrompue, dont l'assemblage prouve invinciblement, que l'objet qu'on s'est proposé, n'est pas seulement de détruire la religion chrétienne, mais même d'abolir toute créance pieuse, toute crainte de Dieu, toute communication du ciel avec la terre, & d'effacer jusques aux moindres traces de la religion, soit naturelle, soit révélée. L'impiété ne borne pas ses projets d'in-

452 R É Q U I S I T O I R E

novation à dominer sur les esprits & à arracher de nos cœurs tout sentiment de la Divinité ; son génie inquiet , entreprenant & ennemi de toute dépendance , aspire à bouleverser toutes les constitutions politiques , & ses vœux ne seront remplis , que lorsqu'elle aura mis la puissance exécutive & législative entre les mains de la multitude , lorsqu'elle aura détruit cette inégalité nécessaire des rangs & des conditions , lorsqu'elle aura avili la majesté des rois , rendu leur autorité précaire & subordonnée aux caprices d'une foule aveugle , & lorsqu'enfin , à la faveur de ces étranges changements , elle aura précipité le monde entier dans l'anarchie , & dans tous les maux qui en sont inséparables : peut-être même , dans le trouble & la confusion où ils auront jeté les nations , ces prétendus philosophes , ces esprits indépendans se proposent-ils de s'élever au-dessus du vulgaire , & de dire aux peuples que ceux qui ont su les éclairer , sont seuls en état de les gouverner.

MAIS comment les auteurs de cet affreux projet ont-ils pu se flatter de le remplir , ou même de le manifester impunément sous les yeux des magistrats , & jusques aux portes du sanctuaire , où la justice veille au maintien des loix de la religion & des maximes fondamentales de la monarchie ? Ont-ils pu croire que leurs vues impies & séditieuses échapperoient à vos regards , ou que leur fureur entraineroit votre sagesse , ou que notre zèle seroit affoibli par leurs intrigues , leurs clameurs , leurs calomnies , & tous les artifices qu'ils emploient pour répandre & accréditer leur doctrine !

NON , messieurs , rien ne pourra suspendre le cours de la justice , & quelques menaces que puisse

faire l'impie ; quelques ruses qu'elle emploie pour se soustraire aux coups que votre sagesse lui prépare, elle ne trouvera qu'un ennemi redoutable & vigilant dans le corps dépositaire des loix. Le poison des nouveautés profanes ne peut corrompre la sainte gravité de mœurs qui caractérise les vrais magistrats ; tout peut changer autour d'eux, ils restent immuables avec la loi.

LES fauteurs secrets de ces ouvrages licentieux & impies, sans les approuver ouvertement, prétendent peut-être qu'une condamnation authentique, & une recherche des auteurs de ces livres abominables, est contraire aux progrès de l'esprit humain. C'est, diront-ils, retarder d'utiles découvertes, borner nos idées, restreindre la connoissance de l'homme, lui ôter le ressort qui le fait agir sur lui-même, & assujettir les peuples à l'ignorance & à la superstition.

LAISSONS éclater ces cris impuissans, élevons-nous au-dessus de ces vaines illusions ; on ne vous accusera jamais, ou l'on vous accuseroit en vain, d'écarter les lumières & d'interrompre la marche du génie. La religion ne craint que les égaremens de la raison & non pas ses efforts. Elle ne s'oppose pas à la perfection des sciences & au développement des connoissances physiques ; mais parce qu'il ne faut pas arrêter les progrès de l'esprit humain, faut-il lui permettre de tout détruire ? n'est-il vraiment libre que lorsqu'il secoue tous les freins ? Il est des liens qu'il doit savoir porter, & qui assurent sa marche sans l'embarrasser. Rendre publics les délire d'une imagination égarée, est un crime que la licence se permet, & cette licence, loin de contribuer au progrès des idées, ne peut que le retarder,

par les écarts ou ses folles illusions jettent l'esprit ; & par les troubles que cette liberté effrénée occasionne dans toutes les conditions.

N'EST-CE pas ce fatal abus de la liberté de penser, qui a enfanté cette multitude de sectes, d'opinions, de partis, & cet esprit d'indépendance dont d'autres nations ont éprouvé les funestes révolutions ?

LE même abus produiroit en France des effets peut-être plus funestes. La liberté indéfinie trouveroit dans le caractère de la nation, dans son activité, dans son amour pour la nouveauté, un moyen de plus pour y préparer les plus affreuses révolutions ; & déjà même semblable aux fléaux publics, elle a laissé parmi nous des traces de son passage. N'a-t-elle pas altéré la douceur & la bonté nationales ; & ne doit-on pas s'apercevoir qu'elle a infecté presque tous les états de mœurs perverses, de maximes pernicieuses, & qu'elle a introduit un langage suspect, inconnu à nos aïeux ?

C'EST donc avec une juste confiance que nous venons vous dénoncer les dernières productions de l'impiété. Si l'n'étoit que des esprits nés droits & bons, incapables d'être séduits par les sophismes, nous aurions peut-être gardé le silence sur un système aussi monstrueux. L'auteur a été si loin, que sa hardiesse même semble servir de préservatif à ses maximes. Le châtement le plus sensible pour lui, seroit d'apprendre qu'il n'a pas paru dangereux ; que tous les efforts n'ont pu élever qu'une vapeur passagère autour de la religion ; & de même que la vase excitée & portée à la surface des eaux, se précipite d'elle-même, & va se perdre au fond d'un

fleuve qui , dans une source égale & tranquille, reprend bientôt sa première limpidité; ainsi l'on verra ces absurdes blasphèmes, disparoître & tomber dans l'oubli. Mais les esprits qui ont leur sauvegarde en eux-mêmes sont trop rares; les passions dont la plupart des hommes sont le jouet, leur ignorance ou leur foiblesse, l'indépendance même qu'on a voulu leur inspirer, & à laquelle ils ne sont que trop enclins, tout les entraîneroit en foule dans l'abîme caché dont l'impiété leur applanit la pente.

DANS la situation actuelle, une sévérité salutaire peut seule remédier à la témérité des auteurs, à la frénésie d'une secte dangereuse, à l'avidité même des Imprimeurs, & à la fermentation qui se renouvelle sans cesse dans les esprits. C'est un levain qui aigrit tout, & l'audace est montée à son dernier période. Votre sagesse prendra des mesures pour arrêter la contagion, vous déconcerterez les projets de cette fausse & altière philosophie, qui ne veut s'emparer des esprits que pour les mouvoir à son gré, qui ne cherche à les instruire que pour les égarer, & qui ne réclame la liberté de penser que pour s'affranchir de toute espèce de dépendance civile & politique; vous calerez les justes alarmes que les progrès de l'impiété causent à la patrie & à la religion, & il ne tiendra pas à vous que la France n'ait encore la gloire d'être celle de toutes les nations chrétiennes, où le dépôt de la foi & des vrais principes du christianisme s'est conservé depuis une longue suite de siècles avec toute la pureté de l'ancienne discipline; celle enfin dont le caractère distinctif est l'amour de ses souverains, & qui, par ce double attachement à son culte & à ses rois, est, & sera toujours le modèle de tous les peuples de l'Europe.

Nous avons pris sur tous les ouvrages dont nous venons de rendre compte, des conclusions par écrit, que nous laissons à la cour, avec les imprimés qui en font la matière & l'objet.

FIN.

R E P L I Q U E AU REQUISITOIRE

S U R

LE SYSTÈME DE LA NATURE.

IL y a beaucoup à risquer, sous la férule du despotisme, de dire son sentiment sur les gouvernemens, la religion & les mœurs des hommes, & c'est cependant le présent le plus cher que l'on puisse leur faire, que de les prévenir contre leurs erreurs.

Sentant toute la douceur de la paix, de l'équité, de la vérité, sources de tous les véritables biens, on doit concevoir une horreur indicible de la division, du mensonge, de l'injustice, de la tyrannie, fléaux de la liberté, qui est l'attribut essentiel de l'homme.

LES hommes commencent à découvrir la cause de tous ces maux, & ils peuvent se dire avec Salomon, *Ecclef. III, v. 16* : « J'ai vu avec horreur » l'impiété régner sur toute la terre, l'injustice » assise à son côté, & ceux qui étoient préposés » pour rendre les hommes justes & heureux, marcher eux-mêmes dans la voie de l'iniquité ; j'ai » vu les docteurs & les sages du siècle encenser eux-mêmes l'erreur & la superstition ».

IL ne suffit pas toujours de connoître les erreurs pour les abandonner. La religion, par exemple, a les siennes ; elles sont du nombre de celles qu'on ne quitte pas aisément, puisqu'on ne le pourroit faire sans hasarder la perte de ses biens, & même

de sa vie, l'intérêt étant l'unique mobile de l'homme terrestre.

LA religion du monarque est toujours la plus scrupuleusement suivie, parce qu'elle est plus propre à seconder l'ambition & à maintenir l'esclavage des peuples. Comme les charges & les dignités dans tous les Etats sont l'ouvrage de la superstition, il n'est pas étonnant que les personnes qui les occupent ne s'attachent point à dissiper les erreurs qui servent de fondement à leur élévation : de plus, la perfidie & la méfiance sont les appuis du mensonge; les ministres de la vérité ne peuvent allumer son flambeau, sans s'exposer à la trahison de leurs amis, de leurs frères même, & à la persécution des suppôts de la tyrannie.

EN cherchant à proscrire toutes les religions, il ne faudroit point en excepter la religion chrétienne. Celle-là, comme toutes les autres, n'a puisé son origine que dans les entrailles de l'erreur & de l'ambition de ses ministres. Je dis & je soutiens, qu'il n'y a de vraie religion que la religion naturelle, qui consiste dans la morale.

Désabusons-nous donc, & méprisons les discours intéressés de ces imposteurs éloquens, méfions-nous de leur doctrine, qui n'est pas moins fausse dans ses principes, qu'ils disent divins, ni moins absurde dans ses dogmes & ses maximes. Les chrétiens sont idolâtres comme les payens; ils ne diffèrent que de nom. Laissons nos docteurs préconiser la grandeur, l'excellence, la sainteté des mystères, la certitude des miracles. Ecoutons-les tranquillement nous menacer des peines éternelles, ou nous promettre des récompenses qui ne finissent point. N'espérons, ni ne craignons rien d'eux. Toutes ces fables sont l'ouvrage de la politique & des séducteurs, de l'aveuglement des peuples.

L'ignorance de ceux-ci & l'autorité des souverains les soutiennent aux dépens de la raison.

L'AUTORITÉ des rois seroit bien près de la chute, si elle n'étoit étayée de la superstition. Le nom & l'autorité de Dieu, dont ils se servent si injustement, les tient paisibles possesseurs d'une puissance usurpée. Ce n'est qu'à l'ombre d'une fausse piété qu'ils en imposent. Voilà comment, au lieu de procurer par-tout la paix, la vérité, la justice & le bonheur, ils établissent au contraire l'iniquité & la tyrannie, source de l'oppression des peuples sous laquelle ils gémissent depuis tant de siècles.

QUE les hommes sont à plaindre de leur aveuglement ! ouvrez enfin les yeux, la lumière se présente, profitez-en : voyez comment, victimes de l'autorité qu'on a usurpée sur vous, vous êtes adorateurs de ce qui ne mérite que votre mépris. Il me souvient à ce sujet du souhait d'un homme éclairé qui disoit : « Je souhaiterois que tous les » tyrans fussent pendus & étranglés avec les boyaux » des prêtres & des parlementaires, acolytes du » despotisme ».

POURROIT-ON en effet user de trop de cruauté envers des tyrans coalisés, qui abusent ainsi de la bonne-foi des nations ? Ne puniroit-on pas sévèrement un charlatan, qui, mettant à profit la crédulité du peuple, lui vendroit du poison pour de bons remèdes ?

MÉPRISONS souverainement ceux qui se rient & abusent de la simplicité des peuples aveuglés, lesquels fournissent pieusement des sommes considérables pour acheter des prières, & qui payent des contributions énormes, souvent arrachées à l'indigence souffrante avec tous les attributs du despotisme & de la cruauté, pour soutenir le faste odieux & insultant des trônes.

COMBIEN n'est pas horrible ce monopole ! je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent des sueurs des peuples, témoignent secrètement pour leurs mystères & leurs superstitions : mais je déteste leur insatiable cupidité, & l'indigne plaisir qu'ils prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont grand soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement pour mieux les tromper & les pressurer.

QU'ILS se contentent de rire de leur propre aïssance criminelle ; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs en abusant de l'aveugle piété de ceux qui, par leur simplicité, leur procurent une vie si commode !

L'EXPOSE hardiment la lumière de la raison & de la vérité, pour écarter, s'il est possible, les épaisses ténèbres qui tiennent les peuples dans les chaînes de l'esclavage, où une foiblesse & une aveugle soumission les ont plongés.

DISONS quelques mots des mystères des prêtres. Ils adorent & veulent nous faire adorer un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, & ils s'attribuent la puissance de faire des Dieux de pâte & de farine, & même d'en faire tant qu'ils veulent ; car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de Dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie ! avec toute la prétendue puissance de leur christ, ils ne sauroient créer la moindre mouche, & ils veulent nous faire croire qu'ils peuvent faire des Dieux par milliers. Il faut être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, & cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

NE voient-ils pas, ces docteurs aveuglés, que

c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des prêtres auroient le pouvoir de les consacrer & de les faire changer en Dieux ! tous les prêtres des idoles n'auroient-ils pu & ne pourroient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractère ?

NE voient-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des Dieux ou des idoles de bois, de pierre, &c. que les payens adoroient, démontrent pareillement la vanité des Dieux & des idoles de pâte & de farine que nos Déichristicoles adorent & veulent nous faire adorer ? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des Dieux des payens ? n'est-ce pas parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des images muettes & insensibles ? Et que sont donc nos Dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur que des souris ne les mangent ?

QUELLES seront donc les vaines ressources des christicoles ? leur morale ? elle est la même au fond que dans toutes les religions ; mais des dogmes cruels en sont nés, & ont enseigné la persécution & le trouble. — Leurs miracles ? mais quel peuple n'a pas les siens, & quels sages ne méprisent pas ces fables ? — Leurs prophéties ? n'en a-t-on pas démontré la fausseté ? — L'établissement de leur religion ? mais le fanatisme n'a-t-il pas commencé ; l'intrigue n'a-t-elle pas fait ses ravages ; la force n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice imposteur ?

JE crois avoir donné un préservatif suffisant contre tant de folies. La raison humaine fera encore plus que mes discours ; & plutôt à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que d'être trompés ! mais le sang humain coule depuis le temps de Conf-

tantin pour l'établissement & le soutien de ces horribles impostures. L'Eglise romaine, la grecque, la protestante, tant de disputes vaines, & tant d'ambitieux hypocrites, ont ravagé l'Europe, l'Afrique & l'Asie. Joignons aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de moines & de nones, devenus stériles par leur état. Voyons combien de créatures sont perdues, & nous verrons que la religion chrétienne a fait perir, le fer à la main, la moitié du genre humain.

Je finirai par supplier l'Être Suprême, si outragé par cette secte, de daigner nous rappeler à la religion naturelle, dont le christianisme est l'ennemi déclaré; à cette religion simple que Dieu a mise dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes. Alors l'univers seroit composé de bons citoyens, de pères justes, d'enfans soumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette religion en nous donnant la raison, & puisse l'imposture & le fanatisme ne la plus pervertir!

LA réforme désirable des gouvernemens, des mœurs, des abus, ne peut être que l'ouvrage des siècles, des efforts continuels de l'esprit humain, des expériences réitérées de la société. A force de penser, les hommes démêleront les causes de leurs peines & de leur esclavage, & y appliqueront les remèdes convenables (1). Les maux du genre humain ne dé-

(1) Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera inmanquablement & dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les François arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent : la lumière s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on éclatera à la première occasion; & alors ce fera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux, ils verront de belles choses. *Prédiction de Voltaire.*

courageant que ceux qui en ignorent les vraies causes, & qui méconnoissent les progrès sensibles que plusieurs nations ont faits vers le bonheur.

LES préjugés de la superstition, l'adulation des cours, la violence & l'impéritie des tyrans, l'inertie & l'ignorance des peuples, ont, comme on a vu, fait éclore le despotisme & la tyrannie. Ce gouvernement, ou plutôt ce brigandage est devenu le fléau des nations, le destructeur de tout ordre, l'ennemi de tout bien, le corrupteur de toute morale. La politique, destinée à conduire les peuples à la félicité, ne fut presque en tout pays qu'un guide aveugle qui les égara, que l'instrument de leur malheur, la source des préjugés, de la déraison, des vices & des folies sans nombre dont les sociétés sont les victimes. L'art de gouverner les hommes par un abus honteux, n'est trop communément devenu que l'art de les tromper, de les diviser, de les opposer les uns aux autres; de les rendre ou méchans ou insensés, afin de les asservir & de les dépouiller avec plus de facilité.

Sous un gouvernement tyrannique peut-il y avoir des mœurs; & à quoi la vertu pourroit-elle conduire? Toute morale n'est-elle pas incompatible avec le despotisme, qui met perpétuellement le caprice aveugle en la place de la raison & de la loi; qui foule aux pieds la justice, l'humanité, la pitié, la modération, les droits les plus sacrés des hommes! Non; la vertu n'est pas faite pour des esclaves enchaînés par un maître qui les traîne au gré de ses propres desirs: les desirs d'un tyran & de ses suppôts sont toujours déréglés. Les peuples ne seront justes & raisonnables, que lorsqu'ils seront gouvernés par des chefs justes & raisonnables. L'équité & la raison ne sont point faites pour être ni connues, ni enseignées, ni pratiquées par ceux qui haïssent l'équité,

qui proscrivent la raison , qui craignent la vérité , qui refusent de voir clair , & qui mettent tout en œuvre pour empêcher que les hommes qui sont sous leur domination s'éclairent.

! Tout homme injuste est fait pour haïr l'équité qui le condamne , & la vertu , dont la conscience lui montre qu'il est lui même dépourvu. La tyrannie doit craindre les vertus sociales ; elle doit appréhender tout ce qui tend à rapprocher les citoyens , à les unir d'intérêts , à resserrer les nœuds de la société. D'un autre côté l'homme de bien ne peut aimer ni soutenir la tyrannie , dont la marche est contraire à toute vertu. Un tyran ne peut aimer que ceux qui lui ressemblent & qui lui sont utiles ; il lui fait des flatteurs , des approbateurs de ses iniquités , des ministres sans pitié , des conseillers injustes , des esclaves divisés dont les passions discordantes deviennent nécessaires à sa propre sûreté , & servent à cimenter son pouvoir. *Diviser pour régner* , fut toujours la maxime la plus chère aux tyrans.

Qu'on me traite d'impie & de blasphémateur , peu m'importe , toutes ces invectives ne m'affligeront pas : je suis citoyen , rien ne m'est plus cher que le bonheur de mes semblables. Puissent-ils être sensibles à ma tendresse & pratiquer par reconnaissance les avis désintéressés que je leur donne !

JE suis assuré que si ma Replique au Réquisitoire sur le Systême de la nature , passoit dans les mains du Public , elle auroit autant d'approbateurs que de censeurs ; les gens de probité & d'esprit l'approuveroient. Le magistrat lui-même , engagé par son ministère tyrannique à le foudroyer , en deviendrait intérieurement le plus zélé apologiste.

F I N .

